5.5.541

Google

B L

NOUVELLE
GÉOGRAPHIE UNIVERSELLE.

TOME VI. — PARTIE I.

Prix des 10 volumes, dont 9 *in*-8°. bien brochés et étiquetés, et 1 d'Atlas *in-folio*, cartonné, de 40 cartes enluminées, 39 francs pour Paris, et 45 fr. port franc par la diligence.

— *Papier vélin* sur carré superfin d'Annonay, dont on n'a tiré que 50 exemplaires, cartonné à la Bradel ; l'Atlas avec les mers lavées, les montagnes et bois piqués, 84 fr. et 92 fr. port franc.

— *Le texte, idem*, avec le *Nouvel Atlas universel*, grand *in-folio*, de Géographie ancienne et moderne pour cette nouvelle édition, composé de 60 belles cartes gravées par P.-F. Tardieu, et enluminées ; avec les nouvelles divisions d'après les *derniers Traités de paix*, et les nouvelles Découvertes de la Pérouse, de Marchand, et notamment celles de *Vancouver*, sur grand-aigle, qui ne se trouvent dans aucun Atlas : demi-reliure, dos et coins de veau, 135 fr. et 145 fr. port franc.

— *Idem*, avec le même Atlas *in-folio maximo* sur jésus, mers lavées, montagnes et bois piqués, bien relié en veau, 184 fr. et 196 fr. port franc.

Les Atlas se vendent séparément :

L'in-folio ordinaire de 40 cartes enluminées, cartonné, 15 fr. — Le grand *in-folio* de 60 cartes, demi-reliure, dos et coins de veau, 66 fr. — *Idem, in-folio maximo*, mers lavées, bien relié en veau, 120 fr.

On trouve chez le même Libraire, qui tient un assortiment de Livres dans tous les genres, et notamment de Livres anglais :

L'Abrégé de la Géographie de Guthrie, *nouvelle édition*, seule et véritable, faite sur la dernière de l'ouvrage complet en 10 vol. imprimée en caractères plus gros que la précédente, 1 fort vol. *in*-8°. broché, avec 11 cartes, 6 fr.

Traité de Géographie ancienne et moderne comparée, d'après d'Anville, 1 vol. *in*-8°. avec 5 grandes cartes enluminées, broché, 4 fr. et 5 fr. port franc. — Le même Ouvrage sans les cartes, 1 fr. 50 cent. et 1 fr. 75 cent. franc de port.

Nouvelle Table universelle des Monnoies du monde, réduites en argent de France, avec leur titre et poids, le change de la France avec les principales places ; trad. de l'allemand de Gerhardt, brochure *in*-8°. de 28 pages. Prix, 1 fr. et 1 fr. 20 cent. franc de port.

Abrégé de l'Histoire Romaine, trad. de l'anglais de Goldsmith, 2 part. en 1 vol. *in*-8°. avec 4 fig. et 3 cartes enluminées, broché, 5 fr. et 6 fr. relié. — Le même, papier vélin, cartonné, 10 fr.

Histoire d'Angleterre, trad. de l'anglais du même auteur, 2 vol. *in*-8°. avec 32 portraits et 4 fig. brochés, 9 fr.

Pour paroître le 20 brumaire prochain, l'Histoire de la Grèce, du même auteur, trad. de l'anglais sur la dernière édition, par P.-F. Aubin, 2 vol. *in*-8°. avec une grande carte de la Grèce et de l'Asie mineure.

NOUVELLE
GÉOGRAPHIE UNIVERSELLE,
DESCRIPTIVE, HISTORIQUE, INDUSTRIELLE
ET COMMERCIALE,
DES QUATRE PARTIES DU MONDE,

CONTENANT:

I. Un précis d'ASTRONOMIE, mis à la portée de tout lecteur, où l'on explique les figures, mouvemens et distances des planètes, d'après Newton et les dernières observations.

II. Un traité de COSMOGRAPHIE et de Sphère, où l'on donne une vue générale de la terre, considérée comme planète : avec plusieurs définitions géographiques et problèmes utiles.

III. Les grandes divisions du globe, en terre, eau, continens et îles.

IV. La situation, étendue et description des Républiques, Empires, Royaumes, Etats, Provinces et Colonies.

V. Leur climat, air, sol, productions végétales, métaux, minéraux, curiosités naturelles, mers, lacs, fleuves, rivières, baies, caps et promontoires.

VI. Un abrégé d'Histoire naturelle des oiseaux et animaux propres à chaque pays.

VII. Des observations sur les changemens arrivés sur la surface de la terre, depuis la plus haute antiquité.

VIII. Le génie, les mœurs, costumes, usages et amusemens des différens peuples.

IX. Leurs langues, connoissances, arts, sciences, savans, manufactures, industrie, commerce, exportations et importations.

X. La TOPOGRAPHIE ou la description des provinces, villes, monumens, ruines et curiosités artificielles.

XI. Les formes des gouvernemens des nations, leurs religions, loix, revenus, taxes, population, leurs forces militaires et navales, dignités, ordres de chevalerie, et leur histoire.

XII. Les longitudes et distances des principales places, comptées de Paris.

Avec des Tableaux qui offrent au premier coup-d'œil les divisions, l'étendue et la population de chaque pays. — Une Table chronologique des événemens remarquables, depuis la création jusqu'à nos jours. — Une liste des Savans de l'univers, avec les genres de sciences dans lesquelles ils ont excellé, et l'époque de leurs siècles.

PAR WILLIAM GUTHRIE.

Ouvrage traduit de l'anglais, sur la 19e et dernière édition, par Fr. NOEL, ex-professeur en l'Université de Paris, ex-ambassadeur, etc. etc.

NOUVELLE ÉDITION FRANÇAISE,

SOIGNEUSEMENT REVUE, CORRIGÉE, REFONDUE d'après les *derniers Traités de paix*, avec les nouvelles Divisions; *contenant moitié plus* que la précédente, et augmentée particulièrement d'une ANALYSE SUCCINCTE ET RAISONNÉE des *Statistiques* et *Géographies étrangères* les plus nouvelles et les plus estimées de chaque pays; des *Voyages* les plus récens et les plus célèbres qui ont paru en France et chez l'étranger; d'une nouvelle Table universelle des Monnoies étrangères, réduites en argent de France, avec leur titre et poids, traduite de l'allemand de *Gerhardt*; de la continuation de l'Histoire de chaque pays jusqu'au moment actuel; d'un Traité de *Géographie ancienne et moderne, comparée*, extrait de D'ANVILLE, etc. etc.

Les PARTIES ASTRONOM. *et* COSMOGRAP. *ont été entièrement revues et corrigées par J. LALANDE.*

BIBLIOTECA PUBLICA

TOME VI. — PARTIE I.

A PARIS,

Chez HYACINTHE LANGLOIS, Lib. quai des Augustins, n° 45.

AN X — 1802.

GÉOGRAPHIE UNIVERSELLE.

AMÉRIQUE SEPTENTRIONALE.

ARTICLE II.

ÉTATS-UNIS.

ÉTENDUE.		SITUATION.
Long. 550 l.	Entre	8 d. E., et 24 d. de long. O. de Philadelp
Larg. 417	les	66 d. 20 m. et 98 d. 20 m. de long. O.
		31 d. et 46 d. de lat. N.

Limites.

Les Etats-Unis sont bornés au N. et à l'E. par l'Amérique anglaise, c'est-à-dire, par les provinces du Haut et Bas-Canada, la Nouvelle-Brunswick et l'Acadie, ou Nouvelle-Ecosse; au S. E., par l'océan Atlantique; au S., par les Florides; à l'O., par le Mississipi.

Selon le dernier traité des Etats-Unis avec l'Angleterre, ces limites s'étendent depuis la baie et la rivière Passamoquoddy, ou ce qu'on nomme Sainte-Croix au N., jusqu'aux montagnes, qui ont à-peu-près la direction du fleuve Saint-Laurent, lesquelles séparent les rivières qui s'y rendent de celles qui se portent vers l'Atlantique, à l'extrémité N. O. de la

rivière Connecticut jusqu'au 46e degré de latitude N.; de-là à l'O. jusqu'à la rivière des Iroquois ou Cataraqui (le commencement du fleuve Saint-Laurent); de-là en suivant une ligne le long du milieu de cette rivière, du lac Ontario, et sa communication avec le lac Erié; ensuite traversant le milieu du lac Erié, sa communication avec le lac Huron, la moitié de ce lac et du lac Supérieur au N. des îles Royales et Philippeaux, à travers le lac Long jusqu'au lac des Bois, et à sa pointe la plus N. O.; de-là à l'O. jusqu'au Mississipi; puis en suivant une ligne tirée le long du milieu de ce fleuve jusqu'à la partie la plus N. du 31e degré de latitude N.; au S., par une ligne tirée de l'O., depuis le 31e degré de latitude N. jusqu'au milieu de la rivière Apalachicola, et à sa jonction avec la rivière Flint; de-là à la rivière Sainte-Marie, qui sépare la Géorgie des Florides, et enfin à l'Océan.

Après la guerre de l'Indépendance, le territoire des Etats-Unis, selon Thomas Hutchins, géographe, contenoit 111,130 lieues carrées, dans lesquelles il y avoit . . . . . 640,000,000 d'acres.

Déduction pour l'eau, 51,000,000

Restoit. . . . . 589,000,000 d'acres.

Cette partie des Etats-Unis, comprise entre la ligne occidentale de la Pensylvanie à l'E., la ligne de démarcation entre les possessions britanniques et les Etats-Unis, qui s'étend de l'extrémité N. O. de la Pansylvanie, à l'extrémité N. O. du lac des Bois au N.; du fleuve Mississipi à l'embouchure de l'Ohio à l'O.; et depuis l'Ohio au S. jusqu'à la ligne ci-dessus mentionnée de la Pensylvanie, contenoit; calcul fait, environ 45,666 lieues carrées, dans lesquelles il y avoit . . . . . 263,040,000 acres.

Déduction pour l'eau. . . 43,040,000

Il y avoit à la disposition ——————

du congrès. . . . . 220,000,000 d'acres, à l'O., pour éteindre la dette nationale; quoique des compagnies en ayent acheté une partie, il a fallu reconnoître les droits des Indiens, et les leur céder;

ce qui réduisoit la possession à 56[illegible]0,000 : mais, par le traité avec l'Angleterre, en 1795, le territoire des Etats-Unis a été accru de 23,000,000 d'acres, et aujourd'hui les géographes et arpenteurs américains portent l'étendue du territoire à 382,121,750 acres.

Lacs. — Il n'y a aucune partie du monde aussi bien arrosée que les Etats-Unis, ni rien qui ressemble à cette prodigieuse chaîne de lacs, que l'on peut proprement appeler des mers intérieures d'eau douce.

Le lac *des Bois*, le plus au N. des États-Unis, vers l'E. de l'extrémité S. du lac Winnepeek, passe pour être la source ou le conducteur d'une branche de la rivière Bourbon, si celle-ci existe réellement. Il communique avec le lac Winnepeek et le lac Supérieur, et a environ 24 lieues de long sur 12 à 13 de large. Il contient 1,133,800 acres d'eau.

Le lac *Rainy* ou de la Pluie, lac long, situé à l'E. du lac des Bois, a environ 33 lieues de long sur 6 à 7 lieues de large. Il a 165,200 acres.

Le lac *Supérieur* est le plus considérable du continent. Il passe pour contenir la plus grande masse d'eau douce qui soit sur le globe, et peut être appelé la mer Caspienne d'Amérique. Il a 500 lieues de circonférence, est situé entre le 46e et le 50e degré de latitude N., et le 8e et le 18e degré de longitude O. du méridien de Philadelphie. Parmi les îles que ce lac renferme, il y en a deux qui pourroient former une province considérable, principalement l'île Royale, qui n'a pas moins de 33 lieues de long sur 12 à 13 de large. Les Indiens qui habitent les bords, pensent que ces îles sont la résidence du grand esprit. Deux grandes rivières se rendent dans ce lac vers le N. et le N. E.; savoir, la rivière Nipegon et la Michipicoton, dont la source n'est pas loin de la baie de James, où il y a, dit-on, une autre rivière qui y communique, et le portage entre les deux rivières est très-court. Il y a près de la Nipegon une autre petite rivière, qui, peu avant d'entrer dans le lac, forme une cascade perpendiculaire du sommet d'une montagne, que

Carver dit être haute de 600 pieds. Elle est très-étroite, et paroît de loin comme une jarretière blanche suspendue dans l'air. Il y a plus de 40 rivières qui se déchargent dans ce lac, dont plusieurs sont considérables. Il y a des tempêtes comme dans l'Atlantique, de manière que la navigation y est aussi dangereuse. Ses eaux se rendent, par le détroit de Sainte-Marie, dans le lac Huron. Ce détroit a environ 12 à 15 lieues de longueur; sa partie supérieure est très-rapide; et quoiqu'il soit impossible d'y monter avec un canot, on peut cependant, avec beaucoup d'habileté, le descendre sans danger.

Il ne paroît pas que la dixième partie des eaux du lac Supérieur arrive au lac Huron; ce qui s'explique par la prodigieuse évaporation qui a lieu comme sur la mer Caspienne en Asie, qui n'a point d'issue. L'estimation est de 21,952,780 acres d'eau.

Le lac *Huron*, dans lequel on entre par le détroit de Sainte-Marie, est le second pour l'étendue. Il est situé entre le 45e degré 30 m. et le 46e degré 30 m. de latitude N., et entre le 6e et le 8e degré de longitude O. de Philadelphie. Sa circonférence est d'environ 333 lieues. La nation indienne des Chippeway habite ses bords, sur-tout vers la baie de Saganaum. Ce lac communique avec le lac Michigan par le détroit de *Michillimakkinak*. Il a 5,009,920 acres d'eau.

Le lac *Michigan*, situé entre le 42e degré 10 minutes et le 46e degré 30 minutes de latitude N., et entre les 11e et 13e degrés de longitude O. de Philadelphie, a environ 94 lieues de longueur du N. au S., et 24 lieues de largeur, communique par la partie N. E. avec le lac Huron par un détroit de 2 lieues de largeur, au S. duquel est bâti le fort de Michillimakkinak. Tous ces lacs renferment une très-grande quantité de poissons. On trouve principalement dans celui-ci d'excellentes truites de 20 à 60 livres, et on en a pris dans les détroits de Michillimakkinak, qui pesoient 90 livres. Il reçoit beaucoup de rivières de l'E. et de l'O., principalement la rivière Saint-Joseph, qui tire sa source de plusieurs petits lacs un peu au

N. O. du village des Miamis. Le fort Saint-Joseph est bâti sur le côté N. de cette rivière. Les indiens Powtewatamies habitent le côté opposé. Ses eaux sont estimées à 10,368,000 acres.

Le lac *Saint-Clair*, situé environ à égale distance entre le lac Huron et le lac Erié, a environ 24 lieues de circonférence. Il reçoit les eaux des lacs Supérieur, Michigan et Huron, et les transmet, par la rivière nommée Détroit, dans le lac Erié. Le fort Détroit est situé sur la rive occidentale de la rivière du même nom, environ 3 lieues au-dessous du lac Saint-Clair. Il y a des établissemens des deux côtés du Détroit, à plusieurs milles vers le lac Erié et au-dessus du fort. 89,500 acres.

Le lac *Erié* ou *Oswego* est situé entre les 41e et 45e degrés de latitude N. et entre le 3e degré 40 m. et le 8e deg. de long. O. de Philadelp. Il est d'une forme elliptique, a près de 100 lieues de longueur de l'E. à l'O., et environ 40 dans sa plus grande largeur. Une pointe de terre, appelée Longue-Pointe, s'avance du N. dans ce lac vers le S., et a plusieurs milles d'étendue. Les îles et les bords, vers l'extrémité O. du lac, sont infestés de serpens-à-sonnettes et de serpens-siffleurs. Il est le plus dangereux de tous pour la navigation, à cause des rochers escarpés qui s'avancent dans l'eau perpendiculairement du bord N. dans l'étendue de plusieurs milles, et qui ne peuvent servir d'abri dans les tempêtes. 2,252,800 acres.

Le fort *Presqu'île* est sur le bord S. de ce lac, environ au 42e degré 10 minutes de latitude N. De ce fort au fort le Bœuf, sur la crique Française, *French creek*, il y a un portage de 5 lieues un tiers. Environ 6 lieues et demie au N. E. de celui-ci, est un autre portage de 3 lieues, entre la crique Chataughque, qui se décharge dans le lac Erié, et le lac Chataughque, qui est une source de la rivière Alleghany.

Le fort *Erié* est construit sur le bord N. du lac Erié et le bord O. de la rivière *Niagara*, dans le Haut-Canada. Le lac Erié communique, vers son extrémité N. E., avec le lac Ontario par la rivière

Niagara, qui coule du S. au N. dans l'étendue de 10 lieues, embrassant dans son cours la grande île, et recevant de l'E. la crique Tonewanto. En descendant, on trouve le fort *Chippeway*, situé à une lieue au dessus des fameuses cataractes dont on entend le bruit, lorsque le vent est bon et le jour serein, de 10 à 15 lieues. On est obligé, un tiers de lieue avant d'arriver au fort Chippeway, de ne pas quitter les bords du fleuve, à raison de la rapidité du courant, qui se fait sentir à plusieurs milles au-dessus. Sans cette précaution, le canot seroit irrésistiblement entraîné dans le gouffre, où l'on trouveroit une mort certaine. Il y a cependant des conducteurs de canots assez adroits pour tenir exactement le milieu du courant, qui, quoique rapide, n'est pas autant agité que les bords, et qui peuvent s'avancer jusqu'à une île qui se trouve au milieu du fleuve, sur le bord même des cataractes.

Le grand spectacle commence au fort Chippeway où le fleuve est large d'environ 1 lieue; mais il se resserre promptement: la rapidité de son cours redouble considérablement par la grande inclinaison du terrein, et par le rétrécissement du lit du fleuve dont la nature change bientôt. Ses eaux roulent avec violence sur des débris de rochers amoncelés qui s'opposent à leur passage. Dès qu'elles en ont atteint le bord, elles se précipitent en masse sans rencontrer aucun obstacle dans leur chute. Un moment avant d'arriver à cet effrayant précipice, le fleuve se détourne sur la droite, ce qui donne à la nappe d'eau une direction oblique, et lui fait faire un angle avec le rocher du haut duquel elle tombe. Il résulte d'une petite île, une séparation en deux branches. Celle du côté N. O. appartenant aux Anglais, est appelée grande cataracte ou cataracte du fer à cheval. Sa hauteur est de 142 pieds; celle de l'autre est, suivant quelques-uns, de 150 pieds; mais suivant la Rochefoucauld-Liancourt et Weld, elle tombe de 160 pieds perpendiculairement. Celle du côté droit paroît encore séparée en deux autres bien distinctes, par un

rocher (1). Les eaux qui affluent au fleuve Niagara et qui fournissent à ces cataractes, viennent de plus de 650 lieues au N. O., et se précipitent en une masse immense qui roule depuis la naissance du monde sur une table de rochers presque semi-circulaire, dans un énorme gouffre. La nappe est presqu'égale, et n'est interrompue en haut que par les petites îles de rochers dont nous venons de parler.

Une partie des eaux, en se précipitant sur les rocs, s'élève en une vapeur épaisse qui surpasse la hauteur de leur chute, et qui se mêle aux nuages. Le soleil lui donne mille modifications en changeant sa couleur qui est d'un vert foncé, ou d'un blanc écumeux, et qui forme, matin et soir, un bel arc-en-ciel quand le soleil et la position du voyageur s'y prêtent. Les autres parties se brisant sur des rochers, sont dans une agitation continuelle, et forment un tourbillon écumeux. Elles jettent contre le rivage des troncs, des arbres entiers, des bateaux, des débris de toute espèce, des animaux tués, des poissons qu'elles avoient entraînés dans leurs cours; mais beaucoup d'objets ne reparoissent jamais. Aucun endroit au monde n'est fréquenté par un aussi grand nombre d'aigles qui y sont invités par le carnage des daims, des élans, des ours, etc. dont ils se nourrissent.

La largeur totale du précipice est de 1335 pas; quelques voyageurs l'ont estimée à plus d'un tiers de lieue. C'est du rocher de la table, et sur le bord de la cataracte dite le fer à cheval, que le spectateur jouit sans obstacle d'un tableau aussi varié qu'étendu. Devant lui sont ces rapides effrayans au-dessus des cataractes; sur les côtés d'immenses forêts; un peu au-dessous, la cataracte du fer à cheval; et perpendiculairement sous ses pieds à gauche, est ce gouffre terrible, dont l'œil épouvanté ose à peine, en plongeant par-dessous les bords du rocher, mesurer la profondeur. L'étonnement dont l'ame est saisie, est

(1) *Voyez* Voyage aux Etats-Unis, par la Rochefoucauld-Liancourt; Voyage au Canada, par Weld.

difficile à exprimer. Cet examen exige tant d'attention et de temps, que ceux qui ont demeuré long-temps sur les lieux, avouent que ce spectacle leur a paru chaque fois plus étonnant et plus sublime.

On peut descendre sur les bords des rochers jusqu'au bas de la chute, mais non sans beaucoup de difficultés; ou bien en prenant la route des champs, on descend jusqu'au pied, où l'on peut s'avancer derrière cette prodigieuse nappe d'eau, à raison de la forte saillie en avant que forme le rocher du haut duquel elle se précipite. Des cavernes profondes s'étendent fort au loin sous le lit de la partie supérieure de la rivière. En y entrant, on sent un tourbillon de vent que produit le choc violent de la masse d'eau contre les rochers. Le voyageur est tellement saisi d'effroi, qu'il n'ose pénétrer plus avant dans ces terribles réduits où la mort semble l'attendre. Aucune expression ne peut donner une juste idée des sensations que l'on éprouve à la vue d'un spectacle aussi imposant. On est alors séparé du monde entier, par cette muraille d'eau qui, par son mouvement et son épaisseur, intercepte tellement la communication de l'air extérieur, qu'on pourroit être suffoqué si l'on y restoit long-temps. Toutes les peintures que l'on a tracées de cette cataracte sont au-dessous de la réalité : chercher à décrire ce beau phénomène, l'une des premières merveilles du monde, et l'impression qu'il cause, ce seroit tenter au-dessus du possible.

Pendant l'hiver, son état ne commande pas moins l'admiration. Les glaces, en s'accumulant au fond du précipice, forment des montagnes immenses et d'énormes glaçons que l'on prendroit pour les colonnes d'un édifice grossier, et qui sont en plusieurs endroits suspendus à la partie supérieure du précipice, et paroissent atteindre le fond du gouffre; mais la cascade ne gêle jamais.

Depuis que les cataractes de Niagara ont été découvertes, elles se sont considérablement reculées, à cause des parties de rochers qui se sont successive-

ment détachées du précipice par l'action constante des eaux. Les plus vieux habitans du pays se rappellent avoir vu les cataractes plus avancées de plusieurs pas. Elles sont aussi aujourd'hui d'un accès beaucoup moins difficile que du temps de Charlevoix qui les visita en 1720, et qui dit qu'on ne pouvoit les voir que d'un seul endroit, et seulement de côté.

Le fort *Niagara*, bâti par les Français vers l'an 1725, est situé sur le côté oriental du fleuve de ce nom, à son entrée dans le lac Ontario. Du côté opposé est la ville de Niagara, qui appartient aux Anglais, dont la première maison a été bâtie en 1792: elle en a aujourd'hui environ 80. Elle est l'entrepôt de tout le commerce qui se fait avec les autres lacs, et elle devient tous les jours plus considérable. Le fort Niagara ayant été conservé par les Anglais, malgré le traité de 1783, ainsi que les autres forts le long de la chaîne des lacs, ont enfin été délivrés aux Etats-Unis en 1795, en vertu du dernier traité conclu à cette époque, entre ces Etats et la Grande-Bretagne. Les troupes américaines ont alors pris possession du fort *Oswego*, situé à l'embouchure de la rivière du même nom, qui se jette dans la partie méridionale du lac Ontario; du fort Niagara, du fort Détroit, sur la rive occidentale de la rivière du même nom, et du fort de Michillimakkinak entre le lac Michigan et le lac Huron.

Le lac *Ontario* est le plus oriental des quatre lacs; il est situé entre le 43e et le 45e degré de latitude N., et entre 1 et 5 degr. de long. O. de Philadelph. Sa forme est presqu'ovale. Il a 72 lieues de l'orient à l'occident, 24 dans sa plus grande largeur, et environ 200 dans sa circonférence. Il reçoit les eaux de la rivière Genessee au S., de l'Onondago, Oswego, et Seneca, au fort Oswego, au S. E.; par la rivière d'Oswego, il communique avec le lac Oneida, la crique Wood près de la rivière Mohawk. Au N. E. ce lac se décharge par la rivière Cataraqui (qui, à Montréal, prend le nom de Saint-Laurent), dans l'océan Atlantique; il est moins sujet que les autres lacs aux coups

de vent et aux tempêtes. Sa profondeur est si considérable, que dans quelques endroits on n'en trouve pas le fond avec la sonde. Il a 2,390,000 acres d'eau.

On a toujours cru que les eaux de ce lac, qui sont comme celles des autres, très-douces, limpides et transparentes, s'élèvent et s'abaissent alternativement après une révolution de 7 années. En l'année 1795, temps où cette élévation étoit prédite, le lac fut tellement rempli qu'il y eut quelques inondations dans les établissemens voisins. Les eaux s'étoient élevées à une hauteur plus grande qu'aux diverses périodes qui ont eu lieu dans l'espace de 50 ans. Quelques-uns prétendent aussi qu'outre le flux et le reflux périodique de 7 ans, le lac Ontario est encore sujet à un autre flux qui a lieu dans les 24 heures. On doute généralement de ces faits, parce que la grande disproportion d'eau tombée avec celle qui a été évaporée, la direction des vents, etc. expliquent ces espèces de flux et reflux que l'on ne regarde pas comme périodiques. Par exemple, dans la baie de Canty, qui se prolonge à la gauche du lac environ 16 à 17 lieues dans les terres, la hauteur des eaux varie toutes les fois que le vent change de direction. Ce n'est que par une longue suite d'observations, et lorsque le pays sera plus peuplé, que l'on osera prononcer d'une manière positive sur cette élévation et cet abaissement prétendus périodiques. (*Weld, Voya. au Canada.*)

A environ 2 lieues et demie de l'extrémité O. du lac Ontario, est une caverne curieuse, que les indiens Mississaguis, habitans de Niagara et des lieux voisins du lac Ontario, appellent *Maison du diable.* L'ouverture d'une montagne qui borde le lac en cet endroit, forme un précipice d'environ 200 pieds perpendiculairement, au fond duquel la caverne commence. La première ouverture est assez large pour que trois hommes puissent y entrer de front, et continuer ainsi dans l'espace de 70 toises horizontalement, alors la caverne s'enfonce presque perpendiculairement de 50 toises. On peut y descendre par des degrés éloignés l'un de l'autre d'un à 4 pieds. Elle

se prolonge dans l'étendue de 40 toises horizontalement, à la fin de laquelle on trouve une autre descente perpendiculaire où il n'y a point de degrés pour pouvoir mettre le pied. Le froid y est très-intense. Dans le printemps et l'automne, il y a à-peu-près une fois par semaine, une explosion de cette caverne, qui cause une commotion à cinq lieues à la ronde. (*Géographie de Morse. 3e édition.*)

Le lac *Champlain* suit le lac Ontario pour l'étendue. Il est situé presqu'à sa partie orientale, formant une partie de la ligne de division entre l'Etat de la Nouvelle-York et l'Etat de Vermont. Il a tiré son nom de celui du gouverneur français au Canada, nommé Champlain, qui fut noyé dans ce lac. Il a environ 27 lieues de longueur du N. au S. et de 5 à 6 dans la plus grande largeur. Crown-Point et Ticonderoga sont situés sur la partie S. de ce lac. Il renferme un grand nombre d'îles, dont la principale précédemment nommée Grande-Ile et aujourd'hui Sud-Héro, a 5 lieues de longueur sur 4 de largeur. Le sol en est très-fertile, ainsi que les bords du lac, qui se rétrécissant par degrés, se change en une grande rivière nommée Chambley, Richelieu ou Sorelle, qui se jette dans le fleuve Saint Laurent. C'est sur cette rivière qu'est bâtie la ville Saint-Jean, la première possession que l'on trouve appartenant à la Grande-Bretagne, après avoir passé ses limites avec les Etats-Unis. Elle contient environ 100 misérables maisons en bois, avec des casernes et des fortifications en mauvais état. Le lac Champlain est estimé à 500,000 acres.

Le lac *George*, situé au S. du lac Champlain, avec lequel il communique, et dont il paroît n'être qu'une branche, est de 100 pieds plus élevé. Le portage entre ces deux lacs est d'une demi-lieue. Au moyen d'une dépense modique on pourroit le réduire à 60 toises et le rendre navigable pour des bateaux. Il a environ 12 lieues de longueur et plus de 2 lieues de largeur. Il avoit été appelé par les Français lac du Saint-Sacrement. Il renferme plus de 200 îles; quel-

ques-uns disent 365 fleuves et rivières. Le fleuve *Mississipi* avec les rivières qu'il reçoit de l'E., arrose les cinq huitièmes des Etats-Unis, dont il forme les limites à l'O. et qu'il sépare de la Louisiane et du territoire Indien. Quoique ses sources et sa longueur ne soient pas parfaitement connues, on estime qu'il a plus de 1,000 lieues de cours. La principale rivière qui s'y rend à l'O. est le *Missouri*, qui est plus long, plus large et plus profond que le Mississipi, et qui a une navigation plus étendue. Les plus considérables à l'E. sont l'*Illinois* et l'*Ohio*; il est navigable, sans interruption, jusqu'au Saut de Saint-Antoine, ensuite au-delà; ce Saut est une cataracte dont l'eau tombe de 50 pieds perpendiculairement, et ce fleuve a en cet endroit 250 toises de largeur. Cette chute découverte et ainsi nommée par le père *Hennipin*, missionnaire français en 1680, et le premier Européen que les naturels ayent vu, est située vers le 45e degré de latitude N. Les deux fleuves, le Missouri et le Mississipi s'étant réunis en un, et recevant ensuite l'Ohio, leurs eaux arrivent dans le golfe du Mexique par plusieurs ouvertures, après avoir parcouru, dans une étendue très-tortueuse, près de 500 lieues. Avant d'arriver à la Nouvelle-Orléans, il communique par la rivière d'*Iberville* avec les lacs *Maurepas* et *Pontchartrain*, qui ont leur issue dans l'Océan, à côté de celle de la rivière de la *Perle* (Pearl). Les bouches du Mississipi sont obstruées par des barres produites par l'accumulation des arbres que le courant a entraînés. La vase qui les recouvre a produit en peu de temps, des pointes et des petites îles sur lesquelles croissent des roseaux, des arbrisseaux et des arbres aquatiques, en sorte que c'est un ciment fixé et inextirpable par aucune force humaine: on nomme ces barres la *balize*. Ce fleuve, quoique plus considérable, peut être comparé au Nil par ses inondations, d'où résulte un limon qui ajoute beaucoup à la fertilité des terres. L'*Ohio* formé au fort Duquesne, aujourd'hui Pittsbourg, par les rivières Monongahela et Alleghany, entre dans le Mississipi,

après avoir reçu les rivières Cumberland et Tennessée. (*Voyez* l'article du *Kentucky* et du *Tennessée.*)

D'après les meilleures informations prises parmi les Indiens, il paroît qu'il y a quatre grands fleuves sur le continent de l'Amérique-Septentrionale, savoir: Saint-Laurent, le Mississipi, la rivière Bourbon et l'Oregon, ou rivière de l'Ouest. Les sources des trois premiers ne sont éloignées que d'environ 10 lieues; l'Oregon est un peu plus à l'O., et coule, dit-on, dans l'Océan-Pacifique. Leur origine est sur les terres les plus élevées de cette partie du continent. Les autres rivières principales seront décrites avec les Etats qu'elles arrosent, et montreront combien la navigation intérieure est étendue, et jusqu'à quel point elle est susceptible d'être perfectionnée; il en sera de même de l'aspect, du sol, du climat et des productions, etc. en traitant de chaque partie, composant les Etats-Unis; jetons seulement un coup-d'œil rapide sur ces Etats en général.

En considérant tout le territoire des Etats-Unis, on trouve qu'il est coupé dans toute sa longueur par une chaîne de montagnes qui court du N. E. au S. O.; quelques autres montagnes s'embranchent à cette chaîne, dans différens points, mais elles n'ont qu'une étendue très-bornée. On les a considérées comme l'*épine* ou le dos des Etats-Unis. Les plaines laissées entr'elles et la mer sont très-étroites dans les Etats du Nord, et le terrein y est généralement pierreux; tandis qu'elles s'élargissent de plus en plus en allant vers le S., où le terrein est un sable gras, argileux et fertile, et dans les Etats du Sud, il est bas, plat, couvert d'eau et semble être une terre d'*alluvion*, ou un délaissement de mer peu ancien. A l'O. de cette longue chaîne, le vaste pays qui s'étend jusqu'au Mississipi, est de la plus grande fertilité, et arrosé par les plus belles rivières, qui se jettent dans ce fleuve ou dans l'Ohio. Cette longue chaîne de montagnes connues sous le nom d'Appalaches ou Alléghannis, fait la division des eaux qui se rendent dans l'Atlantique, et de celles qui se jettent dans le Missis-

sipi, de la même manière qu'il paroît que les montagnes Jaunes, à 500 lieues au-delà du Mississipi, divisent les eaux qui se jettent dans ce fleuve d'avec celles qui se jettent dans la mer du Sud. La grande différence de latitude en produit une proportionnée dans les climats des différens Etats. Le froid est toujours incomparablement plus fort et plus durable en Amérique qu'en Europe, dans les mêmes latitudes, et la chaleur plus intense et plus insupportable. La grande variété du climat affecte sensiblement la santé des habitans, qui y deviennent plutôt vieux qu'en Europe; les vieillards d'un âge avancé y sont plus rares, sur-tout dans les Etats plus S. que la Nouvelle-Angleterre. Les femmes y perdent leur fraîcheur de très-bonne heure, à une légère différence près vers les Etats de l'E. Les maladies les plus communes sont les fluxions de poitrine, les esquinancies, les coqueluches, la consomption (pulmonie), les fièvres bilieuses et putrides, les fièvres intermittentes, souvent d'un caractère malin, et enfin, depuis quelques années, la maladie épidémique connue sous le nom de fièvre jaune, qui n'est particulière qu'aux villes maritimes. Le règne végétal y est d'une abondance et d'une richesse immense et admirable, principalement dans les Etats méridionaux. La différence des minéraux d'avec ceux de l'ancien monde, est moins frappante que dans les deux règnes précédens. Là on ne trouve point de pierres d'une espèce secondaire. Aucune ne montre des traces de productions végétales et animales enveloppées dans leurs couches. Tout, dans ce règne, indique un pays plus récemment sorti des eaux que les trois autres parties du monde.

Population. La grande république Américaine est composée de presque toutes les nations, de tous les langages, de tous les caractères et de toutes les religions que l'Europe peut fournir; le plus grand nombre, cependant, est descendu de l'Angleterre; aussi est-ce la langue anglaise que l'on parle généralement avec beaucoup de pureté dans tous les Etats-Unis, principalement dans la Nouvelle-Angleterre. D'après

le dénombrement fait en 1791, le nombre des habitans étoit de 4,000,000, dans lesquels il y avoit 57,700 nègres, ou personnes de couleur, libres, et 697 esclaves : aujourd'hui on porte le nombre à plus de 5,000,000 d'habitans.

La Nouvelle-Angleterre contient près d'un cinquième de la population des Etats-Unis. M. *Jefferson* a calculé que dans quelques parties de la Virginie, les Indiens étoient comme un à chaque mille carré. D'autres régions sur le continent étoient encore plus désertes : *Robertson* en donne des exemples. Un missionnaire voyageoit des Illinois à Michillimakkinak ; pendant douze jours la compagnie ne rencontra pas une seule créature humaine.

Le docteur *Brickell* dans une excursion de la Caroline du Nord, vers les montagnes, n'a rencontré personne dans une marche de quinze jours ; tout le continent, à quelques exceptions près, ne contenoit peut-être pas plus de la millième partie des hommes qu'il étoit capable de nourrir. Une aussi grande étendue de terrein, dit Callender, ne devoit pas être laissée à l'abandon, et elle n'auroit jamais été peuplée par les Indiens (1).

---

(1) *Callender* dit (*Sketches of the history of America*) qu'on peut en user le nombre avec assez d'exactitude. Il pense que le sujet est curieux et mérite attention. Par le dénombrement des habitans du Canada en 1784, il y avoit 113,012 habitans, outre 10,000 loyalistes dans les parties supérieures de la province. La population totale des possessions de la Grande Bretagne au N. de l'Amérique, peut à peine excéder 200,000. En portant les Indiens à un nombre égal, et les habitans de la partie Espagnole du N. de l'Amérique, à 100,000, ils feront ensemble 500,000. Ainsi, si on accorde 5,000,000 au gouvernement fédéral, 500,000 aux Espagnols, aux Anglais et aux Indiens, nous aurons en tout dans cette partie 5 millions et demi. L'empire du Mexique est divisé en 9 diocèses. D'après un recensement fait en 1741, dans 4 de ces diocèses et dans quelques parties d'un 5e, il y avoit 294,391 familles indiennes, qui, à 5 par famille, font 1,471,955. *Robertson* qui donne cet état, ajoute que dans 2 des diocèses omis, la race indienne est plus nombreuse que *dans aucune autre partie de la Nouvelle-Espagne*. Dans la Nouvelle Galice, qu'il appelle une vaste province, on n'a fait le dénombrement que d'une petite partie des habitans. C'est pourquoi nous pouvons conclure que les 4 districts où l'on n'a pas fait de dénombrement, ainsi que

On a trouvé par différens calculs et par une suite d'observations, que les habitans des Etats-Unis doublent en nombre dans l'espace de 25 ans; ainsi, en 1847, leur population actuelle de 5,000,000 s'étendra à 20, et en 1897, à 80,000,000; par le même progrès, la fin du 19e siècle comprendroit 1,280,000,000; et comme avant ce temps, le N. du continent doit être surchargé de population, le surplus ira naturellement dans le S. Mais cette progression croissante peut être diminuée par plusieurs circonstances. La Rochefoucauld-Liancourt pense qu'il faut aux Etats-Unis une population de 80,000,000 d'habitans (qu'il suppose doubler tous les 20 ans), pour être peuplés dans la même proportion qu'étoit la France au commencement de sa révolution, et ils doivent y être parvenus en 1876. (*Voyage aux Etats-Unis, tom. 8.*)

Jusqu'à la fin de la révolution d'Amérique, en 1783, les Européens, dit *Morse* (Géographie amé-

---

dans le reste de la Nouvelle-Galice, contiennent au moins autant d'Indiens que l'autre partie de l'empire. Ainsi, l'historien n'est certainement pas exact, en disant que *le nombre des Indiens dans l'empire du Mexique, excède* 2,000,000. Par sa propre estimation, ils n'ont pas été moins de 3,000,000 en 1741, lorsqu'on a fait ce recensement imparfait: environ 53 ans se sont écoulés depuis. *Smith* (sur la *Richesse des Nations*, livre v, chap. viii, IIe partie) a prouvé presqu'évidemment qu'ils ont augmenté, de manière qu'aujourd'hui, il y en a très-vraisemblablement 4,000,000. Robertson porte au plus haut, les autres habitans du Mexique à 5,000,000. Nous avons donc 7,000,000 pour le Mexique, et on ne pense pas que le Pérou soit plus peuplé. Admettant que ces deux empires contiennent 14,000,000 d'habitans, et les autres possessions espagnoles, sur le continent de l'Amérique méridionale, 2,000,000, nous aurons ainsi 16,000,000. 4,000,000 sont suffisans pour le Brésil et le Paraguay. Le reste de ce continent, si on en excepte quelques places, est un désert. Il résulte que le nombre total des habitans du S. de l'Amérique, ne s'étend pas au-delà de 20,000,000, ni ceux du N. de l'Amérique à plus de 5,000,000 et demi, et qu'enfin le surplus ne sauroit être considérable.

On pourroit rassembler beaucoup d'erreurs des écrivains sur l'Amérique, et notamment sur la population. *Payne* dit, par exemple, que le *Maryland contient 130,000 habitans*, tandis que par le relevé de 1791, il y en avoit 397,728. (*Extrait des notes du docteur Valentin.*)

ricaine, 3e édit.), connoissoient peu ce pays et ses habitans. Ils pensoient que le Nouveau-Monde devoit être inférieur à l'ancien. *Buffon* supposoit que les animaux, dans ce pays, étoient plus petits qu'en Europe (cette supposition s'est convertie en une vérité, excepté pour l'espèce humaine, et cet ancien animal qu'on a appelé Mammouth). L'*abbé Raynal* ayant la même opinion à l'égard de l'espèce blanche qui y a été transportée, disoit que l'Amérique n'avoit pas encore produit un bon poète, un savant mathématicien, un homme de génie dans un art ou une science; s'il eût été mieux informé, plus juste et plus généreux, il auroit su que les Etats-Unis ont fourni leur contingent de génie dans l'art de la guerre, dans la médecine, dans l'astronomie et les mathématiques, dans les arts mécaniques, dans le gouvernement, dans la poésie, l'histoire, la musique, etc. Les deux dernières révolutions, celle de la déclaration et de l'établissement de l'indépendance, et celle de l'adoption de la nouvelle forme de gouvernement, ont acquis une réputation immortelle, à plusieurs qui autrement auroient été ensevelis dans l'oubli.

L'un des traits les plus désagréables et les plus choquans dans le gouvernement fédéral, est l'usage condamnable de l'esclavage des nègres; l'influence de l'esclavage sur les mœurs, le caractère, l'industrie et la liberté d'un peuple est extrêmement pernicieuse, mais d'après les mesures adoptées, on est fondé à croire que les esclaves des Etats-Unis seront, avec le temps, émancipés, d'une manière convenable à leur bonheur et aux vrais intérêts des propriétaires. Ils sont comparativement beaucoup moins nombreux dans les Etats du milieu et dans ceux du Nord: le Massachussetts n'en a aucun. Il y a des sociétés établies pour leur manumission, à Philadelphie, à New-York, à Providence et à New-Haven, et des loix sont faites à la Nouvelle-Angleterre pour parvenir au même but. La condition des nègres est déjà très-améliorée. Les amis (que l'on nomme communément

Quakers) ont fait de vigoureux efforts pour leur liberté: ils en ont donné l'exemple en émancipant ceux qu'ils possédoient. On espère ardemment que les mesures que l'on adoptera ne produiront pas des effets aussi terribles ni aussi peu favorables aux noirs et aux blancs, que ceux dont nous avons vu tout récemment de si fâcheux résultats dans les Colonies Françaises. Les progrès de la liberté sont si rapides dans le monde, qu'il est probable que le mal de l'esclavage se guérira de lui-même, et que l'humanité, la bienfaisance l'aboliront graduellement sans secousses ni convulsions (1).

Quoiqu'il n'y ait dans les Etats-Unis aucune distinction reconnue par la loi (2), la fortune et la nature des professions forment des classes prononcées; les négocians, les hommes de loi (qui y sont étonnamment multipliés), les médecins, les ministres de l'église, forment la première classe; les marchands moins riches, les fermiers, les artisans (qu'ils nomment *Mechaniks*), sont compris dans la seconde; et la troisième est composée des ouvriers qui se louent, etc. Dans les bals, les concerts, les amusemens, ces classes ne se mêlent pas; l'Américain blanc par une fierté que l'on ne peut blâmer, a horreur et honte de l'état de domesticité. Quelques Allemands et des Irlandais arrivant pauvres d'Europe, et des nègres ou des mulâtres forment la classe des domestiques; dès que les premiers ont pu amasser quelqu'argent, ils quittent cet état, s'établissent sur des terres qu'ils défrichent ou dans un petit commerce, et se rendent indépendans. Il n'en est pas de même pour les femmes, car rien n'est plus commun dans les Etats du milieu et sur-tout du Nord, que de voir des filles appartenant à des familles aisées et honnêtes

(1) Morse, *Géographie américaine, 3e édit.* Nous avons entendu dire à des Virginiens qu'ils étoient fatigués de l'esclavage de leurs nègres, et qu'ils aimeroient mieux les louer comme des domestiques ordinaires.

(2) Nous ajouterons que le président des Etats-Unis et les gouverneurs ont le titre d'*Excellence*.

se faire servantes pendant les premières années de leur jeunesse. Ce parti auquel les parens les engagent ne choque aucune idée (1).

Gouvernement et constitution. — Le 4 de juillet 1776, fut l'époque où ces colonies cessèrent d'appartenir à la Grande-Bretagne. C'est dans ce jour mémorable que les représentans des provinces, assemblés en congrès, déclarèrent solennellement, après en avoir allégué les raisons, qu'ils abjuroient leur fidélité et leur attachement au roi d'Angleterre. Ils en appelèrent au juge suprême de l'univers pour la rectitude de leurs intentions, et pour la justice de leur cause. Ils publièrent et déclarèrent que les Colonies-Unies étoient de droit et devoient être libres et indépendantes, et que toutes liaisons et relations politiques entr'elles et la Grande-Bretagne, étoient totalement dissoutes. Pleins de confiance dans la divine providence, les délégués au congrès, au nombre de 55, jurèrent d'engager mutuellement, pour le soutien de la cause commune, leur vie, leur fortune et leur honneur. Ils publièrent en même temps les articles de confédération et d'union perpétuelles entre les Etats, dans lesquels ils prirent la dénomination et le titre d'*Etats-Unis d'Amérique.* Ils portoient que chaque Etat conservoit sa souveraineté, sa liberté, son independance; que les 13 Etats formoient une ligue et s'unissoient par une étroite amitié pour leur défense commune, pour leur sûreté et leur liberté; qu'ils s'engageoient à s'aider et à s'assister mutuellement contre toute violence et attaque faites sur tous ou quelques-uns d'entr'eux, soit concernant leur religion, leur souveraineté, leur commerce, ou sous tout autre prétexte quelconque. Tous les articles de la confédération furent ratifiés en congrès le 9 juillet 1778. Ce congrès, composé d'une seule chambre, formoit le gouvernement de l'Union. Mais lorsque la

(1) On peut consulter, pour plus amples détails sur les mœurs, les usages, etc., le 8e volume des Voyages de Liancourt, où ce qu'il dit est de la plus exacte vérité. (*Doct. Valentin.*)

guerre fut terminée, on trouva que les articles de la confédération ne convenant pas à un gouvernement fédéral, exigeoient des amendemens. En conséquence, des délégués de chaque Etat s'assemblèrent en convention à Philadelphie en 1787, y proposèrent et y votèrent la *constitution* qui régit aujourd'hui toute l'Union.

Ce ne fut pas sans de grands débats et de violentes agitations, que les Etats y accédèrent au nombre de onze. Les délégués de ces 11 Etats s'assemblèrent à New-York le 3 mars 1789, où, après avoir compté les votes, on trouva que *George Washington* étoit élu président, et *John Adams*, vice-président des Etats-Unis. Le 30 avril 1789, on fit l'inauguration de la constitution dans la ville de New-York; le président et le vice-président y prêtèrent leur serment en présence d'un très-grand concours de spectateurs.

Les pouvoirs législatifs résident dans un congrès, composé d'un sénat et d'une chambre de représentans. Cette dernière est composée de membres choisis tous les deux ans par le peuple des différens Etats, à raison d'un représentant pour 30,000 habitans de chaque Etat.

Le sénat est composé de deux sénateurs de chaque Etat, élus par la législature de cet Etat pour six ans. Les sénateurs sont divisés en trois classes, et il en sort une classe au bout de deux années, en sorte que le sénat est renouvelé par tiers tous les deux ans; le vice-président des Etats-Unis est président du sénat, mais n'a de voix que lorsque celles de la chambre sont également partagées. Le congrès s'assemble au moins une fois par an, et le jour de son ouverture est le premier lundi de décembre.

Le pouvoir exécutif réside dans le président des Etats-Unis de l'Amérique. Il occupe son office pendant quatre années ainsi que le vice-président, et ils peuvent être continués indéfiniment; l'un et l'autre sont élus de la même manière par des électeurs de chaque Etat, ainsi qu'il est prescrit par la loi. Le vice-président remplace le président en cas de dépla-

cement, de mort ou de démission de celui-ci. Le président est commandant en chef de l'armée, de la marine et de la milice des différens Etats. Il a le pouvoir, de l'avis et avec le consentement du sénat, de faire des traités, pourvu que les deux tiers des sénateurs présens y coucourent: il nomme les ambassadeurs, les ministres publics, les consuls, les juges de la cour suprême, et tous les autres officiers des Etats-Unis, avec le conseil et le consentement du sénat.

Le pouvoir judiciaire réside dans une cour suprême, des cours de circuit, des cours de district et dans des cours inférieures, que le congrès peut de temps en temps ordonner et établir.

Le congrès et les membres des législatures des différens Etats, et tous les officiers exécutifs et judiciaires, tant des Etats-Unis que des différens Etats, sont obligés, par serment, à soutenir la constitution, dont nous ne donnons qu'un simple extrait.

La Caroline du Nord accepta cette constitution le 27 novembre 1789, et l'Etat de Rhode-Island le 29 mai 1790. D'après les amendemens proposés par les conventions de quelques Etats, le sénat et la chambre des représentans des Etats-Unis assemblés en congrès, résolurent de proposer aux législatures des différens Etats, douze articles additionnels à la constitution. Dix articles reçurent le consentement de la majorité requise, et ils font partie de la constitution. A cette époque il n'y avoit que 13 Etats, mais depuis, 5 autres Etats se sont formés.

Société de Cincinnatus. — Cette société formée à la fin de la guerre en 1783, d'après la grande vénération que ses membres avoient conçue pour cet illustre romain *Lucius Quintus Cincinnatus*, est composée de tous les officiers brévetés et commissionnés de l'armée et de la marine des Etats-Unis qui ont servi avec honneur et réputation pendant 3 ans, ainsi que quelques autres. Leur institution repose sur deux grandes colonnes: *l'amitié et la charité.*

Leurs intentions bienfaisantes sont dirigées vers

leurs compagnons infortunés, et vers la veuve et l'orphelin. Ils n'ont d'autre objet que de laisser à la postérité cette leçon : *que la gloire des soldats ne peut être complète, s'ils n'ont pas bien rempli les devoirs de citoyens.*

La décoration de l'ordre est un aigle éployé en or, portant les emblèmes suivans : la principale figure est *Cincinnatus* ; trois sénateurs lui présentent une épée et autres marques militaires ; dans un champ en arrière, sa femme à la porte de leur cabanne, et près de-là une charrue et autres instrumens aratoires. Autour, *omnia reliquit servare rempublicam.* Au revers, le soleil levant, une ville ayant ses portes ouvertes, et des vaisseaux entrant dans le port, la renommée couronnant *Cincinnatus*, avec cette inscription : *virtutis præmium.* Au-dessous, des mains jointes portant un cœur, avec cette devise : *esto perpetua.* Autour du tout : *societas Cincinnatorum instituta.* A. D. 1783.

Monnoie, finances, dette, commerce, impôts, revenus des Etats-Unis. — L'hôtel des monnoies des Etats-Unis, est établi par une loi du mois d'avril 1792. La division de ces monnoies et leur valeur sont :

	DIVISION.	VALEUR.
Monnoie d'or.	L'aigle, vaut.....	dix dollars.
	Le demi-aigle.....	cinq dollars.
	Le quart d'aigle.....	deux dollars et demi.
Monnoie d'argent.	Le dollar, vaut.....	cent centièmes (en anglais, cents).
	Le demi-dollar.....	cinquante cents.
	Le quart de dollar..	vingt-cinq cents.
	La dime.....	dix cents.
	La demi-dime.....	cinq cents.
Monnoie de cuivre.	Le cent, vaut.....	un centième de dollar.
	Le demi-cent.....	un cinquantième de dollar (1).
	Le dollar, monnoie de France, vaut 5 fr. 542.	

(1) Les Etats du Sud n'ont point adopté de monnoie de cuivre. On ne s'en sert guère qu'aux bureaux des postes. Leur plus petite pièce est la demi-dime qui vaut environ 6 sols et demi. La valeur du dollar, en monnoie sterling, diffère dans les différens Etats. Dans la Nouvelle-Angleterre, il vaut 6 schellings ; dans l'Etat de New-York, 8 schellings ; dans le New-Jersey, la Pensylvanie et le Maryland, 7 schellings 6 pences ; dans la Virginie, 6 schellings ; dans la Caroline du N., 8 schellings ; dans la Caroline du S. et dans la Géorgie, 4 schellings 8 pences.

Le titre est réglé par une loi particulière. Tous les comptes des Etats-Unis se font selon cette dénomination monnétaire. Le dollar d'Espagne ou piastre est la seule pièce de monnoie étrangère qui ait cours dans les Etats-Unis; toutes les autres n'y sont reçues qu'au poids. La plus grande partie de cette monnoie a été frappée dans l'année 1796. On estimoit alors à 8 millions de dollars la valeur de la monnoie en circulation dans les Etats-Unis. Aujourd'hui elle surpasse 10 millions. On sait qu'il y a eu pendant la guerre une émission considérable de papiers-monnoies, faite par le congrès et les différens Etats, qui sont tombés tout-à-coup, aussi-tôt que la paix a été rétablie.

Les besoins de la guerre trop long-temps disproportionnés aux ressources des Etats-Unis, les emprunts que ces Etats avoient faits à la France et à ses alliés, et les effets de la monstrueuse émission du papier-monnoie, forcèrent le congrès à établir un système de finances, et à assurer au nom et sur l'honneur des Etats-Unis, que les créanciers seroient payés. Le secrétaire de la trésorerie, M. Hamilton, présenta au congrès en 1790, un plan qui avoit pour objet le payement de la dette. Ce plan fut adopté, et le congrès rendit une loi qui fonda la dette, tant domestique qu'étrangère, en y comprenant les intérêts des intérêts. Cette loi fit encore accepter aux Etats Unis la dette des différens Etats que l'on supposa, par approximation, s'élever à 25,000,000 de dollars, et il fut arrêté que l'on feroit un emprunt de 21,500,000.

	dollars	cents
Au 1er janvier 1790, la dette nationale se montoit à.....	64,260,294	33
Augmentation de la dette depuis le 1er janvier 1790 jusqu'au 1er janvier 1796.....	14,437,115	79
Montant de la dette le 1er janvier 1796.....	78,697,410	12

Gallatin, représentant au congrès, a assuré dans la dernière page de son ouvrage sur les finances des

Etats-Unis, publié en 1796, que cette somme étoit la vraie dette publique à cette époque.

Si on y ajoute 200,000 dollars par mois ou 2,400,000 dollars par an, on sera effrayé de cette dette pour l'avenir. En 20 années de plus, par exemple au 1er janvier 1816, il y auroit 48,000,000 de plus. La recette est à peine égale à la dépense actuelle. En 1799, le gouvernement a encore emprunté 5,000,000 de dollars à un intérêt de 8 pour 100 par an, afin de lever 12,000 hommes de troupes, et d'augmenter sa marine.

La dette américaine se monte donc aujourd'hui à 83,697,410 dollars. La caisse d'amortissement avoit cependant eteint 2,370,661 dollars de la dette, et les Etats-Unis n'avoient cessé pendant cette époque de jouir d'une profonde paix, excepté avec les Indiens. Une somme de 198,000 dollars étoit due aux officiers étrangers qui avoient fait la guerre en Amérique; elle a été exactement payée par les emprunts faits en Europe à la présentation des titres. Mais comme l'observe Liancourt, ces officiers n'ont encore réclamé que jusqu'a la concurrence de 123,000 dollars, et l'emprunt de la France a été remboursé avant l'époque de rigueur, au desir du gouvernement français; en 1796 cette dette étoit éteinte.

L'établissement de la banque des Etats-Unis a concouru au système de finances. Mais la facilité des abus est si grande dans ces sortes d'établissemens, ces abus sont si fort encouragés et par les besoins des gouvernemens, et par l'avidité des spéculations, qu'il est difficile à leurs administrations de s'en garantir. Ces dangers sont plus grands dans les pays où les banques sont multipliées (1), où le numéraire est moins abondant, comme aux Etats-Unis, et où l'amour de l'argent est davantage la disposition commune des habitans; au lieu de créer une richesse fictive du

(1) Il y a plusieurs banques dans les Etats-Unis, dont trois à Philadelphie. *Voyez* ce qui est dit à cet égard à l'article *Pensylvanie*.

double de leur capital, elles en créent une dix fois, vingt fois plus forte, et l'illusion qui suit le premier bien-être que le commerce, dans un temps de tranquillité, reçoit de cette facilité de s'étendre, est un moyen de plus d'augmenter le mal et de le précipiter. Le malheur des individus, celui des Etats en sont tôt ou tard la conséquence, parce que l'économie, la réflexion dans les entreprises, dans les dépenses, n'ont plus lieu de s'exercer avec sévérité. . . . . Cependant le bon sens indique qu'il doit être au moins une certaine proportion de dettes qu'un Etat auroit tort de passer. Quel est le gouvernement qui, par le système qui favorise l'accroissement de sa dette, ne travaille pas journellement à la ruine de la nation qu'il gouverne? Car, enfin, il arrive une époque où il faut compter, et où le peuple ne peut pas, ne veut plus payer de nouveaux impôts. Cet état de choses est l'époque la plus dangereuse pour la tranquillité d'une nation, pour la stabilité de son gouvernement, pour le bonheur de ses citoyens (1).

Les revenus actuels des Etats-Unis consistent, 1°. en droits sur le tonnage des vaisseaux et sur les importations de produits étrangers. 2°. En droits sur les liqueurs spiritueuses distillées dans le territoire des Etats; sur les manufactures de tabacs; sur les raffineries de sucre; sur les ventes à l'encan; sur les marchands en détail de vin et de liqueurs spiritueuses étrangères, et sur les voitures de luxe et de commodité. 3°. En bénéfices sur les ports de lettres. 4°. En dividende des actions appartenant aux Etats-Unis, dans la banque des Etats-Unis. 5°. Sur le papier timbré et sur le sel. 6°. Enfin, sur les maisons (2). Il y a aussi une taxe sur les patentes, pour découvertes, priviléges d'auteurs, etc.

---

(1) Voyage de la Rochefoucauld-Liancourt, tome VII, pag. 329.

(2) L'impôt sur le papier timbré et sur le sel, avoit été le sujet de très-vives discussions dans le congrès en 1797. Il fut renvoyé à la session de l'année suivante. Enfin, dans celle de 1799, il fut décrété, et on y ajouta l'impôt sur les maisons. (*Valentin.*)

Le tonnage a prodigieusement augmenté depuis 1789. *Gallatin* dit qu'il a été en 1794 à 628,618 tonneaux ; savoir :

En commerce étranger. . .	438,863 tonneaux.
En cabotage.	162,579
En pêcheries.	27,176
Total.	628,618 (1).

Tableau du montant des denrées exportées des Etats-Unis, depuis le 1er octobre 1796 jusqu'au 30 septembre 1797 (2).

* En Russie, pour.	3,450 dollars.
* En Suède.	898,315
* En Danemarck, etc.	2,535,224
En Hollande.	8,845,486
En Angleterre.	8,569,748
Dans les villes anséatiques. .	9,589,858
En France.	11,664,091
En Espagne.	3,596,253
En Portugal.	463,310
A Maroc.	15,000
En Italie.	767,064
* A la Chine et aux Indes orientales (en général).	587,310
	47,333,109

(1) Liancourt n'est pas ici en conformité avec ce savant représentant au congrès ; car il porte le tonnage de 1794, à 747,140 tonneaux Depuis cette époque, il y a eu un accroissement progressif, de sorte qu'en 1796, il étoit de 913,338 tonneaux. Cependant le colonel *Parker* a rapporté au congrès, le 19 avril 1798, que les Etats-Unis avoient porté alors leur embarquement à 800,000 tonneaux, et qu'ils possédoient entre 40 à 50,000 matelots.

(2) Ce tableau, selon l'état présenté au congrès et certifié par *Joseph Nourse*, greffier du département de la trésurerie, le 5 mars 1798, est extrait des notes du docteur Valentin, qui avoient été placées à la fin du dernier volume des deux précédentes éditions de cet ouvrage. Tout le reste de ces notes, avec beaucoup d'additions, ont été refondues dans le lieu qui leur appartient. On a eu soin de conserver ici le même ordre pour la description des 16 Etats, que Jedidiah Morse a suivi dans sa 3e édition.

Ci-contre.	47,533,109
Aux Indes occidentales (en général).	1,508,044
*En Afrique (en général). .	230,873
En Europe (en général). . .	207,077
*Aux côtes N. O. de l'Amérique.	15,607
Total.	49,294,710 dollars.

Exportations de chaque Etat à la même époque.

Du New-Hampshire, pour. .	275,000 dollars.
Du Massachussetts.	7,502,047
De Rhode-Island.	975,530
Du Connecticut.	814,506
De la Nouvelle-York.	13,308,064
De la Nouvelle-Jersey. . . .	18,161
De la Pensylvanie.	11,446,291
De Delaware.	98,929
Du Maryland.	9,811,799
De la Virginie.	4,908,715
De la Caroline du Nord. . . .	540,901
De la Caroline du Sud. . . .	949,622
De la Géorgie.	644,307
Total.	51,295,870 dollars.

Des exportations ci-dessus, la Grande-Bretagne et les six autres pays marqués par un astérisque, prennent pour la valeur de	12,638,527 dollars.
En Europe et aux Indes occidentales (en général), une moitié peut aller dans les pays indépendans de la France, ce qui donnera environ.	850,000
Total pour la Grande-Bretagne et les Pays-Neutres, environ.	13,488,527 dollars.

L'exportation générale des Etats-Unis consiste en fourrures, pelleterie, peaux de castor, de loutre, d'ours et d'autres animaux ; en froment, orge, riz, maïs, lentilles, pois, haricots et autres; féves, pommes-de-terre, oignons, turneps, betteraves, pommes fraîches et sèches, noix, graines de lin, de trefle, de moutarde et autres; farine, biscuits, son et empois; poudre à poudrer ; en bœufs et porcs salés, jambons, lard, morue et autres poissons secs et salés; beurre et fromage; en savon, suif, chandelles, cires, miel, huile de lin, de baleine, de veau marin, spermacetti, cuirs verts et cuirs tannés; en navires, bois de construction, mâts, cerceaux, douves, bardeaux et autres bois sciés, térébenthine, goudron, poix, chanvre, lin et toute espèce de fourniture pour l'équipement des vaisseaux ; en chevaux, gros bestiaux, volailles en vie, fourrages; en bière, cidre, rhum, eaux-de-vie, de fruits et de grains; houblon et essence de spruce ; en tabac, indigo, coton, potasse, perlache, chaux, glu et briques; en fer en barre et préparé; acier, plomb, cuivre, étain, chaudières de toute espèce, instrumens de labourage, de jardinage et clous; en gros meubles, voitures de toute espèce, brouettes, traîneaux, harnois; en pompes, moulins à grain, moulins à scier, rouets à filer, cribles, papier, carton, parchemin, vernis, jeunes arbres, plantes et sassafras: à quoi il faut ajouter les objets manufacturés dans les Etats-Unis, ou dont les matières premières sont exportées en moindre quantité, de même qu'une partie des objets importés des différentes parties du monde, qui n'entrent dans les Etats-Unis que comme dans un entrepôt. Les exportations diffèrent aussi selon les différens Etats, comme on le verra dans la suite.

L'importation venant d'Europe consiste en objets manufacturés, huile d'olive, sel, vins de Portugal, d'Espagne et de France, eaux-de-vie et fruits secs ; celle des Indes orientales, en thé, épiceries et toiles ; celle des îles de l'Amérique, en sucre, café, indigo, mélasse, rhum, tafia, etc.; celle de l'Afrique

est presque nulle depuis que la traite des nègres est défendue à tous les Etats.

Les objets manufacturés dans ces pays sont des farines de toute espèce, de la drêche, de la bière, des liqueurs distillées, de la potasse, de la perlasse, des vaisseaux de guerre, des navires, des bateaux, tous les articles imaginables qui appartiennent aux armées de terre et de mer ; du sucre en pain, toute sorte de corde, du tabac en poudre, à fumer, de l'amidon, de la poudre à poudrer, du carton, des cartes, du papier de toute espèce, des caractères d'imprimerie, des livres, des clous, des chaudières, des marmites, des instrumens d'agriculture et autres articles en fer, des effets d'or, d'argent, d'étain fin et grossier, du plomb, du laiton, du cuivre, des cloches, des horloges, des montres, des cardes pour la laine et pour le coton, des briques, des tuiles, de la poterie, des meules à moulin et autres ouvrages de pierre, tous les ouvrages de menuiserie, de marqueterie et de charpenterie, des voitures et des harnois de toute espèce, des peaux tannées et préparées de toutes manières, des selles, des fouets, des bottes, de la bonneterie, des chapeaux, des gants, des éventails, des étoffes en laine et en coton, de l'huile de lin, de poisson, des chandelles, des bougies de cire et de spermaccti, de la cire, du savon et de la verrerie.

N. B. Plusieurs de ces articles n'y sont manufacturés qu'en petite quantité.

Les droits sur les marchandises étrangères importées dans les Etats-Unis, varient selon leur espèce, depuis 5 jusqu'à 55 pour 100. Les marchandises étrangères importées dans des bâtimens étrangers payent, depuis le mois de juillet 1792, 10 pour 100 de plus que celles importées sur bâtimens américains. Ces droits réunis à ceux perçus sur le tonnage ont produit, en 1794, 6,725,955 dollars; en 1795, 7,959,409 dollars; en 1796, 6,567,987 dollars, les frais de perception payés.

Le total des recettes de l'année 1796 étoit de

7,188,001 dollars; mais le secrétaire de la trésorerie et le comité des finances de la chambre des représentans, ne portoient le revenu annuel des Etats-Unis, par estimation, qu'à 6,200,600 doll. Dans le compte rendu de la situation des finances, on a trouvé un déficit dans les revenus de l'Etat, qui, suivant la plus basse estimation, exige, d'ici en 1823, une augmentation annuelle de revenus de près de 2,000,000 de dollars. Le congrès a ordonné un supplément de droits sur le thé, sur les mélasses, les étoffes de coton, le cacao, etc. qui s'élève à plus de 150,000 dollars. Le droit de timbre qui vient d'être imposé, est estimé à 200,000 dollars (1). L'établissement d'une taxe directe sur les terres, ayant donné lieu à de grands débats, n'a encore pu être déterminé. Les différens Etats ont des modes de taxation sur les terres; mais il y en a qui n'ont point d'imposition territoriale.

Il paroît, d'après le système de finances des Etats-Unis et le tarif des droits sur les importations, que ces Etats se sont plutôt occupés des moyens de se montrer rapidement une grande nation, que de ceux d'accroître avec plus de solidité leur force réelle. Le commerce y gagne beaucoup assurément, mais il retarde le défrichement des terres, leur culture; et remplissant le pays d'objets manufacturés au-dehors, il retarde pour long-temps l'établissement des manufactures nationales. Il peut faire ainsi la fortune de quelques individus; mais il nuit aux progrès de la fortune et de l'indépendance nationale. Quoique les droits soient très-élevés sur certains articles, comme il n'y a pas de manufactures dans les Etats-Unis, ils ne s'opposent point à l'introduction des marchandises étrangères; ils tournent une grande partie du travail disponible vers la navigation, parce que l'introduction de ces marchandises étrangères étant un

(1) On a fait publier dans la Clef du cabinet des souverains n°. 1270, an 8, un tableau statistique des Etats-Unis, pendant une suite de 12 années, daté de Philadelphie le 27 floréal an 8, dans lequel on dit qu'en 1799 les recettes étoient de 12,777,000 dollars, et les dépenses de 10,354,000.

grand aliment pour le commerce, lui assure de grands profits, et le met à portée d'accorder des salaires fort au-dessus de ceux que peut donner l'agriculture (1).

La cherté de la main-d'œuvre s'oppose à l'établissement des manufactures. L'argent de l'Amérique, le produit de ses terres, passe donc chez les nations étrangères d'où les Etats-Unis tirent leurs objets manufacturés, et particulièrement en Angleterre, avec qui le commerce est le plus considérable, et presqu'en totalité. C'est véritablement un impôt payé à l'industrie anglaise par les besoins américains. Ils sont dépendans, et cette dépendance de besoins, qui s'accroîtra toujours à mesure que le goût du luxe, déjà très-actif, deviendra plus fort encore, peut influer sur les déterminations politiques des Etats-Unis, et dès-lors les entraîner à de grandes erreurs, à des démarches tôt ou tard nuisibles à leurs intérêts. Beaucoup de raisons tendent à prouver que l'apparence brillante du commerce des Etats-Unis, l'accroissement de son activité et de ses exportations, sur-tout pendant la guerre en Europe, n'est qu'une ombre passagère de prospérité, plus nuisible qu'utile à la richesse, à la véritable prospérité nationale (2). Voyons à cet égard l'opinion d'un auteur américain.

« Il est évident, dit *Callender*, qu'il doit y avoir quelque chose d'extraordinaire dans la condition actuelle des Etats-Unis. Excepté dans quelques parties de la Nouvelle-Angleterre, le peuple est exempt de l'usurpation dispendieuse d'une église dominante; l'industrie n'est pas gênée par des loix de corporation : on peut avoir une excellente terre pour peu de

---

(1) Dans presque toutes les grandes villes, tout le monde est négociant; tout le monde spécule, trafique, agiote; le juge, l'avocat, le médecin, le ministre du culte, presque tous sont intéressés dans les ventes de terres, dans l'achat des marchandises, dans celui des lettres de-change, dans les prêts à 2 ou 3 pour 100 par mois, etc. (*Liancourt.*)

(2) Voyage de la Rochefoucauld-Liancourt, tom. VII et VIII.

chose; les habitans, en proportion de leur nombre, sont taxés sept fois moins que ceux de la Grande-Bretagne (1). Cependant, avec ces avantages si favorables à la prospérité, le gouvernement est embarrassé sous le poids d'une dette dont on ne paye l'intérêt que par un effort. Le congrès *avoit* besoin d'emprunter, et *trouvoit* difficilement. Il a imaginé des impôts, dont quelques-uns n'ont pas produit l'effet qu'on en attendoit. L'impôt intérieur est porté aussi loin qu'il peut l'être. En moins de neuf ans, depuis la naissance de sa nouvelle constitution (avril 1789), l'Amérique *paroissoit* avoir achevé la carrière de son système de finances, et être aussi profondément engagée dans tous ses maux, que l'étoit la monarchie française avant qu'elle expirât. Pour la marine, on a fait un effort pour construire trois frégates, au lieu de six qui avoient été projetées; pour la terre, on a trouvé qu'il étoit trop onéreux d'entretenir 3,000 hommes de troupes réglées; par mer, notre commerce a été pillé avec impunité par chaque nation qui l'a voulu, tandis que toute la frontière de l'ouest a été violée par quelques nations solitaires de sauvages, qui ne font de traités que pour les rompre, et dont la suspension d'hostilités est toujours obtenue par de nouveaux présens du gouvernement. Il est difficile de se former un tableau plus parfait de la foiblesse politique. Avec d'excellens matelots et le meilleur bois de construction, l'Amérique ne peut avoir une flotte; avec une nombreuse milice (2), on permet encore aux Indiens de massacrer les familles par douzaine». En parlant du prix exorbitant des

(1) Si ce pays contient 5,000,000 d'habitans, le montant net des taxes pour l'année qui finit au 30 septembre 1796, étoit d'un dollar et un tiers par tête. L'Angleterre a une population de 10,000,000: on y *payoit* en janvier 1798, 22,000,000 et demi sterlings de taxes annuelles, ce qui fait 10 dollars par tête, et les subsides pour l'année courante n'y *étoient* point compris.

(2) La milice des Etats-Unis se monte actuellement au-delà de 800,000 hommes. Quant au bois de construction, il n'est pas à beaucoup près aussi durable que celui d'Europe, excepté celui de la Caroline du S. et de la Géorgie.

comestibles, il ajoute : « En 1796 et 1797, on payoit le baril de farine 15 dollars ; à ce prix, la livre de farine revient à 4 *pences* et un septième sterlings : ajoutez un tiers pour le profit du boulanger, et alors elle coûte 6 *pences* sterlings, ou 10 *pences*, monnoie de Pensylvanie ; à ce prix, un ouvrier ayant une femme et quatre enfans, et gagnant 1 dollar par jour, ne peut acheter que neuf ou dix livres de pain, et il doit être affamé le dimanche ; car cette pitance est à peine capable de soutenir six personnes : et que doit-il faire pour avoir autre chose à manger avec son pain ? Ni lui, ni sa famille ne peuvent aller nus ; une foule d'incidens lui arrachent nécessairement d'autres dépenses. Le salaire des ouvriers ne s'est élevé en aucune manière à une proportion égale au prix des comestibles et aux dépenses générales de nécessité. Le meilleur économe auroit été embarrassé à Philadelphie, pour supporter une famille de six personnes avec 10 dollars par semaine, lorsque la farine étoit à 15 et même à 12 dollars par baril. Cependant il est difficile d'éprouver la misère en Amérique comme en Europe, et les véritables souffrances y sont en beaucoup plus petite proportion qu'en France et en Angleterre, parce que le bas prix des terres l'emporte sur plusieurs imperfections législatives ; qu'une grande partie possède quelqu'espèce de propriété, et que les riches, au milieu desquels ils vivent, prennent leurs enfans comme apprentis ou comme domestiques. C'est ce qui arrive dans le nord : à la Nouvelle-Angleterre, une personne est fort heureuse de soutenir son fils pendant un apprentissage, pour pouvoir apprendre le commerce ».

Marine. — Les Etats-Unis paroissent être situés de manière à devenir la puissance maritime la plus considérable du monde, à raison de l'étendue de leurs côtes, qui est d'environ 700 lieues, d'une navigation immense, de la quantité de bois de construction et de l'habileté des matelots. Dans l'espace de six années, le tonnage d'Amérique s'est élevé de 300,000 à plus de 600,000 tonneaux, ou est au ton-

nage d'Angleterre comme 6 à 14 ; et les Etats possédoient entre 40 à 50 mille matelots, payés à 1 *medium* de 15 dollars par mois. Un accroissement aussi étonnant offroit les plus belles espérances de puissance maritime, avant que la quantité de *bank-notes* (papiers de banque) eût augmenté les frais de construction des navires, et que la guerre eût porté aussi haut les gages des matelots. On les paye à Philadelphie 24 dollars par mois. Nous en avons vu payer souvent jusqu'à 50 et plus à Norfolk en Virginie, lorsque le bâtiment alloit aux Antilles. Il n'y a assurément aucun pays où les matelots soient aussi bien payés.

On a calculé que le commerce des côtes, et chez l'étranger, emploie 6 hommes par 100 tonneaux, et que les pêcheries en exigent 12, ce qui feroit 39,347 matelots américains, en prenant le tonnage tel qu'il étoit en 1794, c'est-à-dire, de 628,618 tonneaux, comme nous l'avons rapporté ci-dessus. En cas de guerre, on embarqueroit la moitié moins ; conséquemment 20,000 bras seroient oisifs : mais ceux-ci, avec beaucoup de volontaires dans chaque Etat de l'Union, pourroient équiper quelques centaines de corsaires, tandis qu'on poursuivroit encore le commerce dans une étendue considérable. Le montant de leurs marins est déjà égal aux deux cinquièmes de ceux d'Angleterre; et, en raison de leur augmentation depuis 1789 jusqu'en 1794, il seroit porté à un nombre égal en dix années de plus.

En 1798, les Etats-Unis avoient achevé leur marine de guerre, composée de trois frégates, et ils avoient acheté deux petits bâtimens armés. M. *Gallatin* dit au congrès, le 24 juin 1797, que la construction des frégates reviendroit au double, et la paye de leurs matelots presqu'au triple de ce qu'elles auroient coûté en Angleterre. C'est une des conséquences de l'excès du papier de banque. Un million de dollars, en 1796, n'en valoit pas réellement plus de 700,000 ou environ, trois ans auparavant, dit *Thompson Callender* (*a key to the six per cent's ca-*

binet). Le gouvernement a fortement senti cette altération de valeur. Du 1er octobre 1795 au 30 septembre 1796, les charges du département militaire montoient à 1,253,000 dollars. Il est probable qu'on auroit épargné un tiers ou un quart de cette somme, si le prix de la farine n'avoit pas été porté au-delà de 8 dollars par baril. Il y auroit eu un remède à cet inconvénient, si le congrès avoit pu mettre un droit sur son exportation. Un droit de 3 dollars par baril (continue Callender) étoit le sûr moyen de rendre la farine le meilleur marché possible. Mais à présent la grande influence de l'intérêt pour le débarquement, met de grandes entraves au commerce, qui ne peut être protégé sans une flotte; cependant les cultivateurs, qui recueillent la plus grande portion des bénéfices du commerce, refusent même un sou pour en construire une. *Vous ne mettrez point de taxes sur nos exportations*, dit la constitution. *Vous ne taxerez pas nos terres*, s'écrie la majorité des cultivateurs au congrès. *Achetez notre farine le double de la première valeur; assurez et embarquez-la; c'est votre affaire et celle des assureurs. Il nous est indifférent si vous êtes payés, si vos vaisseaux sont pris ou non; nous ne payerons pas pour monter un seul rang de canons, afin de les protéger.* Les cultivateurs ont traité les marchands avec autant de sévérité que ceux-ci en ont montré envers leurs marins.

« Le premier objet des frégates étoit de faire voile vers les côtes d'Afrique, et d'attaquer les Algériens. L'absurdité de ce plan a été suffisamment prouvée; mais il ne s'ensuit pas que le commerce d'Amérique puisse se faire en sûreté sans une marine (1) ».

Voici quatre objections qui se présentent contre cette entreprise: 1°. le gouvernement n'a point d'argent, et ne peut emprunter une somme suffisante

(1) Le traité de paix avec Alger coûte aux Etats-Unis 900,000 dollars, et une frégate nommée le *Croissant*, qu'ils ont fait construire et qu'ils ont envoyée au dey d'Alger. (*Docteur Valentin.*)

pour aucun armement considérable; 2°. à moins d'un impôt sur les terres ou d'un amendement de la constitution pour taxer les exportations, le trésor doit toujours être dans une situation misérable, et incapable de soutenir une marine, quand elle seroit construite pour rien; 3°. il est de notoriété que les frégates ont coûté plus qu'elles n'auroient dû, après l'augmentation des gages; 4°. une escadre américaine est très-inutile, et le projet d'en monter une ne peut être avantageux, qu'autant que le système des finances seroit amélioré, et que les fonds publics seroient plus sagement employés.

Voici néanmoins l'état de la marine de cette puissance publié comme officiel, à Boston, en janvier 1800.

Frégates.	5 de 44 canons.
	4 de 36
	6 de 32
Bâtimens de guerre.	1 de 26
	3 de 24
	4 de 20
	3 de 18
Bricks.	1 de 18
	2 de 16
	4 de 14
Goëlettes.	2 de 12
Galères.	4
Total. . . .	59 bâtimens de guerre.

Avant de terminer l'histoire du système de finances et de commerce des Etats-Unis, jetons un coup-d'œil sur l'histoire de leur fondation, sur leur dernière guerre avec les Indiens, et sur le traité de 1795.

Histoire de leur fondation. — La compagnie des Indes pouvoit être un instrument utile dans les vues qu'avoit le gouvernement d'augmenter l'impôt sur le thé en Amérique; un acte du parlement lui permit

d'exporter ses thés exempts de droits, par-tout où elle voudroit. En conséquence, la compagnie expédia pour les colonies plusieurs vaisseaux chargés de thé. Les Américains ne virent, dans cette spéculation, qu'un piége tendu pour les amener insensiblement à se laisser imposer, et pour frayer la route à des taxes illimitées. Il étoit aisé de concevoir que le thé, une fois débarqué et distribué dans les magasins, ni association, ni mesures quelconques ne pourroient en empêcher la vente et la consommation, et on ne pouvoit supposer que la taxe établie en un endroit se restreindroit d'elle-même par-tout ailleurs. Ces idées très-justes prévaloient en Amérique, et les colons résolurent d'empêcher à tout prix la décharge des cargaisons de thé. En conséquence, trois vaisseaux chargés de cette denrée étant arrivés dans le port de Boston, au mois de décembre 1773, une quantité d'hommes armés, déguisés en Indiens, se rendirent à bord de ces vaisseaux, et en peu d'heures, jetèrent à la mer tout leur chargement de thé, sans faire de mal aux capitaines, ni aux équipages. D'autres cargaisons moins considérables éprouvèrent le même sort à Boston, et en d'autres lieux; et en général, les préposés à la vente de cette denrée furent obligés de renoncer à leurs fonctions, et la crainte du danger força les capitaines des autres vaisseaux à retourner en Angleterre avec leurs cargaisons. A New-York, le thé fut débarqué sous le canon d'un vaisseau de guerre; mais les employés du gouvernement furent obligés de consentir à ce qu'il fût mis sous la clef. Dans la Caroline du Sud, quelques ballots furent jetés dans la rivière, et le reste enfermé dans des magasins humides où il s'avaria.

La hauteur du gouvernement Anglais s'indigna de ces mouvemens, au point que le 31 mars 1774, un acte du parlement retira les douaniers de Boston, et mit un embargo sur le port. Bientôt sortit un autre acte, «pour mieux régler le gouvernement de la province de Massachussets-Bay». Le but de cet acte étoit de changer la constitution de cette province, de

retirer le pouvoir exécutif des mains du peuple, et d'investir la couronne, et en certains cas, le gouverneur, du droit de nommer les conseillers, juges et magistrats de toute sorte, y compris les chérifs, et de rendre le tout révocable au gré du gouvernement. Un troisième acte, aussi injuste que cruel et inconstitutionnel, donna au gouverneur de Massachussetts-Bay le droit d'envoyer en Angleterre les personnes accusées de quelque crime, pour y être jugées. A ces actes, en succéda un quatrième, à l'effet de pourvoir au gouvernement de Québec : ce qui excita une grande alarme en Angleterre et en Amérique. Cet acte établissoit un conseil législatif pour toutes les affaires de la province, à l'exception des taxes; donnoit à la couronne la nomination des membres et la faculté de les révoquer à volonté, et aux Canadiens catholiques le droit d'y siéger; mettoit en vigueur les loix françaises et le jugement sans jurés, au civil, et les loix anglaises avec le jugement par jurés, au criminel, et conservoit au clergé catholique un droit légal aux dîmes exigibles de tous ceux de leur croyance. Point d'assemblée populaire, comme dans les autres colonies anglaises, parce que, aux termes de l'acte, la chose n'étoit pas expédiente; mais le roi pouvoit ériger les cours criminelles, civiles, ou ecclésiastiques qu'il jugeroit à propos. L'acte reculoit les limites de la province de plus de 500 lieues derrière les autres colonies, où l'on se proposoit d'établir dans une vaste étendue de pays un gouvernement à-peu-près despotique.

Les mesures du gouvernement, relatives à l'Amérique, exaspérèrent les colons au plus haut degré. De tous les côtés il se tint des assemblées provinciales ou municipales, où l'on ne dissimula pas l'intention de s'opposer à ces mesures de la manière la plus vigoureuse. Dans les différentes colonies, il s'ouvrit des souscriptions dont les signataires s'engagèrent par les sermens les plus solennels, et en présence de l'Être suprême, à suspendre tout commerce avec la Grande-Bretagne, depuis le dernier jour d'août 1774, jusqu'à

ce que le bill qui avoit frappé le port de Boston, et les autres loix récentes, fussent retirés, et que la colonie de Massachussetts-Bay fût entièrement rétablie dans ses droits constitutionnels. L'incendie ne cessa de faire des progrès. Enfin douze colonies, comprenant tout ce vaste pays qui s'étend depuis la Nouvelle-Ecosse jusqu'à la Géorgie, convinrent d'envoyer des députés à un congrès général qui devoit se tenir à Philadelphie, et s'ouvrit le 5 octobre 1774. La réunion eut lieu au jour indiqué, et le nombre des délégués montoit à 51, qui représentoient les différentes colonies; savoir, 2 de New-Hampshire, 4 de Massachussetts-Bay, 2 de Rhode-Island et Providence, 3 de Connecticut, 7 de la Nouvelle-York, 4 de la Nouvelle-Jersey, 7 de la Pensylvanie, 3 des comtés inférieurs du Delaware, 4 du Maryland, 7 de la Virginie, 5 de la Caroline du N. et 5 de celle du S. La Géorgie accéda depuis à la confédération, et envoya des députés au congrès.

Ils rédigèrent une pétition au roi, dans laquelle ils exposoient leurs différens griefs, et le prioient de leur accorder paix, liberté et sûreté. Ils publièrent aussi une adresse au peuple de la Grande-Bretagne, une autre aux colonies en général, et une 3e aux habitans de la province de Québec. Le congrès se sépara le 26 d'octobre, après avoir résolu qu'un autre se tiendroit au même endroit le 10 mai suivant, à moins que les différens griefs ne fussent redressés à cette époque, et invita toutes les colonies à nommer pour cet effet leurs députés le plus promptement possible.

Bientôt après ces événemens, différentes mesures furent proposées dans le parlement, pour mettre un terme aux mouvemens désastreux qui agitoient l'Amérique. Le comte de Chatham, dont la santé avoit été long-temps languissante, parut dans la chambre des pairs, et improuva dans les termes les plus énergiques tout le système qu'on suivoit relativement aux affaires de l'Amérique. Il fit aussi la motion de rappeler immédiatement les troupes an-

glaises de Boston, alléguant qu'une heure de perdue pourroit produire des années de calamités, si l'on tardoit à éteindre la fermentation. Suivant lui, cette mesure conciliatoire seroit prise fort à propos, comme une marque d'affection et de bonne volonté de la part de la mère-patrie, écarteroit toute jalousie et toute alarme du côté des colonies, et produiroit aussi-tôt les plus heureux effets des deux côtés. Cette motion fut rejetée par une majorité de 68 contre 18, ainsi que le bill qu'il présenta bientôt après pour appaiser les troubles de l'Amérique, par une majorité de 61 contre 32. Les mesures proposées dans la chambre des communes, pour obtenir un accommodement, éprouvèrent le même sort. Le nombre des troupes fut augmenté, et un acte du parlement restreignit le commerce des colonies de la Nouvelle-Angleterre, et leur interdit la pêche sur les bancs de Terre-Neuve. Le lord North, premier lord de la trésorerie, fit la motion de suspendre le droit de taxe réclamé par le parlement en faveur des colonies, qui, dans leurs assemblées générales lèveroient les contributions approuvées par le roi ou le parlement. Cette motion passa les mers, et fut communiquée à quelques assemblées provinciales; mais elle fut rejetée comme illusoire, et ne tendant qu'à jeter la désunion parmi elles. Le roi fit mettre la pétition du congrès sous les yeux du parlement. Le docteur Franklin et deux autres agens américains demandèrent à être entendus à la barre de la chambre des communes pour appuyer cette pétition; mais leurs instances furent rejetées, par la raison que le congrès américain n'étoit pas une assemblée légale, et qu'en conséquence la pétition étoit inadmissible dans le parlement.

Le 19 avril 1775, le sang coula pour la première fois à Lexington et Concord dans la Nouvelle-Angleterre. Ce fut à l'occasion de l'ordre donné par le général Gage de détruire des magasins militaires à Concord. Le corps de troupes qu'il envoya réussit, mais fut harcelé et forcé à une prompte retraite;

65 hommes furent tués, 170 blessés, et environ 20 faits prisonniers. La perte des Américains ne monta pas à plus de 60, tant tués que blessés. Immédiatement après, de nombreux corps de milices américaines investirent Boston, où le général Gage étoit renfermé avec ses troupes. Toutes les colonies se préparèrent à la guerre avec la plus grande célérité, et par-tout on mit embargo sur toutes les provisions. Le congrès continental se rassembla à Philadelphie, le 10 de mars 1775, et proposa et fit adopter des mesures qui confirmèrent le peuple dans la résolution d'opposer au gouvernement anglais la plus vigoureuse résistance. Leurs premiers actes furent, entr'autres, la levée d'une armée, et l'établissement d'un papier-monnoie. Le titre qu'on prit fut celui d'Etats-Unis d'Amérique, et cet acte fut le gage qui donna du crédit à la valeur nominale de ce papier. L'importation du poisson et de toutes provisions anglaises fut sévèrement prohibée, et pour rendre cette prohibition plus efficace, ils arrêtèrent toute exportation pour les colonies, îles et places qui étoient restées soumises.

Vers le même temps, un corps d'aventuriers provinciaux, au nombre d'environ 270 hommes, surprit les garnisons de Ticonderoga et de Crown-Point. Ces forteresses furent emportées sans qu'il en coûtât un seul homme; les troupes provinciales y trouvèrent un nombre considérable de canons et de mortiers, et des provisions militaires. Cependant les forces anglaises venoient d'être augmentées par l'arrivée à Boston des généraux Howe, Burgoyne et Clinton, avec des renforts considérables. Mais loin d'être intimidé, le congrès décréta, peu de jours après, que le contrat entre la couronne et le peuple de Massachussetts-Bay étoit rompu par l'infraction de la charte de Guillaume et de Marie, et conséquemment invita le peuple de cette province à procéder à l'établissement d'un nouveau gouvernement, en nommant un gouverneur, des assistans et une chambre, conformément aux pouvoirs contenus dans la charte originale.

Les limites que nous nous sommes prescrites ne nous permettent pas d'entrer dans le détail de toutes les actions de cette guerre. Nous nous contenterons d'indiquer les plus importantes. Le 17 juin 1775, un combat sanglant se livra à Bunkerhill, près de Boston, où les troupes du roi eurent l'avantage, mais avec une perte de 226 hommes et plus de 800 blessés, parmi lesquels un grand nombre d'officiers. Mais immédiatement après cette action, les Américains élevèrent des ouvrages sur une hauteur en face de celle-là, du côté de la langue de terre de Charles-Town, de sorte que les Anglais furent serrés d'aussi près dans cette péninsule qu'ils l'avoient été dans Boston. Vers le même temps, le congrès nomma George Washington, écuyer, de Virginie, jouissant d'une grande fortune, distingué par ses talens militaires, et qui avoit acquis beaucoup d'expérience en commandant différens corps de troupes provinciales dans la guerre précédente, pour être général en chef de toutes les forces américaines. Il publia aussi une déclaration, dans laquelle il se donnoit le titre de représentant des colonies unies d'Amérique Septentrionale. Le style en étoit très-animé. On y trouvoit entr'autres ce passage : « C'est dans notre terre natale, c'est pour la défense de la liberté à laquelle notre naissance nous donna droit, et dont nous avions joui jusqu'à la violation qu'un gouvernement tyrannique vient d'en faire ; c'est pour la protection de nos biens acquis par l'honnête industrie de nos pères et par la nôtre ; enfin, c'est contre la violence qui nous attaque, que nous avons pris les armes. Nous les déposerons quand les hostilités cesseront du côté des agresseurs, et que nous ne craindrons plus de les voir recommencer, et non avant ». Le congrès vota une deuxième pétition au roi, pour le solliciter d'adopter quelque moyen de mettre un terme à la malheureuse querelle de la métropole et des colonies. Cette pétition fut présentée par M. Penn, dernier gouverneur, et par un des propriétaires de Pensylvanie, par les mains de lord Dalmouth, secrétaire d'Etat pour les départemens d'Amé-

rique ; mais M. Penn ne tarda pas à être informé que cette pétition resteroit sans réponse. Ce refus de répondre au vœu d'environ 3,000,000 d'ames, contribua beaucoup à aigrir l'esprit des Américains. Cette détermination du conseil du cabinet étoit aussi précipitée que désastreuse, et cet avis étoit fatal, si même il n'étoit hautement criminel. Le congrès publia aussi une adresse aux habitans de la Grande-Bretagne et de l'Irlande.

Aucune mesure conciliatoire n'étant adoptée, les hostilités continuèrent, et les Américains firent contre le Canada une expédition, à laquelle donna lieu une commission extraordinaire donnée au général Carleton, gouverneur de cette province, laquelle l'autorisoit à enrégimenter et armer les Canadiens, à sortir du pays pour subjuguer les autres colonies, et à procéder à des punitions capitales contre tous ceux qu'il pourroit regarder comme rebelles. L'expédition étoit sous les ordres de Richard Montgommery, officier d'un caractère intéressant, et d'une grande habileté militaire, auquel le congrès donna le rang de brigadier-général. Le 31 décembre, Montgommery tenta de prendre Québec d'assaut, mais fut tué dès le premier feu à la tête des siens. Arnold fut aussi dangereusement blessé ; 60 hommes furent tués ou blessés, et 300 faits prisonniers. Les assiégeans décampèrent et se retirèrent à une lieue de la ville, et pendant quelque temps, le siége fut converti en blocus. Carleton ayant reçu d'Angleterre de grands renforts et de grandes provisions en mai 1776, Arnold fut obligé de faire une retraite précipitée : Montréal, Champlain et Saint-Jean furent repris, et tout le Canada rentra sous l'obéissance du roi.

Cependant l'armée royale enfermée à Boston fut réduite à la plus grande extrémité ; la ville étoit bombarbée par les Américains, et le général Howe, à la tête de 7,000 hommes, fut obligé de la quitter, et de s'embarquer pour Halifax, laissant derrière lui une quantité considérable d'artillerie et quelques magasins. La ville fut évacuée le 17 mars 1776, et le gé-

néral Washington en prit immédiatement possession. Le 4 de juin suivant, le congrès publia une déclaration solennelle, dans laquelle il exposoit ses raisons pour se dégager du serment de fidélité prêté au roi de la Grande-Bretagne. Au nom et par l'autorité des habitans des colonies Unies, il déclara qu'ils étoient et devoient être Etats libres et indépendans, qu'ils étoient dégagés de toute obéissance à la couronne, que toute liaison politique entr'eux et la Grande-Bretagne étoit entièrement rompue, et qu'en conséquence, en leur qualité d'Etats libres et indépendans, ils avoient plein pouvoir de faire la guerre, de conclure la paix, de contracter des alliances, d'établir le commerce, et de faire tous autres actes des Etats indépendans. Dans les autres articles de confédération et d'union perpétuelle, ils prirent le titre d'Etats-Unis d'Amérique.

En juillet 1776, le commodore sir Parker et le lieutenant-général Clinton firent une entreprise sur Charles-Town dans la Caroline du Sud; mais cette place fut si habilement défendue par le général Lee, que le commodore et le général anglais furent obligés de se retirer avec une perte considérable, et celle entr'autres d'un vaisseau de 28 canons, qui ayant échoué, fut brûlé par les matelots. Cependant une attaque plus importante et plus heureuse eut lieu sous le commandement du général Howe, qui venoit d'être renforcé par un grand corps de Hessois et de montagnards. La flotte étoit commandée par son frère le vice-amiral Howe, et le général et l'amiral furent investis du titre de commissaires pacificateurs des colonies, et du pouvoir de faire grace à ceux qui mettroient bas les armes. Mais ces offres furent repoussées avec mépris. Les provinciaux s'attendoient à une attaque sur la ville de New-York, et en conséquence l'avoient fortifiée de leur mieux. Les Américains avoient aussi un gros corps de troupes campé et retranché sur Long-Island, près New-York. Le général Howe débarqua d'abord sans opposition à State's-Island, et dès le matin du 22 août, les Anglais, au

nombre de 15,000, firent une descente à Long-Island. Ils avoient l'avantage sur les Américains, du côté de la discipline, étoient mieux armés, et avoient une meilleure artillerie, et les postes américains n'étoient pas trop bien gardés. Durant plusieurs jours, il y eut des escarmouches où ces derniers souffrirent beaucoup. Enfin, obligés de céder au nombre, ils se déterminèrent à évacuer l'île; et Washington, venu de New-York pour protéger leur retraite, déploya, dans cette occasion, la plus grande habileté. Dans la nuit du 29 juin, les Américains décampèrent avec bagage, magasins et partie de leur artillerie, qui furent transportés par eau et par bac à New-York, avec un silence et un ordre si extraordinaires, que l'armée anglaise n'apperçut pas le moindre mouvement, et fut bien surprise de trouver le matin les lignes américaines abandonnées, et la queue de leur arrière-garde embarquée et hors de danger. Avant cette habile retraite, leur perte avoit été considérable. Ils avoient perdu plus de 1,000 hommes faits prisonniers, y compris trois généraux, trois colonels, et beaucoup d'officiers inférieurs; le nombre des tués et des blessés étoit plus considérable, tandis que la perte des Anglais n'avoit pas été de plus de 500 hommes.

New-York abandonnée, l'armée royale remporta d'autres avantages considérables sur les Américains, tels que la prise du fort Washington avec une garnison de 2,500 hommes, et celle du fort Lee avec une grande quantité de magasins. Cette perte obligea le général américain de se retirer à travers les Jerseys jusqu'au Delaware, à une distance de 50 lieues. Le 8 de décembre, Clinton et sir Parker prirent possession de Rhode-Island, et les troupes anglaises couvrirent les Jerseys. Ce fut là le moment de crise. Tous les forts des Américains étoient au pouvoir de l'ennemi; l'engagement de la plus grande partie de l'armée étoit expiré, et le peu qui en restoit étoit, ainsi que leurs officiers, dans un état de dénuement absolu, et se voyoit poursuivi par une armée bien habillée et

bien disciplinée. Si le général Howe eût, à cette époque, poursuivi Washington jusqu'à Philadelphie, il y a apparence que la querelle étoit terminée; mais la providence en décida autrement, et l'on rejeta cette faute sur les ordres qu'il avoit reçus d'Europe. Ce délai donna le temps à des recrues composées de marchands, de fermiers, de laboureurs et d'artisans, de joindre Washington, qui, dans la nuit du 25 décembre, au milieu des neiges, des glaces, et par un temps affreux, traversa le Delaware, et vint surprendre, à Trenton, une brigade hessoise, lui fit plus de 900 prisonniers, prit trois étendards, six pièces de canon, et près de 1,000 piquets d'armes, avec lesquels il repassa la rivière. Immédiatement après cette surprise, il repassa la rivière, et reprit ses premiers postes à Trenton. Les Anglais ramassèrent leurs forces pour l'attaquer, et n'attendoient que le matin; mais un coup hardi déconcerta ce plan. Pour couvrir sa retraite, Washington fit allumer une ligne de feux au front de son camp, comme une annonce du moment du repos, et pour cacher ce qui se passoit derrière. Ensuite il décampa avec son bagage et son artillerie, et par un circuit de 6 lieues, atteignit Prince-Town de grand matin, emporta le poste anglais qui le défendoit, et retournoit au Delaware avec 300 prisonniers, au moment même que les Anglais de Trenton, le supposant dans sa première position, étoient sous les armes et se disposoient à l'attaquer.

Au mois de septembre 1777, deux actions assez importantes eurent lieu entre les armées de Howe et de Washington; le premier eut l'avantage, et bientôt après, Philadelphie se rendit aux troupes du roi. Mais une expédition que l'on méditoit depuis longtemps (l'invasion des colonies du Nord par le Canada) fut extrêmement malheureuse. Le commandement en avoit été donné au général Burgoyne, officier très-expérimenté. Il partit de Québec à la tête d'une armée d'environ 10,000 hommes, avec un train considérable d'artillerie, et fut joint par un corps nombreux d'Indiens. Pendant quelque temps il poussa les Amé-

ricains devant lui, et se rendit maître de Ticondéroga; mais enfin il rencontra de telles difficultés, et fut si vigoureusement attaqué par les Américains, sous la conduite de Gates et d'Arnold, qu'après deux actions sanglantes, Burgoyne et son armée de 5,600 hommes furent obligés de mettre bas les armes le 17 octobre 1777.

Vers le même temps, sir Henri Clinton et le général Vaughan firent une expédition heureuse contre les Américains, en remontant la rivière Nord, et se rendirent maîtres de plusieurs forts; mais les Américains se plaignirent que dans cette expédition, et dans quelques autres, les troupes anglaises avoient eu la barbarie d'incendier les maisons et les villes, et particulièrement Esopus, et avoient fait la guerre avec une férocité inconnue parmi les nations civilisées. Ces dévastations ne firent qu'ajouter à l'aversion des Américains pour le gouvernement britannique. Le général Howe retourna en Angleterre, et le commandement des forces anglaises, en Amérique, resta au général Clinton; mais il fut bientôt forcé d'évacuer Philadelphie, et en juin 1778, il se retira avec son armée à New-York. Ses troupes furent attaquées en route par les Américains; mais leur retraite fut si savante, ou la conduite du général américain si peu habile, que leur perte ne monta pas à plus de 300 hommes, tant tués que blessés.

Durant une partie de cette guerre entre la Grande-Bretagne et ses colonies, ces dernières reçurent de la France des secours considérables d'armes et de munitions, et le cabinet de Versailles parut saisir cette occasion comme un moyen d'humilier la puissance anglaise. Des officiers français entrèrent au service des Américains, et le 6 février 1778, un traité fut conclu à Paris, entre le roi de France et les 13 Colonies Unies, dont l'objet explicite étoit de maintenir efficacement la liberté, la souveraineté et l'indépendance absolue et illimitée des Etats-Unis de l'Amérique Septentrionale, sous les rapports politiques et commerciaux.

Le parlement et le peuple anglais commencèrent à s'alarmer de la tendance fatale de la guerre contre l'Amérique; et au mois de juin 1778, le comte de Carlisle, William Eden, et Georges Johnston, écuyers, arrivèrent à Philadelphie en qualité de commissaires, pour terminer les contestations entre la métropole et les colonies. Mais il étoit trop tard; les conditions qui, dans le principe de la querelle, eussent été acceptées avec reconnoissance, furent rejetées avec dédain. Le congrès refusa d'entrer dans aucune négociation avec les commissaires anglais, si, avant tout, l'indépendance des Etats-Unis n'étoit pas formellement reconnue, et si les armées et flottes anglaises n'étoient retirées: aucune de ses demandes n'étant accordée, la guerre recommença avec une nouvelle animosité.

La part que la France venoit de prendre à l'insurrection, donna lieu à une rupture, et les hostilités éclatèrent entre les deux nations, avant qu'il y eût eu aucune déclaration de guerre. Nous ne ferons qu'indiquer le combat d'Ouessant, livré le 27 de juillet 1778, la querelle entre les amiraux Keppel et Palliser, la prise de Pondichéry le 17 d'octobre suivant, celle des îles de la Dominique, de Saint-Vincent et de la Grenade par les Anglais, l'arrivée du comte d'Estaing en septembre 1779, l'attaque combinée, mais peu heureuse faite à Savannah, le siége de Gibraltar, les différens combats entre les flottes espagnoles et anglaises, la prise de Charles-Town le 4 mars 1780 par sir Henri Clinton, et la victoire signalée remportée le 16 août par le comte de Cornwallis sur le général Gates, la trahison d'Arnold, la prise du major André, pendu comme espion, etc.

Les grandes dépenses qu'entraînoit cette guerre, et les charges pesantes qui accabloient le peuple, occasionnèrent beaucoup de mécontentement, et convainquirent les citoyens de tous les rangs de la nécessité de rétablir l'économie dans l'emploi des deniers publics. En conséquence, vers la fin de 1779, et au commencement de 1780, des assemblées se tinrent

dans presque tous les comtés, et des pétitions furent adressées à la chambre des communes, où l'on exposoit les suites funestes de la dilapidation des tresors de l'Etat.

Quelques foibles tentatives furent faites dans le parlement, pour remédier à ces griefs; mais sans succès. Le ministère trouva moyen de maintenir son influence; la diversité des opinions divisa les meneurs du parti populaire; la chaleur des esprits se calma par degrés, et différentes causes concoururent à la patience avec laquelle la plus grande partie de la nation vit les mesures du gouvernement.

La Hollande prit part à la guerre. Le combat du Dogger's Bank, 5 août 1781, où les Hollandais étoient de beaucoup inférieurs, doit à jamais honorer la marine batave, ainsi que le brave amiral Zontman, qui commandoit la flotte.

La guerre continua avec différens succès. Les Français se rendirent maîtres de l'île de Tabago, et les Espagnols de Pensacola et de toute la Floride Occidentale, qui fit peu de résistance. Cornwallis battit les Américains commandés par le général Green, à Guidford, dans la Caroline du Nord, le 15 mars 1781; mais le combat fut opiniâtre, et la perte considérable des deux côtés. La victoire eut toutes les suites d'une défaite: car trois jours après, Cornwallis fut obligé de laisser une partie de ses malades et de ses blessés aux soins de son ennemi, et de faire par de longs circuits une retraite de 60 lieues jusqu'à Wilmington, et d'abandonner la Caroline du Sud au général américain. Les généraux Philips et Arnold firent quelques ravages en Virginie, et détruisirent beaucoup de tabac; mais ces événemens, loin de hâter la fin de la guerre, ne firent qu'attirer l'attention des Américains et des Français alors à Rhode-Island, vers cet endroit, où fut frappé, l'année suivante, le coup décisif qui consolida l'indépendance de l'Amérique. La situation de Cornwallis à Wilmington étoit très précaire, et ses forces réduites au point de ne pouvoir se rendre par terre à Charles-

Town. Il songea donc à opérer sa jonction en Virginie avec Philips et Arnold, et se mit en marche le 26 d'avril 1781. Au moyen de différens renforts, il parvint à réunir plus de 7,000 hommes d'excellentes troupes; mais tels furent les pillages qu'ils commirent sur leurs routes, telle fut au contraire la discipline des Américains, que sa position devint très-critique. Sir Henri Clinton, qui commandoit en chef, craignant pour New-York menacé par Washington, ne put lui envoyer de secours. Le général américain tendit à son ennemi un piége très-habile; comme ses dépêches avoient été interceptées, et les lettres insérées avec affectation dans les gazettes de New-York, pour exagérer la pauvreté, la foiblesse et la désunion des Américains, Washington fit tourner cette ruse des ennemis contre eux-mêmes. Il écrivit aux officiers du Sud, qu'il étoit dans l'impossibilité de secourir la Virginie, à moins qu'ils n'entreprissent de concert avec les Français d'attaquer New-York. Ces lettres furent interceptées, avec d'autres de la même teneur, écrites par les officiers français, et le projet réussit. Sir Henri Clinton fut amusé, et fort éloigné de soupçonner les véritables desseins de l'ennemi.

Une suite de manœuvres savantes tint New-York et ses dépendances dans un état continuel d'alarmes durant six semaines; après quoi, Washington traversa les Jerseys et la Pensylvanie jusqu'au milieu do la Chesapeak, d'où les troupes légères s'embarquèrent pour descendre la baie, et le gros de l'armée, après avoir atteint le Maryland par des marches forcées, s'embarqua aussi, et joignit bientôt l'autre corps aux ordres de M. de Lafayette. Clinton, informé que le comte de Grasse étoit à tout moment attendu à la Chesapeak avec une flotte considérable, pour agir de concert avec Washington, s'efforça, mais sans succès, de porter du secours à Cornwallis; car le 5 de novembre, après un engagement partiel de quelques heures entre la flotte française aux ordres de M. de Grasse, et l'anglaise commandée par l'amiral Grory, ce dernier regagna New-York pour se réparer, et

laissa les Français maîtres de la navigation de la Chesapeak. Aussi-tôt Washington prit les mesures les plus efficaces pour envelopper Cornwallis, qui, le dernier jour de septembre, fut investi à York-Town et à Glocester sur le bord opposé, par un corps considérable de troupes d'un côté, et une égale force navale de l'autre. La tranchée fut ouverte la nuit entre le 5 et le 7 d'octobre avec une formidable artillerie. Les ouvrages élevés par les Anglais s'écroulèrent sous le feu des batteries; leurs troupes étoient emportées par l'épée et les maladies, et harassées de veilles et de fatigues. Tout espoir de secours étant ôté, Cornwallis se rendit, par capitulation, prisonnier de guerre avec toute son armée le 19 d'octobre (1). Quinze cents matelots partagèrent le sort de la garnison, mais furent, avec une frégate de 24 canons et nombre de transport, assignés à M. de Grasse, comme une marque de reconnoissance pour la protection reçue de la marine française.

Telle fut l'issue de la campagne de Virginie. Une prise de cette importance étoit un coup trop violent pour qu'on pût s'en remettre aisément. Il jeta la cour et le cabinet dans la consternation, et renversa toutes les espérances de ceux qui s'étoient flattés de subjuguer les colonies par la force des armes. Ce qu'il en avoit coûté pour transporter cette armée à une si grande distance, ce que des sommes si considérables avoient ajouté à la dette nationale, l'effusion terrible du sang humain que cette expédition avoit occasionnée, la diminution du commerce et l'augmentation des taxes, tous ces maux étoient trop grands pour ne pas frapper les êtres les plus insensibles. En conséquence, le premier de mars 1782, après de longs et violens débats, la chambre des communes fit une adresse au roi, pour le prier de mettre un terme à cette guerre ruineuse. Cette démarche nécessita le

(1) Suivant le rapport des Américains, le nombre des prisonniers étoit de 7,247.

changement du conseil, et répandit la joie dans tout le royaume. Ceux qui avoient voté avec le ministère ouvrirent enfin les yeux sur les dangers auxquels la nation étoit exposée dans une guerre dispendieuse contre la France, l'Espagne et la Hollande; et sentant le poids des charges publiques, abandonnèrent enfin l'administration, et une révolution complète s'effectua dans le cabinet le 27 mars 1782, sous les auspices du marquis de Rockingham, qui fut nommé premier lord de la trésorerie.

Le premier soin du nouveau ministère fut de prendre des mesures pour la paix générale. M. Grenville fut envoyé à Paris, avec plein pouvoir de traiter avec toutes les puissances belligérantes, et de proposer l'indépendance des 13 Provinces Unies de l'Amérique dès l'ouverture des négociations, et non pas comme une condition de la paix générale. En même temps les commandans en chef des forces anglaises en Amérique eurent ordre d'informer le congrès des vues pacifiques du cabinet de Saint-James, et d'offrir de reconnoître l'indépendance des Etats-Unis.

La nation sentoit chaque jour plus vivement le besoin de la paix. Une suite d'échecs agitoit les esprits. Le 14 janvier 1782, les Français prirent Nevis. Le 5 de février, l'île de Minorque se rendit aux Espagnols, et le 13 du même mois, l'île de Saint Christophe aux Français. La Jamaïque auroit probablement eu le même sort, si l'amiral Rodney, à la tête de l'escadre anglaise, n'eût pas rencontré le comte de Grasse qui étoit en route pour faire sa jonction avec l'escadre espagnole à Saint-Domingue. La victoire du 12 avril sauva la Jamaïque et couvrit de gloire Rodney.

Le 18 mai, les îles Bahama se rendirent aux Espagnols; mais le 13 septembre, Elliot, gouverneur de Gibraltar, détruisit les batteries flottantes, et l'amiral Howe, au mois d'octobre, rafraîchit la garnison. Négapatam et Trinquemale, dans l'île de Ceylan, furent pris sur les Hollandais; mais les Français les reprirent, battirent la flotte anglaise à plusieurs re-

prises, et mirent Hyder-Ally en état de résister à tous les efforts de sir Eyre Coote.

La mort du marquis de Rockingham, arrivée le premier juillet, occasionna une commotion violente dans le cabinet, et diminua les espérances que la nation avoit conçues de la nouvelle administration. Lord Shelburne le remplaça dans le poste de lord de la trésorerie.

Par le traité de paix (1) entre la Grande-Bretagne et la France, la première rendit à la seconde tout ce qu'elle possédoit avant la guerre, l'île de Tabago dans les Indes Occidentales, et la rivière de Sénégal en Afrique, avec ses forts et dépendances, les îles de Sainte-Lucie, de Saint-Pierre, de Miquelon et de Gorée; dans les grandes Indes, Pondichéry et quelques districts qui en dépendoient, Karical, Mahé, Chandernagor, et le comptoir de Surate. Pour prévenir toute dispute sur les limites de la pêche de Terre-Neuve, il fut convenu que la ligne française partiroit du cap Saint-Jean sur la côte Orientale, et auroit pour limites le cap Ray, sur la côte Occidentale; et la Grande-Bretagne renonçoit à toute prétention contraire au rétablissement du port de Dunkerque. De son côté, la France devoit rendre les îles de la Grenade et les Grenadines, de Saint-Christophe, de Saint-Vincent, de la Dominique, de Nevis et de Montferrat, et garantir la possession du fort James et de la rivière Gambie, laissant le commerce de gomme sur le même pied qu'avant la guerre de 1755. Les alliés des Etats respectifs dans les Grandes-Indes devoient être invités à accéder à la négociation; mais, pour peu qu'ils se refusassent à la paix, on devoit les laisser à leurs propres forces.

Par le traité avec l'Espagne, l'Angleterre cédoit à cette puissance les deux Florides et Minorque. Pour prévenir tout sujet de plainte et de brouillerie à l'avenir, il fut convenu que les Anglais auroient le droit de couper du bois de campêche dans le district situé

(1) Articles préliminaires, convenus le 20 janvier 1783.

entre les rivières Wallis ou Bellize, et Rio-Hondo, dont le cours seroit pris pour limites invariables. Les îles de la Providence et de Bahama avoient été reprises avant la signature du traité.

Quant aux Etats-Unis d'Amérique, le roi d'Angleterre reconnoissoit le New-Hampshire, Massachussetts-Bay, Rhode-Island et Providence, le Connecticut, New-York, le New-Jersey, la Pensylvanie, l'état du Delaware, le Maryland, la Virginie, les deux Carolines du S. et du N., et la Géorgie, pour *Etats libres, souverains et indépendans*, et renonçoit, pour lui-même, ainsi que pour ses héritiers et successeurs, à toutes prétentions au gouvernement, propriétés et droit territorial. Pour prévenir toute dispute au sujet des limites, on tira des lignes dont nous allons bientôt parler, et l'on obtint quelques clauses favorables pour les royalistes. La navigation du Mississipi resta commune aux deux puissances, ainsi que la pêche de Terre-Neuve. Le traité de paix définitif, fut signé à Paris le 3 septembre 1783, par le docteur Franklin, M. Adams et M. Jay pour les Etats-Unis, et par David Hartley pour l'Angleterre.

Le traité avec la Hollande éprouva de grandes difficultés; mais enfin l'Angleterre dut rendre Trinquemale, que les Français avoient déjà repris, et la Hollande céder aux Anglais Négapatam, avec ses dépendances, en se réservant la faculté de la racheter par la cession d'un équivalent.

La Suède reconnut les Etats-Unis le 5 février 1783; le Danemarck, le 25 du même mois; l'Espagne, en mars; la Russie, en juillet même année, et la Prusse en 1785. Quelques-unes de ces puissances firent des traités de commerce avec les Etats-Unis.

Indiens. — Les colonies anglo-américaines, pendant leur révolution, eurent souvent à combattre plusieurs nations indiennes, non-seulement sur les frontières des Carolines et de la Géorgie, mais encore dans le territoire nord-ouest, au-delà de l'Ohio. Depuis avril 1776 jusqu'en 1781, il y eut différentes

expéditions plus ou moins à l'avantage des colonies; et on conclut des traités, qui furent rompus quelques années après.

Les présens sont, en général, des moyens très-efficaces de se concilier l'amitié des peuples qui ne sont pas civilisés. *Weld* (1) dit, avec raison, que cela ne suffit pas seul pour garantir cette affection; il faut encore s'intéresser, s'associer à eux, les traiter en égaux, et, en quelque façon, adopter leurs mœurs et leurs usages.

C'est en se conduisant de cette manière que les Français, lorsqu'ils prirent possession du Canada, surent gagner l'affection toute entière de ces peuples, et qu'ils acquirent un si grand ascendant sur leur esprit. Les plus vieux Indiens disent même qu'ils n'ont jamais été plus heureux que lorsque les Français étoient maîtres du pays; et c'est une chose très-remarquable (avoue candidement cet Anglais), que si un Indien a faim, s'il est malade, s'il cherche un asyle contre la tempête, c'est toujours à un ancien Colon français qu'il s'adressera, jamais à un Anglais.....

Les habitans des frontières des Etats-Unis ont jusqu'à présent beaucoup trop négligé les moyens de s'attirer la bienveillance des Indiens (le congrès décrète ordinairement une somme pour la propagation de l'évangile par les frères Moraves, chez les nations sauvages. *Valentin*). Loin de les respecter, comme nation indépendante, ils se sont conduits à leur égard, en plusieurs occasions, de la manière la plus outrageante, ils se sont attiré toutes les calamités que l'on peut attendre d'un ennemi cruel et vindicatif: les assassinats nocturnes, les déprédations, les massacres et les incendies sont devenus fréquens. Les Américains, pendant long-temps, n'osèrent sortir de leurs habitations; ils passoient des nuits entières sous les armes pour s'opposer à l'attaque des Indiens; ils craignoient

(1) Voyage au Canada pendant les années 1795, 1796 et 1797. tome 1.

d'aller chez leurs plus proches voisins, sans être armés, ou de s'éloigner seuls en plein jour. Les gazettes des Etats-Unis ont été remplies, dans le temps, des cruautés commises par les Indiens; des volumes entiers ne suffiroient pas pour en contenir les terribles détails. On a accusé les habitans des frontières anglaises d'avoir excité les Indiens à commettre ces atrocités, et le gouvernement anglais de leur avoir distribué des tomahawks, des fusils et d'autres armes offensives. Les Américains au lieu de se réconcilier avec les Indiens, par des préseus et par des procédés généreux, ont conservé à leur égard une attitude hostile. Au lieu de rester paisibles sur leur territoire, où ils ont encore des millions d'acres à défricher, ils ont dépassé leurs limites et ont envahi le territoire des Indiens, sans jamais demander leur consentement. Ceux-ci ne se firent aucun scrupule d'attaquer, de piller et même d'assassiner ces usurpateurs, toutes les fois qu'ils en trouvèrent l'occasion. Les Américains les tuèrent lorsqu'ils les rencontrèrent avec autant de sang-froid qu'ils auroient tué une bête sauvage. Les Indiens furent fréquemment repoussés et avec de grandes pertes; mais leurs revers ne servirent qu'à les animer davantage, qu'à leur donner de nouvelles forces pour revenir avec plus de fûrie; et par une suite de ce caractère vindicatif trop connu, qui les porte à venger le sang par le sang, ils ne se contentèrent pas d'assassiner les familles entières de ceux qui avoient tué ou blessé quelques-uns de leurs chefs ou de leurs guerriers, mais souvent ayant appaisé les manes de leurs amis, ils dépassèrent à leur tour, leurs limites, et commirent les plus terribles déprédations sur les habitans paisibles et innocens des Etats-Unis, qui n'avoient aucunement participé à la mauvaise conduite de ceux qui avoient envahi leur territoire, etc. S'il arrivoit qu'ils fussent encore repoussés ou qu'ils perdissent des leurs, ils revenoient bientôt prendre leur revanche, et leurs excès acquéroient chaque année un nouveau degré de fureur et de barbarie. Le congrès prit à la fin la résolution de

lever des forces aux dépens de la fédération, pour repousser l'ennemi. En 1790 une armée de 1,500 hommes disciplinés, mais qui ignoroient la manière de combattre les Indiens, fut mise sous le commandement du général Saint-Clair (*Weld*).

M. *Maddison* dit au congrès, le 7 janvier 1794, que la guerre avec les Indiens coûtoit 1,000,000 de dollars par an. Elle a duré 5 ans. Depuis la nouvelle constitution, le premier traité entre les Etats-Unis et les Wyandots, ainsi qu'avec quelques autres nations du N. O., a été conclu au fort Harmar (embouchure du Muskingum), le 9 janvier 1789. Il confirme un premier traité du 21 janvier 1785, et indique la ligne frontière dont on étoit convenu. En signant le traité de 1789, *Arthur Saint-Clair* a donné des marchandises et fait des présens aux Indiens pour 6,000 dollars. Le congrès avoit pareillement arrêté que l'on distribueroit des présens à la signature du traité de 1785; mais 4 ans après, on trouva qu'il étoit nécessaire de renouveler les tributs, parce que les massacres et les dévastations avoient recommencé. Ce second traité fut consenti et signé par 28 chefs au nom de sept nations différentes.

Le 30 septembre 1790, ils défirent le général *Harmar* à la tête de 1,450 hommes, dont 183 furent tués et 31 blessés. Il y eut, dit-on, plus de 100 Indiens tués. Les Américains détruisirent le village de Miami, qui contenoit 500 *Wigwams* et 20,000 boisseaux de maïs.

Dans l'été de 1791, le général *Scott* surprit les villages de Wabash, tua environ 30 Indiens, et emporta 200 charges de cheval en pelleteries, etc. Si le général Scott avoit agi de concert avec l'armée fédérale d'Harmar, la guerre auroit pu être terminée dans cette campagne. Les Cherokees peuvent encore aujourd'hui compter plus de guerriers que tous les autres confédérés des frontières du N. O.

Le 23 août 1794, Antoine Lassel, prisonnier, pris par le général *Wayne*, et qui avoit vécu 14 ans

parmi eux, dit que leurs guerriers ne montoient qu'à 1,550 hommes. Cependant les Cherokees furent vaincus, quoique plus forts, en trois mois, dans l'année 1776, et ensuite en quatorze jours en 1779. Le 4 novembre 1791, le général Saint-Clair avec l'armée fédérale, fut attaqué par surprise au point du jour, à 5 lieues du village de Miami; après quatre heures de combat, les Indiens furent par-tout victorieux; l'armée fédérale perdit 46 officiers, 600 soldats, tous ses bagages et 8 pièces d'artillerie. Le plus grand nombre de ceux qui échappèrent au terrible scalpage (l'enlèvement de la chevelure, en faisant une incision circulairement autour de la tête dont ils emportent la peau, après avoir assommé avec le tomahawk), furent faits prisonniers. On doit observer que les Indiens avoient d'abord fui devant l'armée fédérale, et l'avoient attirée fort avant sur leur territoire, lorsqu'elle fut attaquée de tous les côtés à la fois. On a assuré que la victoire n'avoit été remportée qu'à l'aide des Anglais. La population des Indiens, au rapport de Lassel, étoit trop foible pour supporter une si longue attaque, et les vainqueurs ont dû perdre beaucoup, quoiqu'ils préfèrent toujours combattre à couvert; cet engagement eut lieu dans le camp américain, dont une partie de très près, et non dans une embuscade, comme le dit Weld.

On leva une autre armée de 5,000 hommes, dont le commandement fut donné au général Wayne, et le congrès vota des sommes considérables. On eut, cette fois, la sagesse de n'enrôler dans cette armée que des hommes du Kentucky et des autres parties des frontières, qui connoissoient la manière de combattre les Indiens, et l'on composa un régiment de *Riflemen* (hommes armés d'une longue carabine rayée, que l'on bourre à coups de marteau, et avec laquelle on ajuste de très-loin). Wayne marcha à petite journée et s'avança sur le territoire Indien, employa toujours les après-midi à faire construire des retranchemens. Il envoya des partis détruire les villages Indiens qui étoient à sa portée; ses soldats

usoient de ruses et employoient les stratagêmes les mieux conçus : ils prenoient quelquefois le costume des Indiens, se barbouilloient le visage comme eux, etc., de manière à leur ressembler parfaitement. Ils se présentoient ainsi comme amis, et commettoient les plus terribles ravages. Wayne ne pouvant pas amener ces indigènes à une action décisive, les poursuivit jusqu'à la rivière Miami du lac. Ils se préparèrent à une action par une embuscade; ils observèrent un jeûne rigoureux, selon leur usage, la veille du combat. L'armée Américaine n'arrivant point, ils furent forcés de prendre des rafraîchissemens, et avant de se séparer ils s'étoient formés en trois corps qui devoient se porter vers un endroit où ils espéroient surprendre les Américains. C'est dans cette situation qu'ils furent eux-mêmes surpris par Wayne, lequel ayant eu connoissance de leurs démarches par ses éclaireurs, maintenant aussi rusés que ceux des Indiens, fit un mouvement comme s'il eut eu l'intention de se porter sur un autre lieu, revint subitement sur ses pas et les fit attaquer par sa cavalerie légère au moment où ils s'y attendoient le moins. Le désordre se mit parmi eux, et ils s'enfuirent avec précipitation, après avoir fait une foible résistance (*Weld*). Le général Wayne assure que dans cette bataille et dans celle du fort Recovery, les Sauvages étoient soutenus par des blancs (1). Ces circonstances ont paru démontrer assez évidemment que la défaite de Saint-Clair étoit autant une victoire anglaise qu'une victoire indienne. Mais le général *Smith* a depuis observé dans le congrès, que ces revers étoient dûs en partie à la mauvaise organisation des troupes. Le temps de ceux qui avoient été

(1) Un officier anglais se vantoit il y a quelques années, que les Indiens étoient actuellement instruits à charger avec la baïonnette, ce qui montre le bout de l'oreille, comme on va le voir :

Un officier Américain qui étoit à l'affaire du fort Recovery, ayant lavé la face de plusieurs tués, trouva qu'ils étoient réellement blancs. (*a Key to the six per cent's cabinet.*)

enrôlés étant expiré la veille de l'attaque, ils quittèrent le camp; et d'après le général Smith, la plupart étoient peu propres au service.

Deux années et huit mois se passèrent sans aucune action, jusqu'au 30 juin 1794, et l'on fit une dépense d'environ 3,000,000 de dollars. A la fin, les Anglais et les Indiens s'avancèrent par 17 colonnes, pour attaquer le fort Recovery, élevé sur la place où Saint-Clair avoit été défait; mais l'ennemi fut repoussé; les Américains eurent 22 tués, et on fit prisonniers trois conducteurs de chevaux chargés. Les Indiens tuèrent aussi ou emmenèrent 280 chevaux, lesquels estimés à 150 dollars font une perte de 42,000 dollars.

Les dernières dépêches du général Wayne, datées du Grand-Glaize, le 14 août 1794, apprennent qu'il s'étoit avancé avec tant de précaution et de célérité, que les Sauvages avoient fui le soir avant son arrivée, et qu'ils auroient probablement été surpris dans leurs huttes, sans l'avis qu'ils reçurent par un déserteur. Wayne étant alors maître des principaux établissemens, envoya un pavillon parlementaire pour leur offrir la paix: le général reçut une réponse évasive. Le 20 août il fut attaqué près du fort Anglais, par 2,000 Canadiens et Sauvages; à la première charge, ils furent chassés par l'armée continentale, quoiqu'en nombre inférieur de moitié. Comme ils s'étoient retranchés au milieu d'une grande quantité de bois abattus, la cavalerie ne put agir; et avant qu'elle ait pu tourner pour les prendre en flanc, ils étoient déjà fort éloignés. Les vainqueurs eurent 33 tués et 100 blessés. Le général dit que la perte des vaincus fut de plus du double de celle de l'armée fédérale. Il y avoit plusieurs blancs auxiliaires parmi ceux qui tombèrent sur le champ de bataille.

Les Américains détruisirent en peu de jours les villages et les champs des Sauvages. Les établissemens à 17 lieues au-dessus, des deux côtés de la Miami, la maison et les magasins du colonel M'kee, agent anglais parmi les Indiens, furent incendiés. La dévastation s'étendit jusques sous la bouche du canon du

fort anglais : ce fort avoit été élevé peu de temps auparavant, et paroissoit être une usurpation de la part du gouvernement du Haut-Canada. La ligne de démarcation marquée par le traité de paix du 3 septembre 1783, s'étend à travers le milieu du lac Erié, jusqu'à sa communication avec le lac Huron, et le long du milieu de ce lac. Le fort anglais étoit élevé du côté fédéral du lac Erié, à 10 ou 12 lieues en-deçà, sur la rivière de Miami. Ce détroit étoit le poste anglais le plus près, mais à 20 lieues au N. O.

On a remarqué que, pendant la révolution, les troupes continentales réduisirent les nations sauvages, sans être obligées de construire un seul fort, comme il le paroît d'après l'histoire générale. Elles s'enfoncèrent à-la-fois dans les déserts, ravagèrent les places cultivées, tuèrent, prirent ou dispersèrent les naturels, et s'en retournèrent en corps sans laisser derrière aucune garnison. On a fréquemment assuré au congrès qu'un poste fortifié contre les Indiens étoit plus dangereux qu'utile. Il inspire aux planteurs une fausse confiance, tandis que sa protection ne s'étend pas au-delà du cercle identique de la portée du canon. Cachés par les bois, des partis de Sauvages entrent sur les frontières à l'improviste, et y massacrent avant que les habitans puissent se rassembler pour les repousser. L'entretien de huit forts construits pendant cette guerre, et le fort anglais Miami cédé aux Etats-Unis, est considérable, et l'utilité douteuse.

On a observé qu'on auroit pu épargner beaucoup d'argent et faire une expédition plus prompte par le lac Erié. Les côtes sont favorables pour le passage des bateaux et des canots. Il auroit été plus facile de construire 20 bateaux à Presqu'île, que de faire 5 ou 400 lieues dans plusieurs directions, à travers des déserts. Cette flotte auroit débarqué un nombre suffisant de soldats à l'embouchure de la rivière Miami, qui tombe dans le lac Erié, à environ 67 lieues de Presqu'île. En montant la rivière à 20 ou 26 lieues, les troupes auroient pu atteindre en six ou huit jours le confluent des rivières de Glaize et Miami, où

Wayne est arrivé en trois ans dix mois et demi, après la défaite d'Harmar.

Lorsque l'armée Américaine s'avança près du fort anglais, le gouverneur Campbell ouvrit une correspondance avec Wayne, qui n'étoit pas éloigné de donner l'assaut. Mais d'après les représentations du général Scott et de plusieurs officiers du Kentucky, on abandonna ce projet. Les Indiens étoient amplement approvisionnés par les Anglais; mais si l'on peut se fier à leur rapport, ils n'avoient pas plus d'ardeur pour combattre que les Canadiens. Sur la déposition de deux prisonniers Putawatimes, pris le 5 juin 1794, on apprit « que le général *Simcoë*, qui » étoit au fort Niagara, commandant du haut Ca» nada, leur avoit promis des armes, des munitions, » des provisions, des vêtemens, etc., à condition » qu'ils se joindroient à lui pour faire la guerre aux » Américains. Toutes les paroles que nous reçûmes » de lui, dirent les Putawatimes, *étoient aussi rouges* » *que du sang*. Tous les *Wampums* et toutes les plu» mes étoient peints en rouge. Les pipes de guerre, » les hachettes et même le tabac avoient la même » couleur. Il promit, le premier de la dernière lune, » qu'il nous joindroit avec 1,500 guerriers ».

Deux Shawanèses, pris le 22 juin 1794, dirent « que leurs chefs étoient encore au conseil, et ne » vouloient pas laisser aller leurs guerriers, que les » Anglais les pressoient comme les chiens après le » gibier, pour faire la guerre et tuer les Américains, » mais qu'ils ne les avoient point aidés; qu'ils ne vou» loient pas être amusés plus long-temps par des » promesses, et qu'ils vouloient faire la paix ».

La répugnance avec laquelle ces malheureux rouges et blancs furent forcés à faire la guerre, aggrave, s'il est possible, le crime de Simcoë et de ses agens. Mais les Indiens ne ratifièrent cependant la paix que le 3 août 1795 (1), presqu'un an après leur défaite.

(1) Cette année a été féconde en traités pour les Etats-Unis, 1°. avec les Indiens; 2°. avec Alger; 3°. avec l'Espagne pour la

Elle fut signée par 90 sachems et guerriers, au nom d'environ quinze nations différentes. Les Indiens passèrent pour vaincus: cependant, ils reçurent encore plus de présens qu'auparavant. En souscrivant au traité, on leur délivra pour 20,000 dollars de marchandises, et on leur promit un tribut annuel de la valeur de 9,500 dollars, outre les frais de transport jusqu'au lieu où les marchandises devoient être délivrées. Quoique les Américains se regardent comme les vainqueurs, il est certain que les Indiens eurent l'avantage. Ennuyés du traité de 1789, pour lequel on leur avoit payé 6,000 dollars, ils le rompirent bientôt. Après 5 ans, les Etats-Unis obtinrent enfin une seconde paix qui a coûté 5,000,000 de dollars. Ils payèrent 20,000 dollars comptant, et ils payent aux Indiens chaque année un tribut de 9,500 dollars. Si ces peuples sont corrompus à un plus haut prix par les Anglais, ils seront fort aises de rompre le traité et d'en conclure encore un autre pareil à celui de Wayne.

Nous conclurons de ce qui a été dit, qu'avec un accroissement immense de forces naturelles, et sans autre ennemi pour les épuiser, le gouvernement en mettant sur pied une armée, a perdu trois ou quatre campagnes et autant de millions de dollars avant de faire quelque chose; qu'après cinq années d'efforts continuels, ces Sauvages ont obtenu des conditions avantageuses; que des officiers comme Clark et Pickens, envoyés par le lac Erié, auroient terminé les travaux de cinq campagnes en cinq semaines; et finalement qu'en offrant des terres à ceux qui pourroient les conquérir, on auroit épargné au trésor 5,000,000 ou environ.

---

libre navigation du Mississipi; 4°. avec l'Angleterre : c'est ce fameux traité d'amitié, de navigation et de commerce, qui a tant indisposé une partie des Etats-Unis, contre le président Washington; traité qui ne permet pas aux Américains d'aller dans les colonies anglaises avec des navires au-delà de 70 tonneaux, et qui a failli faire éclater la guerre entr'eux et la France. C'est aussi en vertu de ce traité que les forts qui bordent la frontière du Canada, et qui auroient dû être cédés aux Etats-Unis par les Anglais en 1783, ne l'ont été qu'en 1796. (*Doct. Valentin.*)

Cette somme avec ses intérêts jusqu'à la fin de 1796, peut se monter à 8 ou 10,000,000 de dollars. Avec 500,000 dollars pour chaque frégate de 44 canons (et c'est beaucoup accorder), on auroit pu avoir 24 ou 30 excellens bâtimens, au lieu de huit forts peu utiles (*voyez* le territoire N. O. de l'Ohio), et d'un traité qui l'est encore moins. Employer cinq années et 5,000,000 de dollars à combattre 1,500 Sauvages, et, après tout, les abandonner où nous les avons trouvés, ne fait point d'honneur à la politique des Etats-Unis. Ainsi, chaque Indien a coûté à l'Union environ 4,000 dollars, et ces peuples sont toujours disposés à en coûter davantage. Il est probable que pendant toute cette guerre, les Indiens n'ont pas perdu au-delà de 300 hommes; de manière que nous avons payé 20 ou 30 dollars pour chacun des nôtres qu'ils ont *scalpés*. Ceci rappelle le calcul du docteur *Franklin*, qu'en 1775, l'Angleterre a fait fusiller 150 *Yankiès* (habitans de Boston et de la Nouvelle-Angleterre), et a dépensé 3,000,000 sterlings (*Callender*).

Encore une fois, ces infortunés Indiens n'ont pas été plus souvent les agresseurs que leurs ennemis. Quelques blancs établis dans les parties les plus reculés des Etats-Unis, sont plus sauvages que les Indiens eux-mêmes. On en a vu suspendre à leurs cheminées ou attacher à la porte de leurs maisons, comme les oreilles ou la queue d'un renard, les crânes des Indiens qu'ils avoient tués; et des écrits publiés en Amérique, disent que des individus avoient écorché des Indiens, et employé leurs peaux comme celles des bêtes sauvages, aux usages auxquels elles peuvent être propres. Si l'on en croit quelques lettres, et particulièrement un rapport publié dans plusieurs gazettes américaines que Weld a lu pareillement, daté de Lexington au Kentucky, il paroît que la hache de guerre jetée avec beaucoup de solennité par les Indiens dans le milieu du lac, lorsqu'ils conclurent le dernier traité, pourroit encore être reprise d'un moment à l'autre: les commissaires du gouverne-

ment fédéral qui furent envoyés dans le Tennessée, pour faire exécuter le traité, et pour tracer les limites de cet Etat en particulier, rapportoient, à leur retour, que plus de 5,000 Américains avoient, sans aucun égard pour le traité conclu dernièrement avec les Indiens, franchi la ligne de démarcation, et s'étoient établis sur leur territoire, etc.; que ces hommes n'avoient écouté aucune représentation, et qu'ils croyoient qu'il seroit très-difficile de les forcer à rentrer dans leurs limites. Cependant, il y a une loi de rendue à l'égard des limites et des relations commerciales avec les Indiens. Cette loi de mai 1796, qui contient des dispositions plus justes et plus libérales, et qui ordonne des peines et des amendes pour ceux des Etats-Unis qui y contreviendroient, est bien loin d'être ponctuellement exécutée. Le gouvernement manque de force pour arrêter ces désordres, et ceux des Etats particuliers ne s'en occupent pas. Plusieurs cherchent à défendre leurs préjugés honteux contre ces infortunés, par les argumens les plus contraires à la justice et à l'humanité. « L'Indien, disent-ils, qui n'a aucune inclination pour l'agriculture, a besoin de 1,000 arpens de terre pour se nourrir lui et sa famille, tandis que 100 arpens nous suffisent pour nous et nos enfans. Pourquoi donc souffririons-nous que des Sauvages, qui n'ont aucune notion des arts ni des manufactures, qui n'ont jamais fait aucun progrès dans les sciences, qui n'ont rien inventé d'utile à l'espèce humaine, embarrassent la terre où nous sommes » ?

M. *Imlay*, en parlant de la destinée probable des Indiens, qui habitent les contrées S. O. de l'Amérique septentrionale, s'exprime ainsi (1): « Les établissemens qui se font actuellement dans la Haute-Géorgie les tiendront (les Indiens) en respect de ce côté. Les établissemens de *French-Broad* appuyés par ceux d'*Holston* (territoire sur une des principa-

(1) *A topographical description of the Western territory of North America, etc.* New-York, 1793.

les branches de la rivière Tennessée), n'ont rien à craindre d'eux, et ceux de *Cumberland* sont trop puissans pour avoir quelque chose à redouter de leur part. Les Espagnols sont en possession des deux Florides, et y resteront probablement aussi long-temps qu'ils se comporteront à notre égard avec modération et avec civilité: ils possèdent également le district des *Natchez* (1), qui s'étendra bientôt jusqu'aux limites méridionales du Cumberland, de sorte que dans quelques années, ils seront (les Indiens) complètement enveloppés. Nous continuerons d'empiéter sur eux par trois côtés à-la-fois, et nous les contraindrons de vivre dans un état plus sociable, et d'adopter nos usages, ou de passer sur la rive occidentale du Mississipi».

O Américains! comment voulez-vous que nous admirions votre justice et votre amour pour la liberté, lorsque vous parlez sans cesse de contrainte et d'envahissement? Quelle idée peut-on avoir de votre modération, en vous voyant courir après de nouvelles possessions, lorsque vous avez sur votre territoire des millions d'arpens qui ne sont pas occupés? Que penser de votre respect pour les droits de la nature humaine, lorsque vous vous obstinez à expulser ces malheureux Indiens de la terre où reposent les cendres de leurs ancêtres, terre plus précieuse pour eux que vos cœurs froids ne peuvent l'imaginer?

Ce qui rend la conduite des Américains envers ces aborigènes encore plus déraisonnable et plus injuste, c'est qu'ils n'ont pas besoin d'employer des moyens violens pour les détruire; c'est que l'espèce diminue tous les jours dans une progression étonnante; c'est que dans l'ordre naturel des choses, il n'existera pas une seule tribu de ce peuple infortuné, dans la partie occidentale de l'Amérique, à l'époque très-prochaine

(1) Les Espagnols, en vertu du traité de 1795, ont cédé les Natchez et le fort de ce nom, aux Etats-Unis. (*Valentin.*)

où les blancs du pays seront assez nombreux pour donner à la terre une valeur double de celle qu'elle a actuellement dans un rayon de 3 à 4 lieues de Philadelphie ou de New-York. Cela est si vrai, que même au Canada, où les Indiens sont traités avec plus de modération, et même avec une grande douceur, leur nombre diminue avec une rapidité dont aucun peuple n'a donné l'exemple avant eux; en sorte qu'il est très-probable que dans 50 ans il n'existera pas un seul Indien entre Québec et Détroit, excepté peut-être un très-petit nombre qui mène une vie domestique et tranquille dans le village de Lorette, près de Québec, et dans quelques autres endroits du Bas-Canada. (*Weld, voyage au Canada, tom. 3.*)

C'est une opinion établie en Amérique parmi ceux même qui paroissent les plus exempts de préjugés, que les Indiens ne sont point susceptibles de civilisation. On cite une infinité d'exemples d'Indiens élevés à Philadelphie, à New-York et même en Europe, qui n'ont cessé d'y soupirer après leur nation, et qui ont tout quitté pour aller la rejoindre dès qu'ils en ont eu la facilité. Que cette idée soit vraie ou non, on peut dire que les vrais amis de l'humanité, les observateurs de l'homme qui, par leur intelligence, leur patience et leur courage, en auroient trouvé la possibilité, n'opéreront jamais cet utile changement, si les gouvernemens dans le territoire desquels se trouvent les tribus indiennes, n'y concourent pas de toute leur volonté. La civilisation de ces peuples doit être une œuvre de législation, d'administration générale; elle est au-dessus des efforts de l'esprit de charité ou d'assistance particulière.

Des sociétés bienfaisantes, les Quakers et les Moraves portent les principes de l'état de civilisation dans quelques tribus éloignées. Les *Oneidas* dans l'Etat de la Nouvelle York, et quelques autres du Canada en ont déjà quelques apparences et en sentent la nécessité: elles travaillent, cultivent et trafiquent. De tout ce qui vient d'être dit concernant les finances, le commerce et les relations des Etats-Unis, on

est induit à penser, qu'avec plus de sagesse, ils auroient pu économiser une grande partie des sommes qu'ils ont dépensées, qu'ils se seroient ainsi préservés des troubles intérieurs dont ils sont menacés, qu'ils auroient évité les situations délicates, embarrassantes, où déjà ils se sont trouvés plus d'une fois depuis leur récente existence; qu'ils se seroient assuré la paix pour de bien longues années, en assurant, en même temps, leur union, qui fait leur force et qui ne peut guère être altérée qu'à cause de leurs relations politiques; qu'ils auroient enfin mis hors de danger la précieuse indépendance, que leurs courageux efforts leur avoient si glorieusement obtenue; fiers, avec raison, d'avoir secoué le joug oppressif de l'Angleterre, les Etats-Unis ont voulu trop tôt jouer un rôle parmi les nations de l'Europe, prendre trop tôt part aux intérêts des autres puissances, dont leur position les tenoit si heureusement écartés; et ils y ont pris part dès qu'ils ont envoyé des ministres à toutes les cours, dès qu'ils ont reçu des ministres de toutes les cours. Ils se sont exposés dès-lors à l'exigence injuste et peu généreuse, que n'exercent que trop souvent les forts contre les foibles, qu'ils soient nations ou individus: ils se sont exposés à la nécessité de la duplicité, condition presqu'indispensable du foible quand il s'approche du fort, et plus indispensable encore en politique, où la morale et la justice ont presque toujours été jusqu'ici méconnues, et où la volonté du plus puissant force toujours le droit à plier.....

Un Etat foible qui envoie des ambassadeurs et qui en reçoit, qui veut prendre une place parmi les grands Etats politiques, est toujours dans le danger d'être obligé d'agir, d'être forcé à prendre un parti. Sans doute si les Etats-Unis, après leur glorieuse guerre, eussent ouvert leurs ports aux vaisseaux de toutes les nations, avec des avantages égaux, laissant aller les leurs où le plus grand intérêt les auroit conduits, et s'ils eussent été assez sages pour s'interdire toutes autres relations extérieures, ils seroient plus

près d'être une nation puissante qu'ils ne le sont aujourd'hui. Dans la tranquillité d'une union intérieure, ils auroient approvisionné leurs arsenaux, fortifié leurs ports, préparé par le rassemblement des bois, la construction de leurs vaisseaux. Ils auroient écarté de leurs foyers toutes les intrigues de l'Europe, tout danger d'influence étrangère, et avec eux les alimens les plus dangereux des dissensions intestines; ils auroient enfin affermi, assuré, fortifié leur indépendance, et l'auroient mise hors de toute atteinte; car leur population s'est doublée, leur richesse s'est accrue, et leur peuple est bon, sage, entreprenant, industrieux.

Peu après l'établissement de leur nouvelle constitution, à l'époque du commencement de la révolution française, les Etats-Unis ayant formé leur système de finances, comme nous l'avons dit, la création des fonds de diverses espèces, la mise en vente des terres et l'érection des banques, ont ouvert un vaste champ aux spéculations et aux entreprises commerciales. L'état de secousse et d'agitation de l'Europe a favorisé ces entreprises. Le commerce des Etats-Unis s'est étendu dans toutes les mers; l'approvisionnement des Antilles s'est fait exclusivement, sur-tout dans les colonies Françaises et Hollandaises, par leurs navires, tant en comestibles qu'en provisions et marchandises de toute espèce, et ils sont revenus avec de grands profits. Ils ont porté dans les différens marchés de l'Europe les denrées coloniales, et ils en ont rapporté en retour, les objets nécessaires, et aux besoins des Etats-Unis et à ceux de ces mêmes colonies. Enfin, le commerce des Etats-Unis a bientôt atteint les Indes orientales, la Chine, toutes les parties du monde connu, et il y a fait des gains considérables.

GRANDE DIVISION DES ÉTATS-UNIS.

La république américaine consiste en seize Etats fédérés, que l'on divise en trois grandes parties: on

les nomme Etats du *Nord*, Etats du *Milieu*, et Etats du *Sud*.

LA PREMIÈRE DIVISION (Etats du Nord ou de l'Est) comprend :

Le Vermont.	Le district du Maine.
Le Nouveau-Hampshire.	Rhode-Island.
Le Massachussetts, y compris	Le Connecticut.

Ces Etats sont appelés *Nouvelle-Angleterre*, et comprennent cette partie de l'Amérique qui, depuis 1614, a été connue sous ce nom.

LA SECONDE DIVISION (les Etats du Milieu) comprend :

La Nouvelle-York.	Le Delaware.
La Nouvelle-Jersey.	Le territoire Nord-Ouest de
La Pensylvanie.	l'Ohio.

LA TROISIÈME DIVISION (les Etats du Sud) comprend :

Le Maryland.	La Caroline du Sud.
La Virginie.	La Géorgie.
Le Kentucky.	Le Tennessée.
La Caroline du Nord.	Le territoire de Mississipi.

Nous allons en donner la description selon cet ordre.

NOUVELLE-ANGLETERRE,

ou ETATS DU NORD OU DE L'EST.

ÉTENDUE. SITUATION.

Long. 150 l. { Entre } 41 et 46° d. de latitude N.
Larg. 100 { les } 69 et 76° d. de long. O.
Contenant 9,667 lieues carrées.

Limites.

LA Nouvelle-Angleterre est bornée au N. par le Canada, à l'E. par la Nouvelle-Ecosse et la mer Atlantique; au S. par la mer Atlantique et le Sund de Long-Island (l'île Longue), et à l'O. par la Nouvelle-York (1).

Pays, montagnes, etc. — La Nouvelle-Angleterre est dans quelques endroits remplie de montagnes. Ces montagnes sont comparativement petites, et courent presque au N. et au S. en lignes parallèles. Entre ces chaînes, les grands fleuves promènent majestueusement leurs eaux sinueuses, recevant dans leur cours les ruisseaux et les courans innombrables qui sortent des montagnes qui les contiennent. Les vallées qui sont entre ces chaînes, dans leur état naturel, offrent à l'œil du spectateur qui les contemple du sommet d'une montagne voisine, un aspect romantique. Elles ressemblent à un océan de bois, enflé et comprimé sur sa surface, comme l'océan lui-même.

Il y a quatre principales chaînes de montagnes, qui traversent la Nouvelle-Angleterre presque en

(1) Géographie Américaine de Morse.

lignes N. E. et S. O. Elles sont composées d'une multitude de chaînes parallèles, ayant chacune plusieurs pointes qui s'écartent de la chaîne principale, lesquelles pointes forment encore un terrein rompu et montagneux. Les principales chaînes se terminent quelquefois en hautes falaises sur la côte de la mer, et quelquefois par une descente graduelle dans l'intérieur du pays. Ces montagnes sont remplies de lacs, d'étangs et de sources qui forment une multitude innombrable de courans de diverses grandeurs. Il n'y a pas de pays au monde qui soit mieux pourvu d'eau que la Nouvelle-Angleterre.

Fleuves et rivières. — Les rivières sont le Connecticut, la Tamise, le Patucket, la Mérimack, la Piscataqua, la Saco, la Casco, la Kennebèque, la Penobscot et l'Housatonick.

Baies et caps. — Les baies et ports les plus remarquables sont ceux formés par Plymouth, Rhode-Island et les plantations de la Providence, la baie de Buzzard, celle de Burnstable, le port de l'Ouest formé par le cap Cod, le port de Boston, Piscataqua et la baie de Casco.

Les principaux promontoires sont le cap Cod, Marble-Head (ou pointe de marbre), le cap Anne, la Pointe-Monument, le cap Porpoise, le cap Neddock, le cap Elisabeth et le cap Malabar ou *Sandy-Point.*

Air et climat. — La Nouvelle-Angleterre, quoique 10 degrés plus près de l'équateur que l'Angleterre, a un hiver beaucoup plus long et rigoureux. L'été, au contraire, y est extrêmement chaud, au-delà de tout ce que l'on éprouve dans aucun pays de l'Europe, sous la même latitude. Le ciel clair et l'air serein du pays donnent cependant quelque adoucissement au froid et à l'extrême chaleur, et en rendent le climat si sain, qu'on dit qu'il s'accorde mieux avec le tempérament des Anglais que celui d'aucune autre province de l'Amérique. Les vents y sont tempêtueux dans l'hiver, et les naturalistes attribuent la longueur et la rigueur de l'hiver aux grands lacs situés au N. O. de la Nouvelle-Angle-

terre, qui étant gelés pendant plusieurs mois de l'année, occasionnent ces vents perçans si fatals aux marins sur cette côte. La longévité des habitans de la Nouvelle-Angleterre est une preuve de la salubrité du climat. On a estimé que, sur sept habitans, il y en a un qui parvient à l'âge de 70 ans, et environ 1 sur 13 ou 14 qui arrive à 80 ans et au-delà.

Le temps y est moins variable que dans les Etats du milieu, encore moins que dans ceux du Sud et plus que dans le Canada. Les extrêmes de la chaleur et du froid, selon le thermomètre de Farenheit, sont depuis 20 degrés au-dessous de 0, jusqu'à 100 au-dessus. Le milieu est de 48 à 50.

La quantité de pluie qui tombe à la Nouvelle-Angleterre annuellement, est de 48 à 50 pouces; ce qui fait plus du double de celle qui tombe en Angleterre, où on la suppose à 24 pouces, et en France à 18. Cependant, on éprouve plus de sécheresse à la Nouvelle-Angleterre que dans ces pays. Il y a eu des années où l'on a éprouvé de la gelée dans presque tous les mois, mais qui n'a pas causé beaucoup de dommage.

Parmi les maladies régnantes dans cette partie du N. des Etats-Unis, on distingue les flux de ventre, l'asthme, les rhumatismes, les fièvres catarrhales et inflammatoires, les maux de gorge quelquefois gangréneux, mais principalement la consomption pulmonaire. La petite-vérole y ayant été transportée avec les premiers colons, on y a pratiqué l'inoculation presqu'aussi-tôt qu'en Angleterre, c'est-à-dire, en 1721; mais on ne la permet que dans des hospices établis à cet effet dans des places voisines, et lorsqu'il est à craindre que la contagion s'étende dans les villes, tandis qu'on la permet généralement dans presque tous les autres Etats de l'Union. On voit rarement la fièvre intermittente au-delà de 10 ou 12 lieues des côtes maritimes.

Cette partie de la grande République Américaine, et particulièrement le Connecticut, fournit une preuve qu'il y existe une plus petite proportion, dit le docteur Foulke, entre le riche et le pauvre, que

dans aucun autre pays du monde connu; d'où on conclut qu'ils sont à l'abri des maux qui résultent des deux extrêmes. (*Géographie de Morse, 5e édit. tom. I.*)

Dans le plus long jour, le soleil se lève à Boston à 4 h. 26 m. du matin, et se couche à 7 h. 54 m. du soir; et dans le plus court, il se lève à 7 h. 35 m. du matin, et se couche à 4 h. 27 m. de l'après-midi: ainsi le plus long jour est d'environ 15 h., et le plus court de 9.

Sol et productions. — Nous avons déjà observé que les terres situées sur la côte Orientale de l'Amérique sont basses, et en quelques endroits marécageuses; mais, plus au N., elles s'élèvent en collines. Dans la Nouvelle-Angleterre, vers le N. O., les terres sont pierreuses et montagneuses. Le sol y est varié; mais il devient meilleur en s'approchant vers le S. Autour de la baie de Massachussetts le sol est noir, et aussi fertile que dans aucune partie de l'Angleterre; les premiers colons y trouvèrent de l'herbe de plus de 3 pieds de hauteur. Les collines sont moins fertiles, étant la plupart un mélange de sable et de gravier, tirant sur l'argile. Les pays bas abondent en prairies et en pâturages. Les grains de l'Europe n'y ont pas été cultivés avec beaucoup de succès; le blé est sujet à la nielle, l'orge est maigre, et l'avoine ne produit que de la paille. Mais le maïs, ou le blé de Turquie, y vient dans la plus grande perfection, et forme la principale nourriture de la basse classe du peuple. Ils ont aussi de la drèche, dont ils font de la bière qui n'est pas du tout mauvaise. Cependant la boisson ordinaire est le cidre et la bière de *spruce*: cette dernière se fait avec les extrémités des branches du sapin-spruce, en y ajoutant une petite quantité de mélasse. Ils cultivent aussi, dans la Nouvelle-Angleterre, une grande quantité de chanvre et de lin. Les pommes y sont généralement abondantes. Les pêches n'y réussissent pas aussi bien qu'autrefois. Tous les fruits de la Vieille-Angleterre y sont plus ou moins cultivés.

Les productions les plus précieuses et les plus variées sont cependant en bois, tels que le chêne, le frêne, le pin, le cèdre, l'orme, le cyprès, le hêtre, le noyer, le châtaignier, le coudrier, le sassafras; le sumac, et d'autres espèces de bois dont on fait usage pour teindre, ou pour tanner le cuir, pour la charpente et la construction des vaisseaux. On dit que les chênes de ce pays sont inférieurs à ceux d'Angleterre; mais les sapins sont d'une grosseur prodigieuse, et fournissoient autrefois des mâts et des vergues à la marine royale d'Angleterre. Leurs arbres donnent une énorme quantité de poix, goudron, résine, térébenthine, gomme et baume: le sol produit du chanvre et du lin. Les habitans peuvent bâtir et équiper un vaisseau des productions de leurs forêts; aussi la construction des vaisseaux forme-t-elle une branche considérable de leur commerce.

Métaux. — On a découvert dans la Nouvelle-Angleterre de riches mines de fer, d'une espèce et d'une trempe excellentes. Si on les améliore, elles seront fort avantageuses aux habitans.

Animaux. — Les animaux de ce pays forment plusieurs des articles du commerce de la Nouvelle-Angleterre. Tous les animaux de l'Europe viennent bien ici et peuplent extrêmement. Les chevaux de la Nouvelle-Angleterre sont durs, fringans, quoique d'un bon service; ils sont plus petits que ceux d'Angleterre, et plus grands que les chevaux de Galles. Il n'y a que peu de moutons, et leur laine, quoiqu'assez longue, n'est pas à beaucoup près aussi belle que celle d'Angleterre. On voit ici des élans, des daims, des lièvres, des lapins, des écureuils, des castors, des loutres, des singes, des *mynxs*, des martres, des *racoons*, des zibelines, des ours, des loups, qui ne sont qu'une espèce de chiens sauvages, des renards, des onces, et une variété d'autres quadrupèdes sauvages et domestiques. Mais un des plus singuliers animaux de ce pays et des régions voisines, est la moose, dont il y a de deux espèces; la moose ordinaire, d'un gris léger, qui ressemble au daim (elles vont quel-

quefois par bandes de trente), et la grande moose noire, qui est à-peu-près de la grosseur d'un bœuf, dont le cou ressemble à celui du cerf, et dont la chair est fort agréable. Ses cornes, quand elles sont au plus haut degré de croissance, ont environ 4 à 5 pieds depuis la tête, et il y a ordinairement à chaque corne des branches qui ont 6 pieds. Quand cet animal passe dans une forêt, ou sous des arbres, il couche ses cornes ou son bois sur son dos, pour qu'elles ne le gênent pas: il change tous les ans de cornes. Cet animal ne court pas par bonds, comme un daim; mais on en a vu de la grosse espèce sauter, dans leur marche ordinaire, par-dessus une barrière de cinq pieds de haut. Quand il n'est pas lancé, il fait quelquefois 8 à 10 lieues, sans entrer dans une baie; mais, quand on le chasse, il se jette généralement à l'eau.

Il n'y a presque pas d'endroits où l'on voie une si grande abondance de volaille, de dindons, d'oies, de perdrix, de canards, de plongeons, de butors, de coqs de bruyères, de hérons, de cigognes, de merles; toute espèce d'oiseaux domestiques, des volées prodigieuses de pigeons qui viennent et s'en vont dans certaines saisons de l'année, des cormorans, des corbeaux, des corneilles, etc. Les reptiles sont le serpent à sonnettes, les grenouilles, et les crapauds qui fourmillent dans les parties non défrichées de ces contrées, où, avec les hibous, ils font un bruit affreux dans les soirées de l'été.

Les mers des environs de la Nouvelle-Angleterre, ainsi que ses rivières, abondent en poissons, et même en baleines de plusieurs espèces, telles que la baleine à côtes, la baleine au spermaceti, qui donne de l'ambre gris, la baleine à nageoires, la baleine osseuse et la baleine bossue, dont les colons prennent un nombre prodigieux: ils envoient, outre cela, tous les ans des vaisseaux à la pêche de la baleine, dans le Groenland, et même aux îles Falkland. Un animal terrible, appelé le tueur de baleines, de 20 à 30 pieds de long, avec des dents et des mâchoires très-fortes, persécute la baleine dans ces mers; mais effrayé de sa force pro-

digieuse, il attaque rarement une vieille baleine, ou même une jeune, à moins qu'il ne soit en compagnie de 10 à 12 de ses semblables. A l'embouchure de la rivière Penobscot, il y a une pêche de maquereaux: on y pêche aussi dans l'hiver des morues, que l'on fait sécher à la gelée.

Population, habitans, aspect du pays. — Il n'y a pas une des colonies qui puisse être comparée à la Nouvelle-Angleterre pour le nombre de ses habitans, de ses manufactures et de ses villes commerçantes. Les parties les plus peuplées et les plus florissantes de l'Angleterre, n'ont guère une meilleure apparence que les terres cultivées de cette partie. Il y a ici plusieurs propriétaires territoriaux considérables; mais la plupart sont francs-tenanciers et cultivateurs du sol. La première qualité les attache à leur pays; la seconde, en les rendant sains et robustes, les met en état de le défendre (1). Ces francs-aleus passent ordinairement à leurs enfans par le moyen d'une redevance, ce qui les met pour ainsi dire hors d'état de jamais sortir de leur heureuse médiocrité. Il n'y a point d'endroits au monde où les gens du commun soient plus indépendans, et possèdent davantage les aisances de la vie; ils sont accoutumés dès leur enfance à l'usage des armes, et avant leur querelle avec l'Angleterre, ils avoient une milice assez bien organisée: mais leurs forces militaires sont maintenant plus considérables.

Les habitans de la Nouvelle-Angleterre descendent presque tous d'Anglais; et c'est à cette circonstance et à la grande attention que l'on a donnée à leur éducation, que l'on doit attribuer la pureté avec laquelle ils ont conservé la langue anglaise. Il est vrai que par indolence, faute d'attention ou de communication avec le monde, plusieurs habitans de la campagne se sont habitués à quelques phrases particulières, et à prononcer certains mots en traînant.

(1) Géographie Américaine de Morse.

De-là, plusieurs personnes se sont avisées de dire qu'elles connoissoient un habitant de la Nouvelle-Angleterre à son parler; mais on en peut dire autant d'un Pensylvanien, d'un Virginien, d'un Carolinien; car ils ont tous des phrases et une prononciation qui leur sont particulières, et qui les distinguent de leurs voisins.

Les habitans de cette partie sont en général grands, forts et bien faits. Ils se glorifient, et peut-être avec justice, de posséder cet esprit de liberté qui engagea leurs ancêtres à quitter leur pays natal, à braver les dangers de l'Océan et à s'établir dans un désert. Leur éducation, leurs loix et leur situation, servent à leur inspirer de grandes notions de liberté. Les femmes sont généralement belles, fraîches, et ont un air de santé, mêlé de beaucoup de douceur et de délicatesse. Elles sont bonnes ménagères et laborieuses. Dans la Nouvelle-Angleterre, la science est plus universellement répandue dans toutes les classes de la société, que dans aucune autre partie du globe. On doit attribuer cette circonstance aux écoles qu'on a sagement établies dans tous les cantons. Il est rare d'y rencontrer un homme fait qui ne sache lire et écrire. Par le moyen de cet établissement général d'écoles, de la grande circulation des journaux (dont on n'imprime pas moins de 30,000 par semaine dans la Nouvelle-Angleterre, et conséquemment de l'étendue des lumières, chaque canton, dans toute cette colonie, fournit des hommes capables de conduire les affaires de sa ville avec jugement et avec prudence (1).

La Nouvelle-Angleterre est la partie la plus peuplée des Etats-Unis; on y comptoit en 1790, 1,009,522 personnes.

Religion. — Le calvinisme, d'après les principes des premiers colons, est la religion la plus suivie dans

(1) Géographie Américaine de Morse. Cet auteur dit qu'en 1788 on imprimoit chaque semaine, dans les Etats-Unis, 77,000 gazettes. Depuis ce temps, le nombre a augmenté de plus d'un quart.

la Nouvelle-Angleterre. Plusieurs de ses habitans observoient aussi autrefois le jour du sabat avec toute la rigidité des juifs; mais cela est bien diminué. Il n'y a pas aujourd'hui de religion dominante dans cette province. Toutes les sectes de chrétiens sont libres d'y exercer leur religion, et sont également sous la protection des loix (1). Ils observent tous les ans des jeûnes et des jours de fêtes. Au printemps, les differens gouverneurs publient des proclamations pour assigner un jour de jeûne, d'humiliation et de prières dans leurs Etats respectifs, dans lesquelles ils font particulièrement mention des vices dominans qui demandent cet acte d'humiliation. Dans l'automne, après la moisson, l'ère joyeuse de la vie du laboureur, il y a un jour assigné pour rendre graces à la providence, et on y fait l'énumération des bienfaits reçus dans tout le cours de l'année. Cette pieuse institution vient de leurs vénérables ancêtres, les premiers colons. Il faut espérer qu'une coutume si raisonnable et si propre à entretenir dans l'esprit du peuple le sentiment de sa dépendance du GRAND BIENFAITEUR de l'univers, pour tous les bienfaits qu'il en reçoit, sera toujours sacrée parmi eux.

Les villes de la Nouvelle-Angleterre seront décrites dans l'état auquel elles appartiennent.

Commerce et manufactures. — La Nouvelle-Angleterre n'a pas de marchandise d'étape. La mer et les forêts lui fournissent ses deux principaux articles d'exportation : c'est pourquoi son commerce est considérable, vu qu'elle tire une grande quantité de denrées de son sein; mais il est encore bien plus grand sous un autre rapport, c'est que les habitans de cette partie des Etats-Unis sont en quelque sorte les voituriers de toutes les colonies de l'Amérique septentrionale, tant aux Indes occidentales que dans quelques parties même de l'Europe. Les marchandises que

(1) Selon une dernière relation, il y a dans cette province 400 églises de presbytériens et d'indépendans, 84 d'anabaptistes, et 31 d'autres religions.

donne le pays, sont principalement des barres et des saumons de fer, que l'on importoit en Angleterre sans payer de droits; des mâts, des vergues, de la poix, du goudron et de la térébenthine dont la marine royale prenoit de grandes quantités, de la potasse, des douves, du bois de charpente, des planches; toutes sortes de provisions qu'ils envoient aux îles à sucre françaises et hollandaises, et qu'ils envoyoient autrefois à la Barbade et aux autres îles anglaises, telles que du grain, du biscuit, de la farine, du bœuf, du lard, du beurre, du fromage, des pommes, du cidre, des oignons, des maquereaux et de la morue sèche. Ils y envoyent aussi du bétail, des chevaux, des planches, des cercles, des douves, de l'huile, du suif, de la térébenthine, de l'écorce d'arbre, des peaux de veau et du tabac. Leur commerce de pelleterie n'est pas considérable. Ils ont sur leurs côtes une grande pêche de maquereaux et de morues, qui emploie beaucoup de monde, et avec le produit de laquelle ils font un commerce immense avec l'Espagne, l'Italie, la Méditerranée et les Indes occidentales. Nous avons déjà parlé de leur pêche de baleines. Les arts les plus nécessaires à la vie sont ceux que les habitans de la Nouvelle-Angleterre ont pris le plus de peine à cultiver. Ils manufacturent de gros linge et des étoffes de laine pour leur usage; on y fait aussi des chapeaux qui se vendent très-bien dans les autres colonies. Les raffineries de sucre, la distillation, les fabriques de papiers et les salines y font des progrès. La construction des vaisseaux est une des plus considérables branches de commerce de Boston, de Newbery et des autres ports de mer de la Nouvelle-Angleterre. Ils construisent quelquefois des vaisseaux par commission; mais les négocians du pays les font souvent faire pour leur compte, les chargent des productions de la colonie, de munitions de guerre, de poissons et principalement d'huile de poisson et les envoient en Espagne, en Portugal, ou dans la Méditerranée, où, après avoir disposé de leur cargaison, ils tirent tout le parti qu'ils peuvent d'un nouveau chargement jus-

qu'à ce qu'ils puissent vendre le vaisseau, même avec profit, ce qu'ils manquent rarement de faire en attendant un temps raisonnable.

Avant la guerre qui sépara les colonies de la Grande-Bretagne, on estimoit les manufactures et les marchandises de l'Inde que cette dernière y importoit, d'après un apperçu de trois ans, à 9,480,000 fr., et les denrées qu'elle en tiroit à 8,892,000 fr.

Histoire et gouvernement. — Dès l'année 1606, Jacques 1er avoit autorisé deux compagnies, par lettres-patentes, à envoyer des colonies dans ces régions, alors connues sous le nom général de Virginie, ainsi que toute la côte N. E. de l'Amérique. Il ne se forma cependant aucun établissement dans la Nouvelle-Angleterre, en vertu de cette autorisation. Les compagnies se contentèrent d'y envoyer un vaisseau ou deux, pour le commerce de pelleterie avec les Indiens ou pour pêcher sur la côte. Il n'y eut aucune espèce de correspondance entre la Grande-Bretagne et cette partie de l'Amérique, jusqu'en 1620; les querelles religieuses qui déchirèrent l'Angleterre, étoient alors très-violentes. L'archevêque Laud persécutoit tous les non-conformistes avec une sévérité inouie; ces sectaires, d'un autre côté, aimoient mieux s'exposer à toutes les rigueurs de la persécution, que de renoncer à leurs opinions religieuses, et se conformer aux cérémonies de l'église anglicane, qu'ils regardoient comme des abus très-dangereux. Il n'y avoit aucune partie du monde où ils n'eussent été bien aises de fuir pour jouir de la liberté de conscience. L'Amérique leur offroit un vaste champ; ils pouvoient s'y transporter et y établir la religion qu'ils jugeoient à propos. Dans cette vue, après avoir acheté le territoire qui étoit de la juridiction de la compagnie de Plimouth, et obtenu du roi le privilége de s'y établir de la manière qui leur seroit la plus agréable, 150 personnes s'embarquèrent pour la Nouvelle-Angleterre, et y bâtirent une ville qu'ils appelèrent Plimouth, parce qu'ils avoient fait voile de la ville du même nom dans la Vieille-Angleterre.

Malgré la rigueur du climat, l'insalubrité de l'air et les maladies auxquelles, après un long voyage de mer, ils étoient exposés dans un pays nouveau pour eux; malgré le manque de toutes les aisances de la vie, et même de plusieurs objets de première nécessité, ceux qui eurent assez de force pour résister à tant de maux, sans se laisser abattre par la perte de leurs compagnons, soutenus par la vigueur alors particulière aux Anglais, et la satisfaction de se trouver délivrés de la férule spirituelle, se mirent à cultiver le pays, et à prendre les mesures les plus convenables pour l'amélioration de leur colonie naissante. De nouveaux aventuriers, encouragés par leur exemple, et se trouvant, pour la même raison, mal à leur aise, dans leur patrie, se transportèrent dans cette terre de la liberté civile et religieuse. Vers la fin de l'année 1630, ils avoient bâti quatre villes, Salem, Dorchester, Charlestown et Boston, qui est depuis devenue la capitale de la Nouvelle-Angleterre; mais comme la nécessité est la mère de cette industrie active et frugale qui produit tout ce qu'il y a de grand parmi les hommes, de même une suite continue de prospérité et de succès occasionne ces dissensions qui sont le fléau de la nature humaine, et qui ruinent souvent les établissemens les mieux fondés.

Les habitans de la Nouvelle-Angleterre, qui avoient abandonné leur patrie pour se soustraire à la persécution, ne tardèrent pas à devenir eux-mêmes persécuteurs, et voulurent établir une uniformité de religion pour tous ceux qui entroient sur leur territoire. L'esprit de l'homme, dans ce siècle reculé, étoit encore empreint de bien des préjugés. Il n'avoit pas cette manière franche et généreuse de penser, qui caractérise à présent les naturels de la Grande-Bretagne; et la doctrine de la tolérance universelle, qui, soit dit à l'honneur des premiers colons de l'Amérique, commençoit déjà à germer parmi eux, n'avoit que peu de fauteurs et plusieurs opposans. La plupart d'entre eux étoient des calvinistes renforcés; et quoiqu'ils eussent eux-mêmes

senti le poids de la persécution, ils n'avoient point de charité pour ceux qui professoient des sentimens différens des leurs. Ce n'étoit pas l'idée générale du siècle, qu'il fût possible à des hommes de vivre agréablement dans la même société, sans avoir les mêmes opinions religieuses; et lorsqu'elles différoient, les membres des différentes sectes s'éloignoient les uns des autres, et établissoient des gouvernemens séparés. C'est de là que plusieurs rejetons, arrachés du gouvernement originaire de la Nouvelle-Angleterre par la violence religieuse, se transplantèrent dans un nouveau sol et se répandirent dans le pays. Telle fut la colonie de New-Hampshire, qui continue encore aujourd'hui d'avoir une juridiction à part; telle fut celle de Rhode-Island, dont les habitans furent chassés du Massachussetts (car tel étoit le nom par lequel on distinguoit le premier gouvernement établi dans la Nouvelle-Angleterre), pour avoir défendu la liberté des opinions, et soutenu que le magistrat civil n'avoit aucun droit sur les opinions spéculatives du genre humain. Ces hommes généreux fondèrent une ville appelée la Providence, qu'ils gouvernèrent d'après leurs principes; et telle est l'affinité de la justesse des sentimens et de la prospérité extérieure, que le gouvernement du Rhode-Island, quoique petit, devint extrêmement peuplé et florissant. Une autre colonie, chassée par le même esprit de persécution, s'établit sur la rivière Connecticut, et reçut de considérables renforts de l'Angleterre, composés de ceux qui étoient mécontens du gouvernement civil ou religieux de ce pays-là.

L'Amérique étoit à la vérité la seule ressource de tous les mécontens et des gens entreprenans du royaume, et ils y passèrent effectivement en si grand nombre, qu'en 1637, le gouvernement anglais publia une proclamation pour défendre à qui que ce fût de s'embarquer pour l'Amérique, sans en avoir préalablement obtenu la permission. On dit que, faute de cette permission, Olivier Cromwell, M. Hampden, et d'autres de ce parti, qui étoient déjà embarqués

pour se rendre dans la Nouvelle-Angleterre, furent retenus dans leur patrie.

Ces quatre provinces, quoique toujours confédérées pour leur défense commune, étoient dans l'origine et sont encore sous des juridictions séparées. Elles étoient, par leur charte, libres dès leur établissement, et en quelque sorte indépendantes de la Grande-Bretagne. Les habitans élisoient leurs magistrats, le gouverneur, le conseil, l'assemblée, et faisoient les loix qu'ils jugeoient convenables, sans être obligés de les soumettre à la sanction royale. Leurs loix cependant ne devoient pas être en opposition avec celles de la Grande-Bretagne. Vers la fin du règne de Charles II, lorsque lui et ses ministres voulurent abolir toutes les chartes et toutes les franchises, la colonie de Massachussetts fut accusée d'avoir violé sa charte, de la même manière que la ville de Londres, et en fut privée par un jugement de la cour du banc du roi en Angleterre. Depuis cette époque jusqu'à la révolution, elle resta sans charte. Peu après ce temps-là, elle en reçut une nouvelle qui, quoique très-favorable, étoit cependant inférieure aux priviléges étendus de la première. La nomination du gouverneur, du lieutenant-gouverneur, du secrétaire et de tous les officiers de l'amirauté, fut laissée au roi; la milice étoit entièrement aux ordres du gouverneur, sous le titre de capitaine-général; tous les juges, juges de paix et chérifs, chargés de l'exécution des loix, étoient à la nomination du gouverneur, avec l'avis du conseil: le gouverneur avoit une négative péremptoire et illimitée sur le choix des conseillers, et n'étoit obligé de donner aucune raison pour ce qu'il faisoit en pareil cas, ni lorsqu'il vouloit en restreindre le nombre. Cette colonie, ainsi que toutes les autres, fut assujettie à envoyer à la cour de Londres, des copies authentiques des différens actes qu'elle rendoit, pour avoir la sanction royale; mais si les loix de cette colonie n'étoient pas révoquées dans l'espace de trois ans, après leur présentation, le roi n'avoit plus le pouvoir de les abolir. Au-

cunes loix, ordonnances, élection de magistrats, actes du gouvernement, n'étoient valides, sans le consentement, par écrit, du gouverneur, et il falloit en appeler au roi et à son conseil, pour des sommes au-dessus de 7,200l. Malgré toutes ces restrictions, le peuple jouissoit encore d'une grande portion de pouvoir dans cette colonie; car non-seulement il choisissoit l'assemblée, mais cette assemblée, avec le concours du gouverneur, choisissoit le conseil, qui ressembloit à la chambre des pairs d'Angleterre, et le gouverneur dépendoit de l'assemblée pour ses subsides annuels.

Le gouvernement de la Nouvelle-Angleterre a été entièrement changé, par suite de la révolte des colonies contre la Grande-Bretagne, de l'origine et des progrès de laquelle nous avons rendu compte dans *l'histoire des Etats-Unis*. Ce fut le 25 juillet 1776, que, par ordre du conseil de Boston, la déclaration du congrès américain, qui relevoit les Colonies-Unies de leur serment de fidélité envers le roi de la Grande-Bretagne, et qui les qualifioit de libres et indépendantes, fut proclamée du balcon de la maison d'État, dans cette ville.

Une constitution, ou forme de gouvernement, pour la république de Massachussetts, contenant une déclaration des droits, fut acceptée et établie par les habitans de cette province, au mois d'octobre 1780. Dans le préambule de cette constitution, il est dit que le but de l'institution, du soutien et de l'administration du gouvernement, est d'assurer l'existence du corps politique; de le protéger, et de fournir aux individus qui le composent, les moyens de jouir, sûrement et tranquillement, de leurs droits naturels et des avantages de la vie; et que toutes les fois que le peuple se trouve privé de ces grands avantages, il a le droit de changer son gouvernement et de prendre les mesures nécessaires pour sa prospérité et son bonheur. Ils y expriment leur reconnoissance envers le grand législateur de l'univers, de leur avoir fourni une occasion de faire délibérément, paisible-

ment, sans fraude, violence ou surprise, un pacte solennel, primitif et explicite les uns avec les autres, et de former une nouvelle constitution pour eux et leur postérité. Ils déclarent que c'est le droit, ainsi que le devoir de tous les hommes en société, d'adorer publiquement, à des époques fixes, l'Être suprême, et qu'aucun sujet ne sera molesté ou gêné dans sa personne, sa liberté, ou ses biens, pour adorer Dieu de la manière et dans les temps qui seront plus conformes aux suggestions de sa conscience, ou pour sa profession et ses opinions religieuses, pourvu qu'il ne trouble pas l'ordre public, ou n'inquiète pas les autres dans l'exercice de leur culte.

Il est aussi declaré que les différentes villes, paroisses, banlieues, et autres corporations politiques, ou sociétés religieuses, auront, dans tous les temps, le privilége exclusif d'élire leurs instituteurs publics, et de contracter avec eux pour leur entretien et leurs indemnités; que toutes les sommes d'argent, payées par le sujet, pour le soutien du culte et des instituteurs publics, seront, à sa réquisition, uniformément appliquées au soutien de l'instituteur, ou instituteurs publics, de sa secte religieuse, pourvu qu'il y en ait dont il reçoive les instructions; qu'autrement elles pourront servir à l'entretien de l'instituteur, ou instituteurs, de la paroisse ou banlieue où ces sommes seront levées; que tous les chrétiens, de quelque dénomination qu'ils soient, pourvu qu'ils se conduisent paisiblement, et en bons sujets de la république, sont également sous la sauve-garde de la loi, et qu'il ne sera jamais fait aucune loi pour assujettir aucune secte à une autre.

Il est en outre déclaré que, comme tout le pouvoir réside originairement dans le peuple et qu'il en dérive, les divers magistrats ou officiers du gouvernement, revêtus du pouvoir législatif, exécutif ou judiciaire, sont ses agens et substituts, et lui sont, dans tous les temps, comptables; qu'aucun sujet ne sera arrêté, emprisonné, dépouillé ou privé de ses propriétés, immunités ou priviléges, mis hors de la

loi, privé de la vie, de la liberté ou de ses biens, que d'après le jugement de ses pairs ou la loi du pays; que la législature ne fera aucune loi pour assujettir aucune personne à une peine capitale ou infamante, excepté dans le militaire et la marine, sans un jugement par jurés; que la liberté de la presse est essentielle à la sûreté de la liberté dans un Etat, et qu'en conséquence elle ne doit pas être restreinte dans cette république; que le peuple a droit de garder et de porter des armes pour sa propre défense; mais que, comme en temps de paix, les armées sont dangereuses pour la liberté, elles ne doivent pas être maintenues sans le consentement de la législature, et que le pouvoir militaire doit toujours être subordonné à l'autorité civile, et gouverné par elle.

Il est aussi déclaré que le corps législatif sera composé d'un sénat et d'une chambre de représentans, qui auront chacun voix négative l'un sur l'autre; que les sénateurs, composés de quarante, et les membres de la chambre des représentans seront élus annuellement, et que tout individu mâle, de 21 ans et au-dessus, qui a résidé dans une ville de la république pendant l'espace d'un an, et qui a un franc-aleu dans ladite ville du revenu annuel de 72 fr., ou un bien de la valeur de 1,440 fr., aura droit de voter pour les sénateurs et les représentans du district où il réside; qu'il y aura un magistrat exécutif suprême, qui sera qualifié du titre de gouverneur de la république de Massachussetts, ainsi qu'un lieutenant-gouverneur, qui seront tous deux annuellement élus par tout le corps des électeurs de la république, et qui seront assistés de neuf conseillers, choisis par la voie du balottage, d'entre les membres du sénat; que le secrétaire, le trésorier, le receveur-général, les notaires publics, et les officiers de la marine, seront annuellement élus par les sénateurs et les représentans; que le pouvoir judiciaire sera de sept ans, que les délégués au congrès seront élus annuellement d'entre et par les sénateurs et les représentans, ou la cour générale; que le gouverneur aura la négative

sur tous les bills envoyés à sa sanction par le corps législatif, mais ne pourra nullement contrôler le choix de ses officiers.

Ce qui mérite d'être remarqué, c'est que, dès le commencement de la guerre entre la Grande-Bretagne et les colonies, et même au moment où cette guerre se faisoit, des deux côtés, avec la plus grande animosité, le conseil et la chambre des représentans de Massachussetts s'occupoient de l'encouragement des arts et des sciences; par un acte du 4 mai 1780, ils établirent une société appelée l'*académie américaine des arts et des sciences*. Les premiers membres sont nommés dans l'acte, et ne doivent jamais être plus de 200, ni moins de 40. Il est déclaré dans l'acte que la fin et le but de l'institution sont d'encourager les connoissances des antiquités de l'Amérique, et de l'histoire naturelle du pays, et de déterminer l'usage que l'on peut faire de ses diverses productions naturelles; d'encourager les découvertes médécinales, les discussions mathématiques, les recherches et expériences philosophiques; les observations astronomiques, météorologiques et géographiques, et l'agriculture, les arts, les manufactures et le commerce; en un mot, les progrès de tout art ou science qui peut tendre à l'avancement des intérêts, de l'honneur, de la dignité ou du bonheur d'un peuple libre, indépendant et vertueux.

VERMONT.

ÉTENDUE. SITUATION.

Long. 52 l. { Entre } 42° d. 44 m. et 45° d. de latit. N.
Larg. 20 { les } 74° et 75° d. 30 m. de long. O.
Contenant 1,137 lieues carrées, ou 6,522,000 acres.

Limites.

Le Vermont est borné au N. par le Bas-Canada; à l'E., par le Nouveau-Hampshire, duquel il est séparé par la rivière Connecticut; au S., par le Massachussetts; et à l'O., par la Nouvelle-York. Les endroits de cet Etat les plus près de l'Océan, en sont distans de 24 à 27 lieues. Il est composé des 11 comtés suivans.

COMTÉS.	VILLES CAPITALES.
Bennington.....	Bennington et Manchester.
Rutland.....	Rutland.
Addison.....	Addison et Middlebourg.
Chittenden.....	Colchester et Burlington.
Windham.....	Newfane et Putney.
Windsor.....	Windsor et Woodstock.
Orange.....	Newbury.
Calédonie.....	
Essex.....	
Franklin.....	
Orléans (1).....	

Lacs et rivières. — Plus de la moitié du lac Champlain se trouve dans l'Etat de Vermont, depuis Whi-

(1) Géograph. et Gazetier américain. (*de Morse.*)

tehall, autrefois Skeensborough à son extrémité S.; y compris la baie du S. de ce lac jusqu'à la latitude de 45 deg. Le lac Memphremagog est situé, partie dans l'Etat de Vermont, partie dans le Bas Canada. Ce lac communique par la rivière Saint-François avec le fleuve Saint Laurent; mais elle n'est point navigable; ce qui seroit bien important pour cet Etat. Il y a plusieurs petits lacs et étangs de peu de conséquence, dont le principal est le lac Willoughby, dans le comté d'Orléans; ensuite le lac Bombazon, qui donne naissance à une branche de la rivière Poulteney, sur laquelle on a construit des forges.

Il y a peu de pays mieux arrosés que le Vermont. La rivière *Connecticut*, qui a sa source dans les *High-Lands*, lesquelles divisent les eaux qui tombent vers le S. dans l'Atlantique, de celles de Saint-Laurent, passe à travers le Massachussetts et le Connecticut, et arrive à la mer après avoir parcouru environ 155 lieues, et avoir traversé plus de 4 parallèles de latitude. Les canots chargés montent de Hartford dans le Connecticut, jusqu'aux rapides de 5 lieues, 1 lieue $\frac{1}{2}$ au-dessus de Newbury, à environ 74 lieues de la mer. La rivière est encore obstruée par plusieurs petites cascades; mais des compagnies formées par les Etats de Massachussetts, New-Hampshire et Vermont, ont commencé à lever ces obstacles à la navigation, par le moyen d'écluses (1).

Les chutes de *White-River*, rivière Blanche, ont environ un mille de longueur et 20 pieds de hauteur perpendiculaire.

Un très-grand nombre de rivières se vident dans la rivière Connecticut, le lac Memphremagog et le lac Champlain. Dans ce dernier se jettent la Missiskoi, la Moille, Onion et Otter. Toutes ces eaux abondent en poissons, tels que le saumon, la truite sau-

(1) L'Etat de New-York fait ouvrir une navigation intérieure par la rivière d'Hudson, de Lausinbourg au fort Edouard, et du fort Edouard à Wood-Creek et au lac Champlain. Ce travail déjà très-avancé, ouvrira au Vermont une communication avec Lausinbourg, Albany et New-York, dans une étendue de 124 lieues.

monée, la perche, le brochet, le mulet, le maskinungas, et un poisson appelé la basse-du-lac.

Sources minérales. — Il y a quelques sources ferrugineuses. Il y en a une dans Orwel, près du mont Indépendance, et une autre dans Bridport, qui fournit du sel d'epsom.

Montagnes et aspect du pays. — Une chaîne de montagnes très-élevées traverse le Vermont du N. au S. La grande quantité d'arbres toujours verds dont cette chaîne est couverte en plusieurs endroits, lui a fait donner le nom de *Green-Mountain*, d'où on a formé le mot français *Vermont* ou *Verdmont*. L'extrémité S. appelée *West-Rock*, à environ une lieue de Newhaven dans le Connecticut, s'élève en hauteur, s'avance à travers le Connecticut, le Massachussetts et le Vermont, vers le lac Memphremagog, et s'écarte dans une plaine élevée extrêmement fertile et dans la province de Québec. Elle se rassemble en une haute rangée de montagnes qui se terminent près du fleuve Saint-Laurent. Presque tout ce pays est formé de montagnes qui se rangent parallèlement au cours de la rivière Connecticut. La chaîne de l'O. qui se continue presque sans interruption à travers l'Etat, est en général la plus élevée. A l'E. les montagnes décroissent graduellement, et sont interceptées par des rivières qui se jettent dans le Connecticut, dans une direction du N. O. au S. E. Les montagnes les plus remarquables sont le mont Antoine, Straton, Danby, le pic Kellington, la montagne Kingston, Mansfield, etc.

Les coteaux et les montagnes sont couverts, du côté oriental, de bois durs, et, du côté occidental, de bois toujours verds.

Climat, sol et productions. — Pendant l'hiver, le ciel est ordinairement serein et l'air vif. La terre, depuis le milieu de décembre jusqu'à la fin de mars, est couverte de neige, et dans les montagnes, à la profondeur de 4 à 5 pieds. On s'est cependant apperçu que la rigueur de l'hiver est sensiblement modérée, à raison des progrès de la culture.

Le sol varie dans le Vermont. L'argile, le sable, la marne, l'ardoise, le gravier, y sont plus ou moins mélangés. En général, il y a peu de rochers sur les collines et les endroits montagneux. On cultive beaucoup de blé d'une excellente qualité vers le côté occidental des montagnes vertes et dans plusieurs parties de la rivière Connecticut, particulièrement dans les terres marneuses qui bordent le lac Champlain. Le blé ne réussit pas si bien à l'orient des lieux montagneux; mais l'orge, l'avoine, les pois, le lin, et toutes les plantes culinaires, y sont cultivés avec succès. Les sols plus chauds et les terres près des rivières, produisent du blé d'inde ou maïs. Cet Etat renferme aussi les meilleurs pâturages, particulièrement dans les terres plus élevées.

Le plomb, le fer, les pyrites, abondent dans cet Etat, principalement à l'O. des montagnes. On y a établi beaucoup de forges pour travailler le fer depuis 1785. On y trouve aussi différentes espèces de marbres, et en abondance, qui, par leur finesse, leur beauté et la variété de leurs nuances, ne le cèdent à aucun marbre importé.

Commerce et manufactures. — Le commerce se fait principalement avec les villes de Hartford, Boston, New-York, Québec. Ses articles d'exportation, sont communs à ceux des Etats du Nord. Il y a plusieurs distilleries. On y fait du sucre provenant de l'érable (*acer saccharinum*), en assez grande quantité pour la consommation de plusieurs familles. En 1791, plus de 40 familles du comté d'Orange firent 13,000 bariques de ce sucre. Par les soins que l'on donne à la culture de cet arbre dans plusieurs Etats, il n'y a pas de doute que l'on n'en tire, dans la suite, les plus grands avantages. La plus grande partie des familles manufacturent aussi chez elles leurs vêtemens, avec le chanvre, le lin et la laine provenans de leurs soins et de leur culture.

Population. — Selon le recensement de 1790, il y avoit 85,589 habitans; mais depuis, la population a beaucoup augmenté.

TOPOGRAPHIE.

Villes principales. —On ne doit pas s'attendre à trouver dans un pays nouveau et intérieur, de grandes villes peuplées.

Bennington, située au pied de la grande montagne, dans l'extrémité S. O. de l'Etat, est une des plus considérables et contient 2,400 habitans. Il y eut une bataille donnée près de cette ville en 1777, entre les Anglais et les Américains.

Windsor et *Ruteland* sont alternativement le siége du gouvernement pendant 18 années. La première est située sur la rivière *Connecticut* et contient 1,600 habitans; la seconde, sur *Otter-Creek*, contient environ 1,500 habitans.

Constitution. — La déclaration que les habitans firent faire par leurs représentans à la convention de Windsor le 25 décembre 1777, et qui fait partie de leur constitution, respire autant l'esprit de liberté que celle d'aucuns de leurs voisins. Ils déclarent que tous les hommes sont nés libres avec des droits égaux, et doivent jouir de la liberté de conscience, de la liberté de la presse, de jugement par jury, du droit de régler leur police intérieure; que toutes les élections doivent être libres; que tout le pouvoir dérive du peuple; que le gouvernement doit être institué pour l'avantage commun de la société, et que la société a le droit de réformer ou d'abolir le gouvernement; que tout membre de la société doit être protégé dans ses biens, sa personne et sa liberté, et qu'en retour, il est tenu de contribuer de sa part, pour le soutien de cette protection, et d'y donner même son service personnel, quand cela est nécessaire; qu'il ne sera pas obligé de servir de témoin contre lui-même; que le peuple a droit de porter les armes, mais qu'il n'y aura pas d'armée sur pied en temps de paix; que la maison, les papiers et les propriétés du particulier doivent de droit être à l'abri de toute recherche ou saisie, et que, conséquemment, les mandats accordés avant qu'il y ait eu des dénonciations sur serment qui leur donnent assez de fondement, sont contraires à ce droit, et ne doivent pas être lancés; qu'aucun individu

ne sera exposé à être transporté hors de cet Etat pour être jugé pour un délit commis dans cet Etat, etc.

Par la forme du gouvernement, le pouvoir législatif suprême est confié à une chambre de représentans d'hommes libres de l'Etat de Vermont, choisis annuellement. Les deux tiers des représentans choisis forment un *quorum*. Chaque ville habitée de l'Etat a le droit d'envoyer un représentant à l'assemblée.

Le pouvoir exécutif est confié à un gouverneur, un lieutenant-gouverneur, et 12 conseillers choisis chaque année de la même manière.

Toute personne âgée de 21 ans qui a résidé une année dans l'Etat avant les élections, et qui a une bonne conduite, s'engage par serment à faire un choix suivant sa conscience, et jouit de tous les priviléges d'un homme libre.

Chaque membre de la chambre des représentans doit déclarer, avant de prendre sa place, qu'il croit en Dieu, aux récompenses et aux châtimens futurs, aux saintes écritures de l'ancien et du nouveau testament, et qu'il professe la religion protestante.

Des cours de justice sont établies dans chaque comté de l'Etat. Il y a une cour suprême, et plusieurs autres cours pour les causes ordinaires.

Tous les sept ans, à commencer de 1785, treize personnes, qui ne sont ni du conseil ni de l'assemblée, seront élues par les hommes libres pour former le conseil des censeurs, dont le devoir consistera à surveiller chaque partie de la constitution qui doit être conservée intacte; à examiner si les pouvoirs législatif et exécutif ont été duement exercés, les impôts convenablement assis et levés, les loix exécutées. En conséquence ils ont le pouvoir d'envoyer des agens, des écrits, etc., de censurer publiquement; d'ordonner les accusations et de demander le rappel des loix passées contre les principes de la constitution. Ils sont investis de ces pouvoirs pour un an seulement.

Le conseil des censeurs peut demander une convention lorsqu'il est nécessaire, laquelle doit s'assembler

deux années après leur exercice, pour modifier la constitution. Les changemens proposés doivent être publiés au moins six mois avant l'élection des délégués à cette convention.

Histoire. — En 1725 le gouvernement de Massachussetts éleva un fort dans Brattlebourg, et autour de ce fort commencèrent les premiers établissemens dans les limites actuelles du Vermont. Dans les arrangemens définitifs entre le Massachussetts et le New-Hampshire, on établit la ligne de juridiction actuelle entre le Vermont et le Massachussetts en 1741. Depuis ce temps jusqu'en 1764, ce territoire fut considéré comme inclus dans la juridiction du New-Hampshire. Plusieurs concessions furent faites durant cette période, et après l'année 1760 on fit plusieurs établissemens considérables sous l'autorité de cette province. En 1764 ce territoire, par ordre du roi d'Angleterre, fut annexé à la province de la Nouvelle-York, ce qui donna lieu à des disputes et à de vives réclamations, qui ne furent terminées qu'à la révolution. Il suffit d'observer que le 17 octobre 1790, toutes les prétentions furent éteintes moyennant 30,000 dollars que l'Etat de Vermont a payés à celui de la Nouvelle-York, et le Vermont a été admis dans l'union fédérale le 4 mars 1791. Dans la guerre entre l'Angleterre et les Etats-Unis, les habitans de ce territoire y prirent de bonne heure une part très-active. Immédiatement après la nouvelle de la bataille de Lexington, une compagnie de volontaires, aux ordres du général Ethan, Allen, (les Allens sont les principaux personnages du Vermont) attaquèrent et prirent la garnisson anglaise de *Crown-point* (pointe couronne) et de Ticonderoga. Le courage de ces troupes et de la milice a concouru à la prise du général Burgoyne. Les habitans n'eurent, pendant long-temps, d'autre nom que celui de *Green mountain boys*, avant celui de Vermont.

NEW-HAMPSHIRE.

ÉTENDUE. SITUATION.

Long. 56 l. } Entre } 42° d. 41 m. et 45° d. 30 m. de lat. N.
Larg. 30 l. } les } 72° d. 41 m. et 74° d. 40 m. de long. E.
Lieues carrées..... 1,054

Limites.

Il est borné au N. par le Bas Canada ; à l'E. par le district du Maine et par l'océan Atlantique ; au S. par le Massachussetts, et à l'O. par la rivière Connecticut, qui le sépare du Vermont ; en sorte que le New-Hampshire a la forme d'un triangle rectangle.

Cet Etat est divisé en 5 comtés, qui sont subdivisés en 214 juridictions.

COMTÉS.	VILLES CAPITALES.
Rockingham.....	Portsmouth. Exeter. Concorde.
Stafford.....	Douvre. Durham.
Hillsborough.....	Amherst.
Cheshire.....	Keen. Charlestown.
Grafton.....	Plymouth. Haverhill.

Aspect du pays. — Cet Etat n'a, au plus, que six lieues de côtes, vers sa partie S. E. Dans cette petite étendue il y a plusieurs criques pour les vaisseaux pêcheurs ; mais le seul havre pour les navires est l'entrée de la rivière Piscataqua, dont les bords sont remplis de rochers. Un rivage sablonneux, joint à des

marais salés, est coupé par les criques. On n'aperçoit, de la mer, aucune terre élevée plus près qu'à 6 ou 10 lieues.

Les montagnes les plus considérables sont les *Blue-hills* qui traversent Rochester, Barrington et Nottingham, et dont les sommets ont reçu différens noms. La *Monadock* située à 5 lieues au N. de la limite S. de cet Etat, et à 7 lieues de la rivière Connecticut, est, d'après le calcul de Winthrop en 1780, de 3,254 pieds au-dessus du niveau de la mer. Sa base a environ une lieue 2 tiers de diamètre du N. au S. et une lieue de l'E. à l'O. Son sommet est un rocher nu, et ses côtés ont quelqu'apparence d'explosion de feux souterrains. Des apparences de la même nature sont plus visibles dans la montagne de la rivière de l'O. qui joint la Connecticut, dans la juridiction de Chesterfield. En 1750, la garnison du fort Drunmer, éloigné d'une lieue $\frac{1}{2}$, fut alarmée par de fréquentes explosions de feu et de fumée qui sortoient de la montagne. Ceci a encore été depuis observé.

Les montagnes *Ossapy, Moesehillock,* sont les plus hautes, excepté les montagnes Blanches. Ceux qui vivent près de ces montagnes, qu'ils appellent leur almanach, peuvent porter un jugement assez exact du temps, par l'attraction des nuages sur le sommet ; un mugissement dans la montagne, qui précède l'orage de plusieurs heures, se fait entendre à 5 ou 4 lieues. Mais les montagnes Blanches sont les plus étonnantes dans cet Etat, ou dans la Nouvelle-Angleterre, et peut-être les plus remarquables dans les Etats-Unis. Les vaisseaux qui viennent des côtes de l'E. les découvrent les premières lorsque le temps est clair. On les voit sur terre, au S. et au S. E. à la distance de 26 lieues. Elles paroissent plus hautes lorsqu'on les examine du N. E. Les Indiens, qui ont raconté plusieurs fables au sujet de ces montagnes, avoient une telle vénération pour leur sommet, qu'ils n'ont jamais osé y monter. On croit que le sommet le plus élevé est inaccessible, à cause du froid extrême qui menace d'y geler le voyageur au milieu de

l'été. Les montagnes Blanches sont les parties les plus élevées d'une chaîne qui s'étend, N. E. et S. O., à une immense distance. L'aire de leur base a une figure irréguliere, dont tout le contour n'a pas moins de 20 lieues. On n'a pas encore pu fixer le nombre des sommets dans cette aire, parce que le pays aux environs est un désert peu praticable. Dans trois des plus élevés, il en est un qui a une apparence majestueuse, le long du rivage des comtés de l'E. du Massachussetts : il a été distingué par le nom de *Mont-Washington*.

Pour arriver au pied de cette montagne, le voyageur monte continuellement pendant 4 lieues depuis la plaine de Pigwacket, entre les rivières Sacco et Ameriscoggin. A cette hauteur, le terrein est applati dans un mille carré, dont partie est une prairie, autrefois un étang à castors, avec une écluse à chaque extrémité. Quoique élevé, le vogageur se trouve ici dans une profonde vallée, à plus de 5,000 pieds au-dessus du niveau de la mer. A l'E. se trouve une montagne escarpée, de laquelle sortent plusieurs sources, entr'autres celle qui donne naissance à la rivière d'Ellis, branche de la Sacco qui coule au S.; une autre à la rivière Peabody, branche de l'Ameriscoggin qui coule au nord. Une mousse verte, très-longue, couvre la surface des rochers d'un endroit à l'autre; et elle est si épaisse et si ferme, que dans les intervalles de ces rochers elle peut supporter le poids d'un homme. Cet immense lit de mousse sert comme d'éponge pour retenir l'humidité et les vapeurs apportées par les nuages qui se rassemblent autour des montagnes. L'épaisseur des bois qui y croissent empêche les rayons du soleil d'y pénétrer; en sorte que l'eau fournit abondamment à une grande quantité de sources qui sortent des crevasses des rochers, d'où résulte ensuite une variété de belles cascades qui tombent tantôt perpendiculairement en nappes ou en jets, tantôt se répandent en serpentant, forment un bassin dans le roc, et se précipitent en cataractes par-dessus ses bords.

La surface de la montague paroît être composée

de cailloux et d'ardoise. On y a trouvé du cristal de roche de peu de valeur. Il n'y a point de pierre à chaux. Les rochers les plus élevés sont composés de quartz ordinaire de couleur grise obscure. Dans quelques endroits l'aiguille aimantée se refuse à garder sa direction, ce qui y suppose des mines de fer. Ce côté oriental de la montagne s'élève dans un angle de 45 degrés, et il faut 6 ou 7 heures pour y monter, en usant de beaucoup de précautions ; car les précipices sont si escarpés, qu'on est obligé de se tenir aux arbres, qui ne sont plus que des arbrisseaux et des buissons à mesure que l'on monte.

Ayant surmonté la partie la plus élevée du précipice le plus escarpé, on trouve une plaine qui est une bruyère sèche, composée de rochers couverts de mousse, ayant, à l'entrée de l'hiver, l'apparence d'une prairie qui sert de retraite aux coqs de bruyère. Le pain de sucre élevé sur cette plaine, est un monceau pyramidal de rochers grisâtres qui forment en quelques endroits des degrés par lesquels on a pu atteindre en tournant le sommet en une heure et demie. De ce pinacle on a le plaisir de jouir d'une vue extrêmement étendue. Au S. E. on découvre l'océan Atlantique, dont le lieu le plus rapproché est de 20 lieues $\frac{1}{2}$ en ligne directe (*Morse*).

On a estimé la hauteur de la montagne à 5,500 pieds au-dessus de la prairie dans la vallée au dessous, et à plus de 10,000 pieds au-dessus du niveau de la mer — (*Doct. Cutler*).

Rivières. — Cinq des plus grandes rivières de la Nouvelle-Angleterre, reçoivent plus ou moins de leurs eaux de cet État. Telles sont la Connecticut, l'Ameriscoggin, le Sacco, la Merrimack et la Piscataqua.

Outre ce qui a déjà été dit de la rivière Connecticut à l'article de l'État de Vermont, nous ajouterons qu'elle reçoit du New-Hampshire, l'Amonoosuck, la rivière d'Israel, etc. ; qu'elle forme plusieurs cascades rapides, dont la plus remarquable est à Walpole, où on la nomme cascade de *Bellow*, etc., que sa largeur est, en quelques endroits, au-dessus de 16

verges, et la profondeur du canal d'environ 25 pieds. Un large rocher divise le courant en deux canaux d'environ chacun 90 pieds de largeur. Le canal oriental est à sec dans le temps des eaux basses ; tout le courant se porte dans le canal occidental qui se trouve resserré à 16 pieds de largeur, et où le lit coule avec une étonnante rapidité. La hauteur perpendiculaire de cette chute est d'environ 40 pieds depuis le pied jusqu'à la base supérieure. Il y a différentes hauteurs ou degrés l'un au-dessus de l'autre dans la longueur d'un demi-mille, dont le plus large est celui où le rocher divise le courant. Malgré la rapidité du courant, les saumons passent par-dessus ces chutes et on en prend plusieurs milles plus haut. Un grand nombre de villes agréables et des plus florissantes de l'Union, sont situées de chaque côté de cette belle rivière, qui, comme le Nil, fertilise les terres à travers lesquelles elle passe.

Les rivières Ameriscoggin et Sacco étant principalement dans le district du Maine, seront décrites à cet article.

La *Merrimack*, formée par le confluent des rivières Pemigewasset et Winnipiscogee (la première sortant d'une des montagnes Blanches et la seconde d'un lac de ce nom), traverse le New-Hampshire, entre dans le Massachussetts et se rend dans l'Océan, à Newbury-port, après avoir reçu un grand nombre de rivières. Elle n'est navigable, pour de grands bâtimens, qu'à 6 ou 7 lieues de son embouchure, à cause des premières chutes ou rapides entre Bradfort et Haverhill. De six ou sept ponts construits sur cette rivière, le principal, dans le New-Hampshire, est au-dessus des chutes d'Amuskeag : il a 556 pieds de long sur 80 pieds de large. Il y en a un autre à Concorde ; mais les deux plus élegans sont dans le Massachussetts.

La *Piscataqua* est la seule rivière dont le cours soit dans le New-Hampshire. Elle prend sa source dans un étang au N. E. de la ville de Wackefield, se rencontre avec la rivière Cochecho qui vient de Douvre.

et avec la branche de l'O. à la pointe d'Hilton. Depuis cette jonction à la mer, la rivière est si rapide qu'elle ne gèle jamais. La branche de l'O. formée par la rivière Swamseat, vient de la rivière Exeter, Winnicot, etc., elle se décharge dans la grande baie, qui a une lieue un tiers de large. Il y a différentes places de débarquement dans les branches au-dessous des chutes inférieures; en sorte que les communications constantes entre chaque place commerçante de ces rivières et Portsmouth, au moyen des marées, sont extrêmement favorables à ce pays. Il y a aussi un pont bâti sur cette rivière, le plus beau de toute l'Amérique. Il est en bois, se réunit sur une île, a 2,291 pieds de longueur, 50 de largeur, et une arche de 244 pieds d'ouverture. Le *Lac Winnipiscogee* est le plus grand lac du New-Hampshire. Il a 8 lieues de longueur sur une à quatre de largeur. Il est rempli d'îles, gèle pendant trois mois de l'année, et est navigable dans toute sa longueur pendant l'été. Il y en a d'autres moins considérables.

Le sol et les productions sont à-peu-près les mêmes que dans les provinces voisines qui forment la Nouvelle-Angleterre.

Commerce et manufactures. — Le commerce consiste en navires, en bois de construction, chevaux, salaisons, moutons, volailles, grain, chanvre, lin, houblon, potasse, maïs, etc. Les habitans des campagnes fabriquent aussi leurs principaux vêtemens, font du sucre d'érable, des briques, de la poterie, etc. Avant la guerre on construisoit dans le New-Hampshire environ 200 navires, que l'on vendoit en Europe et dans les Indes occidentales. En 1790, 55 navires au-dessus de 100 tonneaux et 50 au-dessous, appartenoient à Piscataqua. Le tonnage des vaisseaux américains et étrangers sortis depuis le 1 octobre 1789 jusqu'au 1 octobre 1791, a été de 31,097 tonneaux, dont 26,560 appartenoient aux vaisseaux américains. Les pêcheries à Piscataqua, y compris l'île de Shoals, employent annuellement 27 goëlettes et 20 canots. En 1791 le produit étoit de 25,850 quintaux de morue

et de poisson à écailles. Les exportations depuis le premier octobre 1789 jusqu'au premier octobre 1791, montoient à 296,859 dollars, 01 cents; dans l'année finissant au 30 septembre 1792, à 181,407 dollars; en 1793, à 198,197 dollars; en 1794, à 153,856 dollars.

Population et colléges. — En 1767, le nombre des habitans se montoit à 52,700; en 1790, il y en avoit 141,885, y compris 158 esclaves: aujourd'hui il y a environ 190,000 ames. On y a remarqué beaucoup de longévités. Il y a plusieurs établissemens pour l'éducation; telles sont les écoles ou académies d'Exeter, de New-Inswich, d'Atkinson, d'Amherst, etc. mais le seul collége proprement dit, que l'on appelle université, est à *Darmouth*, dans la juridiction d'Hanovre, à un demi-mille de la rivière Connecticut. La législature n'y néglige rien pour l'instruction de la jeunesse.

TOPOGRAPHIE.

Villes principales.

Portsmouth, la plus grande ville de cet Etat, est située sur le côté méridional de la rivière *Piscataqua*, à deux tiers de lieue de la mer; son port est un des plus beaux du continent, ayant assez d'eau pour des vaisseaux de toute grandeur, qui y sont à l'abri des tempêtes dans tous les temps de l'année; il est sûr, et son entrée facile à défendre. C'est là, qu'entr'autres vaisseaux, on a construit l'*América* de 74 canons, qui a été lancé en novembre 1782, et que le congrès américain a présenté à Louis XVI. On y a pareillement construit une frégate de 32 canons, nommée le *Croissant*, que le dey d'Alger a exigée des Etats-Unis qui la lui ont envoyée, en 1797, pour qu'il tint fidellement le traité qu'il a fait avec eux. Le commerce de Portsmouth a sensiblement diminué depuis 6 à 7 ans. Celui des navires qui étoit une des plus considérables branches, et dont la construction est excellente, est très-ralenti. Il y a une banque à Portsmouth dont le capital est de 60,000 dollars, et que l'on peut porter à 200,000.

Exeter, à 5 lieues au S. O. de Portsmouth, sur la rivière *Swamscot*, à la tête de la baie Piscataqua, est le siége du gouvernement du New-Hampshire, et contient 16 à 1,700 ha-

bitans, occupés à la construction des navires, à différentes espèces de moulins, etc.

Haverhill est dans un grand état d'accroissement, et contient 2 à 3,000 habitans. Elle est sur la rivière *Merrimack*.

Concorde est une autre ville de l'intérieur, florissante et agréable, située sur la rive occidentale de la *Merrimack*, à 18 lieues de Portsmouth. Le commerce de la partie supérieure du pays y afflue, et l'on croit qu'elle sera probablement le siége du gouvernement.

Curiosités. — Il y a, dans la ville de Durham, un rocher dont le poids est estimé à 60 ou 70 tonneaux, qui est placé dans un tel équilibre sur un autre rocher, qu'on peut le mouvoir aisément avec un doigt: il est sur le sommet d'une colline, et paroît être naturel. Dans la juridiction d'Atkinson se trouve une grande prairie, dans laquelle il y a une petite île de 6 ou 7 acres, couverte autrefois de beaucoup d'arbres de forêts. Lorsqu'on inonde la prairie par le moyen d'une écluse, cette île s'élève avec l'eau, qui y est quelquefois de 6 pieds. On voit vers le milieu de l'île, un petit étang qui diminue graduellement depuis qu'on le connoît, et qui est maintenant presque couvert de verdure. Une perche de 50 pieds de long, enfoncée dans cet endroit, a disparu sans qu'on ait pu trouver le fond.

Religion. — Les congrégationalistes, les presbytériens, les épiscopaux, les anabaptistes, les quakers, les sandomaniens, les universalistes, y composent les différentes sectes de religion.

Constitution. — La constitution de l'Etat, faite en 1782, a été revisée en 1792. Elle ressemble, en général, à celles des autres Etats de l'Union. Tous les fonctionnaires publics, à ceux de judicature près, ne sont élus que pour un an. Pour être électeur, il faut payer une taxe, avoir 21 ans, et être protestant. Il y a deux chambres, celle du sénat, composée de 12 élus, qui nomment entr'eux un président, et une chambre de représentans. La législature du New-Hampshire s'assemble deux fois par an.

L'esclavage n'y est point aboli par une loi formelle;

mais les esclaves, qui y sont en très-petit nombre, sont absolument traités comme d'autres domestiques. « En ne faisant pas tout, dit la Rochefoucauld-Liancourt, on ne pouvoit faire mieux ».

Histoire. — Le premier établissement du New-Hampshire, découvert par le capitaine John Smith en 1614, a eu lieu en 1623. Cet Etat a été, pendant plusieurs années, sous la direction du gouvernement du Massachussetts; mais il est devenu ensuite un Etat séparé.

DISTRICT DU MAINE,

(APPARTENANT AU MASSACHUSSETTS).

ÉTENDUE. SITUATION.

Long. 100 l. { Entre } 43° et 48° d. 15 m. de lat. N.
Larg. 60 { les } 69 et 73° d. de long. O.
Contenant 9000 lieues carrées, ou 25,600,000 acres.

Limites.

Il est borné au N. par le Bas-Canada, duquel il est séparé par les *Highlands*; à l'E. par la rivière Sainte-Croix et Passamaquoddy; au S. par l'océan Atlantique; et à l'O. par le New-Hampshire. Il est divisé en cinq comtés.

COMTÉS.	VILLES CAPITALES.
York	York.
Cumberland	Portland. Lat. N. 43 d. 40 m.
Lincoln	Pownalbourg. Hallowel. Waldobourg.
Harcock	Penobscot.
Washington	Machias.

Aspect, sol et climat. — Quoique le district du

Maine soit sur un terrein élevé, il n'est pas montagneux. Beaucoup de terres sont propres à la culture, et sont extrêmement fertiles entre les rivières Penobscot et Kennebeck. Il y a beaucoup de marais que l'on peut aisément dessécher, et qui fourniroient un sol gras et riche. L'intérieur peut être considéré comme très-propre au labourage et aux prairies. Ce pays est froid, mais très-sain; et quoique la végétation y commence plus tard que dans les autres Etats de la Nouvelle-Angleterre, elle y est plus rapide. On y sème peu de blé et d'autres grains, qui y viendroient comme dans le Canada. Les terres y sont généralement en pâtures, donnent de très-beau foin, mais exigeroient moins de nonchalance et de préjugés. Ce pays est encore dans l'enfance; les habitans n'y sont occupés qu'à la pêche, à la coupe des bois, qui y sont en abondance, et à faire de la chaux.

Rivières, lacs, baies et caps. — Ce district a une côte maritime fort étendue, dont la navigation et le mouillage sont sûrs. Il a, en outre, des îles le long de cette côte, où les vaisseaux peuvent jeter l'ancre avec sécurité. Il est arrosé par plusieurs rivières. En procédant de l'E. à l'O., on trouve d'abord la rivière *Sainte-Croix*, appelée par les natifs *Magacadava*, qui est très-courte, sort d'un large étang dans le voisinage de la rivière Saint-Jean, et est remarquable, en raison de ce qu'elle sert de limites orientales aux Etats-Unis. Elle tombe dans le côté N. de la baie de Passamaquoddy. La suivante est la rivière *Passamaquoddy*, qui, avec la Schoodac, tombe par une embouchure commune dans la baie de Passamaquoddy. Les rivières Union, Machias, Chandler, Plaisante, sont peu considérables; mais à 10 ou 12 lieues de la rivière Union, est la belle *Penobscot*, qui tire sa source par deux branches des *Highlands*, passe à travers trois petits lacs, et se rend à la mer à Belfast, au haut de la baie de Penobscot. Elle est obstruée par des chutes au-dessous de l'ancienne ville indienne, où il y a un portage de 20 verges. Elle est la première rivière de ce district pour la navigation.

La rivière *Kennebeck* naît pareillement des *Highlands*, très-près de la source de la rivière Chaudière, qui coule dans le fleuve Saint-Laurent. Il n'y a qu'un portage de 5 milles entre ces deux rivières. La Kennebeck est interrompue par plusieurs chutes ou rapides.

L'*Ameriscoggin*, généralement appelée *Androscoggin*, qui reçoit la Sagadaock, prend sa source au N. du lac Umbagog, forme sa jonction à 6 ou 7 lieues de la mer avec la Penobscot.

La rivière *Sacco* naît des montagnes Blanches, reçoit la Grande et la Petite-Ossapy, et n'est navigable pour des vaisseaux que jusqu'aux chutes de Sacco, à environ 2 lieues de la mer.

Les lacs sont en grand nombre, mais peu étendus. Les baies et les caps ont déjà été indiqués en parlant de la Nouvelle-Angleterre.

Commerce et manufactures. — Le commerce consiste principalement en bois, dont les habitans font un assez grand profit. Ils reçoivent de Boston du blé et d'autres grains dont ils ne pouvoient se passer; mais aujourd'hui ils en cultivent un peu plus, et principalement du chanvre. Les poissons secs fournissent un article considérable d'exportation.

TOPOGRAPHIE.

Villes principales.

Portland est la capitale du district du Maine. Elle est située sur un promontoire dans la baie de Casco, et formoit autrefois une partie de Falmouth, que les Anglais ont brûlée en 1775. Elle est jolie et bien bâtie, a une rade bonne et sûre pour les vaisseaux de toute force. Sa population est de 2,300 habitans. 70 navires lui appartiennent.

York, située à 3 lieues de Portsmouth, et à 24 lieues et demie de Boston, sur la rivière d'*York*, est commerçante par la navigation qui a lieu de la mer, dont elle n'est distante que d'environ 2 lieues.

Wiscasset, près de la baie de Penobscot, sur la rivière *Sheepscot*, à 4 lieues de la mer, est composée d'environ 150 maisons et emploie 50 navires.

Hallowell, sur la rivière *Kenneaeck*, est florissante par la navigation, qui est plus considérable que le nombre des habitans et la grandeur du lieu pourroient le supposer.

Population, religion. — En l'année 1750, il n'y avoit pas plus de 10,000 ames dans ce territoire; en 1790, il y en avoit 96,540 : actuellement il y en a plus de 100,000. Mais pour qu'il fasse des progrès plus rapides, il seroit nécessaire que de riches habitans, bons cultivateurs, voulussent s'établir dans ces parties, si mal et si pauvrement cultivées. Un pays dont le climat condamne les bestiaux à rester six mois de l'année, au moins, dans les écuries, exige une agriculture soignée et productive. Le caractère des habitans est à-peu-près le même que celui de ceux du Vermont et du New Hampshire. Ils sont aussi braves, aussi hardis et aussi hospitaliers. Les dénominations religieuses sont les mêmes.

Indiens. — Il y a encore environ 100 familles d'Indiens de la nation des Penobscot, qui vivent en société sur la rivière de ce nom, à l'ancienne ville indienne, située dans une île d'environ 200 acres. Ils sont catholiques-romains, ont un prêtre, une église, et des sachems pourvus de l'autorité législative et exécutive.

Constitution. — Elle est la même que celle du Massachussetts.

Histoire. — C'est en 1607 qu'on a fait la première tentative pour établir ce pays sur la rivière Kennebeck, près de la mer; mais ce n'est qu'en 1620 et 1630 que l'établissement a été effectué d'une manière permanente. Les Hollandais en firent un dans un endroit appelé aujourd'hui New-Castle. En 1635, sir Ferdinando Georges obtint, par concession du conseil de Plymouth, un terrein entre la rivière Piscataqua et Sagadaock ou Kennebeck, formant un quarré de 120 milles. On pense que ce Ferdinando a le premier établi un gouvernement dans ce district. En 1694, il a été incorporé avec celui de la baie de Massachussetts.

La séparation de ce district de l'Etat de Massa-

chussetts, pour en faire un Etat indépendant à l'instar des autres, a été le sujet des discussions des habitans, qui convoquent encore actuellement des assemblées pour faire des pétitions à cet effet. Le vœu de la majorité s'est déjà déclaré contre la division. Plusieurs possesseurs de terreins immenses non en valeur, ont intérêt à ce qu'elle n'ait pas lieu, parce que les taxes imposées par l'Etat de Massachussetts sont très-modérées, et que cet Etat a même vendu une grande quantité de terres à tous les grands spéculateurs. Si le Maine formoit un gouvernement séparé, les dépenses augmentant nécessairement, exigeroient un surcroît de taxes qui forceroient les grands propriétaires à vendre, à diviser promptement, et par conséquent à augmenter le nombre des habitans et la quantité des produits. Les Waldo, Knox, la compagnie de Plymouth, celle des Vingt-Townships, Lincoln, Vaughan, et sur-tout Bingham, possèdent plus de la moitié du Maine; mais la séparation desirée, sur laquelle le congrès n'a point encore prononcé, que la justice et l'intérêt du peuple requièrent, n'est probablement pas éloignée. (*Morse* et *Liancourt.*)

MASSACHUSSETTS.

ÉTENDUE. SITUATION.

Long. 54 l. { Entre } 72 et 76° d. de long. O.
Larg. 36 { les } 41 et 43° d. de lat. N.
Contenant 694 lieues carrées.

Limites.

CET Etat est borné au N. par le Vermont et le New-Hampshire; à l'E. par l'océan Atlantique; au S. par l'Atlantique, Rhode-Island et le Connecticut; et à l'O. par la Nouvelle-York.

Il comprend les 12 comtés suivans, non compris ceux du Maine.

COMTÉS.	VILLES CAPITALES.
Suffolk	Boston.
Norfolk	Dedham.
Essex	Salem. Newburyport.
Middlesex	Charlestown. Concorde.
Hampshire	Northampton. Springfield.
Plymouth	Plymouth.
Bristol	Taunton.
Barnstable	Barnstable.
Du Duc	Edgartown.
Nantucket	Sherburne.
Worcester	Worcester.
Berkshire	Stockbridge. Grand-Barington.

Climat. — Voyez la *Nouvelle-Angleterre.*

Rivières, caps et baies. — Les rivières, après celle de Merrimack, dont on a déjà parlé, et qui reçoit les rivières Nashua, Concorde et Shawsheen, sont celles d'*Ipswich* et *Chebacco*, qui traversent la ville d'Ipswich, et se rendent dans la baie du même nom; la rivière *Mistick*, qui tombe dans le havre de Boston, à l'E. de la Peninsule de Charlestown, et qui n'est navigable qu'à une lieue jusqu'à Medfort; la rivière de *Charles*, qui se rend dans le havre de Boston, entre cette ville et Charlestown, et qui n'est navigable que pour des canots jusqu'à Watertown, à 5 lieues $\frac{1}{2}$; la rivière *Népouset*, qui se jette dans la baie de Boston; et la rivière *Taunton*, qui tombe dans la baie de Narraganset à Tiverton, à l'opposé de l'extrémité N. de Rhode-Island. Un canal qui uniroit les eaux des deux dernières, seroit d'une grande utilité, en établissant une communication entre les baies de Narraganset et de Massachussetts, ce qui épargneroit une longue et dangereuse navigation autour du cap Cod. Enfin la rivière *Housatonick*, qui prend sa source dans l'O. de cet Etat, traverse le Connecticut et

se jette dans le Sund de Long-Island, et la rivière Connecticut, qui traverse le Massachussetts et qui reçoit la rivière Westfield à West-Springfield.

Les caps sont le cap Anne, au N. de la baie de Massachussetts, et le cap Cod, au S.; le cap Malabar ou Sandy-Point, qui s'étend 3 lieues au S. de Chatham, vers Nautricket; le cap Poge et Gay-Head, le point O. de la vigne de Marthe.

Les principales baies sont celles de Massachussetts, d'Ipswich, de Boston, de Plymouth, de Barnstable et de Buzzard; celle-ci n'est séparée de la baie de Barnstable, que par un isthme d'environ une lieue.

Commerce et manufactures. — Cet Etat a un commerce étendu et très-lucratif. Ses vaisseaux vont dans presque toutes les parties du monde. Ses exportations principales consistent en potasse et en perlasse, en graine de lin, huile de baleine, spermaceti, os de baleine, poisson séché et salé, bœufs, porcs, fromages, beurres, et différentes sortes de productions, du rhum américain, des souliers d'hommes et de femmes, des selles, des chapeaux, des clous, des végétaux, des fruits, du tabac en poudre et manufacturé, des meubles, des bois de charpente de toutes espèces pour les maisons et pour les navires, etc. Les exportations, soit en productions du pays, soit en objets manufacturés des Etats, et en articles étrangers importés pour être exportés en d'autres pays, se montoient, en 1792, à 2,888,103 dollars; en 1793, à 3,757,355; en 1794, à 5,292,244; en 1795, à 7,218,908; en 1796, à 9,949,345; en 1787, la valeur des exportations des différens ports de l'Etat ne s'élevoit qu'à 1,588,793 dollars.

Les forges des comtés de Plymouth, Bristol, etc. sont assez considérables. La clouterie est devenue un objet d'attention depuis qu'on a mis des droits sur toute espèce de clous importés. La machine inventée par Calebleach, de Plymouth, fait 5,000 clous dans un jour, sous la direction de jeunes gens des deux sexes. Il y a une autre machine à Newburyport, inventée par Jacob Perkins, qui fera 200,000 clous

dans un jour. Ils ont une supériorité décidée sur ceux d'Angleterre, et on les vend 20 pour 100 meilleur marché.

Il y a plusieurs chantiers de construction, tels qu'à Boston, à Salem, à Haverhill, à Springfield. On a aussi établi dans quelques villes des manufactures de coton et de laine. Il y a plus de 20 moulins à papier, plusieurs à fouler, à poudre, et pour scier le bois; d'autres pour le tabac, l'huile, le chocolat. En 1792, il y avoit 62 distilleries. On fabrique aussi dans le Massachussetts une grande quantité de caractères à imprimer, du fil de fer et de laiton, des cardes à carder, des cartes à jouer, etc. Les grandes manufactures de souliers sont à Boston, à Quincy, mais principalement à Lynn. Il est sorti de celle d'un seul propriétaire, nommé B. Johnson, en 1795, pour être embarquées et exportées, 20,600 paires de souliers en 7 mois de temps, sans compter le grand nombre vendues dans les lieux vicinaux.

Il y a une verrerie à Boston, et quoiqu'on ne manque pas des matières nécessaires à ce genre de manufacture, il faudroit un peu plus d'encouragemens. Les compagnies qui en ont établi dans les Etats, n'y sont pas heureuses.

Canaux. — La navigation intérieure, déjà considérable par la quantité de rivières dont ce pays est arrosé, est devenue d'autant plus étendue et facile pour le commerce, qu'on a pratiqué plusieurs canaux de communication, dont quelques-uns sont pourvus d'écluses. On se propose encore d'en établir un plus grand nombre.

Banques. — Il y a six banques dans la République du Massachussetts, dont trois à Boston; savoir, la branche de la banque nationale; la banque du Massachussetts, incorporée en 1784, dont le capital actuel consiste en 800 parts de 500 dollars chacune, faisant en tout 400,000 dollars, et la banque de l'Union, incorporée en 1792, dont le capital est de 1,200,000 dollars, 400,000 desquels appartiennent à l'État. Les autres sont à Salem, à Newburyport et à Nantucket.

Toutes offrent un capital de plus de 2,000,000 de dollars. L'intérêt pour les escomptes est à 6 pour 100, et le dividende est seulement de 8 à 9; d'où il résulte une circulation du crédit ou d'argent au moins de 3,000,000 de dollars, qui s'étend sur les Etats voisins.

Sociétés, écoles. — Les principales sociétés de cet Etat tiennent leurs assemblées à Boston; telles sont la société de marine; l'académie américaine des sciences et arts; les sociétés d'agriculture, de charité, d'histoire, de la congrégation pour la propagation de l'évangile; les sociétés de médecine, littéraire, de mécanique, d'humanité, pour secourir les émigrans et les incendiés ruinés, et 7 loges de francs-maçons. Il y a 7 écoles libres pour l'instruction de la jeunesse. Mais chaque ville contenant 50 familles ou maisons, doit avoir un maître d'école d'une bonne réputation, qui enseigne aux enfans la langue anglaise, à lire, à écrire, l'arithmétique, l'orthographe et les principes d'une bonne conduite. L'Etat de Masssachussetts a fait des loix pour les écoles, où l'instruction est très-surveillée. Il y en a de gratuites, d'autres entretenues pardes taxes sur les habitans. Des amendes sont imposées sur les villes qui n'entretiendroient pas des écoles d'après les conditions prescrites par la loi, où les instituteurs sont obligés *de pénétrer les enfans des principes de piété, de justice, de sincérité, d'amour de la patrie, de frugalité, d'industrie, d'obligeance, d'attachement à la constitution fédérale*, etc. Cette loi est bien exécutée; mais nous dirons avec la Rochefoucauld-Liancourt, qu'on voit avec peine que dans aucune de ces écoles, l'histoire de la dernière révolution n'est enseignée; qu'on n'instruit les enfans, ni de ses causes, ni des événemens importans qui en ont été les conséquences; qu'on ne leur apprend pas les noms de ceux qui ont rendu tant de services, qui ont vaincu et surmonté tant d'obstacles pour obtenir l'indépendance dont ils jouissent.

TOPOGRAPHIE.

Villes et îles principales.

Boston est la capitale de cet Etat et de la Nouvelle-Angleterre. Elle est située sur une péninsule au fond de la baie de Massachussetts, par les deg. 23 min. de latitude N. Sa forme et ses rues sont irrégulières. Sa longueur, depuis l'isthme qui l'attache au continent, n'est pas de 2 tiers de lieue, et sa largeur varie. Elle est d'un mille et 139 toises dans la partie la plus considérable. Elle est bâtie sur trois élévations et dans les petites gorges qui les séparent. Les maisons y sont belles, propres et agréables; beaucoup ont des jardins et la vue assez étendue. Les habitans au nombre d'environ 20,000, sont doux et hospitaliers, et les femmes jolies. Le mail, vers le côté oriental, est une promenade très-agréable de 600 toises de longueur, ornée de deux rangs d'arbres. Il y a plusieurs édifices publics, deux théâtres, une belle maison d'Etat et un marché très-abondamment pourvu.

Cette ville a été établie, en 1631, par les habitans de Charlestown, qui l'appelèrent *Trimountain;* les Indiens l'appeloient *Shaumut.* Elle a enfin reçu son nom par respect pour l'illustre M. Cotton, ministre de Boston, en Angleterre, et ensuite ministre de la première église qui y a été bâtie. Boston s'honore d'avoir donné naissance au célèbre docteur Franklin: une place et le monument qui y est érigé portent son nom. C'est dans cette ville qu'a commencé la révolution, qui a donné à ces colonies leur indépendance. Le port est sûr et assez grand pour contenir 500 vaisseaux à l'ancre, tandis que l'entrée qui a une lieue et demie à 2 lieues de largeur, peut à peine admettre deux bâtimens de front, à raison de 40 îles qui y sont placées et qui en bouchent le passage. Les deux principales, connues sous le nom de *Castel-Island* et de *Governor's-Island*, distantes l'une de l'autre d'un demi-mille, forment entr'elles le seul passage pour des vaisseaux d'une certaine force, réduit à une largeur trois fois moindre par la direction du canal. Ces deux îles bien fortifiées empêcheroient l'approche des vaisseaux, et mettroient la ville dans une entière sécurité.

La ville de Boston commerce avec toutes les parties du monde. Aucun autre peuple dans l'Union n'est plus actif, plus industrieux, ni plus entreprenant que celui de cet Etat. Des bâtimens vont sur la côte de l'Amérique septentrionale,

dans la mer Pacifique, à la Chine, etc. Le commerce de cette ville étoit si considérable, en 1768, qu'il y entra 1,200 voiles, selon les registres de la douane; en 1794, il y entra 576 voiles des ports étrangers. En 1795, ces entrées montoient à 725. Le tonnage ou les exportations pendant l'année 1791, a été de 1,159,004 dollars; en 1792, de 1,355,038; en 1793, de 1,834,540; en 1794, de 2,534,203; en 1795, de 4,255,688.

Salem, la seconde ville de l'Etat pour sa grandeur, et une des plus jolies, n'est séparée de Beverley que par un pont de 1,500 pieds de long, et renferme 10,000 habitans. Son commerce la met au sixième rang parmi celles de l'Amérique, et au second parmi celles du Massachussetts.

Marblehead, au S. E. de Salem, dont elle n'est éloignée que d'une lieue un tiers, est un petit port au milieu des rocs, peuplée de pêcheurs. *Lynn*, qui en dépend, n'est habitée que par des cordonniers, et n'est célèbre que par sa manufacture de souliers.

Newburyport, sur la rivière *Merrimack*, a 8 à 10 distilleries, une grande manufacture de cloux, 10 écoles publiques, et contient environ 4,000 habitans. Le commerce y est très-en vigueur : les exportations, en 1793, ont été de 370,343 dollars; en 1794, de 495,405; en 1795, de 410,586.

Ipswich, *Beverley*, *Worcester*, *Stock*, *Bridge*, *Pittsfield* et *Lenox*, ne sont presque que des villages.

Charlestown, située au N. de Boston, avec laquelle elle est jointe par le pont de la rivière de Charles, est bâtie sur une péninsule formée par la rivière Mystique à l'E., et une baie résultant de la rivière de Charles à l'O. Elle est avantageusement placée pour la santé, la navigation, le commerce et les manufactures de plusieurs espèces. Sa population est d'environ 2,000 habitans. Cette ville qui a été détruite pendant la guerre, est célèbre dans les annales de la révolution américaine, ainsi que *Concorde*, à 6 lieues au N. O. de Boston, où la première affaire a eu lieu contre les troupes anglaises, le 19 avril 1775. Il n'y a dans cette dernière ville qu'environ 1,600 habitans.

Cambridge, à une lieue et un quart de Boston, sur la rivière de *Charles*, est une ville agréable. Elle a trois bâtimens spacieux, outre les quatre pour le collége, qui constitue l'université. Ces derniers se nomment Harvard, Hollis, Massachussetts et Holden-Chapel. Cette université, la première institution littéraire sur ce continent, fut établie en 1638, 7 ans après le premier établissement, appelé aujourd'hui New-

town ; mais la Charte n'a été accordée qu'en 1650. Elle est pourvue de professeurs, d'une bonne bibliothèque, d'un cabinet de physique, d'histoire naturelle, et principalement de minéralogie. Plusieurs morceaux sont dus à la générosité du docteur Lettsom, de Londres, et à celle de la république Française. Il y a dans la salle de physique un planétaire complet et élégant de six pieds de diamètre, inventé et construit par Joseph Pope, de Boston (*américan gazeteer de Morse*, *1797*).

Plymouth n'est célèbre que pour avoir été le premier endroit établi par les pieux ancêtres des habitans de la Nouvelle-Angleterre, en 1620. Elle est à peu-près de la même grandeur que Charlestown. Son port est spacieux, mais il y a peu d'eau. Tous les bâtimens qui y étoient ont été pris ou brûlés par les Anglais au commencement de la guerre.

Iles. Il y a plusieurs îles le long de la côte de cet Etat ; les principales sont :

Plumbisland, qui a environ 3 lieues de longueur et qui s'étend depuis la rivière Merrimack au N., jusqu'à l'entrée de la rivière d'Ipswich au S. Elle est séparée de la Terre-ferme par un passage étroit, guéable quand l'eau est basse. Il y a deux ou trois bonnes fermes, un marais salant et des phares pour la sûreté des navigateurs.

Nantucket. — Cette île située 8 lieues au S. du cap-Cod, par la latitude de 41 deg. 20 min. N., a 5 lieues de longueur et 3 et demie de largeur. Elle forme un comté qui en porte le nom. En 1790, on y comptoit 4,619 habitans. Ils sont robustes, entreprenans, et réputés pour être les marins les plus experts du monde dans la pêche de la baleine. Les femmes sont jolies comme celles des autres comtés de cet Etat, sont bonnes épouses et bonnes mères. Ils vivent tous en harmonie comme une grande famille. Ils sont très-attachés à cette île, quoique nue et dépourvue d'arbres, et peu desirent émigrer pour une situation plus agréable.

Sherburne est la seule ville. Elle contient la majeure partie des habitans. Une branche de banque y a été établie en 1794. Les habitans de cette île sont principalement des Quakers. Il y a aussi des Indiens.

Vigne-de-Marthe. — Cette île a 7 lieues de longueur sur 2 de largeur, située un peu à l'O. de Nantucket. Elle forme le comté du duc, contient 16,500 acres de bonne terre, 3,265 habitans blancs, 4,500 Indiens et mulâtres, vivant de l'agriculture et de la pêche.

Forces militaires.—Un corps d'environ 50,000 hommes d'infanterie, 2,000 de cavalerie et 1,500 d'artillerie, forme la milice de cet Etat. Les citoyens de 18 à 45 ans y sont enrôlés, excepté ceux qui occupent quelques places civiles importantes.

Population.—Il y a dans le Massachussetts 378,787 habitans, environ 60 pour chaque mille carré. C'est le seul Etat de l'Union où il n'y a aucun esclave.

Dette, revenus publics. — La dette actuelle de l'Etat se monte à 2,350,000 dollars. Les taxes portent sur toute espèce de propriétés, même sur les terres sans culture. Une nouvelle évaluation des biens doit être faite tous les 10 ans. La dernière évaluation faite en 1792, a offert une propriété annuellement taxable à 3,125,660 dollars, convenablement répartis, et où l'on fait entrer les taxes de capitation; mais ces taxes ne se payent pas très-ponctuellement. L'Etat lève une taxe pour l'entretien du gouvernement général; elle se monte à 153,333 dollars.

Caractère, religion, etc.—Voyez la *Nouvelle-Angleterre.*

Constitution.—C'est en 1780 que la nouvelle constitution du Massachussetts a été faite, et le gouvernement établi comme dans les autres Etats. Le sénat est composé de 31 membres, élus pour une année. Ils ne peuvent être moins de 13. La chambre des représentans est composée d'un membre pour chaque ville ou juridiction de 150 habitans imposables, etc. Le gouverneur est nommé tous les ans: il est commandant des forces de terre et de mer. Il nomme tous les officiers de justice. Il a 9 conseillers choisis parmi les sénateurs par les deux chambres réunies, votant par scrutin. Il peut, avec l'avis de son conseil, faire grace à un condamné, hors les cas de trahison. Tous les pouvoirs des officiers de justice ne sont que pour 7 ans. Les gouverneur, lieutenant-gouverneur, conseillers, sénateurs et représentans, doivent déclarer qu'ils croyent en la religion chrétienne. Un gouverneur, lieutenant-gouverneur et juge de la cour suprême, ne peut exercer d'autre charge. En 1795, si les deux

tiers des votans qualifiés pour réviser la constitution l'eussent desiré, on auroit assemblé une convention à cet effet; mais aucun vœu n'a été exprimé, preuve convaincante que le peuple est heureux sous la forme actuelle de son gouvernement.

Histoire. — La fondation de l'Etat de Massachussetts est due à la persécution religieuse qu'éprouvèrent les presbytériens en Angleterre vers l'an 1608. *Robinson*, ministre de l'une de leurs églises, après avoir passé en Hollande, obtint ensuite la permission de venir s'embarquer en Angleterre avec une petite colonie, et ils partirent de Southampton le 20 juillet 1620. Ils abordèrent dans la baie du cap Cod et fondèrent le lieu qu'ils ont nommé *Plymouth*. En 1622, une autre colonie vint s'établir dans l'endroit appelé aujourd'hui *Hingham*. En 1625, une troisième, sous la conduite du capitaine Voollaston, s'établit à Braintrée, que l'on nommoit alors *Mont-Voollaston*. Les principaux habitans, fondateurs de ce lieu, situé dans le comté de Norfolk, étoient les ancêtres du dernier président des Etats-Unis, *John Adams*, qui y est né, et qui occupe encore à présent les mêmes terres qui furent alors concédées à sa famille. Peu après, un quatrième établissement s'étoit formé au cap Anne: enfin, en 1629, il se fit une expédition nombreuse pour Salem sous la conduite de *John Wentrop*. Leur courage, en fuyant la persécution, leur fit surmonter les privations, les difficultés de toute nature, qu'ils rencontrèrent. Mais bientôt, de persécutés, ces nouveaux venus devinrent eux-mêmes persécuteurs envers les bons Indiens qui les avoient accueillis, et les avoient aidés de leurs moyens en leur donnant des terres. Les vexations donnèrent lieu à des représailles; les colons se trouvèrent en guerre ouverte avec leurs bienfaiteurs, les reculèrent aussi loin qu'ils purent, et commencèrent cette suite d'invasions qui, depuis, n'a pas discontinué. Le même esprit d'intolérance qui leur avoit fait quitter l'Angleterre, s'établit ensuite dans ces nouvelles colonies, y sema le trouble et la division parmi les

différentes sectes religieuses. Les quakers, les anabaptistes furent emprisonnés, bannis, mis à mort par les presbytériens. Quelques anglicans furent aussi persécutés. Les presbytériens se divisèrent de secte, ce qui occasionna pareillement des querelles violentes. Tous ces événemens qui déshonorèrent le commencement de ces colonies, furent suivis d'actions atroces et d'exemples de l'ignorance barbare et de la superstition, à l'égard des prétendus sorciers. Le Connecticut, imbu des mêmes principes qui ont fait périr en Europe, et particulièrement en Angleterre, tant d'hommes, de femmes et d'enfans accusés de sorcellerie, a long-temps conservé cet esprit de superstition. Les prêtres y ont encore aujourd'hui beaucoup trop d'influence.

Ces colonies eurent aussi quelques guerres à soutenir contre de petites colonies françaises établies dans le N. de Pénobscot. Enfin, les Indiens ayant été repoussés jusqu'en Canada, Guillaume III, roi d'Angleterre, par une charte, incorpora, sous le nom de provinces des colonies du Massachussetts, tous les pays situés depuis l'Acadie jusqu'au terrein qu'occupe à present Newbedfort (1), en y comprenant l'île de Nantucket. Par cette patente, le roi se réservoit la nomination du gouverneur, du lieutenant et du secrétaire. Une assemblée générale eut le droit de faire des loix, de nommer vingt conseillers, dont dix pour la province de Massachussetts, six pour celle de Plymouth, trois pour celle de Maine, un pour Sagadaock, et deux à son choix. Le gouverneur avoit le *veto*. L'assemblée générale nommoit les juges en matière civile et criminelle. Le roi se réservoit les arbres de plus de 24 pouces de diamètre,

(1) *Newbedfort* est une petite ville bâtie depuis environ 50 ans, sur la rivière *Akasavi*, qui se rend dans une petite baie de ce nom, et qui fait partie, elle-même, de la baie de Buzzard. Elle avoit été brûlée par les Anglais pendant la révolution. Le commerce y est presqu'entièrement entre les mains des quakers qui composent plus de la moitié des habitans. Cinq petits ports constituent son district, et ce ne sont que des ports de construction.

dans les terreins non vendus, pour sa marine, etc. Ce système de gouvernement s'est soutenu jusqu'à la révolution.

RHODE-ISLAND,

ET PLANTATIONS DE PROVIDENCE.

ÉTENDUE. SITUATION.

Long. 16 l. { Entre } 41 et 42° d. de lat. N.
Larg. 12 { les } 73° d. 11 m. et 74° d. 10 m. de long. O.
Contenant 143 lieues carrées.

Limites.

CET Etat, ainsi réuni, est borné au N. et à l'E. par celui de Massachussetts ; au S. par l'Atlantique ; à l'O. par le Connecticut. Il est divisé en cinq comtés, qui sont subdivisés en trente villes.

COMTÉS.	VILLES PRINCIPALES.
Newport.....	Newport, Portsmouth, New-Shoredam, Jamestown, Middletown, Tiverton.
Providence...	Providence, Smithfield, Scituate, Glocester, Cumberland, Cranston, Johnston, Providence-du-Nord, Fosten.
Washington..	Westerly, Kingstown-du-Nord, Kingstown-du-Sud, Charlestown, Exeter, Richmond, Hopkinton.
Bristol.....	Bristol, Warren, Barrington.
Kent.....	Warwick, Greenwich-de-l'Est, Greenwich-de-l'Ouest, Coventry.

Baies, ports, îles. — La baie de Narranganset, formée du S. au N., entre la terre ferme à l'E. et à l'O., renferme plusieurs îles fertiles, dont les principales sont Rhode-Island, Cannonicut, Prudence,

Patience, Espérance, etc. Les ports sont, Newport, Providence, Wickford, Patuxet, Warren et Bristol.

Rhode-Island, dont l'Etat prend le nom, et qui en forme la moitié, a cinq lieues de longeur et une lieue un tiers de largeur. Elle comprend trois villes: savoir, Newport, Portsmouth et Middletown. Le sol, la salubrité du climat et la situation délicieuse de cette île, l'ont fait regarder, dans son état florissant, comme l'*Eden* de l'Amérique, mais les ravages horribles de la guerre, et le décroissement des affaires, dont cette partie éprouve encore les effets, ont singulièrement appauvri les habitans, qui sont la plupart vraiment malheureux et sans emploi.

Rivières. — Les rivières de Providence et de Taunton tombent dans la baie de Narraganset, la première à l'O. et la dernière à l'E. de Rhode-Island. La rivière de *Providence* naît en partie dans le Massachussetts : elle est navigable, pour des navires de 900 tonneaux, jusqu'à 10 lieues de la mer. Celle de *Taunton* n'est navigable que pour des petits bâtimens jusqu'à Taunton. La rivière *Patucket*, appelée plus au N. *Blackstone*, se jette dans la rivière Seekhonk, à trois lieues un tiers de Providence, et leur confluent dans celle de Providence. Les baies et les rivières abondent en poisson, dont on compte plus de soixante et dix espèces différentes. Les voyageurs conviennent que le marché de Newport fournit le meilleur poisson du monde.

Climat. — Rhode-Island est aussi salubre qu'aucune partie de l'Amérique du nord. Les hivers sont plus doux dans les parties maritimes de l'Etat que dans l'intérieur. Les étés y sont délicieux, l'extrême chaleur qui a lieu dans les autres parties de l'Amérique, étant moderée par les brises raffraîchissantes de la mer.

Religion. — Ici, comme dans les autres Etats, on jouit de la liberté illimitée du culte. Les anabaptistes y forment plusieurs dénominations : les unes suivent une doctrine fondée sur celle des calvinistes,

les autres sur celle des Arméniens ; d'autres, observant comme les juifs le samedi, se nomment sabbatariens ou les baptistes du sabbat. Il y a aussi des congrégationalistes, des quakers, des épiscopaux, des moraves, des juifs : dans plusieurs villes des parties de l'O., le culte est très-négligé ; les habitans n'y veulent payer aucune taxe pour entretenir des ecclésiastiques de quelque dénomination qu'ils soient.

Manufactures et commerce. — Les principales manufactures sont celles de coton, de laine, de fer de toute espèce, d'ancres, d'ustensiles, de spermaceti. Il y a des raffineries, des distilleries, etc. Les produits et les exportations consistent en bois de charpente, en chevaux, bétail, poisson, grains, fromages, oignons, cidre, liqueurs spiritueuses, toiles de coton et de chanvre. Plus de 600 navires entrent et sortent annuellement de cet Etat. La traite des nègres, qui y étoit une source de richesses avant la guerre, a été abolie. La législature a décrété qu'aucun navire ne pourroit aller chercher des esclaves en Afrique pour les vendre dans les Indes occidentales.

Fossiles et minéraux. — Le fer est abondant dans cet Etat. Des forges, situées sur un ruisseau qui traverse une vallée et sur la rivière Patucket, sont constamment fournies de minerai, dont il y a des variétés, des pierres curieuses et des ocres. Près de *Diamond-Hill*, dans la juridiction de Cumberland, se trouve une mine de cuivre, mêlée de fer et de pierre d'aimant ; mais on ne l'a point encore exploitée. Il y a une grande abondance de pierres calcaires, dont on fait de la chaux pour exporter. Il y a aussi plusieurs sources minérales, mais dont on n'a pas encore pris connoissance par l'analyse.

TOPOGRAPHIE.

Villes principales.

Newport et *Providence* sont les deux villes principales. *Newport*, située par le 41 deg. 29 min. de latitude N., et

71 deg. 17 min. de longitude O., sur une pente graduée, a été établie par *William-Coddington* (qui a été gouverneur et le père de Rhode-Island), avec 17 autres, en 1639. Son port est un des plus beaux et des plus sûrs du monde : on présume qu'il pourra devenir par la suite, l'un des ports pour les vaisseaux de guerre de l'empire Américain. Les passages nombreux et réglés de ce port à Providence et à New-York, la vue des îles dans la baie, et des campagnes adjacentes au printemps et en été, soit par terre ou par eau, en font un séjour délicieux. Aussi plusieurs familles des Carolines, de la Virginie et du Maryland viennent s'y établir tous les ans, pour fuir les fortes chaleurs et l'insalubrité de leur pays. Newport est formée d'environ 1,000 maisons, bâties principalement en bois.

Providence, située sur les deux rives de la rivière du même nom, à 12 lieues de la mer et à 10 de Newport, est la plus ancienne ville de cet Etat. Elle a été établie en 1636, par *Roger Williams* et quatre autres, qui, poursuivis pour leurs opinions, même à Salem dans le Massachussetts, se rendirent parmi les Indiens, dont ils furent reçus amicalement. C'est par un sentiment de reconnoissance envers la bonté divine, qu'ils donnèrent à cette ville le nom de Providence. Les grandes disputes et les opinions religieuses qui déchiroient le Massachussetts, engagèrent beaucoup d'autres habitans bannis de la colonie, à se réfugier à Providence, où le révérend *Williams* les reçut, et obtint pour eux, des Indiens, conjointement avec sir *Henri Vane* le jeune, *Aquidnick*, aujourd'hui Rhode-Island. On acheta ensuite des natifs, à différentes époques, les autres parties de cet Etat. Dans la suite les habitans furent encore divisés et persécutés pour la religion. Les vaisseaux presque de toute grandeur peuvent monter et descendre le canal. Le commerce de Providence se fait par 142 bâtimens appartenans à ce port, avec les Antilles, l'Inde, l'Europe et les côtes d'Afrique. Les exportations se sont montées, en 1790, à la valeur de 113,231 dollars; en 1791, à 379,430; en 1792, à 367,909; en 1793, à 431,518; en 1794, à 623,261; en 1795, à 1,040,005. Providence a beaucoup souffert autrefois par la guerre avec les Indiens, et les habitans furent forcés à se réfugier à Rhode-Island. Ce fut le contraire dans la guerre contre la Grande-Bretagne; plusieurs habitans de cette île furent chercher un asyle à Providence. Il y a à l'E. de la ville un grand bâtiment en briques, à quatre étages, pour le collége qui a été établi en

1770. Depuis 1776 jusqu'en juin 1782, cet édifice a servi d'hôpital et de cazerne aux troupes Françaises et Américaines; en sorte que toute espèce d'éducation a été interrompue durant cette période, et on n'a conféré de degré qu'en 1786, époque à laquelle ce collége est redevenu florissant: on y professe la théologie, la physique naturelle et expérimentale, l'astronomie et l'histoire.

Bristol, Warren, Petit Compton, sont encore de petites places de commerce qui deviennent florissantes. Les autres sont très-peu importantes.

Population, Indiens, constitution. — La population se monte à 68,825 habitans, dont 948 esclaves. Il y a quelques années que l'on comptoit encore environ 500 Indiens dans cet Etat, dont le plus grand nombre résidoit à Charlestown. Ils sont tranquilles, contens du gouvernement, et ils parlent anglais.

La constitution fondée sur la charte accordée par Charles II en 1663, et la forme du gouvernement, n'ont pas été essentiellement altérées par la révolution. La législature de cet Etat consiste en un sénat composé de dix membres, outre le gouverneur et le député-gouverneur, appelés dans la charte, *assistans*, et une chambre des représentans composée des députés des différentes villes. Les membres de la législature sont choisis deux fois par année, et il y a deux sessions de ce corps annuellement. Le gouverneur, son député, le secrétaire et le trésorier général sont choisis chaque année par les suffrages du peuple. Le gouverneur préside dans le sénat ou chambre-haute.

Il y a une cour suprême composée de cinq juges, dont la juridiction s'étend sur tout l'Etat, et qui s'assemble deux fois par an dans chaque comté.

Il y a une cour inférieure dans chaque comté pour les causes ordinaires, et les sessions générales des juges de paix qui se tiennent deux fois par an.

Histoire. — Cet Etat a été originairement établi par des habitans du Massachussetts. Les causes qui ont donné lieu aux établissemens des autres Etats, furent les mêmes pour celui-ci, ainsi qu'il est dit à

l'article Providence. Les disputes de religion, l'intolérance, forcèrent les hommes à habiter ces lieux sauvages, et à tyranniser à leur tour leurs paisibles aborigènes. Pendant la dernière guerre avec la Grande-Bretagne, les habitans de cet Etat manifestèrent le même patriotisme que les autres, et se conduisirent avec beaucoup de bravoure. Le second général des Etats, *Green*, naquit dans celui-ci.

CONNECTICUT.

ÉTENDUE. SITUATION.

Long. 33 l. { Entre } 74 et 76° d. de long. O.
Larg. 24 { les } 41 et 42° d. de lat. N.

Contenant 511 lieues carrées, environ 2,640,000 acres.

Limites.

Cet Etat est borné au N. par le Massachussets; à l'E. par le Rhode-Island; au S. par le Sund qui le sépare de Long-Island; et à l'O. par l'Etat de New-York.

Il est divisé en 8 comtés et en 190 juridictions. Ces dernières sont généralement divisées en 2 paroisses et au-dessus, où il y a des temples et des écoles à des distances convenables.

COMTÉS.	CAPITALES.
Hartford	Hartford.
New-Haven	New-Haven.
New-London	New-London (Nouvelle-Londres). Norwich.
Fairfield	Fairfield, Danbury.
Windham	Windham.
Litchfield	Litchfield.
Middlesex	Middleton, Haddam.
Tolland	Tolland.

Rivières, ports. — Les principales rivières, sont la *Connecticut*; l'*Housatonick* et la *Tamise.* La première naît des *High-Lands*, ou montagnes qui séparent le Vermont et le New-Hampshire du Canada, et traverse, dans l'étendue de 100 lieues, un pays cultivé et habité, ayant sur ses bords un grand nombre de villes agréables et commerçantes. La navigation de cette belle rivière est, comme nous l'avons déjà dit, obstruée par des cascades. Elle est navigable jusqu'à Hartford, à 17 lieues de son embouchure, et pour des bateaux plats jusqu'à 66 lieues au-dessus. C'est avec ces bateaux plats, longs et étroits, et assez légers pour pouvoir être transportés au besoin sur des voitures, que l'on apporte les productions des pays supérieurs. Avant qu'on n'eût construit des écluses et pratiqué des canaux sur cette rivière, on portoit ces bateaux dans trois endroits, dans l'étendue de cinq lieues; on espère que dans peu ces obstacles seront levés, et qu'il y aura une communication établie entre le Connecticut et la Merrimack par la rivière sucrée; il y a une barre de sable à l'entrée de cette rivière et on n'y trouve que dix pieds d'eau à marée haute. La même profondeur existe à Middleton, à douze lieues au-dessus. Au printemps cette rivière déborde et inonde toutes les prairies, qui par ce moyen sont fertilisées. La Housatonick (nom indien qui signifie au-delà des montagnes) n'a qu'une branche qui passe à travers quelques villes de cet Etat, et qui se rend dans le Sund entre Straford et Milford. Il y a entre Salisburry et Canaan, où cette rivière a 150 toises de largeur, une cataracte de 60 pieds où l'eau tombe perpendiculairement en formant une grande et belle nappe; elle est navigable jusqu'à Derby, à 4 lieues.

La Tamise se rend dans le Sund de Long-Island à New-London. Elle n'est navigable que jusqu'à Norwich, à cinq lieues: là, elle perd son nom en s'unissant à la Shatucket à l'E., et à la petite rivière à l'O. La *Shatucket* a plusieurs cascades, dont deux

de 30 pieds chaque, reçoit plusieurs courans tributaires et fait tourner un grand nombre de moulins.

Les principaux ports sont ceux de New-London et de New-Haven. Le premier, supérieur à l'autre, n'a que cinq à six brasses d'eau ; mais un tiers de lieue au-dessus de la ville, il peut aisément recevoir de grands bâtimens. Il y en a encore plusieurs petits le long de la côte, qui sont sûrs, mais de peu de conséquence.

Commerce, productions et manufactures. — Le commerce du Connecticut se fait principalement avec les Indes occidentales, où l'on porte des chevaux, des mulets, des bœufs, des bois pour la bâtisse, du maïs, des oignons, des salaïsons, etc. Ses productions sont communes à celles des Etats voisins. Les cultivateurs sont pour la plupart vêtus de leurs produits; leurs toiles, leurs laines sont manufacturées dans leurs familles, et leurs habillemens sont très-décens et solides. On a planté des vergers de mûriers et on a élevé des vers à soie. Morse dit que les succès ayant répondu à l'attente, on a lieu d'espérer que cet objet deviendra même un jour un article d'exportation. Ce pays est cependant bien froid, quoiqu'il y ait des jours très-chauds dans l'été, et l'on y éprouve de grandes et subites variations dans l'atmosphère. Les manufactures sont les mêmes que dans la Nouvelle-Angleterre.

Le cabotage est considérable, et les navires employés à porter les produits de cet Etat dans les autres, tels que le beurre, le fromage, le bœuf salé, le cidre, les fruits, les patates, le foin, etc. reçoivent en retour du riz, de l'indigo et de l'argent. Mais comme New-York est plus près et son marché très-fréquenté, la plus grande partie des produits du Connecticut, et sur-tout des parties occidentales, y sont portés, principalement la potasse et la perlasse, la graine de lin, le bœuf, le porc, etc. en grande quantité. Les exportations de cet Etat ont été en 1792, de 879,752 dollars; en 1793, de 770,254; en 1794, de 712,764, et en 1795, de 819,465.

Population, caractère, religion. — Le Connecticut est un des Etats les plus peuplés à proportion de son étendue. Il est distribué en beaucoup de fermes, aussi bien cultivées que la nature du sol peut le permettre. Le voyageur y fait rarement plus d'une demi-lieue ou une lieue sans trouver une maison ou un hameau; tout y ressemble à un jardin bien cultivé. En 1756, le nombre des habitans étoit de 130,611. En 1790 il se montoit à 237,946, dont 2,764 esclaves. Les habitans sont presque tous d'origine anglaise, ils sont sobres, industrieux, actifs, avides de connoissances, mais très-adonnés aux procès (c'est un vice remarquable dans presque tous les Etats-Unis). Cependant ils jouissent de la tranquillité et de l'harmonie politique; les mœurs y sont très-sévères et vraiment républicaines. Les habitans sont presque tous de la même secte religieuse, quoique toutes y soient tolérées: ils sont congrégationalistes; il y a quelques épiscopaux et des anabaptistes, ils sont très-exacts dans l'observance du culte, ne souffrent pas que l'on joue à aucun jeu ni d'aucun instrument chez soi, que l'on monte à cheval ni en voiture dans les villes, les jours de dimanche. La superstition y a été poussée très-loin, et a, comme dans le Massachussetts, fait gémir la philosophie; plusieurs en ont été victimes. Tous les habitans sont aisés, et peu sont riches; ils sont, dans leur rudesse, obligeans et hospitaliers. L'éducation y est au moins aussi bien soignée par la loi, que dans le Massachussetts: dans toutes les villes et paroisses il y a des écoles pour la jeunesse: plus du tiers des capitations et des taxes est appliqué à l'entretien de ces établissemens.

TOPOGRAPHIE.

Villes principales.

Hartford est une petite ville régulièrement tracée, et agréablement située sur la rivière Connecticut, à 17 lieues

de son embouchure. Elle est divisée en deux parties par une petite rivière sur laquelle est un pont qui y établit la communication. C'est une ville de passage par terre, entre Boston et New-York. Elle fut commencée par quelques Hollandais, qui y bâtirent une maison et un petit fort, en 1633. Elle contient aujourd'hui près de 6,000 habitans. On vient d'y bâtir une maison pour les assemblées de la législature, qui se sont tenues jusqu'à présent une année à Hartford et l'autre à New-Haven. 60 à 80 navires appartiennent à Hartford. Les campagnes qui environnent Hartford sont charmantes ; des prairies continuelles couvertes de bestiaux, des propriétés bien soignées, beaucoup d'arbres fruitiers, et des maisons multipliées, en rendent le séjour très-agréable pendant l'été. Il y a à Hartford une banque, une société de médecine, plusieurs manufactures, dont une de drap, qui est maintenant en décadence, à raison de la rareté des ouvriers, de la facilité qu'ils ont à gagner davantage en allant à la mer, et du desir général de devenir propriétaires. Un registre mortuaire a prouvé pendant 10 ans, qu'il n'y meurt annuellement qu'une personne sur 65, et à New-Haven, une sur 70.

Middleton, agréablement située sur la rive occidentale de la *Connecticut*, à 5 lieues au-dessous d'Hartford, est une jolie petite ville bien bâtie, les rues sont larges et plantées d'arbres. Elle ne contient qu'environ 300 maisons, et a moins de navires qu'Hartford. La douane du district, dont elle est le chef-lieu, y est établie. Il y a aussi une banque incorporée en 1795, dont le capital est de 100,000 dollars.

New-Haven est une autre ville agréable, dont les rues sont droites, plantées d'arbres, ayant deux grands bâtimens en briques, appartenant au collége, une belle église, et la maison d'Etat; ces bâtimens sont autour de la place publique qui forme un carré. Cette ville est située à la tête d'une baie qui comprend environ l'espace d'une lieue et demie du N. au S. Elle renferme près de 5,000 ames. Son port est à sec à marée basse, auprès des Cales ou *Wharves*. Dans les hautes marées il n'y a que 6 pieds d'eau. Le mouillage, quoiqu'inférieur à celui de New-London y est cependant assez bon ; 50 bâtimens appartiennent à ce port. Les exportations ont été, en 1791, de 151,043 dollars; en 1793, de 207,041 ; en 1793, de 146,387 ; en 1794, de 171,869 ; en 1795, de 184,082.

Une manufacture de coton et d'étoffes à 2 milles de la ville, est jugée devoir tomber, par toutes les raisons dont on a déjà parlé, les dépenses étant beaucoup trop considérables.

Une banque incorporée à New-Haven, en 1792, a un capital de 100,000 dollars, divisé en 500 actions, de 200 dollars chaque; mais elle n'a commencé ses opérations qu'en 1795. Il y a dans cette ville un collége muni d'une bonne bibliothèque, d'un petit cabinet de physique et d'un muséum. Les ravages faits par les Anglais pendant la guerre, avoient ruiné les habitans : on a évalué à plus de 100,000 dollars le dommage que le commodore *Tryon* a occasionné à New-Haven, en 1779. On voit à 2 milles de cette ville une montagne, au sommet de laquelle est une caverne, où se sont cachés les généraux Whaley et Goffe, juges de Charles 1er, qui a été décapité, pour échapper aux recherches faites par ordre de Charles II.

La Nouvelle-Londres, située sur la rive occidentale de la *Tamise*, à deux tiers de lieues de la mer, a le meilleur port du Connecticut, défendu par le fort Trumbull et le fort Griswold. Cette ville, dont la partie la plus considérable avoit été brûlée par l'infâme *Bénédict Arnold*, en 1781, et qui a été depuis rebâtie, renferme près de 5,000 habitans. Le dommage a été estimé à 500,000 dollars. Parmi les villes du quatrième ordre de l'Amérique, celle-ci a l'apparence la plus agréable, quoiqu'entourée de gros rochers. Les exportations de New-London ont été en 1792, de 539,333 dollars; en 1793, de 548,658; en 1794, de 563,468; en 1795, de 517,858. Son commerce principal consistant en chevaux, mulets, bétail de toute espèce, légumes, bois, etc., se fait presqu'entièrement avec les Antilles.

Norwich, bâtie sur une crique qui se jette dans la Tamise, à près de 5 lieues au N. de New-London, est commerçante, convenablement située pour des manufactures, et contient avec Chelsea environ 3,000 habitans. Cette ville a une banque incorporée en 1795, dont le capital s'élève à près de 200,000 dollars.

Wethersfiel, à une lieue et demie de Hartford, est composée d'environ 300 maisons, et est située sur un beau sol.

Windsor, *Farmington*, *Litchfield*, *Milford*, *Stratford*, *Stonington*, *Fairfield*, *Guilford*, *Stamford*, *Windham*, *Suffield* et *Enfield*, sont toutes villes agréables qui deviennent florissantes.

Sources minérales. — Il y a quatre sources sulfureuses à Stafford, qui ont été reconnues efficaces pour guérir ou soulager les personnes affectées de

gravelle, de rhumatismes, de maladies cutanées, de coqueluche, etc.

Constitution. — La constitution du Connecticut est la même que celle qui avoit été établie d'après la charte accordée par Charles II en 1762. Le peuple n'a pas voulu courir le hasard d'en former une autre depuis la déclaration de l'indépendance. Cette constitution consiste en une chambre de représentans ou chambre basse, composée de deux députés par ville, et en une chambre haute, ou conseil, composée de douze assistans. Ces deux chambres, sous le nom d'assemblée ou cour générale, forment le tribunal de certaines causes et peuvent annuller ou adoucir les sentences criminelles, elles sont élues tous les six mois. Le gouverneur et le lieutenant-gouverneur ne sont élus qu'une fois par an dans le mois de mai; le gouverneur est président du conseil.

Les assemblées se tiennent en mai et en octobre; les différentes branches du pouvoir ont à-peu-près les mêmes attributions que dans les constitutions récentes des autres Etats. Les loix Anglaises formant la base de presque toutes les législations des différens Etats de l'Amérique fédérée, composent presqu'entièrement le code du Connecticut. La loi sur les intestats est la loi Anglaise aujourd'hui en force dans presque toute l'Union, donnant sur le bien du mort, un tiers à sa veuve, partageant le reste également entre les enfans.

L'adultère qui, jusqu'en 1784, étoit puni de mort, l'est actuellement du fouet donné publiquement et d'une marque faite par un fer rouge qui est imprimé sur le visage de ceux qui en sont convaincus. Le viol est puni de mort sur la seule déposition de la personne violée. Les loix contre le jeu sont très-sévères. Il y en a une particulière contre la course des chevaux, d'autres concernant les pauvres, les nouveaux domiciliés, les écoles, les instituteurs, etc.

La milice est aux ordres du gouverneur. Le mode d'imposition a été peu altéré depuis la révolution; toute espèce de propriété, terres divisées

en dix classes, chevaux, voitures, capitaux, etc. sont imposables, et ont reçu par la loi une valeur d'estimation qui sert de base à la proportion de l'impôt. Les assesseurs que l'on appelle *Listers*, sont choisis annuellement par les villes, demandent à chaque habitant la déclaration de ses propriétés, et en forment une liste générale qu'ils envoyent à la législature.

La taxe pour l'Etat n'a été depuis quelques années, que de 23,000 dollars: elle est régulièrement payée. Les dépenses pour le maintien du gouvernement sont à-peu-près de 50,000 dollars; mais une taxe sur les actes rend 6 à 8,000 dollars. L'Etat a une créance de 550,000 dollars sur les Etats-Unis dont il reçoit l'intérêt à 4 pour cent, et encore quelques autres fonds dont les revenus couvrent entièrement ses dépenses. (*La Rochefoucauld-Liancourt.*)

Histoire. — Le territoire du Connecticut, à la première arrivée des Anglais, étoit habité par beaucoup de nations indiennes qui le nommoient *Quunihlicu*, *Sassacus*. qui étoit le grand monarque de tout ce pays, étoit roi de la nation des Pequots et résidoit à New-London, que les natifs nommoient Pequot. *Unkus* distingué par son amitié pour les Anglais, étoit le Sachem de la nation des Mohegans et *Tatanimoo* celui des Podunks. On estime qu'il ne reste pas aujourd'hui 400 Indiens du Connecticut.

La première concession faite de ce territoire par le conseil de Plymouth, fut au comte de Warwick en 1630. Les années 1675 et 1676 furent remarquables par les guerres avec les Sauvages, et principalement les Narragansets qui jetèrent la colonie dans la détresse et dans la confusion, par leurs massacres, par le feu et par la dévastation.

L'Etat de Connecticut n'a eu qu'une très-petite portion de citoyens qui n'ayent pas aidé à repousser l'oppression de la Grande-Bretagne; ses soldats ont été fidèles et braves. Parmi les autres il y en a dont l'influence a concouru à opérer et à achever la révolution.

On a observé qu'il y a moins d'influence qu'ailleurs dans les assemblées pour les élections : la propriété est plus également partagée dans cet état où chacun peut voter, et où l'on choisit pour les fonctions publiques, non celui qui a le plus d'argent, mais le plus de mérite. Il n'y a aucun Etat où la révolution ait aussi peu altéré la forme du gouvernement que celui-ci, en sorte que le Connecticut a été une république presque toujours tranquille et heureuse, à quelques préjugés et superstitions près.

LA SECONDE GRANDE DIVISION des Etas-Unis, renferme :

La Nouvelle-York.	La Delaware.
La Nouvelle-Jersey.	Le territoire N. O. de l'Ohio.
La Pensylvanie.	

NOUVELLE-YORK.

ÉTENDUE. — SITUATION.

Long. 116 l. { Entre } 40 et 45° d. de lat. N.
Larg. 100 { les } 74 et 78° d. de long. O.
Contenant 2,667 lieues carrées.

Limites.

La Nouvelle-York est bornée au S. E. par l'océan Atlantique ; à l'E. par le Connecticut, le Massachussetts et le Vermont ; au N. E. par la rivière des Iroquois ou Saint-Laurent, et les lacs Ontario et Erié ; au S. O. et à l'O. par la Pensylvanie et la Nouvelle-Jersey.

Cette province, y compris les îles de New-York, Long-Island et des Etats, est divisée en 21 comtés.

DIVISION.

COMTÉS.	VILLES CAPITALES.
La Nouvelle-York....	New-York. 40 d. 42 m. Lat. N.
Richmond.....	Westfield.
Suffolk.....	Est-Hampton, Huntington.
West-Chester.....	Bedfort.
Queen (C. de la Reine).	Jamaica.
King (C. du Roi).....	Flatbush, Brooklyn.
Orange.....	Goshen, Orange.
Ulster.....	Kingston.
La Duchesse.....	Poughkeepsie, Fishkill.
Columbia.....	Hudson, Kinderhook.
Renslaer.....	Lansinbourg.
Washington.....	Salem.
Clinton.....	Plattsbourg.
Saratoga.....	Saratoga.
Albany.....	Albany.
Montgomery.....	Johnstown.
Herkemer.....	Germanflats.
Onondago.....	Manlius, Scipion, Simpronius, Aurora.
Otsego.....	Cooperstown.
Ontario.....	Canadaqoa, Toulon, Seneca.
Tioga.....	Chenango, Uniontown.

Rivières. — Les principales sont la rivière d'*Hudson* et la *Mohawk:* la première, qui abonde en excellens ports et en poissons, prend sa source dans le pays montagneux, entre le lac Ontario et le lac Champlain, s'approche, dans son cours, de 2 lieues du lac George, a depuis cet endroit à Albany deux portages, traverse les *Highlands*, où elle est comme encaissée, pendant l'espace de 5 lieues, dans de très-hautes montagnes, d'où résulte une vue très-romantique et curieuse, puis arrive dans la baie de New-York. Sa longueur est de 84 lieues. Elle reçoit la rivière des Mohawks près de 5 lieues au-dessus d'Albany. Celle-ci naît à près de 2 lieues de la rivière Noire, *Blackriver*, qui appartient au lac Ontario, et près de *Woodcreek*, qui jette ses eaux dans le lac Oneida. Il n'y a qu'un portage d'un mille au fort Stanwix, maintenant fort

Schuyler. C'est sur la rivière d'Hudson que sont situées les villes de New-York, d'Albany, d'Hudson et la forteresse West-Point.

Le flot va quelques lieues au-dessus d'Albany, qui est à 55 lieues de New-York. Cette rivière est navigable pour des navires de 80 tonneaux, jusqu'à Albany, et pour des vaisseaux, jusqu'à Hudson. A environ 20 lieues au-dessus de New-York, l'eau devient douce. Elle contient une variété de poissons, ce qui rend un passage d'été à Albany, amusant et même délicieux pour ceux qui aiment à pêcher à la ligne. Sur la Mohawk est une grande chute, appelée *Cohoes*, qui a 40 pieds perpendiculaires; mais, y compris la descente au-dessus, la chute est de 60 à 70 pieds, là où la rivière a un quart de mille de largeur.

Lacs, caps et baies. — Les principaux lacs sont Otsego, Oneida, George, Seneca, Cayuga et une partie du lac Champlain. Le cap May, à l'E. de l'entrée de la Delaware; Sandy-Hook, près de l'entrée de la rivière Raritan; et la pointe Montock, au bout oriental de Long-Island. La principale baie est celle de New-York, qui s'étend au S. devant la ville.

Climat, sol et productions. — Cette province, située au S. de la Nouvelle-Angleterre, jouit d'un climat plus tempéré. L'air y est salubre et s'accorde avec tous les tempéramens. La surface du pays, semblable aux autres colonies anglaises de l'Amérique, est basse, plate et marécageuse vers la mer. En s'éloignant de la côte, on apperçoit l'élévation graduelle des montagnes, qui se grossissent à mesure qu'on avance dans le pays. Le sol est extrêmement fertile, produit du blé, du seigle, du maïs, de l'avoine, de l'orge, du lin et des fruits en grande abondance et en perfection. Son bois de charpente est à-peu-près le même que celui de la Nouvelle-Angleterre. On trouve beaucoup de fer dans ce pays.

TOPOGRAPHIE.

Villes et îles principales.

New-York est située à l'extrémité S. E. de l'île d'*York*, qui a 5 lieues de longueur et près d'une de large, entre les rivières d'Hudson, et de l'E. qu'une crique réunit. Elle est extrêmement bien placée pour le commerce, à l'embouchure de la rivière d'*Hudson*, où cette rivière a deux tiers de lieue de large et offre des moyens très-commodes de transport, depuis Albany et plusieurs autres villes de l'intérieur, jusqu'aux lacs et au Canada. Cette ville qui est la seconde de l'Union, a maintenant près d'une lieue de longueur, et dans sa plus grande largeur un quart de mille; c'est-à-dire de la rivière du Nord ou d'Hudson, à celle de l'Est; le quartier principal du commerce est vers cette dernière, où les maisons et les magasins sont plus rapprochés, les rues étroites, sales et incommodes. C'est aussi dans cette partie de la ville que la fièvre jaune a commencé et qu'elle a fait le plus de ravages. Les rues sont mieux distribuées et alignées vers la rivière du Nord, où les maisons sont bien bâties et en briques; tandis que la plupart sont en bois dans le quartier de l'Est. Mais la partie la plus agréable de la ville est ce que l'on nomme la *Batterie*, qui forme une promenade publique. En arrière de cette place est la maison du gouverneur de l'Etat, bâtie dans un assez bon goût d'architecture, dans un lieu où étoit le fort avant la révolution. De cette charmante promenade que sa position met au-dessus de toute comparaison avec quelqu'autre promenade que ce soit, l'œil découvre et embrasse à la fois tous les débouchés de ce grand port où l'on voit arriver et sortir tous les bâtimens, vis-à-vis Long-Island, les rives du Jersey et jusques sur les *narrows* qui forment du côté de la mer l'entrée de la rade. On regrette qu'une si belle position très-fréquentée et accessible aux brises de mer qui raffraîchissent l'air en été, ne soit pas mieux entretenue et qu'on n'y ait pas planté des arbres, etc.

Une belle rue de 70 pieds de largeur et d'environ un mille de longueur, nommée *Broad-way*, part de la Batterie, vis-à-vis la maison du gouverneur, et traverse la ville au nord. Depuis cette rue dont les maisons fort élégantes et les édifices ajoutent à l'agrément, jusqu'à la rivière d'Hudson, le quartier est très-salubre; si de l'autre côté de *Broad-way* les

rues avoient été conduites en ligne droite jusqu'à la rivière de l'E., la salubrité de la ville y eût aussi gagné, et si l'on eût construit des quais sur les bords des rivières au lieu de cales ou de *wharfs* en bois, et de les charger de maisons et de magasins en bois irrégulièrement placés, New-York eût été un des plus beaux ports du monde.

Cette ville a plusieurs édifices, dont 21 destinés au culte des différentes religions. Celui de la Trinité et celui de Saint-Paul, sont les plus vastes et les plus élégans, dans la construction sur-tout de leurs clochers. Le plus bel édifice est *Federal-hall*, où Washington et le congrès prêtèrent le serment pour le commencement de la constitution fédérale, le 30 avril 1789. Le collége de Columbia, appelé autrefois le collége du roi, situé à environ 150 toises de la rivière du Nord, renferme l'université, qui est composée de la faculté des arts et de la faculté de médecine, où il y a des professeurs très-distingués. On y confère d'après les réglemens établis, le degré de docteur en médecine. On y trouve un cabinet d'anatomie nouveau et riche en préparations, des instrumens de physique et de chimie. Il y a un autre collège à Schenectady, nommé collége de l'Union. L'hôpital est un bâtiment assez spacieux, du même côté que le collége de Columbia, vers la rivière d'Hudson, où les malades trouvent des secours, et les étudians une instruction clinique dans l'art de guérir. On trouve aussi un muséum d'histoire naturelle, dans un bâtiment isolé sur une petite place près de la rivière de l'Est: les Anglais l'avoient brûlé ainsi que la bibliothèque, l'hôpital et environ un quart de la ville, pendant la guerre de la révolution. On remarque aussi dans New-York une société savante pour l'avancement des arts, de l'agriculture et des manufactures, dont le secrétaire perpétuel, le savant professeur et docteur Mitchill, a le premier enseigné au collége de Columbia et en Amérique, la nouvelle doctrine chimique selon la nomenclature des chimistes français, une société pour la manumission et la protection des esclaves, une société de marine, une société de médecine, une société particulière d'agriculture, une autre pour l'instruction et l'assistance des émigrans, 10 loges de francs-maçons, et une salle de spectacle.

Il y a en outre deux banques, l'une est une branche de la banque des Etats-Unis, l'autre est la banque de New-York, dont le capital est 950,000 dollars. Les habitans de cette ville sont de presque toutes les nations, il règne parmi eux beaucoup d'urbanité, plus d'agrémens et moins de monotonie qu'à Phila-

delphie. L'esprit de bienfaisance et de générosité s'est particulièrement manifesté chez eux, à l'égard des malheureux colons réfugiés, qui avoient échappé aux massacres de Saint-Domingue en 1793, auxquels ils ont accordé une somme de 11,624 dollars, et la législature 11,250, ce qui fait une somme de 24,624 dollars, ou 132,970 francs. Des maisons ont été louées pour recueillir dans les premiers momens les plus dénués de ressources, où on les a vêtus, chauffés, etc. d'autres ont reçu par semaine, depuis 6 jusqu'à 12 dollars, jusqu'à ce qu'ils ayent pu trouver à s'occuper ou à repasser en France.

La population de New-York étoit en 1790 de 30,148 personnes libres et 2,180 esclaves ; mais à présent la totalité se monte à 40,000.

Outre l'île dans laquelle est située la métropole, d'autres petites îles dépendent du comté de New-York, savoir: *Great, Barn, Little-Barn, Manning's, Nutten, Bedlows* (la république française a entretenu, pendant trois ans, un hôpital sur celle-ci, lors des troubles de nos colonies), *Bucking* et l'île des huîtres ; deux autres îles plus conséquentes, *Long-Island* et *Staten-Island*, appartiennent encore à l'État de la Nouvelle-York. La première, qui a 47 lieues de longueur sur 9 à 10 de largeur, renferme trois comtés riches et commerçans, ceux du roi, de la reine et de Suffolk. Sa population se montoit en 1790 à 36,949 habitans, y compris 4,839 esclaves. Long-Island est séparée du continent et du Connecticut par un canal d'une lieue à cinq lieues de largeur, qui communique par les deux extrémités avec l'Océan, et par lequel il se fait une très-grande navigation intérieure. On remarque dans ce passage, à l'extrémité occidentale de cette île et à 2 ou 3 lieues de New-York, un tournant ou gouffre dangereux, nommé *Hellgate*, porte d'enfer.

Staten-Island. — Cette île est située à 3 lieues au S. de New-York, forme le comté de Richmond. Elle a 6 lieues de longueur sur 6 à 7 lieues de largeur, et contient 3,835 habitans, descendans principalement des Hollandais et des Français.

Albany est une des places les plus anciennes de l'Amérique du nord, et des plus avantageusement situées pour le commerce, par la navigation de la rivière d'Hudson l'une des plus belles du monde, et par celle des Mohawks; une espèce de barre à une lieue au-dessous, présente cependant quelques embarras que les pilotes connoissent et que leur habi-

leté surmonte. Cette ville commencée par des Hollandais, vers l'an 1660, et dont les maisons anciennes furent construites suivant le vieux goût de cette nation, contient 6,000 habitans dont 2,000 esclaves. Toutes les maisons nouvelles sont en briques, élevées et vastes; c'est dans cette partie qu'on nomme la *ville neuve*, que les rues sont pavées et bien éclairées pendant la nuit. La législature de l'Etat tient ses sessions à Albany depuis 1796; quarante-cinq batimens appartiennent à cette ville, et quarante-cinq autres à celle de New-York, ou autres places sur la rivière, qui font le commerce d'Albany. Les aventuriers qui cherchent des richesses sont attirés dans cette ville, par les avantages qu'elle offre pour le commerce; elle est l'entrepôt de celui des pays riches et étendus qui l'environnent, tels que le Canada, les lacs, etc. Elle doit nécessairement fleurir, et pourra un jour rivaliser New-York.

Hudson, dans le comté de Columbia sur le côté oriental de la rivière de ce nom, est pour Albany une rivale dangereuse et qui a eu les progrès les plus rapides. Elle a été commencée en 1784, et contient aujourd'hui environ 3,000 habitans dont 200 esclaves; les maisons sont belles, les rues se coupent à angles droits. Elle est située à 43 lieues de New-York. Les vaisseaux de toute grandeur arrivent à ses quais, ou plutôt à ses *cales* ou jetées, 16 à 18 navires sont employés au commerce étranger, et 5 à 6 sloops font le cabotage d'Hudson à New-York; en hiver on y voit arriver un nombre prodigieux de traîneaux chargés de grains, de bois travaillés et de chauffage, de fers, de différentes provisions pour les marchés, etc. cette ville est habitée par des familles de la Nouvelle-Angleterre, dont la plupart de Rhode-Island. Il y a aussi une banque établie, nommée *banque de Columbia.*

Poughkeepsie, *Lausimbourg*, commencée en 1796 et que les fondateurs avoient nommée *Speranza*, sont situées sur la rive orientale de la rivière d'*Hudson.* Cette dernière est opposée à la branche méridionale de la rivière Mohawk à trois lieues et $\frac{1}{2}$ d'Albany. *Troy et Kingston* ou Esopus, sont sur des criques qui versent leurs eaux dans l'Hudson. La première est fondée depuis 10 ans. La seconde, détruite par les Anglais en 1777 et rebâtie, contient près de 200 maisons.

Skenectady, à 5 lieues d'Albany, sur la rivière *Mohawk*, est régulièrement bâtie et presque tout en briques; on y a établi un bon collége en 1794, où l'on instruit les élèves

dans toutes les sciences; mais elle n'a pas joui des avantages que pouvoit lui promettre son heureuse situation. Le commerce des fourrnres qui étoit considérable, est tombé depnis la révolution. On a projeté un canal qui éviteroit la cataracte de la Mohawk au petit village de *Cohoes*, à une lieue de la rivière d'Hndson; il y en a un d'achevé au-dessus de Skenectady, pour continuer la navigation qui y est interrompne par les petites chutes situées à 18 lieues de cette ville. Les débouchés qni résulteront de ces communications pourront devenir supérieurs à celui du fleuve St.-Laurent. Dn fort Schuyler où est la petite ville de Rome, en coupant le portage d'un mille à *Woodcreek*, on communiquera avec le lac Oneida, de celui-ci avec le lac Ontario à Oswego, par la rivière Onondago (où il y a un portage de 20 toises à cause d'une chnte), qui se réunit à celle d'Oswego ou Seneca; cette dernière reçoit les eaux des lacs Cannandarqua, Cayuga, Seneca et Onondago ou lac salé.

Skenectady est l'entrepôt des denrées venant de la rivière des Mohawks destinées pour Albany, ainsi que des marchandises envoyées d'Albany dans les pays arrosés par la Mohawk et jusque dans le Genessée. Skenectady et ses dépendances contiennent environ 3 à 4,000 habitans.

Sarratoga, située sur le côté occidental de la rivière d'Hudson près du lac Sarratoga, à 12 lieues d'Albany, est célèbre dans l'histoire de la révolution, par la prise du général Burgoyne avec son armée en 1777, par l'armée américaine que commandoit le général Gattes; cette ville a pareillement acquis de la célébrité par ses eaux minérales : elle contient plus de 3,000 habitans

Katskill, snr une crique et près des montagnes de ce nom, qui font partie de la chaîne des Apalaches, a été établie par des Hollandais. Ce lieu devient commerçant et a quelqnes bâtimens qui font les voyages de New-York, dont cette ville est distante de 40 lieues. Le 1er juin 1796, le sommet de la montagne la plus voisine, élevé d'environ 100 pieds au-dessns dn niveau de la crique où sont les embarcations, s'affaissa tout-à-coup sans aucun tremblement de terre sans produire ancun bruit; on estimoit cette montagne à 150 pieds, de son sommet à l'extrémité de sa base, en suivant la ligne d'inclinaison; plus de 80 toises se sont enfoncées et tellement perpendiculairement qn'un troupeau de moutons qui y paissoit, a descendu avec elle sans être renversé, les troncs d'arbres restés dessus n'ont été ni déracinés, ni in-

clinés et se trouvent au fond du trou de plus de 4 acres d'étendue sur le même gazon, dans la même position perpendiculaire : un petit ruisseau éloigné de sa basse de plus de 10 toises en est dépassé de 5 à 6, par la partie d'en bas qui a été poussée et jetée en avant, par celle qui en s'affaissant s'est fait place, et ce ruisseau est même entièrement arrêté. (*Liancourt.*)

Skenesborough, maintenant appelée *Whitehall*, située sur *Woodcreek* ou le côté S. de la baie du S. qui est une partie du lac Champlain, est une place de communication et de commerce entre les comtés des bords du lac et la rivière du Nord ou d'Hudson.

Platsbourg, située sur la rive occidentale du lac Champlain, dans le comté de Clinton, est à environ 100 lieues de New-York au N., et à peu-près à la même distance de Québec au S. Cette ville est très-nouvelle, il y a peu d'années que la place n'étoit qu'un veritable désert; en 1796, il y avoit 142 électeurs parmi les habitans.

Il y a plusieurs villes et nouveaux établissemens que nous passons sous silence, et qui ne sont point encore assez importans pour mériter description; telles sont les terres données par l'Etat aux militaires à titres de gratification. Il y avoit un million et demi d'acres, on en a formé le comté d'Onondago qui renferme la ville de Genève sur le lac Seneca, d'Homère, de Pompée, de Manlius, de Lysandre, de Marcellus, d'Ulysse, de Milton, de Scipion, d'Aurélius, d'Ovide et de Romulus : tel est aussi le pays de Genessée ou Genesy, à l'O. de l'Etat de New-York, qui porte le nom de la rivière qui le traverse et qui se jette dans le lac Ontario après un cours d'environ 33 lieues, interrompu par trois cascades, dont la plus haute a, dit-on, 90 pieds perpendiculairement. Il forme le comté d'Ontario; c'est un pays extrêmement fertile et mal-sain où les neuf dixièmes des habitans sont atteints de la fièvre bilieuse, maligne ou intermittente dans l'été et l'automne. Mais ces inconvéniens n'arrêtent nullement l'émigration qui est considérable. Les établissemens sont Genessée, Bath, Erwine, Jérusalem, le Grand Sodus, Hartford, Williamsbourg, Toulon, Seneca, Bloomfield et Canadaqua; cette dernière place est la ville capitale située près du lac de Canandarqua. (1) Les plaines du Genessée sont fertilisées par le débordement de la rivière,

(1) American Gazetteer de Morse.

qui arrive régulièrement pendant 4 ou 5 jours à la fin de mars, et laisse sur la terre un limon épais de deux à trois pouces. L'acre a rapporté jusqu'à 50 boisseaux de blé, mais le terme moyen est de trente boisseaux; l'herbe des prairies est aussi haute que les hommes. La plus grande quantité de ces terres appartiennent aux Indiens, dont le plus grand nombre a été forcé de s'éloigner. L'Etat de Massachussetts qui s'en est jugé propriétaire foncier a vendu le privilége exclusif d'acheter ces terres des Indiens, quand ils consentiroient à les vendre, sous le titre de préemption, à deux particuliers qui ont revendu cette préemption à Robert-Morris, et celui-ci à la compagnie hollandaise. Voilà quatre marchés successifs d'une propriété sans le consentement des véritables propriétaires, et faits sur la seule base de l'évincement de ces malheureux Indiens (1). C'est en 1791 que les terres du Genessée ont été achetées à Londres, de Morris par Pultney; et le capitaine Willimson est le fondateur des principaux établissemens, tels que Bath près de la petite rivière Conhorton, Genève, Williamsbourg, Falkers-town, le Grand Sodus sur le lac Ontario, ect. On ne peut se former une idée des progrès effrayans que fait l'esprit de spéculation sur les terres dans ce pays-là, et du nombre de ceux que les grandes facilités et les conditions avantageuses portent à aller s'établir au Genesy. Ce qu'en dit Weld est très-exact (2).

Population. — La population de l'Etat de la Nouvelle York, en 1790, étoit de 340,120 habitans, dont 21,324 étoient esclaves. Depuis ce temps, les comtés de Renslaer, Saratoga, Otsego, Onondago, le territoire du Genesy, etc. ont été ajoutés ou augmentés. On a estimé, en 1795, que la population étoit de 550,177 habitans; ce qui offre, en cinq années, une augmentation de 190,177.

Commerce. — La situation de New-York, par rapport aux marchés étrangers, est décidément préférable à celle d'aucune ville des Etats-Unis. Elle a, dans toutes les saisons de l'année, un court et facile accès à la mer. Elle commande le commerce d'une grande partie des pays les mieux cultivés des Etats-Unis. Des personnes bien instruites estiment qu'il

(1) La Rochefoucauld-Liancourt, tome 1.
(2) Voyage au Canada, tome 3.

passe plus de richesses sur la rivière Connecticut et par le Sund, à New-York, que sur la rivière d'Hudson. Les objets de commerce sont le blé, la farine, l'orge, l'avoine, le bœuf et d'autres sortes de viandes; des bois de toute nature, de la potasse et de la pearlasse. Les marchés des commerçans sont les mêmes que ceux que fréquentent les habitans de la Nouvelle-Angleterre, et ils ont une partie du commerce du bois de campèche et de celui avec l'Espagne et les îles françaises. Ils avoient coutume de tirer presque les mêmes marchandises d'Angleterre que les habitans de Boston. La valeur des exportations de New-York a été, en 1794, de 5,435,420 dollars; en 1795, de 10,500,642 doll.; en 1796, de 12,288,027 doll. Les importations de la Grande-Bretagne étoient, même avant la première époque citée, de près de 15,000,000 de dollars.

Agriculture et manufactures.—La Nouvelle-York est encore en arrière de ses voisins de la Nouvelle-Angleterre, de la Nouvelle-Jersey et de la Pensylvanie, en fait d'agriculture et de manufactures. Entr'autres raisons pour ce déficit, le manque d'esprit d'entreprise de ses habitans n'est pas la moindre. Véritablement les avantages locaux qu'ils possèdent sont si grands, qu'ils sont devenus riches sans rien entreprendre. D'ailleurs, les terres ont jusqu'ici été à très-bon compte, et conséquemment les fermes sont fort grandes: or il faut beaucoup moins d'esprit pour tirer 1,000 boisseaux de blé de 60 acres de terre, que pour en recueillir la même quantité sur 30. Tant donc que le fermier de la Nouvelle-York pourra récolter 1,000 boisseaux de blé dans 60 acres de terre, il ne se cassera pas la tête pour trouver les moyens d'en retirer la même quantité sur la moitié moins de terre. La population seule donne de la valeur aux terres, et jette les fondemens des grands progrès de l'agriculture. Quand un homme est obligé d'entretenir une famille avec une petite ferme, il met son invention à la torture pour tâcher d'en tirer le meilleur parti possible. C'est vraisemblablement la rai-

son pourquoi les terres voisines des rivières Delaware et Connecticut, rapportent deux fois autant au fermier que celles de la même qualité, et en même quantité, situées sur les bords de la rivière d'Hudson. Si ces observations sont justes, les améliorations auront lieu en raison de la population et de l'augmentation de la valeur des terres. Cependant, depuis quelques années, l'agriculture a fait beaucoup de progrès dans cet Etat. Les sociétés de New-York et les savans ne cessent de stimuler les habitans, et de s'occuper à leur indiquer les meilleurs procédés pour rendre leurs terres plus productives.

Les progrès des manufactures ne précèdent jamais, mais suivent invariablement ceux de l'agriculture. Cette observation est plus particulièrement applicable à la campagne. La ville de New-York emploie un grand nombre d'ouvriers dans diverses branches de manufacture, telles que le charronage, le raffinage du sucre, la boulangerie, la brasserie, la cordonnerie, la sellerie, l'ébénisterie, la coutellerie, la chapelerie, l'horlogerie, la fabrication des instrumens de mathématique et de musique, la construction des vaisseaux et de tout ce qui est nécessaire à leur équipement. On y a établi une manufacture de glaces, et plusieurs fabriques de quincaille (*Morse*). D'autres manufactures sont établies près d'Albany, dont une de verres à vitre et à bouteilles.

Religion. — Par la dernière constitution de la Nouvelle-York, il est ordonné que le libre exercice du culte et de profession de foi sera pour toujours accordé sans distinction et sans préférence, dans cet Etat, à tous les habitans du globe.

Indiens. — Le corps des six nations appelées jadis *Iroquois*, habite la partie occidentale de cet Etat. Les Mohawks résident sur la grande rivière; mais presque tous se sont réunis à d'autres nations, ou se sont retirés dans le Canada. Les Sénékas habitent les bords des rivières Genessée et Allegany, etc. près du lac Erié; les Oneidas, les Onondagos, près des lacs et criques qui portent ces noms; les Tuscacoras et

quelques Delawares, résident aussi dans cet Etat; mais presque tous ont loué ou vendu leurs terres, ou ont été forcés de s'éloigner. Les Oneidas habitent presque seuls les bords du lac de ce nom.

Eaux minérales. — Il y a plusieurs sources d'eaux minérales froides, salées, gazeuses, ferrugineuses, alkalines; telles sont celles de Ballstown, dans le comté de Sarratoga, que l'on compare aux eaux de Pyrmont, de Spa et de Seltz, celles de New-Lebanon (Nouveau-Liban), de Ranslaer, opposées à la ville d'Albany, etc. Plusieurs malades et valétudinaires fréquentent ordinairement les eaux de Sarratoga. Il n'est pas douteux que, dans la suite, ces sources, extrêmement avantageuses, n'en deviennent une de richesses pour cet Etat, et principalement pour les habitans de leur voisinage. (*Docteur Valentin.*)

Histoire et gouvernement. — Les Suédois et les Hollandais furent les premiers Européens qui formèrent des établissemens sur cette partie de la côte de l'Amérique. Le territoire réclamé par les deux nations, s'étendoit depuis le 38° jusqu'au 41° deg. de latitude, et fut appelé les Nouveaux-Pays-Bas. Il resta en leur possession jusqu'au règne de Charles II, qui s'en empara en 1664; et il fut confirmé aux Anglais par le traité de Bréda, en 1667. Les Nouveaux-Pays-Bas ne restèrent pas long-temps au pouvoir des Anglais, sans être divisés en différentes provinces. La Nouvelle-York prit son nom de celui du frère du roi Jacques 1er, duc d'York, à qui le roi la céda par lettres-patentes, en date du 20 mars 1664, avec pleins pouvoirs de gouvernement: jusque-là, on l'appeloit Nouvelle-Amsterdam. A l'avénement de Jacques au trône, le droit à la Nouvelle-York revint à la couronne; et ce fut alors un gouvernement royal. Le roi nommoit le gouverneur et le conseil, et le peuple élisoit tous les sept ans ses représentans pour l'assemblée générale. Ces trois branches de la législature (qui répondoient à celles d'Angleterre) avoient le pouvoir de faire toutes sortes de loix, pourvu qu'elles ne fussent pas contradictoires à celles d'Angleterre; mais

pour qu'elles fussent valides, il falloit qu'elles eussent la sanction du roi. Outre les Hollandais et les Anglais, cet Etat a aussi été peuplé par des Ecossais, des Irlandais, des Allemands, et quelques Français que la révocation de l'édit de Nantes avoit chassés de leurs pays, lesquels ont fondé la Nouvelle-Rochelle, et se sont établis en partie sur Staten-Island. Plusieurs familles hollandaises ont conservé leur langage; mais on parle la langue anglaise dans toute l'étendue de cet Etat.

Par la constitution de l'Etat de la Nouvelle-York, établie en 1777, le pouvoir législatif suprême est accordé à deux corps distincts et séparés. l'un appelé l'*assemblée de l'Etat de la Nouvelle-York*, composée de 70 membres, élus tous les ans au ballottage, et l'autre, *le sénat de la Nouvelle-York*, composé de 24 membres, pour quatre ans. Ces deux corps forment la législature, et doivent s'assembler, au moins une fois par an, pour la confection des affaires. Le pouvoir exécutif suprême réside dans un gouverneur, qui reste trois ans en place, et qui est assisté de quatre conseillers choisis par le sénat dans son propre sein. Tout habitant mâle et majeur, possédant un franc-fief de la valeur de 480 fr. ou qui a en terres 48 fr. de rente, qui a été porté sur le rôle des impositions, et a payé l'impôt pour les six mois antérieurs au jour de l'élection, a droit de voter pour les membres de l'assemblée; mais pour avoir droit de vote pour le gouverneur et les membres du sénat, il faut posséder un franc-fief de la valeur de 2,400 fr. Les délégués au congrès, les juges, etc. sont pris dans le sénat et dans l'assemblée, par la voie du ballottage. Le trésor de cet Etat est un des plus riches de l'Union. En 1796, les fonds, d'après le rapport du trésorier de la législature, montoient à 2,119,068 dollars 53 cents, qui produisoient annuellement 234,218 doll. outre une autre somme particulière.

NOUVELLE-JERSEY.

ÉTENDUE. SITUATION.

Long. 54 l. { Entre } 39 et 42° d. de lat. N.
Larg. 20 { les } 76° d. 20 m. et 78° d. de long. O.
Contenant 1,112 lieues carrées.

Limites.

La Nouvelle-Jersey est bornée à l'O. par la rivière et la baie de Delaware; à l'E. par la rivière d'Hudson et la mer; au S. par la mer Atlantique, et au N. par le Sund, qui sépare l'île des Etats du Continent. Cet Etat est divisé en 15 comtés.

DIVISION DE L'EST.	
COMTÉS.	VILLES CAPITALES.
Middlesex	Perth-Amboy et New-Brunswick.
Monmouth	Shrewsbnry et Freehold.
Essex	Elizabeth et Newark.
Somerset	Boundbrook.
Bergen	Hakkensak.
Morris	Morristown.
DIVISION DE L'OUEST.	
Burlington	Burlington et Bordentown.
Gloucester	Woodbury et Gloucester.
Salem	Salem.
Cumberland	Bridgetown.
Cap May	*Point.*
Hunterdon	Trenton.
Sussex	New-Town.

Fleuves et rivières. — La *Delaware*, le *Raritan*, *Hackinsack* et la *Passaick*. Cette dernière a une chute d'eau fort remarquable, qui offre un beau spectacle. Le rocher d'où l'eau tombe a environ 70 pieds perpendiculaires, et la rivière a en cet endroit 80 toises de largeur : c'est un des points les plus renommés des Etats-Unis, à six lieues et demie de New-York. Les pierres qui forment le bassin d'où tombe la rivière Passaick, sont la plupart sablonneuses. C'est un granit durci, très-commun dans toute la plaine, et qui repose sur un fonds de basalte fin et compacte. Les cailloux qui se trouvent au bas de la cataracte, sont de la même nature que les rochers d'en haut. La petite ville de Patterson est bâtie au pied de cette chute. C'est une réunion d'usines de différentes espèces, mal construites, mal dirigées et toutes en décadence, parce que les fonds ont été consommés avant même qu'elles fussent en activité. Aucune situation n'est cependant plus propre à l'établissement de toute espèce de machine.

TOPOGRAPHIE.

Villes principales.

Perth-Amboy et *Burlington* étoient les siéges du gouvernement avant la révolution. Le gouverneur résidoit ordinairement dans la dernière, qui est agréablement située sur la belle rivière Delawarre, à 7 lieues de Philadelphie, vis-à-vis Bristol qui est de l'autre côté ; une partie de la ville de Burlington est bâtie sur une île, elle a été fondée par des quakers de Londres. Toutes deux avoient été déclarées ports libres pour 25 ans. La première a un port aussi bon qu'aucun du continent; il est sûr et assez vaste pour contenir plusieurs gros vaisseaux.

Trenton est une des plus grandes villes de la Nouvelle-Jersey et la capitale de l'Etat, située sur le côté oriental de la Delaware à l'opposé de ses chutes, à peu-près dans le centre de l'Etat et à 10 lieues de Philadelphie. Elle contient environ trois cents maisons, la plupart bien bâties et en bois; celles de la grande rue le sont mieux. Il y a aussi beaucoup de maisons de campagne aux environs. Sa position, les passages continuels de

Philadelphie à New-York, après avoir traversé la Delaware, en font un séjour agréable et étendent beaucoup son commerce. Le congrès s'y est assemblé quelque temps pendant la guerre, et y a tenu ses sessions pendant les dernières épidémies de la maladie nommée vulgairement *yellow fever*, fièvre jaune, qui désoloit Philadelphie.

Brunswick, située sur le côté S. O. de la rivière Rariton, contient environ 2,500 habitans, dont la moitié est d'origine hollandaise; c'est un entrepôt des produits des environs. Un très-beau pont de bois a été bâti depuis peu sur le Rariton, dont la navigation établit un commerce direct et assez actif avec New-York.

Princeton, à quatre lieues de Trenton, est comme un gros village, ayant une belle et longue rue très-bien située, et célèbre par un collége où l'on confère les degrés, et où il y a un grand nombre d'étudians. Le bâtiment est très-simple, construit en pierres, a 180 pieds de long et quatre étages. On remarque dans le muséum qui avoit été détruit par les Anglais, un planétaire inventé par feu Rittenhouse, l'un des savans de la Pensylvanie et de toute l'Union. On voit à Princeton les plus beaux catalpas: presque toutes les maisons en sont entourées.

Elizabethtown, à cinq lieues de New-York, très-agréablement située et sur un sol fertile, est une des plus anciennes villes de l'Etat. Ce lieu fut acheté des Indiens en 1664, et établi bientôt après. La ville contient environ 200 maisons bien bâties, deux jolies églises et une maison de ville bien construite.

Newark est à peu-près de la même grandeur qu'Elisabethtown, composée de fort jolies maisons en briques ou en bois, bien peintes et toutes entourées d'un jardin. Il n'y a qu'une seule rue très-longue, très-large et plantée d'arbres, mais qui, comme celle d'Elisabethtown, n'est pas pavée. Il y a pareillement deux belles églises dont les clochers s'élancent d'une manière pittoresque au-dessus des arbres des forêts qui entourent ces deux petites villes, dont la route de communication de deux lieues $\frac{1}{2}$ est extrêmement agréable. Les campagnes qui les séparent sont bien cultivées, on y voit beaucoup d'arbres fruitiers, et particulièrement des pêchers dont le Jersey abonde. Cette petite ville est renommée pour la bonté du cidre qu'on y fait, qui est supérieur à ceux des autres parties de l'Amérique, et par une manufacture de souliers qui occupe la moitié des habitans.

Histoire, population et commerce. — La Nouvelle-Jersey fait partie de cette vaste étendue de terre qui, comme nous l'avons observé, fut donnée par Charles II à son frère Jacques, alors duc d'York. Ce dernier la vendit pour une somme considérable à milord Berkeley et à sir Georges Carteret (d'où elle prit son nom actuel, parce que sir Georges avoit des biens dans l'île de Jersey), et ceux-ci la vendirent à d'autres, qui, en 1702, transférèrent les pouvoirs du gouvernement à la reine Anne, qui les accepta; et, depuis cette époque, elle devint un gouvernement royal. Les premiers établissemens furent faits par des Hollandais, peu de temps après leur arrivée sur la rivière du Nord, sous la conduite de l'amiral Hudson. Mais les ayant abandonnés en 1614, les Suédois leur succédèrent, et occupèrent cette contrée en 1628. Ils en furent ensuite chassés par les Hollandais, puis ceux-ci par les Anglais. Par une relation publiée en 1765, le nombre de ses habitans étoit alors de 100,000; mais, en 1784, la législature fit faire un recensement, et il parut qu'ils étoient alors 140,455, dont 10,501 noirs. De ces noirs, il n'y en avoit que 1,939 qui fussent esclaves; de sorte que la proportion des esclaves, eu égard au nombre des habitans de l'Etat, étoit comme 1 à 26 : la population actuelle se monte à 184,139 habitans, parmi lesquels il y a 11,425 esclaves.

Cet Etat a été le théâtre de la guerre pendant plusieurs années de la révolution de ces colonies. Les Anglais y essuyèrent un grand revers lorsque le général Washington, faisant sa retraite à travers les Jerseys, abandonné de presque toutes ses troupes, excepté la milice, qui resta fidelle, déploya tous ses talens militaires, surprit la nuit de la veille de Noël les troupes hessoises à Trenton, fit prisonniers 886 soldats et 23 officiers : 600 hommes de cette nation s'échappèrent et s'enfuirent à Bordentown. Le même général se porta immédiatement sur Princeton, où sa petite armée obtint les succès qui concoururent aux grandes destinées du Nouveau-Monde. (*Valentin.*)

La Nouvelle-Jersey fait presque tout son commerce avec la Nouvelle-York et la Pensylvanie, où le débit est plus certain, plus prompt, le prix meilleur, le choix pour les retours plus grand et le crédit plus long. Les communications sont courtes et sûres. Ces raisons ont, jusqu'à présent, empêché le port d'Ambay de devenir aussi important qu'il en est susceptible. Trois autres petits ports où il y a une douane, *Burlington*, sur la Delaware; *Bridgetown*, sur la baie de ce nom; et le *Grand-Eggharbour*, sur les côtes maritimes, ne font que très-peu de commerce.

Gouvernement. — D'après la nouvelle charte de droits établie par le congrès provincial, le 2 juillet 1776, le gouvernement de la Nouvelle-Jersey est composé d'un gouverneur, d'un conseil législatif et d'une assemblée générale. Les membres du conseil législatif doivent être francs-tenanciers, et posséder au moins un bien de 24,000 francs, et les membres de l'assemblée générale, un de 12,000 fr. Tous les habitans, possesseurs de 1,200 fr. ont droit de vote pour les représentans du conseil et de l'assemblée, ainsi que pour tous les autres officiers publics. L'élection du gouverneur, du conseil législatif et de l'assemblée générale est annuelle; le gouverneur et le lieutenant-gouverneur sont choisis d'entre, et par les membres de l'assemblée et du conseil. Les juges de la cour suprême sont choisis pour 7 ans, et les officiers du pouvoir exécutif pour 5. Les taxes se payent régulièrement dans cet Etat. La dépense du gouvernement s'élève annuellement à 27,000 dollars. En 1796, l'Etat devoit encore 120,000 dollars. Suivant la balance des dettes des divers Etats, la Nouvelle-Jersey est créancière de l'Union pour 49,000 dollars.

Religion, sciences. — Selon la constitution actuelle, il est permis à tout individu d'adorer Dieu de la manière la plus agréable à sa conscience, et personne n'est obligé de payer de dîmes, taxes ou autres impositions, pour bâtir ou réparer aucune église, ou pour l'entretien d'aucun prêtre, à moins qu'il ne le juge à propos, et qu'il ne se soit engagé volontaire-

ment à le faire. Il ne doit être établi dans cette province aucune secte religieuse préférablement à une autre; et il est défendu de priver aucun habitant protestant de ses droits civils, seulement à cause de ses opinions religieuses. L'observation du dimanche est de rigueur. On a le droit d'arrêter tout voyageur qui va ailleurs qu'aux lieux de culte, et de le conduire devant les officiers de justice. Il en est de même ce jour-là pour les voitures; mais cette loi est aujourd'hui beaucoup moins observée.

Le gouverneur Belcher établit un collége dans cette province à Prince-Town, en 1746. Ce collége a le pouvoir de donner les mêmes degrés que les universités d'Oxford et de Cambridge. Avant la guerre entre la Grande-Bretagne et les Colonies, il y avoit généralement ici de 80 à 100 étudians, qui venoient de toutes les parties du continent, quelques-uns même des extrémités du pays. En général, l'éducation du peuple est moins soignée dans cet Etat que dans les autres, et on trouve qu'il y est plus ignorant.

PENSYLVANIE.

ÉTENDUE. SITUATION.

Long. 100 l. { Entre } 77 et 83e d. de long. O.
Larg. 52 { les } 39 et 42e d. de lat. N.
Contenant 1,667 lieues carrées.

Limites.

CETTE province est bornée à l'E. par la Delaware, qui la sépare de la Nouvelle-Jersey; au N. par la Nouvelle-York et le lac Erié; au N. O. par une partie du lac Erié, où il y a un bon port; à l'O. par le territoire nord-ouest et une partie de la Virginie; au S. par une partie de la Virginie, du Maryland et de la Delaware. Cet Etat a la forme d'un parallélogramme.

L'extrémité nord-ouest contenant environ 202,000 acres, a, depuis peu, été vendue par le congrès à cet Etat.

L'Etat de Pensylvanie contient les comtés suivans, au nombre de 23.

COMTÉS.	VILLES CAPITALES.
Philadelphie	PHILADELPHIE, au 40e d. lat. N.
Chester	West-Chester.
Delaware	Chester.
Bucks	Newtown.
Berks	Reading.
Northampton	Easton.
Lancastre	Lancastre.
York	York.
Cumberland	Carlisle.
Montgomery	Norriston.
Dauphin	Harrisbourg.
Luzerne	Wilksbourg.
Northumberland	Sunbury.
Franklin	Chamberstown.
Bedfort	Bedfort.
Huntingdon	Huntingdon.
Mifflin	Louisbourg.
Westmoreland	Greensbourg.
Somerset	*Point.*
Lafayette	Union.
Washington	Washington.
Allegany	Pittsbourg.
Lycoming	*Point.*

Fleuves et rivières. — Les rivières sont la Delaware, la Schuylkill, la Susquehannah, Youghiogany, Monongahela et l'Allegany. La *Delaware*, dont l'entrée (appelée baie de Delaware) située entre le cap Henlopen et le cap May, est navigable pour des vaisseaux de toute espèce jusqu'à Philadelphie, et pour des sloops jusqu'aux cascades de Trenton, à 52 lieues de la mer. On entre dans le fleuve proprement dit, à Bombay-Hook, 6 lieues et demie plus haut, où il a une lieue et demie de largeur. La *Schuylkil* se jette dans la Delaware, au-dessous de

Philadelphie. La *Susquehannah* naît par sa branche N. E. des lacs Otsego et Otègo, reçoit ensuite la Tyoga, est navigable fort loin, et se jette dans la baie de Chesapeak. La *Monongahela* et l'*Allegany* se réunissent pour former l'Ohio. La première reçoit la rivière de Cheat et la Yohogany. Ces rivières et les nombreuses baies et criques de la baie de Delaware, susceptibles de contenir les plus grandes flottes, rendent cette province très-propre à faire un commerce intérieur et étranger.

Climat, air, sol et aspect du pays. — L'aspect du pays, l'air, le sol et ses productions ne diffèrent pas beaucoup de ceux de la Nouvelle-York. S'il y a quelque différence, c'est en faveur de cette province. L'air est doux et clair. Les hivers durent depuis décembre jusqu'en mars, et sont si froids et si durs, que la rivière Delaware, quoique fort large, est souvent gelée. Les mois de juillet, août et septembre, sont d'une chaleur insupportable; mais le pays est rafraîchi par de fréquentes brises. Il est à remarquer qu'en général, dans toutes les parties des plantations anglaises, depuis la Nouvelle-York jusqu'à l'extrémité méridionale, les forêts sont remplies de vignes sauvages de trois ou quatre espèces, toutes différentes de celles que nous avons en Europe. Mais, soit de quelque défaut dans leur nature, ou dans celle du climat ou du sol où elles croissent, ou, ce qui est beaucoup plus probable, de la faute des habitans, elles n'ont encore produit aucune espèce de vin qui mérite d'être cité. Les Indiens en font cependant une sorte de vin dont ils se régalent. Il faut aussi remarquer, au sujet du bois de ces colonies, que, dans le midi, il n'est pas si bon pour la construction des vaisseaux que celui des provinces septentrionales. Plus on avance vers le S., moins le bois est compacte, et plus il se fend aisément. Ainsi, ce qui le rend moins propre à la bâtisse des navires, le rend plus propre à faire des douves.

Histoire, gouvernement, établissement, popula-

tion et principales villes. — Ce pays, sous la dénomination de Nouveaux-Pays-Bas, étoit autrefois au pouvoir des Hollandais et des Suédois. Mais quand ces nations furent chassées de la Nouvelle-York par l'amiral anglais Penn, qui, de concert avec Venables, avoit conquis l'île de la Jamaïque (sous les auspices de Cromwel), cet amiral, rentré en grace auprès de Charles II, obtint de ce monarque la promesse de la concession de ce pays. A sa mort, son fils, le célèbre trembleur, ou quaker, profita de cette promesse, et, après beaucoup de sollicitations à la cour, fut assez heureux pour en obtenir l'exécution. Quoique, comme auteur et théologien, Penn ne soit guère connu que de ceux de sa secte, sa réputation, dans une sphère non moins respectable, est universelle chez toutes les nations civilisées. Les circonstances du temps engagèrent un grand nombre d'individus à le suivre dans ses nouveaux établissemens, pour éviter les persécutions auxquelles les *quakers*, comme les autres sectaires, étoient exposés; mais c'est à sa sagesse et à son habileté qu'ils furent redevables de cette charte de priviléges qui mit cette colonie sur un pied si respectable. Il fonda la Pensylvanie en 1683. La principale et unique base de toutes les institutions de ce grand homme, est toujours la liberté civile et religieuse dans sa plus grande latitude. Il étoit non-seulement permis aux chrétiens de toutes les dénominations, de vivre sans être molestés dans la colonie, mais ils pouvoient même avoir part au gouvernement. Aucune loi ne pouvoit être faite sans le consentement des habitans. Les affaires même de simple bienveillance, qui font partie des loix de bien peu de nations, furent soumises par Penn à des réglemens. Une cour exprès constituée devoit prendre en considération les affaires des veuves et des orphelins. Les procès ne devoient pas être sujets aux délais et aux chicanes de la loi, mais décidés par des arbitres sages et probes. Sa bienfaisance et sa générosité s'étendirent aussi jusqu'aux nations indiennes. Au lieu de profiter des droits de sa concession, il acheta à ces

sauvages les terres qui lui étoient concédées jusqu'à la Susquehannah et au-delà, jugeant qu'ils en étoient les propriétaires primitifs, et qu'ils y avoient le plus ancien droit. En un mot, si Guillaume Penn étoit né en Grèce, on auroit placé sa statue à côté de celles de Solon et de Lycurgue. Il mourut en 1718, en Angleterre, emportant les regrets et l'estime de tous ceux qui avoient eu à traiter avec lui. Sa colonie fut la seule pour l'établissement de laquelle il n'y eut point de sang répandu. Ses loix, fondées sur les bases solides de l'équité, sont encore en vigueur; et, pour preuve de leur efficacité, il suffira de dire que les terres s'y vendirent depuis peu 300 fr. les 100 acres, avec une redevance de 5 fr., au lieu qu'elles se vendoient autrefois 500 fr. les 1,000 acres, avec une redevance de 24 s. par 100 acres. Près de Philadelphie, avant le commencement de la guerre avec la mère-patrie, les terres se louoient 24 fr. l'acre, et même à quelques lieues de cette capitale, elles se vendoient au denier 20 (20 fois la rente).

Dans l'espace de quelques années, la Pensylvanie reçut plus de nouveaux habitans que toutes les autres colonies ensemble. Il y a des établissemens sur les principales rivières, et le pays est cultivé à plus de 50 lieues au-dessus de Philadelphie. Dans la grande convention tenue à Philadelphie dans l'été de 1737, on estima le nombre des habitans de la Pensylvanie à 360,000. En 1790, il se montoit à 434,373, y compris 3,737 esclaves; mais, depuis cette époque, ce nombre est fort augmenté.

Les Pensylvaniens sont durs, industrieux, et la plupart aisés, quoiqu'il y ait peu de propriétaires territoriaux que l'on puisse regarder comme riches; mais, avant la guerre civile, ils étoient tous bien logés, bien nourris, et, selon leur état, bien vêtus; et cela, au plus bas prix, parce que la classe inférieure manufacturoit elle-même la plupart de ses habits, tant en toiles qu'en étoffes de laine.

TOPOGRAPHIE.

Villes principales.

Philadelphie, qui est plus belle qu'aucune ville de l'Amérique, et qui, pour la régularité, n'est égalée par aucune cité de l'Europe, éclipse les autres villes des Etats-Unis et mérite principalement notre attention. Elle fut bâtie d'après le plan du fameux Penn, fondateur et législateur de cette colonie. Elle est située à 40 lieues de la mer, suivant le cours de la baie et de la rivière, et à environ 20 lieues en ligne directe, par la latit. de 39 d. 57 m. N., et la longit. de 75 d. 8 m. O., entre deux rivières navigables, la Delaware, à l'O., à un endroit où cette rivière a plus d'un tiers de lieue de largeur, et la Schuylkill, à l'E. qu'elle réunit au-dessous à une lieue deux tiers. Ces deux rivières laissent entr'elles un espace de deux tiers de lieue. Selon le plan du fondateur, on devoit bâtir sur la rive des deux rivières, jusqu'à ce que les maisons vinssent à se joindre graduellement en arrière, et à se réunir de manière à former une ville étendue de l'E. à l'O. Mais on a préféré de bâtir d'abord sur la Delaware, d'y former des cales ou espèces de rectangles, projetés en avant dans la rivière sur lesquels on a construit des maisons et des magasins. Ces jetées qu'on nomme *warfs*, très-commodes à la vérité pour les embarcations et où les vaisseaux se placent aussi près qu'on le desire, obstruent la communication le long du rivage du fleuve à cause de l'irrégularité de la position des magasins, en sorte qu'il n'y a pas de quais proprement dits. La Schuylkill étant à une trop grande distance de la Delaware, la ville s'est étendue le long de cette dernière au N. et au S., où elle a presqu'une lieue de longueur; tandis que dans le milieu elle ne s'étend pas à un tiers de lieue. Presque toutes les rues de Philadelphie se coupent à angles droits. Celles qui s'étendent de l'E. à l'O. originairement au nombre de neuf principales, portent le nom des arbres que les premiers colons y trouvèrent à leur arrivée, excepté la grande rue vers le milieu de la ville où se tient le marché le plus considérable, le plus beau et le plus digne d'attention par l'abondance, l'ordre et la propreté admirable qui y règnent; la partie de la ville qui est bâtie s'étend à peine jusqu'à cette rue, où il doit y avoir une grande place publique. On ne présume pas que l'autre côté

vers la Schuylkill puisse être bâti. *Broad street* a 113 pieds de largeur; la grande rue du marché 100 pieds; celle du Mûrier 60, les autres 40 et 30; elles sont bien pavées, la plupart garnies de trottoirs de chaque côté, avec des poteaux pour les défendre de l'approche des voitures. Les maisons sont toutes bien bâties en brique; un petit nombre a des arbres sur le devant. La partie la plus irrégulière, où les maisons et les magasins sont plus serrés, est le bord de la Delaware ou *water street* (rue de l'eau); c'est-là que des immondices, des débris de substances végétales et animales en putréfaction, jointes aux exhalaisons de la vase fangeuse qui se trouve exposée aux rayons d'un soleil ardent en été, à marée basse, le long des *wharves* ou *cales* en bois, répandent une odeur infecte, sur-tout après le coucher du soleil. C'est toujours dans ce quartier le plus commerçant, ainsi qu'à New-York, Baltimore, Norfolk, etc. qu'a commencé la fièvre jaune (1). Si l'on avoit suivi le plan du fondateur, on auroit fait un quai le long du rivage, planté d'avenues d'arbres, où est aujourd'hui *Water street*, et on auroit évité les causes d'insalubrité qui s'y trouvent réunies.

Si Philadelphie est la plus belle ville des États-Unis, et l'une des plus belles du monde, le voyageur regrette toujours de n'y pas trouver une place publique (on ne peut pas regarder comme telle le jardin de la maison d'Etat), et il s'étonne de voir les cimetières dans son enceinte. Ses espèces de quais sont étroits. Le principal édifice est la maison d'Etat ou le palais, situé dans *Chesnut-Street*, où siégeoit le congrès avant d'aller à la ville fédérale, en 1800. Elle est bâtie en briques, a une belle apparence, et offre trois corps de logis

(1) Cette maladie qu'on a nommée fièvre de la Barbade, fièvre maligne des Indes Occidentales, *typhus icteroïde*, est de la nature des fièvres ardentes bilieuses, avec plus ou moins de complication de putridité gastrique. La couleur jaune de la peau qui succède ordinairement à des vomissemens, qu'on a de la peine à arrêter, et dont les matières rejetées ont souvent la couleur de marc de café, lui a fait donner dans ces pays, le nom de fièvre jaune; très-souvent les hémorragies par les ouvertures naturelles, l'extravasation du sang sous la peau et son issue par les pores de la bouche, de la langue, des lèvres, etc. ajoutent au danger, et jettent les malades dans un état déplorable; c'est alors qu'on l'a appelée *mal de Siam*. Elle a paru huit fois à Philadelphie depuis la fondation de cette ville. L'épidémie de 1793, y a emporté 4,048 personnes; celle de 1797 presqu'autant, et en 1798 environ 5,000. (Essai sur la fièvre jaune, présenté à la société de l'école de médecine de Paris, par Louis Valentin, en l'an 9.)

ou pavillons snr une même ligne. Le corps législatif de Pensylvanie, les tribunaux, la cour suprême et les jurisdictions particulières, etc., y tiennent leurs séances. L'extrémité occidentale est destinée à celles de la société philosophique américaine, et l'on y voit un muséum d'histoire naturelle curieux pour ce pays-là, appartenant à M. Peal.

Au côté opposé de cette extrémité, ou de l'aile droite, est la bibliothèque publique, établie par *Franklin*, dont on voit la statue en marbre blanc, dans une niche au-dessus de la porte en-dehors. Il y a plusieurs églises élégamment bâties; un hôpital bien situé et très-bien administré; une maison de travail pour les pauvres, l'un et l'autre hors de la ville actuelle; une université, un collége de médecine, deux théâtres (1), trois marchés et une grande prison, qui, par sa propreté, sa distribution, l'ordre extraordinaire et admirable qui y règne, pourroit passer pour une espèce de couvent. On y a joint nne maison de correction, avec des cours spacieuscs et des ateliers dc différentes mannfactures. On ne trouve nulle part nne prison aussi sagement gouvernée.

Par un dénombrement en date du 19 août 1791, la ville de Philadelphie renfermoit 42,520 habitans. La fièvre de l'antomne de 1793 en a enlevé près de 5,000; celle de 1798 presqu'autant; dans l'année précédente un peu moins, et en 1799 environ le même nombre. Cependant, la popnlation s'élève peut-être à présent au-delà de 50,000. L'ex-duc de Liancourt, dans son voyage, a porté le nombre des habitans à 70,000.

Jedidiah Morse, dans son dictionnaire *the american gazeteer* 1797, dit que leur nombre actuel peut être estimé à environ 55,000 : cet auteur est natif et habitant des États-Unis. On y compte 16 à 1700 familles de quakers, qui sont, en général, les plus zélés et les plus constans promoteurs de tous les objets d'utilité publique : ils sont à la tête de presque tous les établissemens.

Azylum. Cet établissement a été formé par MM. *Talon* et de *Noailles* au commencement de 1794, sur la rive

(1) L'un des deux, bâti en briques, est bien distribué dans l'intérieur, mais trop petit; l'autre en bois a été construit le premier, et n'est presque d'aucun usage. Les spectateurs ont l'habitude dans toutes les villes, de fumer, de boire de la bière, du vin, de manger dans les entr'actes comme dans une taverne. (*Valentin.*)

droite de la Susquehannah. Il n'a rien d'intéressant que parce qu'il a été fondé par des Français.

Azylum contient 40 à 50 maisons. Plusieurs lots sont en partie défrichés, et quelques familles d'ouvriers sont venues augmenter le nombre des premiers habitans. Quoique cet établissement soit dans un état précaire, on a lieu d'espérer qu'il prospérera, ce qui dépend de plusieurs circonstances (1). On eût pu, sans doute, choisir un lieu plus convenable, mais tel qu'il est, il peut obtenir de grands avantages. La terre, assez médiocre derrière la ville, est excellente près de la rivière et sur la crique Loyal-Sock, où il y a de riches prairies et de très-beaux bois de bonne qualité. Les terres de la compagnie se vendent d'un dollar à deux dollars et demi l'acre (2). Le prix de celles de la ville d'Azylum est de dix dollars. Le lin y réussit très-bien. On y fait beaucoup do sucre d'érable, du goudron, de la potasse. On a établi des moulins à bled et à scie sur Loyal-Sock. Les transports et le commerce se font à Wilkesbarré par la branche-nord de la Susquehannah, au moyen de laquelle toutes les marchandises venant de Philadelphie arrivent à Azylum.

Banques. — Trois banques sont établies à Philadelphie, la banque du Nord, la banque des Etats-Unis et la banque de Pensylvanie. Celle du Nord, la plus ancienne du continent, appelée aussi banque des Quakers, a été incorporée, par un acte du congrès, en date du 1er avril 1782, et sa charte accordée par l'État de Pensylvanie, est datée du 17 mars 1787. Son capital est restreint à . . . . . 2,000,000 doll.

L'acte d'incorporation de la banque des Etats-Unis, a été approuvé par le congrès, le 25 février 1791. Son capital est limité à 10,000,000

La loi pour la banque de Pensylvanie est du 30 mars 1795, et son capital ne doit pas excéder 3,000,000

Total des trois banques 15,000,000

Les capitaux des autres banques du continent,

(1) La Rochefoucauld.
(2) Un acre est un peu plus d'un arpent.

montent à environ 5 millions. Un cinquième du capital du papier-monnoie de la banque des Etats-Unis appartient au gouvernement national ; par cette raison, chaque citoyen y est associé en seconde main, parce qu'il paye une proportion de taxe aux fonds publics, de laquelle résulte cette cinquième portion. On a émis une masse énorme de papier dans la ville de Philadelphie ; cet abus a fait augmenter le prix des ouvriers, qui est excessif, ainsi que les dépenses pour la nourriture. Un ancien citoyen de Philadelphie a observé, dit *Callender* (1), que si on établissoit dans cette ville une autre banque, on payeroit bientôt une botte d'asperges un dollar. Cet écrivain prie, au nom de tout ce qui est sacré, ceux qui auroient le desir d'émigrer, de comparer les détails de son ouvrage (qu'il espère de voir parvenir en France et en Angleterre) avec ce jargon : *De la facilité particulière avec laquelle on peut élever une famille en Amérique*, de ne pas envier le bonheur de résider dans une ville maritime.

Si les capitaux des trois banques, dit-il, s'étoient étendus collectivement à 3 ou 4,000,000 de dollars, elles auroient pu être utiles. Le gouvernement de la Pensylvanie tire un revenu considérable de sa banque, qui défraye, dit-on, toutes ses dépenses. Le congrès n'y gagne que 45,000 dollars.

Des 10,000,000 de capitaux pour fonder la banque des Etats-Unis, 2,000,000 de dollars ont été avancés par le gouvernement, en vertu d'une clause de la charte. Dans le rapport annuel du trésor au congrès, on y établit que la part du gouvernement dans les dividendes, est de 160,000 dollars. Les 2,000,000 de dollars ont été empruntés à 6 pour 100 de la banque même : ainsi, après avoir ôté 120,000 dollars d'intérêt, le profit net, comme il est rapporté, est seulement de 40,000.

De ces observations prises parmi beaucoup d'autres

(1) *Thompson Callender*, Esquisse sur l'Histoire de l'Amérique. Philadelphie, 7§8.

que nous omettons, il résulte que, quoique les banques aient favorisé l'extension du commerce, le trop grand nombre de leur papier en circulation, et l'usure monstrueuse à laquelle ils ont donné carrière, ont rendu beaucoup de personnes insolvables dans Philadelphie. En augmentant d'abord du double le prix du travail, ils ont physiquement empêché la maturité ou plutôt la naissance des manufactures d'Amérique. D'après la rareté des bras dans ce pays, le prix du travail sera toujours plus haut qu'il n'est en Europe, en proportion de celui des vivres.

Depuis 1795, la rareté du numéraire augmente dans les Etats-Unis, non-seulement à cause des avances considérables pour le montant des denrées d'exportation, mais parce qu'il n'y a aucun impôt sur ces mêmes denrées, ni sur les terres incultes, dont les agioteurs ont horriblement trompé les Européens; ce qui en a fait tomber la valeur, principalement dans les pays de l'ouest, parce que les articles d'importation qui sont fortement taxés, sont plus communément consommés par les habitans des villes maritimes que par ceux des campagnes; d'où il suit que les 50 à 60,000 habitans de Philadelphie payent trois fois autant d'argent au gouvernement que les quatre comtés de l'O. de la Pensylvanie, les Etats de Vermont, du Tennessée et du Kentucky ensemble; que la classe des cultivateurs jouit tranquillement des profits d'une immense exportation, tandis que le fardeau de la dépense publique est presqu'entièrement supporté par les manufacturiers et les consommateurs. Pour remédier à ces divers inconvéniens, et à raison des progrès rapides de l'agriculture, Callender, qui est habitant de Philadelphie, pense qu'il faudroit réprimer la multiplication énorme du papier-monnoie; qu'il n'y a pas de moyen plus simple, plus expéditif ni moins fâcheux pour les individus, que d'abolir tous les billets ou notes au-dessous de 50 doll. en accordant un intervalle convenable pour prévenir une secousse trop subite dans l'état de la circulation; qu'il faudroit aussi prendre des mesures pour

la suppression de l'usure; et que ce n'est qu'en arrachant les épines par la racine, et en formant des réglemens complets, qu'on rétablira la solidité et la sûreté du commerce. La coutume d'exiger des intérêts si énormes s'est tellement fortifiée, et ceux qui font aujourd'hui ce trafic sont si nombreux, qu'on ne regarde pas comme une chose honteuse et déshonorante de donner ou de recevoir 30 pour 100, et même au-delà.

Il ajoute que, tant qu'on n'aura pas remédié à ces deux maux, on doit entièrement abandonner toute espérance d'établir des manufactures dans les Etats-Unis. On a développé l'importance de cet objet dans un avertissement de la dernière édition de *Shakespear*. On y déclare «que l'indépendance des Etats-Unis ne peut être assurée tant qu'ils ne seront pas capables de s'affranchir, plus qu'actuellement, de la nécessité d'importer des manufactures d'Europe. Il est ridicule et humiliant, dit l'écrivain, que nous soyons obligés d'envoyer si fréquemment à 4,000 milles pour une paire de couvertures, un canif, un pseautier et une main de papier. Cette situation, si peu naturelle et si absurde, ne peut durer long-temps, et le plutôt que nous y remédierons et que nous la ferons cesser, sera le mieux. C'étoit la politique constante de la Grande-Bretagne, de river les fers de ce pays, en étouffant ses manufactures dans leur berceau.... etc. Ces considérations prouvent qu'il est temps que nos manufactures d'Amérique soient encouragées et prennent de la consistance (1); car, dans vingt ans, nous égalerons la population de l'Angleterre....».

(1) Il y a plusieurs papeteries en Amérique, mais le papier y est fort mauvais en général; en les augmentant on en diminueroit le prix, et les imprimeurs étendroient leur commerce; car la plupart des livres viennent d'Angleterre. Ils impriment, principalement, une prodigieuse quantité de gazettes. (Voyez ce que nous en avons dit en parlant de la Nouvelle-Angleterre.) Quant à quelques autres manufactures qu'on a essayé d'établir, nous avons su, pendant les cinq années de notre résidence, que les unes ont été abandonnées, tant par la cherté de la main-d'œuvre que par le défaut de fonds des compagnies, et que plusieurs autres ont été incendiées aussi-tôt après leur établissement. (*Valentin.*)

Curiosités. — Dans le N. de la Pensylvanie, il y a une crique, nommée *Oilcreek*, qui se jette dans l'Allegany, à la source de laquelle sort une grande quantité d'huile bitumineuse : c'est le pétrole. On remarque aussi trois grottes ou caves curieuses, surtout celle de Swetara, dans le comté de Lancastre, et près de la rivière Tyoga, sur une montagne, les restes d'une ancienne fortification de forme circulaire, environnée de retranchemens, dont les Indiens ignorent entièrement l'origine.

Commerce, institutions et constitution. — Il y a dans la ville de Philadelphie nombre de riches négocians, ce qui n'est pas du tout suprenant, quand on considère le vaste commerce qu'elle fait avec les colonies anglaises, espagnoles, françaises et hollandaises de l'Amérique; avec les Açores, les îles Canaries et de Madère, la Grande-Bretagne, l'Irlande, l'Espagne, le Portugal et la Hollande. Outre le trafic des Indiens, les grains, les provisions et les productions de toutes espèces de la province, que l'on fait descendre des deux rivières sur lesquelles la ville est commodément située, les Allemands établis dans l'intérieur du pays emploient plusieurs centaines de chariots à quatre chevaux pour apporter à ce marché les productions de leurs fermes. En 1749, il entra dans ce port 303 vaisseaux, et il en sortit 291 ; mais, en 1786, les registres de la douane portent le nombre des vaisseaux à 910 ; en 1795, à 1,620, et il en sortit 1,789. En 1796, il en entra 1625, et il en sortit 1685.

Les marchandises que l'Angleterre envoyoit autrefois en Pensylvanie, d'après un apperçu de trois ans, montoient annuellement à 14,664,000 francs. Celles exportées dans la Grande-Bretagne et dans d'autres marchés, outre le bois de charpente, les vaisseaux construits pour vendre, la mine de cuivre, et le fer en saumons et en barres, consistoient en grains, fleurs et plusieurs sortes de viandes, et, d'après le même apperçu, étoient estimées à 16,932,000 francs. Depuis l'indépendance de la colonie, le nouveau droit

de 2 $\frac{1}{4}$ pour 100 sur les importations, *ad valorem*, c'est-à-dire, sur leur valeur, a produit, depuis le 1er mars jusqu'au 1er décembre 1784, 3,168,000 francs, ce qui est équivalent à 76,082,000 fr. d'importations. L'Etat de Pensylvanie fait plus de commerce que les autres. Ses produits sont une très-petite partie des exportations du port de Philadelphie. La valeur des exportations de cette ville a été, en 1792, de 3,820,652 dollars; en 1793, de 6,958,336; en 1794, de 6,643,890; en 1795, de 11,518,260; en 1796, de 17,549,141 dollars.

Il y avoit, à Philadelphie, une académie qui avoit été très-encouragée par des souscriptions de l'Angleterre et de l'Ecosse, et qui, avant la guerre civile, promettoit de devenir un beau séminaire de sciences. On lui a donné maintenant le titre d'*université*; ses fonds ont été en partie fournis par l'Etat, et en partie tirés de l'ancien collége. En 1767, on fonda à Lancastre un collége qui, en honneur du docteur Franklin, fut appelé collége de Franklin.

Outre plusieurs belles institutions dans cette ville, il y en a une qui mérite particulièrement notre attention, c'est la *société pholosophique américaine tenue à Philadelphie, pour les progrès des connoissances utiles*. Cette société fut formée le 2 janvier 1769, par la réunion de deux autres sociétés littéraires qui avoient subsisté pendant quelque temps à Philadelphie, et fut érigée en corps politique, avec les pouvoirs, priviléges et immunités nécessaires pour répondre aux fins estimables qu'elle avoit originairement en vue, le 15 mars 1780, par une charte que lui accorda la république de Pensylvanie. Cette société a déjà publié quatre excellens volumes de ses recherches, l'un en 1771, l'autre en 1786, le troisième en 1793, et le quatrième en 1798. En 1771, elle étoit composée de 300 membres, et plus de 120 y ont depuis été agrégés: une grande partie consiste en étrangers de l'Europe de la première distinction. C'est une preuve évidente de l'augmentation de considération et des progrès de cette société, qui a eu

pour présidens *Franklin*, *Rittenhouse*, et maintenant *Jefferson*.

Ce fut à Philadelphie que le congrès général de l'Amérique s'assembla en septembre 1774; et il y continua principalement ses séances jusqu'à ce que les troupes britanniques se fussent rendues maîtresses de la ville, le 26 septembre 1777. Mais en juin 1778, les troupes anglaises se retirèrent à New-York, et Philadelphie redevint la résidence du congrès.

En 1776, les représentans des hommes libres de la Pensylvanie s'assemblèrent en convention générale à Philadelphie, et convinrent du plan d'une nouvelle constitution pour cette colonie. Ils arrêtèrent que la République, ou Etat de Pensylvanie, seroit à l'avenir gouvernée par une assemblée des représentans des hommes libres de ladite République, par un président et un conseil; que le pouvoir législatif suprême seroit remis entre les mains d'une chambre des représentans des hommes libres de la République, ou Etat de Pensylvanie; que le pouvoir exécutif suprême seroit confié à un président et à un conseil de douze; que tout homme libre de 21 ans, ayant résidé en Pensylvanie un an avant le jour de l'élection des représentans, et payé les taxes publiques pendant ce temps, auroit le droit d'électeur, et que les fils de francs-tenanciers, de 21 ans et au-dessus, auroient le droit de voter, quoiqu'ils n'eussent pas payé de taxes; que la chambre des représentans des hommes libres de cette République seroit composée des hommes les plus notables par leur sagesse et leur vertu, choisis d'entre les hommes libres de chaque ville et de chaque comté de cette République respectivement; que personne ne seroit éligible pour aucune ville ou comté, à moins d'avoir résidé pendant deux ans dans ladite ville ou comté immédiatement avant l'élection, et qu'aucun membre, tant qu'il le seroit, ne pourroit avoir aucun emploi, excepté dans la milice; qu'aucun individu ne pourroit être élu membre de la chambre des représentans des hommes libres de cette République, pour plus de

quatre ans sur sept ; que les membres de la chambre des représentans seroient choisis au ballottage annuellement, et seroient appelés l'*assemblée générale des représentans des hommes libres de la Pensylvanie*, et auroient le pouvoir de choisir leur président, le trésorier de l'Etat et leurs autres officiers ; de préparer des bills et de les passer en loix, de redresser les griefs, de mettre en accusation les criminels d'Etat, et tous les autres pouvoirs nécessaires à la législature d'un Etat ou d'une République libre ; que les délégués pour représenter la Pensylvanie en congrès, seroient choisis tous les ans au ballottage dans l'assemblée générale des représentans ; que le conseil exécutif suprême de cet Etat seroit composé de douze personnes, choisies par les hommes libres de Philadelphie et des différens comtés de la Pensylvanie ; que le président et le vice-président de ce conseil seroient élus annuellement ; que le président, et en son absence le vice-président et le conseil, dont cinq membres seroient compétens pour faire les affaires, auroient le pouvoir de nommer et de commissionner des juges, des officiers de la marine, un juge de l'amirauté, un procureur-général, et d'autres officiers civils et militaires ; que le président seroit général en chef de toutes les forces de l'Etat, mais ne commanderoit pas en personne, à moins que le conseil ne le jugeât convenable, et que ce ne seroit que selon son bon plaisir ; que tous les procès seroient décidés par jurés, et que la liberté de la presse et de la parole ne seroit point restreinte ; que tous les officiers publics seroient obligés de déclarer qu'ils croient en un Dieu, créateur et gouverneur de l'univers, qui récompense les bons et punit les méchans, et de reconnoître également que l'Ancien et le Nouveau-Testament sont d'inspiration divine. Il y avoit une infinité d'autres particularités dans ce plan de gouvernement, dans lequel il étoit aussi arrêté que les hommes libres de cette République et leurs fils, seroient armés et exercés pour sa défense, d'après les réglemens, restrictions et exceptions que l'assemblée générale jugeroit

à propos de faire, réservant toujours aux soldats le droit d'élire leur colonel et tous leurs officiers, de la manière et aussi souvent que l'assemblée générale l'ordonneroit. Les hommes libres doivent aussi élire annuellement, par la voie du ballottage, deux personnes par ville et par comté, qui seront appelées *conseil des censeurs*, pour examiner la conduite des pouvoirs législatif et exécutif. En 1790, une convention fit la constitution qui existe aujourd'hui. Elle divise les pouvoirs comme celle des autres Etats. La législature est composée d'une chambre des représentans et d'un sénat. Les représentans sont élus par comté, excepté ceux de Philadelphie, qui sont élus par les citoyens même de la ville. Ils sont choisis tous les ans. Ils ne doivent pas excéder le nombre de cent. Le sénat est élu pour quatre ans, et un quart des sénateurs est renouvelé chaque année. Les sénateurs sont élus par districts, et les districts sont formés des différens comtés, à raison de la population; mais chaque district ne nomme pas plus de quatre sénateurs. Le gouverneur est élu pour trois ans, et ne peut pas être continué plus de neuf ans sur douze. Le pouvoir judiciaire est réparti en cinq différens tribunaux. Les juges sont nommés par le gouverneur, et ne peuvent être destitués qu'en vertu d'une accusation de la chambre des représentans, jugée par le sénat, ou, s'il n'y a pas lieu à une accusation criminelle, par le gouverneur, sur la demande de deux tiers de chacune des deux chambres composant la législature. Les élections se font par scrutin dans cet Etat. Depuis l'époque de cette constitution, la tranquillité n'a été troublée que par une insurrection partielle dans l'ouest de la Pensylvanie, en 1794. Les habitans des comtés de la Fayette, de Westmoreland, de Washington et des Alleganis, s'opposèrent formellement à la levée de l'impôt sur les distilleries, sur le *whiskey* ou eau-de-vie de pêches. Une armée de 15,000 hommes marcha vers Pittsbourg, et l'insurrection cessa sans répandre une goutte de sang. Ce fut alors une occasion pour le général Washington

de mettre à l'épreuve l'attachement du peuple américain pour sa constitution, qui met au pouvoir du président la convocation des milices des États particuliers. En cas d'insuffisance, 80,000 hommes avoient ordre de se tenir prêts à marcher.

DELAWARE.

ÉTENDUE. SITUATION.

Long. 30 l. { Entre } 38° d. 29 m. 30 s. et 39° d. 54 m. de lat. N.
Larg. 12 { les } 77° d. 20 m. et 78° d. 8 m. de long. O.
Contenant 222 lieues carrées, 1,200,000 acres.

Limites.

Cet Etat est borné à l'E. par la rivière et la baie de Delaware et par l'Océan Atlantique; au S. par une ligne tirée de l'île de Fenewick, à l'O., jusqu'à ce qu'elle traverse ce qu'on appelle la ligne tangente qui le sépare de l'Etat du Maryland; à l'O. par la même ligne tangente passant au N. au-dessus de la péninsule, jusqu'à ce qu'elle touche la partie ouest du cercle territorial; et de-là au N. par le même cercle, avec un rayon de trois lieues vers la ville de Newcastle, qui sépare cet Etat de la Pensylvanie.

Il a tiré son nom du lord De-la-War, qui acheva l'établissement de la Virginie.

Il est divisé en trois comtés, qui sont subdivisés en *Hundreds*. Ces *Hundreds*, comme en Angleterre, signifient cent paroisses, qui ici n'existent pas encore. On a aussi appliqué cette subdivision à quelques autres Etats.

DIVISION.

COMTÉS.	VILLES CAPITALES.
Newcastle.....	Newcastle et Wilmington.
Kent.....	Douvre.
Sussex.....	Lewes.

Avant la révolution c'étoit un district qu'on appeloit les trois bas Comtés.

Rivières et criques. — Le côté oriental de ce petit Etat est coupé par un grand nombre de criques et de petites rivières qui versent leurs eaux dans le fleuve et la baie de Delaware; les principales sont *Brandywine* et *Christiana*, qui se réunissent au-dessous de Wilmington ; d'autres naissent au midi et à l'occident, telles que *Pocomoka*, *Wicomico*, *Nanticoke*, *Choptank*, *Chester*, *Sassafras* et *Bohemia*, qui se jettent dans la baie de Chesapeak. La navigation ne s'étend pas à plus de 9 à 10 lieues pour des navires de 50 à 60 tonneaux.

Aspect du pays, sol et productions. — L'Etat de Delaware est extrêmement bas, excepté les parties supérieures du comté de Newcastle. Les eaux stagnantes et marécageuses résultant du débordement des rivières, sont pernicieuses à la santé des habitans. L'agriculture y est dans un état florissant et poussée très-loin. Le blé y est de la meilleure qualité; le maïs, l'orge, l'avoine, le seigle, le lin, le sarrazin et les patates y sont abondans. Il y a aussi des belles prairies naturelles et artificielles. On rencontre quelques haies vives d'épines qui délassent la vue fatiguée des tristes clôtures ou *fences* de bois mort. Il est étonnant que les champs et enclos de ce pays n'en soient pas tous entourés avec un fossé fait au pied.

TOPOGRAPHIE.

Villes principales.

Wilmington est la ville la plus peuplée de l'Etat, sans en être la capitale; elle est située à deux tiers de lieue de la Delaware, à l'O. entre les eriques Christiana et Brandywine qui s'unissant au-dessous, se jettent dans la Delaware par une embouchure de 400 toises; c'est par cette communication que se font les exportations considérables en farine, en grains, papiers, fers, provisions salées, etc. Wilmington est bâtie presque tout en briques, assez régulièrement, sur le côté d'une colline élevée de 109 pieds au-dessus du niveau de la Delaware. Sa position en amphithéâtre en fait un lieu agréable et salubre. Il y a de 4 à 5,000 habitans, dont plusieurs parviennent au-dessus de l'âge de 60 ans. Une banque y a été établie en 1796. C'est un lieu de passage par terre du Maryland à Philadelphie, dont elle est distante de neuf lieues.

Douvre est le siége du gouvernement, elle est située sur la crique de Jones, à quelques milles de la Delaware; consiste en 100 maisons en briques qui forment quatre rues, lesquelles se coupent à angles droits.

Newcastle, à douze lieues au-dessous de Philadelphie, est située sur la *Delaware*. Elle fut établie en 1627, par les Suédois qui l'appelèrent Stockholm. Ensuite les Hollandais la prirent et la nommèrent Nouvelle-Amsterdam. Elle conserva ce nom, jusqu'à ce que les Anglais s'en fussent emparés. Elle contient environ 80 à 100 maisons; c'est le lieu où l'on s'embarque pour Philadelphie, et où l'on débarque lorsqu'on voyage par eau pour aller et venir de Baltimore. Deux paquebots sont tous les jours employés à cette navigation, et un stage conduit les passagers de Newcastle à Frenchtown, où l'on se rembarque sur la rivière d'Elk, à la tête de la Chesapeak : cette distance est de cinq lieues par terre.

Population. — Le nombre des habitans en 1790, étoit de 59,094 et de 8,887 esclaves.

Commerce et manufactures. — La farine forme l'objet le plus considérable d'exportation. Beaucoup de moulins situés sur la Brandywine qui fait mouvoir

dans son cours 60 à 80 usines, sont curieux par leur construction, qui est semblable à celle des moulins du pont de Londres, et de Paris près du Gros-Caillou. Tout s'opère sans qu'aucun ouvrier y mette la main. Il y a une manufacture de soie pour les bluttoirs, qui s'est très-étendue et perfectionnée; car tous les meûniers d'Amérique donnent la préférence à ces étoffes sur celles de laine. Des sloops arrivent à ces moulins, et y sont déchargés d'une manière très-expéditive. On a vu 1,000 boisseaux de blé portés au quatrième étage en quatre heures. Les navires arrivent avec la marée, s'en retournent au reflux suivant, chargés de 500 barils de farine, arrivent des moulins au port de Wilmington en moins d'une demi-heure et très-souvent la cargaison prise aux moulins est délivrée dans le même jour à Philadelphie. La situation de ces moulins est saine et agréable. Le premier y fut bâti il y a environ 55 ans. Il y a maintenant environ 40 à 50 maisons en pierres et en briques qui forment Brandywine.

Des bois de charpente et plusieurs autres articles sont aussi des objets d'exportation. La position avantageuse de cet Etat pour le commerce et la culture devroit augmenter sa population. A peine la moitié des terres est-elle cultivée. A la vérité elles sont couvertes d'eau en beaucoup d'endroits. Les exportations se sont montées en 1792, à 133,972 dollars; en 1793, à 93,559; en 1794, à 207,985; en 1795, à 158,041 dollars; et en 1796, à 201,142 dollars.

Histoire et constitution. — L'Etat de Delaware, d'abord habité par des Suédois en 1628, faisoit partie de la nouvelle Suède, devenue depuis nouvelle Jersey. Les Hollandais s'en emparèrent en 1656; puis le duc d'York, qui en fit la conquête, vendit la ville de Newcastle et un territoire de 4 lieues à Guillaume Penn, fondateur de la Pensylvanie. Ce pays fut divisé en comtés tels qu'ils sont encore aujourd'hui; mais à la révolution ils furent séparés de l'Etat de Pensylvanie.

La nouvelle constitution fut faite en 1776 et revue

en 1790. Le pouvoir législatif est partagé en deux chambres. Celle des représentans est composée de 21 membres, sept par comté, et est élue annuellement. Pour en être membre, il faut avoir 24 ans, posséder un bien libre, résider dans l'Etat depuis trois ans, et dans le comté par lequel on est élu, depuis un an. Le nombre des sénateurs est de neuf, trois par comté. Ils doivent être âgés de 27 ans, posséder un bien libre de 200 acres, ou une fortune connue de 1,000 fr. Même condition de résidence que pour être élu représentant. Les sénateurs sont élu pour trois ans; un tiers est renouvelé tous les ans. Le gouverneur, élu par ceux qui nomment le sénat et les représentans, l'est pour trois ans; et ne peut être continué plus de trois ans dans six. Il doit être âgé au moins de 30 ans, citoyen des Etats-Unis depuis douze, et de l'Etat depuis six.

Le pouvoir judiciaire est composé d'une cour de chancellerie et de plusieurs tribunaux inférieurs. Les juges sont nommés par le gouverneur et conservent leur place tant qu'ils se conduisent bien. Les juges de paix, nommés par le gouverneur, le sont pour 7 ans. Les voix pour l'élection du président et du vice-président des Etats-Unis, sont dans l'Etat de Delaware données par la législature.

La somme annuelle des impositions est de 13 à 15,000 dollars. Cet Etat est sans dette et sans trésor. (*La Rochefoucauld Liancourt.*) Son pen d'étendue le prive de grandes ressources. Le sénat avoit proposé que l'Etat de Delaware fût réuni avec la partie du Maryland qui est à l'orient de la Chesapeak, pour n'en faire qu'un seul Etat; cette demande n'a point été accueillie.

Les loix criminelles sont à-peu-près celles d'Angleterre.

TERRITOIRE NORD-OUEST DE L'OHIO.

ÉTENDUE. SITUATION.

Long. 300 l. { Entre } 37 et 50e d. de lat. N.
Larg. 233 { les } 83 et 100e d. de long. O.
Contenant 45,666 lieues carrées.

Limites.

CETTE vaste étendue de pays est bornée au N. par les limites nord des Etats-Unis ; à l'E. par les lacs et la Pensylvanie; au S. par le fleuve de l'Ohio ; à l'O. par le Mississipi. M. Hutchins, dernier géographe des Etats-Unis, estime que ce territoire contient 265,040,000 acres desquelles il y en a 45,040,000 sous l'eau. D'après cette déduction il en reste 220,000,000, appartenant au Gouvernement fédéral, excepté une bande étroite de terrein qui borde le midi du lac Erié et s'étend à 40 lieues à l'O. des limites de la Pensylvanie, qui appartenoit au Connecticut.

Mais il n'y a qu'une très-petite portion de ces terres qui a été achetée des Aborigènes, dont le congrès puisse disposer. On a déjà fait des établissemens sur celles où leur titre est éteint. Il y en a un à Marietta à l'embouchure du Muskingum, sous la direction de la compagnie de l'Ohio ; un autre entre les rivières Miami, sous la direction du colonel Symmes ; et Galliopolis, qui est un établissement français sur l'Ohio, à l'opposé de la rivière Kanhawa.

La partie de ce territoire à laquelle les Indiens ont renoncé, et qui a été organisée par le gouvernement de l'Union, est divisée en cinq comtés qui sont :

DIVISION.

COMTÉS.	QUAND ILS ONT ÉTÉ ÉRIGÉS.
Washington.....	Le 26 juillet 1788.
Hamilton.....	Le 2 janvier 1790.
Saint-Clair.....	Le 27 avril 1790.
Knox.....	Le 20 juin 1790.
Wayne.....	Le 1796.

Ces comtés ont été organisés avec des officiers civils et militaires. Le comté de St.-Clair est divisé en trois districts; savoir le district de Cahokia, le district de la prairie du Rocher, et celui de Kaskaskias.

Rivières. — Le *Muskingum* est une belle rivière coulant entre des rives si élevées qu'elle n'inonde jamais le pays des environs. Elle a 250 toises de largeur à l'endroit où elle entre dans l'Ohio, et est navigable pour de gros bateaux jusqu'aux *three-legs* (trois jambes), et pour les petits, jusqu'au lac qui est à sa source. De-là, il y a un portage d'un mille pour communiquer avec le lac Erié par la Cayahoga, qui n'est interrompue par aucune cascade. Du lac Erié, le chemin est bien connu pour aller à la rivière d'Hudson dans l'Etat de la Nouvelle-York. On a commencé, sur son embouchure, la ville de *Marietta*, ou le *campus Martius*, place publique élevée et fortifiée, par la compagnie de l'Ohio en 1788.

La *Hockhocking* ressemble au Muskingum, sans être aussi considérable. On trouve sur ses bords des carrières inépuisables de belles pierres de taille, de grands lits de terre, ou mine de fer, de plomb, de charbon, et des sources salées. On en a dernièrement découvert une à deux lieues et demie de la rivière Muskingum, appelée la *Big-Spring*, qui produit sur 10 gallons d'eau (le gallon fait quatre pintes) une bouteille de pinte de sel de la première qualité. On y trouve aussi de l'argile blanche et bleue, et du bol rouge.

Le Scioto est un fleuve plus grand que les rivières précédentes, et qui offre une navigation plus étendue. De grandes barques peuvent passer dans l'étendue de 65 lieues où l'on ne trouve qu'un portage d'une lieue un tiers jusqu'à la rivière Sandusky qui tombe dans le lac Erié, et qui offre une bonne navigation. C'est entre le Scioto et la Sandusky que se trouve la passe ordinaire du Canada à l'Ohio et au Mississipi, ce qui forme une des communications les plus étendues et les plus utiles que l'on puisse rencontrer dans aucun pays. Le cours du Scioto est doux et point interrompu par aucune cascade. Il déborde au printemps dans quelques endroits; ce qui est utile à de grandes plantations de riz naturel. On trouve dans les environs des sources salées, des mines de charbon, etc.

La *grande Miami*, formée de plusieurs branches considérables, dont une principale vient de l'O. dans le pays de Wabash, et une autre près de la source de la Miami qui se jette dans le lac Erié, se rend dans l'Ohio. Il n'y a qu'un portage très-court pour communiquer avec une autre branche de la rivière Sandusky, et elle peut s'embrancher aussi très-aisément avec le Scioto.

La *Wabash* est une belle rivière dont les bords sont élevés et très-fertiles, qui se rend dans l'Ohio par une embouchure de 270 toises de largeur, à 540 lieues au-dessous de Pittsbourg. Elle établit des communications immenses avec Ouiatanon, petit établissement français sur le côté occidental de la rivière Miami, le lac Erié, le détroit, les Illinois, etc. On a découvert une mine d'argent à 8 ou 9 lieues au-dessus d'Ouiatanon sur le côté N. de Wabash. Il y a aussi des sources salées et plusieurs autres mines.

Les rivières *aux Vases* et *Kaskaskias* se jettent dans le Mississipi.

L'*Illinois*, venant de l'E. se jette dans le Mississipi par une embouchure d'environ 400 toises de largeur, 58 lieues au-dessus de celle de l'Ohio, et six lieues au-dessus du Missouri. Ce fleuve, bordé de superbes et vastes prairies, établit une communication avec le

lac Michigan par la rivière Chicago, entre laquelle et l'Illinois il y a deux portages, dont le plus long n'excède pas une lieue un tiers. Le pays des Illinois est extrêmement fertile, abonde en mines de charbon, en sources et en étangs salés; en plusieurs espèces de beaux bois, de vignes sauvages qui produisent de bons raisins, de plantes médicinales et de teintures. Les colons français qui y sont établis font un assez grand nombre de tonneaux de vin avec ces raisins sauvages. Ces colons ont formé plusieurs villages dans une vallée délicieuse entre les rivières Illinois et Kaskaskias, qui, avec ceux de Ste.-Geneviève et de St.-Louis sur le côté O. du Mississipi, contenoient en 1771, 1,273 combattans.

Population. On n'a pu encore estimer qu'à-peu-près le nombre des habitans, ainsi qu'il suit :

	hab.	
Les Indiens étoient supposés se monter à	65,000	en 1792
Les habitans des établissemens de la compagnie de l'Ohio, à	2,500	. . *id.*
Du Colonel Symmes, à	2,000	. . *id.*
De Galliopolis (établissement français) situé sur l'Ohio vis-à-vis l'embouchure du grand Kanhaway (1), à	1,000	. . *id.*
De Vincennes et lieux vicinaux sur la Wabash, à	1,500	. . *id.*
De Kaskaskias et de Cahokia, à	680	en 1790
Au grand ruisseau, au village de St.-Philippe et de la prairie du Rocher, à	240	. . *id.*
TOTAL.	72,820	hab.

(1) *Galliopolis* a éprouvé beaucoup de contrariétés dans son origine à raison de la guerre entre les Etats-Unis et les Indiens. C'est cette même cause qui a empêché les établissemens sur le Scioto, projetés par M. Marnésia, ex-constituant, lequel est parti à la tête de plusieurs colons français en 1790. Ils arrivèrent en Virginie : une petite portion resta à Alexandrie avec le chef; plusieurs se dispersèrent; les autres furent à Pittsbourg. Les plus hardis descendirent l'Ohio, et essayèrent de commencer l'établis-

Depuis 1792 et sur-tout 1795, la population blanche y a augmenté.

Aspect du pays, sol et productions. — Les terres près des diverses rivières qui se déchargent dans l'Ohio, offrent une variété de sols et des situations agréables qui peuvent servir de bases à l'opulence d'un peuple agricole et manufacturier. Il y a une grande quantité de bois de charpente de différentes espèces parmi lesquels on trouve des arbres d'un grosseur prodigieuse; on trouva près du Muskingum un noyer noir dont la circonférence, à cinq pieds de terre, avoit 22 pieds, et un sycomore 44 pieds. Le *maple tree* ou érable à sucre, est un arbre précieux. Il n'en faut qu'un petit nombre pour fournir aux besoins d'une famille. C'est dans les mois de février et de mars que l'on *tape* les arbres à sucre, ou qu'on les perce pour y placer un tube ou conduit qui transmet le suc qui en découle dans un baquet ou vaisseau, d'où il est porté ensuite aux habitations pour y subir l'évaporation et la cristallisation ordinaire, comme pour la préparation du suc des cannes. Chaque arbre de grosseur plus qu'ordinaire rend environ dix livres de sucre, ce qui est relatif au sol, et sans beaucoup de travail.

Le coton y croît parfaitement, ainsi que d'autres productions indiquées en parlant des rivières. Il n'y a point de marais qui ne puissent être aisément saignés et desséchés, et convertis en prairies ou terres

---

sement que les incursions réitérées des Sauvages ne permirent pas de continuer; l'objet de M. de Marnesia ne pouvant être rempli, il prit le parti de repasser en Europe. Enfin Galliopolis fut fondée, non sur le Scioto, mais entre la rivière petit Scioto, et la Hockocking, jusqu'à l'opposite du grand Kanhaway, et plusieurs familles s'y rendirent après que le traité fut conclu entre le général Wayne et les nations Indiennes. Elle est dans le comté de Washington, sur le bord de l'Ohio et près d'une crique, à 100 lieues S. O. de Pittsbourg, en suivant le cours de l'Ohio. Il y avoit environ 100 maisons en 1798. Les droits des propriétaires n'étant pas solidement établis, (ceux qui vendent des terres aux Européens, n'en sont pas toujours les légitimes possesseurs) cette incertitude sera vraisemblablement, pendant long-temps, un obstacle à son accroissement.

arables. Les montagnes, quoique nombreuses, n'y sont pas assez hautes pour ne pas être susceptibles de culture. Ce terroir convient beaucoup à celle du bled, du riz, de l'indigo, du tabac, etc. La vigne y est extrêmement commune dans les bois.

Il n'y a point de pays plus abondant en gibier sauvage de toute espèce. On y voit des troupeaux innombrables de daims, de bisons, et de bestiaux dans les bois, où ils se nourrissent de l'herbe abondante qu'ils produisent, preuve incontestable de la fertilité du sol. Les dindons sauvages, les oies, les canards, les cygnes, les sarcelles, les pigeons, les perdrix, les faisans, etc., y sont en plus grand nombre que la volaille privée dans aucun endroit des anciens établissemens de l'Amérique.

Les rivières sont on ne peut pas plus poissonneuses, et plusieurs de leurs poissons d'une excellente qualité. Ils sont en général grands, quoique de différentes tailles. Le *Cat-Fisch*, poisson-chat, est le plus gros, a un gout exquis, et pèse de 6 à 80 livres (1).

Antiquités et curiosités. — Le nombre de forts antiques que l'on trouve dans ce pays occidental, fait l'admiration des curieux. Ils sont la plupart de forme oblongue, situés dans des endroits bien choisis et près de l'eau. On ignore quand, par qui et pour quelle fin ces forts ont été élevés. Ils sont sans doute de la plus grande antiquité ; car il n'y a point de différence visible pour l'âge et la grosseur entre les arbres qui croissent dans l'intérieur de ces forts et ceux qui sont en dehors, et d'ailleurs les naturels en ont perdu la tradition.

Le Doct. Cutler, qui a examiné attentivement les arbres sur ces forts, et qui pense qu'ils sont d'une seconde croissance, estime qu'ils ont été bâtis depuis plus de mille ans. Tant d'efforts sont le fruit d'un peuple beaucoup plus adonné au travail que la

(1) Journal du colonel Gordon. Morse, 3e édit.

race actuelle d'Indiens ; et on ne conçoit pas comment ces forts auroient pu être construits sans l'usage des outils de fer.

Forts. — Les postes établis pour la protection des frontières sauvages, les forts Lawrence, Wayne, Recovery, à la tête de la Wabash ; Défiance, sur la Miami du lac ; St.-Joseph, près du lac Michigan ; Franklin, sur la crique française ; Marietta et Harmar à la bouche du Muskingum ; Stuben, aux rapides de l'Ohio ; Lafayette, Hamilton, Washington, Knox, Jefferson, St.-Clair, et Vincennes. Huit de ces forts ont été construits dans le cours de la dernière guerre avec les Indiens. Le fort anglais Miami ayant été cédé aux Etats-Unis, forme le neuvième.

De quelques terreins cédés au gouvernement fédéral, il y en a un de six milles carrés au fort Wayne ; un autre de la même étendue, au fort Défiance ; un troisième de douze milles carrés au fort anglais sur la Miami du lac, et un quatrième de six milles carrés vers l'endroit où cette rivière se rend au lac Erié.

Si les Etats-Unis desirent prévenir d'autres guerres avec les Sauvages, ils doivent sans délai envoyer des colonies sur ces nouvelles acquisitions. On ne pourroit dire qu'ils manquent de gens disposés à faire ce voyage ; car environ 10,000 familles émigrent chaque année (dit Gallatin) vers l'O. des montagnes Alléghany. En leur offrant de la terre pour rien, et payant la dépense de leur voyage de Presqu'île à l'embouchure de Miami, le gouvernement auroit bientôt un grand nombre de défenseurs. Les habitations doivent être assez rapprochées pour pouvoir résister plus aisément aux incursions des Sauvages. L'établissement de trois ou quatre mille familles sur la Miami, engageroit les natifs à se retirer plus loin : toute communication avec le Canada deviendroit alors plus difficile. Le gouvernement pourroit donc terminer la guerre en une seule année, sans s'exposer à la honte des défaites, sans

l'ostentation de quelques minces victoires, et en épargnant la dépense des forts. En annonçant que chaque citoyen, voulant servir dans l'expédition, auroit 300 acres de terres ; que le rendez-vous seroit au lac Erié ; qu'ils se transporteroient par eau jusqu'à l'embouchure de la Miami ; qu'en débarquant ils se sommettroient à certaines règles pour l'arrangement et la distribution de leurs plantations, pour être admis comme membres selon la coutume ordinaire ; nul doute que des milliers ne s'enrôlassent à l'instant. Après avoir débarqué au lieu de leur destination, il leur seroit facile de faire voir aux Indiens qu'un châtiment inévitable les attend, s'ils continuent à rompre aussi légèrement les traités (1). Les nouveaux habitans agiroient avec plus d'énergie que des soldats qui combattent seulement pour la paye. L'Amérique renferme beaucoup d'hommes capables de conduire une pareille entreprise. Protégée en arrière par le lac Erié, et sur le flanc droit par la Miami, la colonie se seroit bientôt ouvert un espace considérable de terres, et défieroit les efforts des Indiens. Tous les détails s'accordent sur la grande beauté du pays. M. Henfrey a pénétré beaucoup au-delà de la route du général Wayne. Il assure que cette terre surpasse de beaucoup tout ce qu'il a vu ; que de larges forêts sont entrecoupées par de grandes et belles prairies bien arrosées : son assertion confirme tout ce qu'on a dit mille fois concernant le sol et les sites variés des pays de l'O. (2).

Gouvernement. — Par une ordonnance du congrès du 13 juillet 1787, ce pays fut momentanément érigé en districts, sujet néanmoins à une division quand les circonstances le permettront. Dans la même ordonnance, il est énoncé que le congrès

(1) Nous nous permettons d'ajouter ici que, le plus souvent les blancs sont les agresseurs.

(2) *Callender. A Key to the six per cent's cabinet*, 1798. Voyez aussi ce qui est dit sur la dernière guerre avec les Indiens, à l'article des Etats-Unis en général.

nommera un gouverneur, dont la commission durera trois ans, à moins qu'elle ne soit révoquée plutôt.

Le gouverneur est tenu de résider dans le district, et d'avoir un franc-aleu de 1,000 acres de terres tant qu'il exerce ses fonctions. Depuis la nouvelle constitution le président des Etats-Unis nomme le gouverneur et autres officiers; savoir: un secrétaire qui doit rester quatre ans en place, à moins qu'il ne soit plutôt destitué, lequel est tenu de résider dans le district et d'y posséder 500 acres de terres durant son secrétariat; et trois juges pour le même temps et aux mêmes conditions.

Quand la population sera assez nombreuse, ce territoire, ainsi que celui à l'E. du Mississipi, doit être divisé en Etats séparés qui seront admis dans la confédération des Etats-Unis sur un pied égal aux anciens, aussi-tôt que l'un desdits Etats aura 60,000 habitans libres. Alors, ils pourront faire une constitution et former un gouvernement, pourvu que ce gouvernement et cette constitution soient républicains. On a projeté de placer le centre de l'Etat oriental entre le Scioto et la Hockocking. Le siége du gouvernement sera probablement à l'embouchure de l'une des deux rivières; et autant que l'on peut conjecturer, en contemplant tout le territoire des Etats-Unis continué sous un gouvernement étendu, le siége de l'empire de toute la confédération pourroit être sur l'Ohio non loin de cet endroit (1).

L'établissement de ce pays a été retardé et a beaucoup souffert pendant plusieurs années par la guerre malheureuse avec les Indiens; mais elle a été terminée à l'amiable au moyen d'un traité conclu à Greenville, sur la rive méridionale de la branche N. O. de la grande Miami, le 3 août 1795, entre le major général Wayne pour les États-Unis, et les chefs de douze nations indiennes (2). On leur dé-

(1) Géographie Américaine de Morse, 3e édit.
(2) Ces nations sont les Wyandots, les Delawares, les Shawa-

livra en même temps, pour 20,000 dollars de marchandises, et on convint qu'à l'avenir il leur en seroit délivré chaque année pour 9,500 dollars, à quelqu'endroit convenable au N. de l'Ohio.

ÉTATS DU SUD.

LA TROISIÈME GRANDE DIVISION et la plus étendue des Etats-Unis comprend :

Le Maryland.	Le Tennessée.
La Virginie.	La Caroline du Sud.
Le Kentucky.	La Géorgie.
La Caroline du Nord.	Le territoire de Mississipi.

Cette grande division est bornée au N. par la Pensylvanie et par l'Ohio ; à l'O. par le Mississipi ; au S. par la Floride de l'E. et de l'O. ; à l'E. par l'Océan Atlantique et l'Etat de Delaware. Elle est coupée dans une direction N. E. et S. O. par les montagnes Alleghany, d'où naissent plusieurs grandes rivières qui se rendent dans l'Atlantique à l'Or. et dans le Mississipi à l'Oc. Jusqu'à 20, 30 à 36 lieues des côtes maritimes, le terrein est plat, uni et couvert dans sa plus grande proportion, de pins dont on fait du goudron et de la térébenthine. Dans le voisinage des eaux stagnantes, qui sont en grande abondance dans la partie basse de ces pays, les habitans sont très-sujets aux maladies ; tandis que sur les derrières, dans les lieux élevés et montagneux, ils y jouissent d'une aussi bonne santé que dans aucune autre partie salubre de l'Amérique. Le tabac, le riz, l'indigo, le bled, le maïs, le coton, le goudron, la poix, la térébenthine, et les bois de construction, peuvent être considérés comme les principales productions de cette division.

---

nèses, les Ottavas, les Chipewas, les Putawatimes, les Miamis, les Eelriver, les Weeas, les Kickapoos, les Pian-Kashaws, et les Kaskaskias.

MARYLAND.

ÉTENDUE. SITUATION.

Long. 47 l. } Entre } 37° d. 56 m. et 39° d. 44 m. de latit. N.
Larg. 45 } les } 77 et 81° d. de long. O.
Contenant 1,334 lieues carrées.

Limites.

Le Maryland est borné au N. par la Pensylvanie; à l'E. par l'état de Delaware et l'Océan Atlantique; au S. et à l'O. par la Virginie.

Il est divisé en deux parties par la baie de Chesapeak, et en 19 comtés, onze desquels sont sur la côte occidentale de la baie, et huit sur la côte orientale.

DIVISION OCCIDENTALE.	
COMTÉS.	VILLES CAPITALES.
Harford	Belle-Air, Harford, Havre-de-grace.
Baltimore	Baltimore.
Anne Arundel	Annapolis.
Frédéric	Frédérictown.
Alleghany	Cumberland.
Washington	Elisabeth-Town.
Montgomery	Georgetown.
Prince George	
Calvert	Abington.
Charles	Bristol.
Sainte-Marie	Sainte-Marie.
DIVISION ORIENTALE.	
Cécile	
Kent	Chester.
Quen-Ann (la reine Anne)	Queen'stown.
Caroline	Danton.
Talbot	Oxford.
Sommerset	Princesse-Anne.
Dorchester	Cambridge.
Worcester	Snow-Hill.

Chaque comté envoie quatre représentans à la chambre des délégués, et en outre les villes de Baltimore et d'Annapolis en envoient deux chacune.

Fleuves et rivières. — Le Maryland est arrosé par un grand nombre de rivières qui se rendent dans la baie de Chesapeak. Celles qui viennent de l'E. de cet Etat sont principalement la *Pocomoke*, la *Nanticoke*, la *Choptank*, la *Chester* et la rivière d'*Elk*; du N. la portion la plus rapide et la plus large de la *Susquehanna*; celles de l'O., sont la *Patapsco*, la *Severn*, *Patuxent* et *Potowmack*, dont moitié est dans le Maryland et moitié dans la Virginie. Susquehanna et Patowmack sont de grands fleuves. La rivière Patapsco n'a que 30 ou 40 toises de largeur à l'endroit où on la passe, un peu avant qu'elle n'entre dans le bassin sur lequel Baltimore est bâtie. Sa source est dans le comté d'York en Pensylvanie. Patuxent est plus large que Patapsco : elle naît dans le comté d'Arundel et entre dans la Chesapeak à l'E., à 5 ou 6 lieues au N. de l'ouverture du Potowmack.

Aspect du pays, air, sol et productions. — Ce qu'on a dit ci-dessus, dans la division des Etats méridionaux, peut, à beaucoup d'égards, s'appliquer au Maryland, excepté qu'on n'y cultive point de riz ni d'indigo. Les collines de l'intérieur sont si aisées à monter, qu'elles paroissent plutôt être les productions de l'art que celles de la nature. Le climat est en général doux et propre aux productions de l'agriculture. Le terrein est uni et bas dans la plupart des comtés du bord oriental, et couvert, en plusieurs endroits, d'eau stagnante et d'une grande étendue de marais, dont les exhalaisons corrompent l'atmosphère qui s'en charge pendant le jour, et retombent en rosée à la fin de l'été et dans l'automne après le coucher du soleil. Ceux qui, alors, n'ont pas la précaution de se vêtir et de se défendre contre l'humidité de la nuit, sont exposés aux fièvres intermittentes, ou aux rémittentes malignes, qui y sont endémiques. Les blancs en sont plus ordinairement attaqués que

les noirs (1). Le grand nombre de ses rivières porte la fertilité dans tout son territoire, où l'on cultive avec succès le tabac, le blé, le chanvre, le maïs, différentes espèces de grains, etc. Les récoltes n'y sont cependant pas ce qu'elles pourroient être, même dans les meilleures terres. Les terres ordinaires ne rapportent que 5 à 6 boisseaux de blé par acre et 8 à 10 de maïs. Celles qui sont bien fumées en donnent 6 à 7 fois davantage.

Les champs sont trop vastes pour être bien cultivés. Dans un pays où l'on ne peut trouver du fumier pour trois à quatre acres, où les bestiaux ne sont jamais retenus dans les écuries ou dans les cours, il n'est pas possible d'améliorer la culture d'un champ dont l'étendue va quelquefois jusqu'à 60 ou 80 acres. Quelques planteurs se justifient de la grandeur de leurs champs par la cherté des *fences* ou clôtures qui les entourent. Ces clôtures emploient une corde de bois pour cinq panneaux qui bordent douze toises, et elles doivent être renouvellées tous les trois ans. Le bois de chêne coûte dans les campagnes environ trois à quatre dollars et au-delà. Tout le monde connoît l'avantage des haies vives, dont on ne voit qu'un petit nombre; l'épine croît dans tous les bois et on n'en plante pas. Le bois d'ailleurs diminue; on en abat par-tout; on le gaspille et on n'en replante nulle part. On ne permet même pas aux bois coupés de repousser, puisqu'on y laisse courir le bétail. (*Liancourt.*)

Population. — Le nombre des habitans du Maryland étoit, en 1791, de 397,728, dont 103,036 esclaves. Le comté de Baltimore en contient 25,000, dont 10,000 esclaves.

---

(1) On doit en dire autant de toute la côte maritime de la Virginie, des Carolines et de la Géorgie.

TOPOGRAPHIE.

Villes principales.

Annapolis, située à l'entrée de la Severn sur la baie de Chesapeak, est la capitale de cet Etat, sans être la plus grande. Elle ne renferme pas plus de 2,000 habitans. Quoique la ville de Baltimore lui ait enlevé son commerce, elle est une des plus riches des villes de sa grandeur. Les maisons sont élégamment bâties, presque toutes en briques et spacieuses. Plusieurs ont de jolis jardins. La maison d'Etat, où siége la législature du Maryland, est un des plus grands et des plus beaux bâtimens publics des Etats-Unis. Il est aussi un des plus complets et des plus finis dans son intérieur, car tout n'est pas achevé. Ce bâtiment est surmonté d'une haute coupole et d'une lanterne à laquelle on arrive par un escalier très-commode, et d'où l'on découvre jusqu'à l'Atlantique, au-delà de la Chesapeak, de la baie de Delaware, etc. Il est situé dans le centre de la ville, d'où partent les rues en divergeant comme des rayons. Annapolis est pour la société une des villes les plus agréables des Etats-Unis; mais le marché y est mal approvisionné. M. *Carroll*, d'Annapolis, n'a pu réussir dans la culture de la vigne, qu'il avoit tentée près d'*Ellicots-mill*, quoiqu'il y ait fait venir des vignerons français.

Baltimore est la ville la plus considérable du Maryland, la quatrième pour la grandeur et la cinquième pour le commerce, entre toutes celles de l'Union, dont elle est une des plus belles. Elle paroît le disputer à Boston et à Charleston, et devenir la plus commerçante après Philadelphie et New-York. Depuis peu d'années elle a fait des progrès extrêmement rapides. Elle est située sur la rivière Patapsco, à environ six lieues de sa jonction avec la Chesapeak, bâtie autour de ce qu'on appelle le bassin, estimé l'un des plus beaux havres de l'Amérique. Presque toutes les maisons sont en briques, les rues larges et bien pavées. Les édifices publics y sont d'une simplicité élégante. La ville s'agrandit en tous sens, et l'on gagne considérablement sur l'eau. *Fells-point* est comme une portion de la ville, dont elle est cependant encore éloignée de près d'un mille. C'est-là que s'arrêtent les navires d'une certaine force. On y a construit 7 ou 800 maisons ou magasins, parce que les bâtimens y sont commodément pour embarquer et débarquer. Ce lieu est le plus mal-sain, et la fièvre jaune y commence ordinairement ses ravages dans la saison la plus chaude. Le nombre des ha-

bitans, en 1791, montoit à 13,503; mais depuis ce temps il a considérablement augmenté, sur-tout après l'émigration des Français en 1793, lesquels ayant fui les massacres et l'incendie de St.-Domingue et des autres possessions françaises des Antilles, trouvèrent un asyle et beaucoup d'humanité parmi ces habitans hospitaliers, comme dans presque toutes les autres villes des Etats-Unis. On y compte aujourd'hui 15,000 blancs et 6 à 7,000 esclaves. Il y a deux banques à Baltimore; l'une est celle du Maryland, l'autre est une branche de la banque des Etats-Unis. Les campagnes des environs sont agréables. La belle maison du colonel Howard, avec un très-grand parc, a *Belvédère*, est sur une élévation dans une situation admirable, d'où la vue découvre une grande étendue.

Georgetown, capitale du comté de Montgommery, située sur une montagne, divisée en plusieurs portions, au bas de laquelle passe le Potowmack, est un lieu de passage du Maryland en Virginie, près de la ville fédérale, dont elle n'est séparée que par un ruisseau appelé *Rock-creek*. Elle contient environ 250 maisons et peut être considérée, ainsi que les environs, comme un des lieux le plus sains de l'Amérique.

Frederictown, sur la crique Carroll, branche de la Monocassi, est très-bien bâtie; contient environ 2,000 ames et fait un commerce assez considérable avec les pays de derrière.

WASHINGTON, federal-city (ville fédérale), dans le territoire de *Columbia*, est un terrein cédé par l'Etat de Virginie et du Maryland, aux Etats-Unis, pour y établir le siége de leur gouvernement après l'année 1800. L'espace qu'elle doit occuper, avec le territoire adjacent, a trois lieues un tiers d'étendue, au confluent de la branche de l'Est avec le fleuve Potowmack. Elle fut fondée en 1792; se trouve située à la latitude de 38° 53′ Nord, à égale distance des deux extrémités du territoire des Etats-Unis à 23 minutes près, et également dans le centre de l'Atlantique à Pittsbourg. Les causes qui ont donné lieu à l'établissement de cette ville, furent les menaces des milices de Pensylvanie, rassemblées autour de la salle du congrès à Philadelphie, les armes à la main, demandant qu'on leur assignât, sans délai, les fonds nécessaires pour acquitter les arrérages considérables de solde qui leur étoient dûs pour le service pendant la guerre qui venoit d'être terminée. Les membres alarmés, résolurent de s'éloigner d'un Etat où ils étoient

exposés aux insultes, et ils s'ajournèrent sur le champ à New-York. Après cette translation, ils concertèrent les moyens de pourvoir à leur sûreté personnelle et à la liberté de leurs délibérations. Ils vouloient, en outre, que le lieu de leurs séances fût indépendant de tout Etat particulier, et faire disparoître l'esprit de rivalité qui pourroit exister si l'un de ces Etats obtenoit l'avantage d'être le siége du gouvernement. Ce ne fut qu'après l'acceptation de la constitution actuelle que tous y consentirent, et les Pensylvaniens obtinrent que le congrès siégeroit à Philadelphie jusqu'à ce que la nouvelle ville, où il devoit être transféré, fût établie. On confia au président Washington le soin de choisir le lieu le plus convenable pour fonder la ville fédérale. On décréta, en juillet 1790, que le lieu choisi étant aussi central qu'il est possible, et avantageusement situé pour le commerce, le gouvernement des Etats-Unis y seroit transféré le premier lundi de décembre 1800. Le congrès étoit alors assuré du consentement des Etats de Virginie et du Maryland, pour céder la portion de leur territoire nécessaire à l'établissement du gouvernement général. En effet, l'emplacement ne pouvoit être mieux choisi par rapport au centre, pour l'établissement d'une grande ville commerciale, aisément approvisionnée de toutes parts, pour la salubrité et l'éloignement du danger en cas de guerre étrangère.

C'est le port le plus avancé à l'occident dans toute l'Amérique septentrionale, excepté quelques possessions britanniques que traverse le fleuve St.-Laurent. *Federal city* est à 95 lieues de la mer, et à 47 de la baie de Chesapeak. Les grands bâtimens peuvent y monter avec la marée qui s'étend plus haut que Georgetown jusqu'aux rapides ou petites chutes, et la branche de l'Est forme un port sûr, commode et où il y a plus de profondeur. La position de cette ville ne le cède à aucune autre. Elle renferme 4,124 acres quarrés. L'enceinte, telle qu'elle est tracée, a près de deux lieues de longueur sur une et demie de largeur et près de cinq de circonférence. Son plan le plus étendu est sur la rive du Potowmack et de la branche de l'Est.

On y a bâti trois grands édifices en pierres de taille d'une très-bonne qualité, que l'on trouve abondamment dans des carrières le long du Potowmack. Le Capitole et l'Hôtel du président sont les plus beaux bâtimens qui existent dans les Etats-Unis. Un Français, nommé *l'Enfant*, en est l'ar-

chitecte. C'est lui qui a pareillement fait le plan de cette métropole.

Le Capitole est situé sur le point le plus élevé de la ville, dont il occupe le centre. De ce lieu on la découvre en entier, et la vue s'étend au loin sur les campagnes adjacentes. C'est-là que le congrès vient d'établir son siége, le premier lundi de décembre 1800, conformément à la loi passée en 1790. L'emplacement de ce palais est très-vaste; l'extérieur aura une très-belle apparence lorsqu'il sera achevé. Il a 350 pieds de longueur et 120 de largeur. La salle du sénat a 86 pieds de longueur, 48 de largeur et 41 de hauteur, appuyée sur seize colonnes de l'ordre ionique. La salle des représentans est à-peu-près dans le même genre. Les siéges doivent être disposés en amphithéâtre.

L'Hôtel du président, situé à une demi-lieue au N. E. du Capitole, sur une petite éminence peu éloignée du Potowmack, jouit d'un très-belle vue sur ce fleuve et les campagnes au-delà. Cent acres de terres contiguës à cette maison, et faisant partie de l'intervalle qui la sépare du fleuve, sont destinées à faire un jardin d'agrément. Au midi de ce jardin il y aura un vaste parc ou promenade publique. Il sera entouré de maisons élégamment bâties, dont quelques-unes pour loger les ministres étrangers, etc. Sur la branche orientale du Potowmack sera construit l'hôpital de la marine, avec un grand jardin, etc. On doit aussi y former des quais. Cette maison du président a été la première achevée : elle est élevée de deux étages, a 170 pieds de longueur sur 80 pieds de largeur. Le plus spacieux des appartemens qui la composent est de forme ovale.

Le troisième bâtiment est en briques avec des décorations en pierres; on le nommoit Hôtel de la loterie : il n'a rien de remarquable.

Les rues se coupent à angles droits, et sont toutes dans la direction du N. au S. ou de l'E. à l'O. Des avenues ouvertes en lignes diagonales traversent la ville de toutes parts. On doit y planter des arbres et établir des trottoirs de chaque côté. Aux endroits où ses avenues se croisent, il y aura de grandes places publiques. La largeur des rues est depuis 90 jusqu'à 110 pieds, et celle des avenues de 130 à 160 pieds. Chacune de ces dernières porte le nom de l'un des 16 États-Unis, et une vaste place est réservée à chacun d'eux comme un lieu convenable pour y ériger des statues, des colonnes, etc. en l'honneur des hommes qui auront illustré leur patrie. Le

congrès a décrété, pour honorer la mémoire de Washington, qu'il sera élevé dans cette nouvelle capitale un monument en marbre, où sera déposé le corps de ce grand homme, décédé à Mount-Vernon, le 14 décembre 1799, âgé de 68 ans (1). Si l'on suit le premier plan, cette ville sera composée de 1,150 *flets*, résultans de l'intersection des rues. D'après les règlemens, toutes les maisons doivent être construites en briques ou en pierres, leurs murs élevés à la hauteur de 30 pieds parallèlement à la direction des rues. Il y a trois endroits où l'on s'est appliqué plus particulièrement à bâtir par des motifs de spéculation; près de Georgetown, dans le voisinage du Capitole, et au confluent de la branche orientale avec le Potowmack, que l'on nomme *Green-leafs point*. Cette ville naissante contenoit à cette époque, environ 5,000 habitans, y compris les ouvriers qui en font la plus grande partie. Beaucoup de personnes ont regardé la conception d'une capitale ainsi indépendante d'aucun Etat, comme le résultat d'une idée grande et belle. L'immense étendue de navigation ouverte avec le Potowmack, tant par les différentes rivières qui y aboutissent, que par les canaux pratiqués vers les deux chutes de ce fleuve, et ceux que l'on projette pour communiquer du fort Cumberland avec la rivière de Cheat, puis à l'Ohio et au Mississipi, par la Monongahela, aux lacs, au Canada et à la rivière d'Hudson, qui conduit à New-York en communiquant du lac Ontario avec la rivière Mohawk par l'Oswego et le lac Oneida, promet à cette ville une opulence précoce. Dès que les travaux nécessaires à la navigation seront terminés, elle pourra devenir un jour le plus grand marché de l'Occident, et la rivale des plus magnifiques cités de l'ancien monde. Si la prospérité future des Etats-Unis est proportionnée à celle dont ils ont joui jusqu'à présent, alors Pittsbourg, située à la tête de l'Ohio, distante de 150 lieues de la ville fédérale, deviendra comme un centre intermédiaire depuis les pays les plus éloignés, avec lesquels ces eaux ont de prodigieuses communications, jusqu'à cette métropole (2).

Commerce. — Le Maryland abonde en fer, et il y a un grand nombre de forges et de fonderies. Son com-

(1) On mande de cette ville, en pluviôse an 9, que le sénat a rejeté le bill portant érection d'un monument à la mémoire de Washington.

(2) Voyage de la Rochefoucauld, de Weld, et notes de V.

merce est extrêmement étendu : il est fondé sur les mêmes principes que celui de la Virginie, et est tellement lié avec lui, que leur séparation ne feroit qu'embarrasser au lieu d'instruire. C'est pourquoi nous en parlerons en traitant de cet Etat. En 1791, les exportations montoient à 2,239,690 dollars ; en 1792, à 2,623,808 ; en 1793, à 3,665,055 ; en 1794, à 5,686,190 ; en 1795, à 5,811,379.

Taxes et dettes. — Presque toutes les propriétés en Maryland sont sujettes à la taxe. Celles sur les terres, les lots de ville, les maisons, les esclaves, les avocats (ceux-ci payent 8 dollars chaque année), les licences pour vendre des liqueurs spiritueuses, celles pour mariages et d'autres taxes pour la poursuite des procès, des jugemens, des actes de la cour de chancellerie, de ceux du juge du bureau des terres, les amendes, etc. suffisent pour payer les dépenses du gouvernement qui sont de 70 à 80,000 dollars par an. L'Etat n'a de dette que celle de 151,640 dollars à l'Union, d'après l'estimation des commissaires nommés par le congrès. Il a dans les fonds anglais 50,000 liv. sterlings qui y étoient déposés avant la révolution, dont l'Angleterre lui reconnoît la propriété ; mais dont le Maryland n'a pu, jusqu'ici, obtenir la sortie de la banque où ils sont placés, et les intérêts sont accumulés depuis 34 ans.

Le terme moyen des taxes des comtés est d'environ un dollar et demi pour 277 dollars de valeur estimée des objets taxables.

Les taxes des villes sont relatives à leurs besoins. Celles de Baltimore sont de quatre dollars pour chaque fois 277 dollars de valeur estimée.

Histoire et Gouvernement. — Il paroît que toutes les colonies de l'Amérique septentrionale doivent leur origine à des motifs de religion. Le Maryland, comme celles que nous avons déjà décrites, doit son établissement à des considérations religieuses. Cependant le Maryland fut peuplé par des catholiques romains, au lieu que les autres furent fondés par des protestans. Cette secte, vers la fin du règne de Char-

les Ier, étoit devenue l'objet de la haine de la plus grande partie de la nation anglaise, et les loix en vigueur contre les papistes étoient exécutées avec beaucoup de sévérité ; cela venoit en partie de l'opinion que la cour étoit trop favorable à cette forme de religion. Il est certain qu'on accorda plusieurs marques de faveur aux catholiques romains. Milord Baltimore étoit un des plus distingués, grand favori de la cour, et pour cette raison universellement détesté des Anglais. Ce seigneur, en 1632, obtint de Charles la concession de ce pays que l'on considéroit antérieurement comme une partie de la Virginie, mais qui fut alors appelé Maryland, en l'honneur de la reine Henriette Marie, fille d'Henri IV de France et femme de Charles. L'année d'ensuite, environ 200 familles catholiques, dont quelques-unes assez distinguées, s'embarquèrent avec George Calvert, lord Baltimore, pour prendre possesion de ce territoire ; ces colons, qui avoient cette générosité et cette politesse qui distinguent l'homme comme il faut, de quelque religion qu'il soit, achetèrent leurs terres à très-bon compte des naturels Indiens ; ils résidèrent même quelque temps avec eux dans la même ville, et continuèrent de vivre dans la même harmonie, jusqu'à ce que quelques planteurs de la Virginie, jaloux de la prospérité de cette colonie catholique, en eussent imposé aux Indieus par des insinuations perfides et des rapports mal fondés qui excitèrent le ressentiment de ces sauvages, naturellement méfians, et qui avoient effectivement assez de raisons de l'être. Dans cette occasion, la colonie n'oublia cependant pas de pourvoir à sa sûreté. En continuant ses liaisons d'amitié avec les Indiens, elle eut soin d'élever un fort et de prendre toutes les mesures de précautions et de défense contre une attaque subite. La colonie triompha de ces machinations, et n'en devint que plus active. Elle reçut en outre de fréquens renforts d'Angleterre, de ceux qui prévirent les dangers de la révolution prête à éclater. Mais pendant le protectorat de Cromwel, tout fut renversé dans le Maryland.

Lord Baltimore fut privé de ses droits, et un nouveau gouverneur nommé à sa place par le protecteur. Cependant à la restauration, cette province retourna à son propriétaire naturel. Lord Baltimore fut réintégré dans ses droits, et montra pleinement combien il en étoit digne. Il établit une tolérance parfaite dans toutes les matières religieuses ; la colonie augmenta et fleurit ; des sectaires de toutes dénominations, attirés par la perspective du gain, vinrent en foule dans le Maryland. Mais le gouvernement tyrannique de Jacques II priva encore cette noble famille des possessions qui lui avoient été concédées par le roi, son frère, et améliorées par beaucoup de soins et de dépenses.

A la révolution, lord Baltimore fut encore réintégré dans tous les profits du gouvernement, sans avoir néanmoins le droit de gouverner, que l'on ne pouvoit pas accorder à un catholique romain. Mais lorsque la famille changea de religion, elle obtint le gouvernement ainsi que les profits de la colonie. Le gouvernement de cette province ressembloit parfaitement à celui de la Virginie, sinon que le gouverneur étoit nommé par les propriétaires, et seulement confirmé par le roi. Le gouvernement du Maryland est maintenant composé d'un gouverneur, qui ne peut l'être plus de trois années consécutives, d'un sénat de quinze, et d'une chambre de délégués. Tous les hommes libres de vingt-un ans et au-dessus, ayant un franc-fief de 50 acres de terres, ou une propriété de 720 francs, ont droit de vote dans l'élection des délégués, qui se fait à haute voix. Tout individu nommé à quelque place de confiance ou de profit, est obligé de signer une déclaration qu'il croit à la religion chrétienne. L'étranger immigré est exempt de taxes pour deux ans, et pendant quatre s'il est commerçant, ouvrier ou manufacturier. L'importation des nègres d'Afrique y a cessé dès 1765. Une loi récente y défend l'introduction des nègres des autres Etats, avec des restrictions pour les émigrans.

En 1782, on fonda un collége à Chester-Town,

dans cette province, sous le nom de *Washington-College*, en l'honneur du général Washington. En 1784, on établit par souscriptions et par des dons, le collége St.-Jean, qui jouit maintenant de fonds suffisans pour son entretien. Ces deux colléges constituent l'université du Maryland, dont le gouverneur est chancelier.

VIRGINIE.

ÉTENDUE. SITUATION.

Long. 160 l. { Entre } 78e d. 14 m. et 86e d. de long. O.
Larg. 80 { les } 36e d. 30 m. et 40e d. 30 m. de lat. N.
Contenant 8,889 lieues carrées.

Limites.

La Virginie est bornée au N. par le Maryland, une partie de la Pensylvanie et du fleuve l'Ohio; à l'O. par le Kentuky; au S. par la Caroline du nord; et à l'E. par l'océan Atlantique.

Cet Etat est divisé en 82 comtés (et suivant une autre division, en paroisses).

SITUATION.	COMTÉS.	SITUATION.	COMTÉS.
A l'Ouest des Montagnes Bleues.	Ohio. Monongalia. Washington. Montgomery. White. Rotetourt. Greenbriar. Kanawa. Hampshire. Berkley. Frédérick. Shenandoah. Rockingham. Augusta. Rockbridge.	Entre les Montagnes Bleues et les Marées.	Loudoun. Fauquier. Culpeper. Spotsylvanie. Orange. Louise. Goochland. Fluvanna. Albemarle. Amherst. Buckingham. Bedford. Henry. Pensylvanie. Halifax.

SITUATION.	COMTÉS.	SITUATION.	COMTÉS.
SUITE entre les Montagnes Bleues et les Marées.	Charlotte. Prince Edouard. Cumberland. Powhatan. Amélie. Nottaway. Lunenbourg. Mecklenbourg. Brunswick.	Entre les rivières d'York et Rappahannock.	Caroline. Roi Guillaume. Roi et la Reine. Essex. Middlesex. Gloucester.
Entre la rivière de James et la Caroline du Nord.	Greensville. Dinwiddie. Chesterfield. Prince George. Surry. Sussex. Southampton. Ile de Wight. Nansemond. Norfolk. Princesse Anne.	Entre les rivières Rappahannock et Potowmack.	Fairfax. Prince Guillaume. Stafford. Roi George. Richemond. Westmoreland. Northumberland. Lancastre.
Entre les rivières de James et d'York.	Henrico. Hanovre. Newkent. Charles-City. James-City. Williamsbourg. York. Warwick. Elisabeth-City.	Sur le rivage oriental.	Accomac. Northampton.
		Nouveaux comtés.	Campbell. Franklin. Harrison. Randolph. Hardy. Pendleton. Russel.

Cap, baies, fleuves et rivières. — En faisant voile pour la Virginie ou le Maryland, on passe un détroit entre deux pointes de terres, appelées les caps de la Virginie, le cap Charles et le cap Henry, qui ouvre un passage dans la baie de Chesapeak, l'une des plus grandes et les plus sûres du monde entier ; car elle remonte plus de 100 lieues dans l'intérieur du pays, du N. au S., a environ 6 lieues de largeur pendant un espace considérable, et n'en a pas moins de deux et demie dans les endroits les plus étroits ; elle a presque par-tout neuf brasses de profondeur. Cette baie, dans toute son étendue, reçoit un grand nombre de rivières navigables, tant du Maryland que de

la Virginie. De cette dernière, outre plusieurs de moindre grandeur, elle reçoit la rivière James (Jacques), la rivière d'York, la Rappahanock et le Potowmac, qui sont non-seulement navigables pour de gros vaisseaux, jusqu'au cœur du pays, mais qui ont tant de criques et qui reçoivent à leur tour un si grand nombre de plus petites rivières navigables, que la Virginie est sans exception le pays du monde le plus commode pour la navigation. Il a été observé, et cette observation n'est pas exagérée, que chaque planteur, à quelques-uns près, a un rivière à sa porte en-deçà des montagnes Apalaches ou Alléghany qui divisent cet Etat en deux parties.

La rivière de *James*, nommée autrefois par les Indiens *Powhatan*, reçoit, à son entrée dans la baie, la rivière d'*Elisabeth*, dont le canal a environ 200 toises de largeur et 18 pieds d'eau à marées communes, jusqu'à Norfolk et Portsmouth. L'île de *Craney* au-dessus de son embouchure, presqu'au milieu de la rivière Elisabeth, en commande le canal. Elle reçoit ensuite la rivière de *Nansémond*, la *Chikahominy* et l'*Appamatox*. Un vaisseau de 40 canons peut aller sans pilote jusqu'à *Jamestown*, la première ville fondée dans l'établissement anglais de l'Amérique du nord, mais qui est tombée en ruine, et est à 10 lieues et demie de la *Pointe Comford*, à l'embouchure de la James dans la Chesapeak. Des navires de 250 tonneaux peuvent monter jusqu'à *Warwick*, et ceux de 125 jusqu'à *Roquette*, un mille au-dessous de Richmond. La navigation est interrompue par les chutes au-dessus de Richmond; ensuite, par un canal pratiqué, on remonte jusqu'aux Montagnes Bleues en reprenant le cours de la rivière qui est formée par les rivières *Rivanna*, *Fluvanna* et *Jackson*, qui pourroient établir une communication avec le Potowmac et le grand Kanhaway.

La rivière d'*York* fournit un port à la ville d'York pour les vaisseaux de plus grande force. Dans cet endroit elle se rétrécit, n'a qu'un mille de largeur et

ses bords sont très-élevés. Elle est formée par la *Pamonkey* et la *Mattapony*.

La *Rappahanock*, formée par la réunion des rivières *Hedgman* et *Germanna* qui naissent des Montagnes Bleues, offre une navigation avec Falmouth, Fredericksbourg, Port-Royal, Leeds, Jappahanock et Urbanna, dans une étendue de 44 lieues, jusqu'à son entrée dans la baie, entre les pointes Windmill et Stingray.

La *Patowmack* ou le *Potowmac* est un grand fleuve qui naît de deux sources dans les montagnes Alléghany, et qui forme la ligne de séparation entre le Maryland et la Virginie. Son cours est N. E. jusqu'au fort Cumberland; ensuite, au S. E., elle reçoit la *Shenandoah*, puis elle tourne au S. jusqu'à la pointe du Maryland, reçoit beaucoup de rivières dans toute sa longueur, et entre dans la baie par une ouverture de deux lieues et demie. Elle a une lieue et demie à Nominy-Bai, une lieue à Aquia, et près d'une demi-lieue d'Alexandrie à Washington. Sa navigation pour les grands bâtimens, depuis les caps de Virginie jusqu'à Georgetown, au-dessus et près de la ville fédérale, est de 100 lieues. La branche orientale du Potowmac, qui a dix lieues d'étendue, passe à Bladersbourg et se réunit à ce fleuve sous les murs de la ville de Washington, où elle a 30 pieds d'eau dans plusieurs endroits, et où des milliers de navires peuvent trouver un abri sûr et commode, sans avoir rien à craindre, ni des inondations, ni du choc des glaces à la fin d'un hiver rigoureux. La navigation du fleuve est ensuite interrompue dans quatre endroits; savoir, 1°. à près de deux lieues au-dessus de Georgetown, où sont les petites cascades ou rapides. On a creusé un canal sur le côté, qui a une demi-lieue de longueur avec 4 écluses. Au-dessus de ces petites chutes où le Potowmac est resserré, on a récemment élevé un pont qui a 100 pieds d'ouverture, et dont la construction pesante est semblable à celle du pont de Merrimack, près Newberry-Port en Massachussetts; 2°. à la grande cascade, deux lieues $\frac{1}{4}$ au-

dessus, dont la hauteur est de 78 pieds et la largeur d'un demi-mille. Elle est curieuse et très-agréable à voir. On y a coupé un canal d'environ 90 pieds de long avec des écluses ; 3°. aux courtes chutes ou rapides *Seneca*, deux lieues au-dessus ; et 4°. aux chutes de la Shenandoah, 20 lieues plus haut que les dernières ; ce ne sont que des rapides dont la pente est de 30 pieds, dans le cours d'environ une lieue. C'est immédiatement au-delà de la chaîne des Montagnes Bleues que le Potowmac reçoit la *Shenandoah* après qu'elle a parcouru la belle vallée de ce nom, habitée principalement par des Allemands et des Hollandais. Elle est navigable dans l'étendue de 33 lieues, et pourroit l'être encore d'autant à peu de frais. Le président des Etats-Unis a acheté 500 acres de terres au confluent de ces deux rivières, pour y établir l'arsenal de tous les Etats. Le Potowmac, après avoir reçu la Shenandoah, passe aussi-tôt à travers la crevasse de la montagne. Les eaux roulent dans le précipice en courant vers la mer dans un espace d'environ 1,200 pieds. Les flancs déchirés de la montagne du côté du fleuve, au fond duquel sont éparses d'énormes roches, qui visiblement ont été détachées par quelques grandes convulsions de la nature, sont, dit M. Jefferson, des monumens de la guerre survenue, en ce lieu, entre les rivières et les montagnes. . . . L'auteur a donné à ce point beaucoup de célébrité. Le spectacle est grand et majestueux, digne de l'admiration des voyageurs ; mais lorsqu'on s'est pénétré de la description faite par M. Jefferson, on est loin de penser avec lui, en examinant l'ensemble de la scène, *qu'il n'y ait rien de plus étonnant dans la nature* . . . Les deux côtés de l'ouverture sont escarpés, très-élevés et hérissés d'énormes roches, qui, dans la fonte d'une grande masse de neiges, se détachent quelquefois, et roulent avec un fracas qui retentit à plusieurs milles.

Du fort Cumberland (situé sur le fleuve à 35 lieues de la ville de Washington) à la rivière Youghiogany qui se joint à la Monongohela, et de-là au fort Pitt,

pour former, avec l'Allegany, l'Ohio, la distance est d'environ 12 lieues; mais plus au-dessus du fort Cumberland, il n'y a du Potowmac à la rivière de Cheat (autre branche de la Monongohela) qu'un portage de 8 à 10 lieues. C'est du haut de ces eaux que mille directions peuvent ouvrir une immense navigation avec les lacs, par des portages dont l'étendue est moins de 3 lieues et demie, et dans certains endroits pas plus d'un tiers de lieue.

Le grand *Kanhaway* naît dans la partie orientale des Apalaches ou Alléghany d'une part, près des sources de la rivière de James, d'où il reçoit la rivière *Green-briar*, de l'autre, dans la partie ouest de la Caroline du nord, où il environne les sources du Holston. La montagne de fer en sépare les branches. Cette rivière se jette dans l'Ohio par une ouverture de 280 toises. Sa navigation est remplie d'obstacles qui commencent aux grandes chutes, 30 lieues au-dessus de son embouchure. Environ 13 lieues au-dessous de la réunion de Green-briar à cette rivière, il y a une cataracte de 50 pieds perpendiculairement, excepté d'un côté du rocher qui la forme où la descente est plus graduée.

Le petit *Kanhaway* reçoit la crique *Junius*, qui naît près de l'origine de la Monongohela, et se rend à l'Ohio par une ouverture de 150 toises.

Aspect du pays. — Ce pays est si bas du côté de la mer, qu'on est très-près du rivage avant de découvrir la terre du haut du mât. Les arbres qui couvrent le sol, s'élèvent pour ainsi dire graduellement de l'Océan, et offrent une perspective enchanteresse. On fait 33 lieues sans rencontrer une colline, ce qui n'est pas fort rare sur cette côte étendue de l'Amérique Septentrionale. Les montagnes Apalaches divisent la Virginie en partie haute et basse. Elles sont la continuation de celles qui traversent la Géorgie et les deux Carolines, elles forment plusieurs chaînes, auxquelles on a donné les noms de Montagnes Bleues, Montagnes du nord, du sud, de l'ouest, Montagnes vertes, et *Laurel-Mountains*. Elles séparent

les eaux de l'Atlantique de celles du Mississipi. Les pics d'*Otter* sont les montagnes les plus hautes de la chaîne des Montagnes Bleues, et l'on dit même, de l'Amérique Septentrionale. Jefferson dit que le principal a 4,000 pieds perpendiculaires. Les Indiens appellent les montagnes du nord Montagnes sans fin.

Air et climat. — Dans l'été, la chaleur y est excessive, quoiqu'il y ait plusieurs brises rafraîchissantes venant de la mer. Le temps est variable, et les changemens subits et violens. Leurs gelées d'hiver arrivent sans le moindre indice. A un jour chaud il succède souvent un froid si rigoureux sur le soir, que les plus grandes rivières gèlent dans une nuit. Mais cette dernière circonstance est très-rare.

L'air et les saisons, par rapport au froid et au chaud, à la sécheresse et à l'humidité, dépendent beaucoup du vent dans la Virginie. Dans l'hiver, qui commence au plutôt vers la mi-novembre, l'air est beau, clair et sec, ce qui le rend fort agréable. Le printemps arrive environ un mois plutôt qu'en Angleterre, et dans les contrées septentrionales de la France; en avril il y a des pluies fréquentes; en mai et juin la chaleur augmente, et l'été est à-peu-près comme celui de la Grande-Bretagne, étant rafraîchi par les brises de la mer, qui s'élèvent sur les neuf heures, et diminuent et augmentent en proportion de l'élévation ou du déclin du soleil. En juillet et août, ces brises cessent, et l'air est en stagnation et excessivement chaud. En septembre, il y a généralement un changement de temps; il tombe des pluies fréquentes et abondantes, qui causent toute cette suite de maladies auxquelles est sujet un climat chaud et humide, particulièrement les fièvres intermittentes avec frisson, les fièvres bilieuses et la fièvre jaune des Américains, dans les contrées maritimes. Les habitans de la Haute-Virginie sont généralement exempts de ces maladies. Il y fait souvent du tonnerre et des éclairs; mais il est rare qu'ils causent du dommage; presque toutes les maisons un peu élevées ou isolées y sont pourvues d'une frankline ou paratonnerre.

Sol et productions. — Vers la côte, et sur le bord des rivières, le sol de la Virginie est un terreau gras et brun, qui rend abondamment, sans le moindre engrais, toutes les semences qui lui sont confiées. A une certaine distance de l'eau, c'est un mélange de sable et de terre legère, qui est néanmoins très-fertile, et qui, à l'aide d'un soleil propice, donne d'excellentes moissons de grains et de tabac; mais ce pays étant peu peuplé à proportion de son étendue et du temps déjà ancien où il a commencé à être habité, l'agriculture n'y a fait que très-peu de progrès, sur-tout vers la Haute-Virginie, dans la belle vallée de Shenandoah, où il y a néanmoins des manufactures domestiques. On trouve dans cet Etat des mines de charbon, sur-tout à Dover; des mines de fer, de plomb, de pyrites, etc. On y distille du brandy de pommes, de pêches ou whiskey, et on y élève de beaux chevaux.

D'après ce qui a été dit sur le sol et le climat, on devine aisément quelle est la variété et la perfection des végétaux de ce pays. Ses forêts sont couvertes de toutes sortes d'arbres extrêmement élevés, et qui ne sont embarrassés d'aucuns buissons ni d'aucune espèce de bois taillis, de sorte que l'on y voyage facilement à cheval, sous un ombrage agréable, qui garantit des rayons brûlans du soleil. Les plaines sont émaillées de fleurs et d'arbrisseaux fleuris des plus riches couleurs, qui répandent un parfum des plus agréables. Il y croît naturellement, dans plusieurs endroits, de la soie, dont les fibres sont aussi fortes que du chanvre. Les herbes et racines médicinales, particulièrement la racine à serpens ou serpentaire (*aristolochia serpentaria*), le seneka, la squine, le sassafras et le ginseng des Chinois, y croissent en grande abondance. Le cirier, ou arbre à cire (*myrica cerifera*), le magnolier, le tulipier, le gommier (*liquidambar styraciflux*), le *dog-wood*, espèce de cornouillier (*cornus florida*), dont l'écorce remplace avec succès le quinquina, le catalpa, le jasmin jaune (*bignonia semper virens*), le bois à fleurs

trompettes (*bignonia radicans*), l'arbre de Judée, le bondac, l'amelanchier, le persimon ou diospyros, etc. y sont très-communs. Il n'y a aucune espèce de grain qu'on n'y puisse avantageusement cultiver. Mais les habitans se livrent si exclusivement à la culture du tabac, qu'ils s'imaginent avoir fait assez quand ils se procurent une quantité suffisante de grain, pour l'entretien de leur famille. Ils cultivent cependant le lin et le chanvre, non-seulement pour leur propre consommation, mais même pour l'exportation, quoique ce ne soit pas en aussi grande quantité qu'on pourroit s'y attendre, d'après la nature du sol, qui est excellent pour ce genre de culture. On y cultive aussi un peu de coton.

Animaux. — Il est bon d'observer ici qu'il n'y avoit ni chevaux, ni vaches, ni moutons, ni cochons en Amérique, avant que les Européens y en eussent porté; mais ils y sont si prodigieusement multipliés, particulièrement en Virginie et dans les provinces méridionales, qu'il y en a un grand nombre de sauvages. Avant la guerre entre la Grande-Bretagne et les colonies, le bœuf et le porc se vendoient ici de 2 à 4 s. la livre; un poulet gras, 12 s.; des poulets ordinaires, 3 ou 4 liv. la douzaine; une oie, 1 liv.; et un dindon 1 liv. 16 s. Mais dans la saison, le poisson et les oiseaux sauvages étoient encore à meilleur compte, et les daims se vendoient de 6 à 12 liv. la pièce. Cette estimation peut servir pour les autres colonies Américaines, où les provisions étoient également abondantes et à aussi bon compte, et même dans quelques-unes, à meilleur marché. Mais aujourd'hui leur prix est considérablement augmenté. (*Voy.* ce qui a été dit en parlant des Etats-Unis en général.) Outre les animaux transportés d'Europe, ceux naturels au pays sont les daims dont il y a un grand nombre, une espèce de panthère ou de tigre, les ours, les loups, les renards, et les *racoons*. Il s'y trouve aussi ce singulier animal que l'on appelle *opossum*, qui est une espèce de singe. Il est à-peu-près de la taille d'un chat de médiocre grandeur, et, outre

le ventre commun à tous les autres animaux, il en a un autre qui lui est particulier, suspendu au-dessous du premier. Ce ventre a une grande ouverture vers les jambes de derrière, qui laisse voir un grand nombre de tettes sur le ventre ordinaire. C'est sur ces tettes, quand la femelle de cet animal conçoit, que les petits se forment, et ils y pendent comme des fruits sur des branches, jusqu'à ce qu'ils aient la grosseur et la maturité nécessaires : ils tombent alors dans ce faux ventre, d'où ils sortent à volonté, et où ils se réfugient lorsqu'ils sont menacés de quelque danger. Cet animal est un manger très-délicat en hiver, au moins aussi savoureux que le meilleur cochon de lait. Il y a en Virginie toutes sortes d'oiseaux sauvages et domestiques; on y en trouve un petit d'un plumage bleu et cramoisi; le moqueur, réputé pour surpasser tous les autres oiseaux par son chant, et pour imiter tous les leurs, est de la grosseur d'une grive; c'est le rossignol de la Virginie et du Kentuky; son chant est des plus mélodieux. L'oiseau rouge, plus gros qu'une alouette, dont le plumage est d'un rouge vermillon, a la tête ornée d'une petite aigrette ou huppe, et le bec un peu plus gros que celui du moineau. On peut dire avec Catesby, que les oiseaux d'Amérique sont aussi inférieurs à ceux d'Europe pour le chant, qu'ils l'emportent sur eux par le plumage. Après avoir entendu le moqueur, le chant de tout autre oiseau du pays a presque perdu tout son charme. On n'en connoît point dans ce pays qui ait les accens tendres et plaintifs de notre rossignol, le chant vif de l'alouette et le doux ramage du merle. L'oiseau-mouche, le plus petit de toute la gent ailée, est, sans contredit, le plus magnifique, tout couvert d'écarlate, de verdure et d'or. Il suce la rosée des fleurs, ce qui fait toute sa nourriture, et il est trop délicat pour être apporté en Europe. Son plumage est encore plus beau dans les pays plus au sud. Les cailles, les perdrix, les faisans, les alouettes, les rouges-gorges, les geais, etc. sont différens de ceux d'Europe. Les perdrix sont comme de grosses cailles et se

posent sur les arbres. Il y a aussi une très-grosse espèce de grenouilles, longues de plus d'un pied, qu'on nomme *bull-frog*, parce que leur cri est semblable à celui d'un taureau ou plutôt d'un veau. Elles vont toujours deux à deux et font des sauts prodigieux.

Caractères, mœurs et coutumes. — La Virginie a donné naissance à quelques-uns des hommes les plus distingués, qui ont eu le plus d'influence et qui ont montré le plus d'activité dans la grande et importante révolution de l'Amérique. Le caractère politique et militaire de ses habitans tiendra un des premiers rangs dans les pages de l'histoire; mais il faut observer que les Virginieus doivent ce caractère à l'impulsion de quelques hommes éminens qui ont pris la direction de toutes les affaires publiques, et qui, en un mot, gouvernent la Virginie; car la plus grande partie du peuple ne se mêle point de la politique, de sorte que leur forme de gouvernement, quoique républicain de nom, est dans le fait oligarchique et aristocratique.

Plusieurs voyageurs ne rendent pas un compte bien favorable de la masse des habitans de cette province. Les jeunes gens, dit l'un, sont, généralement parlant, des joueurs, des parieurs aux combats de coqs et aux courses. Le génie d'un Locke et les découvertes d'un Newton sont regardés comme fort inférieurs aux talens de celui qui est habile dans les dispositions d'un combat de coqs, ou qui sait tirer parti d'une course de chevaux. L'esprit des recherches littéraires, s'il ne se borne pas à un très-petit nombre, est généralement subordonné à l'esprit du jeu ou à des divertissemens barbares. Dans presque toutes les tavernes ou auberges, sur les grandes routes, il y a un billard, un trictrac, des cartes et d'autres instrumens de jeu. Les gens comme il faut, du voisinage, se rendent dans ces tavernes, pour *tuer* le temps, qui leur paroît fort ennuyeux, et ils sont fort adroits à ce genre d'affaires, parce qu'ils y sont accoutumés dès leur tendre jeunesse. La passion pour les combats de coqs,

divertissement non-seulement barbare et inhumain, mais infiniment au-dessous de la dignité de l'homme, y est si dominante, qu'ils annoncent même leurs parties dans les journaux (1) ; cet amour du plaisir est la conséquence de l'oisiveté et du luxe, fruits de l'esclavage des nègres.

Histoire, population, gouvernement, villes et commerce. — C'est la première colonie que les Anglais aïent établie en Amérique ; leur droit à cette province, ainsi qu'à tous leurs autres établissemens dans cette partie du monde, leur venoit, comme nous l'avons déjà observé, de Sébastien Cabot, qui, en 1497, découvrit le premier le Continent septentrional de l'Amérique, sous le règne d'Henri VII d'Angleterre. On ne fit cependant aucune tentative pour s'y établir avant le règne d'Elisabeth. Ce fut alors que *sir* Walter Raleigh s'adressa à la cour, et rassembla une compagnie, composée de plusieurs personnes de distinction et de plusieurs riches négocians, qui convinrent d'ouvrir un commerce et d'établir une colonie dans cette partie du monde, qu'en honneur de la reine Elisabeth il appela Virginie. Vers la fin du seizième siècle on fit, pour établir cette colonie plusieurs tentatives, qui n'eurent point de succès. Les trois premières sociétés qui allèrent en Virginie, périrent de faim et de maladies, et furent exterminées par les Indiens. La quatrième fut presque réduite au même état, et ses foibles restes avoient fait voile pour l'Angleterre, désespérant de pouvoir vivre dans un pays aussi inculte, et habité par des Sauvages si féroces et si belliqueux. Mais à

(1) « Je vis, remarque un voyageur en Virginie, trois ou quatre » combats de coqs annoncés dans les journaux de Williamsbourg, » et j'ai assisté à cinq dans le cours de mes voyages de là à Port-» Royal ».

Il faut cependant convenir que depuis quelques années, plusieurs d'entre ceux qui habitent le territoire maritime, s'adonnent davantage au commerce qui, jusqu'à présent, est presqu'entièrement entre les mains des étrangers. La loi contre les jeux est sans exécution : elle est violée publiquement tous les jours ; car le jeu est assurément la passion dominante des Virginiens.

l'embouchure de la Chesapeak, ils furent rencontrés par milord Delaware, avec une escadre chargée de provisions et de tout ce qui étoit nécessaire à leurs besoins et à leur défense. Il leur persuada de retourner sur leurs pas; par son avis, sa prudence et sa conduite engageante, le gouvernement intérieur de la colonie fut établi, et mis sur un pied respectable par rapport à ses ennemis. Ce seigneur, qui avoit accepté le gouvernement de la province de Virginie, par les plus nobles motifs, fut contraint, par le mauvais état de sa santé, de retourner en Angleterre. Il laissa néanmoins derrière lui son fils, comme député gouverneur, avec *sir* Thomas Gates, *sir* Georges Sommers, l'honorable Georges Piercy, et M. Newport, pour son conseil: ce furent eux qui élevèrent James-Town (ville de Jacques), la première ville que les Anglais aient bâtie dans le nouveau monde. La colonie continua à fleurir, et l'on commença à découvrir et à améliorer les vraies sources de ses richesses. Les premiers colons, comme ceux du Maryland, étoient en général des personnes de distinction et de considération. Cette province resta fidelle à la Grande-Bretagne pendant les troubles qui la tourmentèrent. Plusieurs gentilshommes dont la vie étoit menacée en Angleterre, s'y réfugièrent; et sous le gouvernement de Guillaume Berkelez, soutinrent long-temps le parti du roi; à la fin, cependant, le parlement la réduisit, plutôt par stratagème que par la force. Après la restauration, il n'y a rien de bien intéressant dans l'histoire de cette province. Quelque temps après cette époque, un jeune homme, nommé Bacon, homme de loi, profitant du mécontentement du peuple, à l'occasion de quelques restrictions sur le commerce, devint très-populaire et mit le désordre dans toute la colonie. Sa mort naturelle rétablit néanmoins la paix et la tranquillité, et les habitans de la Virginie cessèrent de s'entr'égorger.

Le gouvernement de cette province ne fut pas d'abord basé sur les principes de la constitution

Anglaise, ni sur la jouissance de cette liberté à laquelle tout sujet de la Grande-Bretagne croit avoir droit dans toutes les parties du globe. Elle étoit administrée par un gouverneur et un conseil, nommés par le roi d'Angleterre. A mesure que la population augmenta, les inconvéniens de cette forme de gouvernement se firent davantage sentir, et l'on ajouta une nouvelle base à la constitution, par laquelle le peuple, qui auparavant étoit compté pour rien, eut le pouvoir d'élire ses représentans dans tous les comtés dont la province est composée, avec des priviléges semblables aux membres de la chambres des communes d'Angleterre. Ainsi il y eut deux chambres, la haute et la basse. La chambre haute, qui auparavant étoit le conseil, resta sur le même pied; ses membres étoient nommés selon le bon plaisir du roi, avoient le titre d'*honorables*, et répondoient à la chambre des pairs d'Angleterre. La chambre basse étoit la gardienne des libertés du peuple. Ainsi, avec un gouverneur représentant le roi, une chambre haute et une chambre basse, ce gouvernement avoit une ressemblance très-frappante avec celui de la Grande-Bretagne. Quand un bill avoit été approuvé dans les deux chambres, il étoit présenté au gouverneur, qui accordoit ou refusoit sa sanction, selon qu'il le jugeoit à-propos. Il avoit alors la force de loi, jusqu'à ce qu'il fût transmis en Angleterre, et que la volonté du roi fût connue à cet égard. La chambre haute formoit, non-seulement, une partie du corps législatif, mais servoit encore de conseil-privé au gouverneur, qui ne pouvoit rien faire d'important sans son concours; elle faisoit quelquefois les fonctions d'une cour de chancellerie.

Le gouvernement actuel de cette province, tel qu'il fut établi par la convention assemblée à Williamsbourg, le 6 juillet 1776, est que les pouvoirs législatif, exécutif et judiciaire seront séparés et distincts; que la chambre d'assemblée sera élue annuellement par les francs-tenanciers, au nombre de

deux par comté, et pour le district d'Augusta-Occidental, et d'un représentant pour la ville de Williamsbourg, celles de Norfolk et de Richemond; que le sénat sera composé de 24 membres, également choisis par les francs-tenanciers de l'Etat, divisé en 20 districts. Le pouvoir exécutif consiste en un gouverneur et un conseil privé de 8 membres, choisis annuellement, au balottage, par l'assemblée générale de l'Etat, qui choisit aussi les délégués au congrès, les juges, et autres officiers de justice, le président, le trésorier, le secrétaire, etc. les juges de paix, chérifs, et *coroners*, commis par le gouverneur et le conseil. La constitution de Virginie faite la première de toutes celles des autres Etats, est aussi la plus imparfaite. La représentation y est inégale, les comtés différant en population. La loi met les terres hors de la poursuite des créanciers pour le recouvrement des dettes que l'on a l'habitude de payer rarement dans ce pays. Les ressources de la chicane favorisent cette immoralité. Après la sentence définitive, la dette la plus incontestable peut être retardée pendant cinq ans et au-delà. La peine de mort, depuis 1796, est réservée au seul meurtre prémédité. La loi sur les esclaves est douce; elle en a prohibé l'importation après l'adoption de la constitution. L'instruction y est très-négligée, et le système judiciaire très-compliqué.

En 1781, les habitans de la Virginie étoient estimés à 567,614, dont 270,762 nègres, tant la population de ces derniers augmente par le bon traitement qu'ils éprouvent. Les habitans du Kentucky, qui dépendoit encore à cette époque de la Virginie, ne sont pas compris dans ce nombre; en 1790, il y avoit 454,983 habitans libres et 292,627 esclaves; en tout 747,610. Aujourd'hui ce nombre est fort augmenté. Dans la première session, après avoir déclaré leur indépendance, les membres de l'assemblée firent une loi pour la prohibition perpétuelle de l'importation des esclaves. Cela arrêtera en quelque sorte l'augmentation de ce grand mal politique

et moral, jusqu'à ce que l'esprit des hommes soit assez mûr pour l'affranchissement complet de la nature humaine. Les habitans de la Virginie sont gais, hospitaliers, et en général bien élevés ; quelques-uns sont accusés de vanité et d'ostentation (1).

TOPOGRAPHIE.

Villes principales.

Il n'y a point de grandes villes dans cet Etat, mais beaucoup de petites, dont la plupart ressemblent plutôt à des villages ou à des hameaux. Les loix, dit Morse, ont bien désigné des places pour devenir des villes, mais la nature a dit : il n'y en aura pas. Très-peu peuvent mériter le nom de ville. La plus grande et la capitale est

Richmond, située dans le comté d'Henrico, sur le bord septentrional de la rivière de *James*, immédiatement sous les chutes ou rapides de cette rivière, au 37ᵉ degré 40 m. de latitude N., et au 80ᵉ degré 10 m. de longitude O., qui contient près de 6,000 habitans, dont un tiers d'esclaves. Elle est à 209 lieues de Boston, et à 92 de Philadelphie. Sa position est très-agréable. La ville basse, située entre la rivière et une colline élevée, occupe un espace en long très-étendu. La partie la plus basse est bâtie près de l'eau, et la rade se trouve en face. Une longue rue, parallèle à la rivière dont elle est éloignée d'environ 150 pieds, joint cette ville basse à la ville haute. Deux ponts, situés sur une même ligne, et séparés par une île presqu'au milieu de la rivière, conduisent à Manchester sur le bord opposé. La ville haute, située sur la colline, est occupée par les habitans les plus aisés. On y jouit d'une vue très-étendue et de l'aspect des rapides.

(1) On peut ajouter aussi qu'ils sont très-processifs, et que la justice n'y est pas souvent très-juste. Les Virginiens ont donné pendant long-temps des preuves non équivoques de leur hospitalité et de leur bienfaisance, sur-tout à Norfolk et à Portsmouth, aux malheureux Français échappés du massacre et de l'incendie du Cap Français. Ils ont aussi cédé en entier, et pendant près de cinq années, un hôpital tout neuf non achevé, sur la pointe de la rivière Elisabeth, entre Norfolk et Portsmouth, pour recevoir les marins de nos escadres et les militaires malades de nos colonies, dont le grand nombre a même nécessité pendant un temps, trois autres établissemens pour le compte du gouvernement français. (*Doct. Valentin, médecin en chef de ces hôpitaux.*)

C'est là que se trouvent les plus beaux bâtimens et le capitole. Cet édifice, élevé sur la pointe de la colline, commande la ville. Il est bâti en briques rouges. Les colonnes de même matière sont blanchies. Ce bâtiment, fort vaste, devoit être construit d'après un plan très-beau, envoyé de France par M. Jefferson, lorsqu'il y étoit en ambassade. La salle principale est celle où s'assemblent les représentans de l'Etat. Un grand vestibule au milieu, de forme circulaire, est foiblement éclairé par une espèce de dôme pratiqué dans l'épaisseur du toit. Il est orné de la statue du général *Washington*, faite par Houdon, l'un des premiers sculpteurs de France, qui a fait exprès le voyage d'Amérique. Près de cette statue est le buste en marbre du général Lafayette, sculpté par le même auteur.

Les tribunaux, le conseil exécutif, l'assemblée générale siégent au capitole, et y attirent une grande affluence.

Les courans ou rapides de la rivière, qui commencent à deux lieues au-dessus de la ville, et dont le plan d'inclinaison est d'environ 80 pieds, ont obligé d'établir une navigation par le moyen d'un canal à écluses, qui longe le cours de la rivière, et qui ouvre une communication jusqu'aux Montagnes-Bleues sans aucun obstacle, à environ 66 lieues de Richmond. Il doit se terminer dans un bassin d'environ deux acres dans la ville. Les bâtimens qui remontent la rivière de James ne peuvent arriver jusqu'à Richmond, où il n'y a que sept pieds d'eau ; mais à trois lieues au-dessous il y en a dix. La plupart des navires s'y arrêtent, et l'on transporte leur cargaison dans des petits bateaux ; ensuite les moins forts peuvent y arriver. Ceux qui tirent beaucoup d'eau s'arrêtent à City-Point, lieu distant de la ville de 22 lieues, en suivant le cours du fleuve. Il y a à Richmond trois magasins d'inspection pour le tabac. Ces inspections, qui ont lieu dans toutes les villes de commerce, et dont l'objet est de garantir la qualité de cette denrée à celui qui l'achète, sont ordonnées par l'Etat ; il en est de même pour les farines et autres articles. L'inspection du tabac de Virginie est faite avec beaucoup de sévérité ; celle du chanvre, du goudron, etc. l'est un peu moins. Un très-beau moulin au-dessous des rapides, réunit toutes les nouvelles inventions, fait tourner six paires de meules, et économise les bras et le temps.

Alexandrie, dans le comté de Fairfax, l'une des plus jolies villes des États-Unis, est située sur la rive méridionale du

Potowmac, dans un lieu élevé et agréable, à près de deux lieues au-dessous de la ville fédérale, et à 97 lieues de la mer, selon le cours du fleuve. Elle est régulièrement bâtie. Presque toutes les maisons sont en briques. Les rues se croisent à angles droits, sont larges, commodes et bien pavées. Elle renferme environ 4,000 habitans. Elle a été commencée depuis 34 ans. Ses quais sont spacieux et commodes. Son commerce ne peut que devenir très-florissant, à raison de sa position, sur un grand fleuve et dans le voisinage de la ville de Washington. Il y a aussi une banque à Alexandrie, et c'est la seule en Virginie. Trois lieues au-dessous est le *Mont-Vernon*, où le général Washington faisoit sa résidence. Il fait partie des bords du Potowmac, qui, dans cet endroit, où leur pente est très-escarpée, s'élèvent de 200 pieds au-dessus du niveau des eaux. Le fleuve a une lieue de largeur vis-à-vis du mont, et du côté opposé il forme une baie aussi large qui s'avance profondément dans les terres; ensuite le fleuve tourne immédiatement à gauche, à près d'une lieue de la maison, et on le perd de vue. La maison de Washington, bâtie à 60 verges de la cime du mont, est construite en bois, et peinte de manière à lui donner l'apparence d'une pierre de taille. La façade de derrière, qui donne sur la rivière, est ornée d'un portique de 96 pieds de long, soutenu par huit colonnes.

Pétersbourg, sur la rivière *Appamatox*, le long de laquelle elle est bâtie, dans l'étendue d'une demi-lieue, sur une colline, fait, comme Richmond, un grand commerce de tabac et de farines. Il y a environ 300 maisons. Presque tous les habitans sont étrangers. Un grand concours de monde s'y rassemble tous les ans pour les courses de chevaux.

Williamsbourg, située dans une plaine à égale distance de 3 lieues de la rivière de James et de celle d'York, étoit, avant la révolution, la capitale de la Virginie; mais depuis, la législature ayant établi son siége à Richmond, qui en est éloignée de 20 lieues, Williamsbourg est tombée dans la décadence, et n'est presque plus aujourd'hui qu'un village, formant trois rues parallèles. Le nombre des habitans est réduit à environ 13 à 1400. Le collége de *Guillaume* et *Marie*, où il y a des professeurs de mathématique, de physique, de philosophie, de droit et de langues modernes, est fort mal entretenu. Il y a aussi un hospice pour les fous. Les habitans se ressouviennent, avec intérêt et recon-

noissance, de l'armée française, qui y a séjourné pendant plusieurs mois.

York-Town, à quatre lieues un tiers de Williamsbourg, a une position agréable, dominant au S. la belle rivière d'York. Sa population n'excède pas 800 habitans. Depuis la guerre le commerce a toujours été en décroissant, et aujourd'hui il est entièrement nul. C'est à York qu'a fini la guerre d'Amérique, où les Français ont aidé les Américains à secouer le joug de l'Angleterre, et où l'orgueil britannique a été une seconde fois fortement humilié par la prise du lord Cornwallis et de son armée, le 19 octobre 1781. La maison du général Nelson, la plus considérable de toutes celles qui composent la ville, est le seul monument existant de ce siége mémorable. Elle formoit le quartier-général du lord Cornwallis. Elle est percée de boulets et de bombes. Après la reddition de la ville d'York, le congrès, en votant des remercimens aux armées françaises et américaines, avoit ordonné l'élévation d'un monument pour en perpétuer le souvenir; mais il n'est point encore commencé. Les habitans conservent un souvenir honorable des Français. Les noms du maréchal de Rochambeau, de MM. de Viomesnil et Lafayette y sont en grande vénération.

Norfolk, sur la rivière d'*Elisabeth*, à trois lieues de son embouchure, dans la Chesapeak, est située par les 36 degrés 55 m. de latitude N., et 78 degrés 48 m. de longit. O. Elle a été entièrement brûlée dans le commencement de la guerre par les ordres du lord Dunmore, alors gouverneur de la Virginie. Pas une seule maison n'a été épargnée. Le dommage en a été estimé à près de 1,500,000 dollars. Les rues ne sont point pavées, et la malpropreté y est excessive, ce qui ajoute à l'insalubrité de cette ville, entourée de marais et de criques, ou petites baies, dans lesquelles la marée monte, et où, en se retirant, elle laisse une fange qui, échauffée par l'ardeur du soleil, exhale une odeur infecte. Des immondices encombrent les petites rues près de l'eau, où l'on a bâti beaucoup de maisons et de magasins en bois sur des terres rapportées ou sur des pièces de bois, pour former des cales ou *wharves*, espèces de jetées, entre et sous lesquelles des substances animales et végétales se putréfient. Aussi les maladies sont-elles très-communes et pernicieuses en automne. C'est principalement vers le quartier de l'eau où sont ces espèces de jetées ou quais, et où les navires sont amarés, que la fièvre jaune commence. Cette maladie y a

exercé ses ravages, principalement en 1795 et 1797. Dans cette dernière année, elle a fait périr près d'un sixième de la population. L'eau des pompes n'est pas bonne. Tous les environs bas, très-boisés, et comme noyés dans la saison des pluies, sont autant de causes qui rendent ce lieu très-malsain. Le peu de mobilité de l'atmosphère, dans les mois d'août et de septembre, la chaleur excessive et l'humidité, sont les principaux agens dont l'influence agit avec plus d'énergie sur ceux qui négligent de se vêtir convenablement après le coucher du soleil, et dont la manière de vivre, l'usage du vin de Madère, des liqueurs fortes et l'irrégularité dans la conduite, favorisent encore ces causes de destruction.

Norfolk contenoit, avant la guerre, 8,000 habitans. Actuellement il n'y en a pas encore 5,000. Mais ce lieu étant le port principal de la Virginie, et l'entrepôt de la plus grande partie de son commerce, la population y augmente et l'on y bâtit continuellement. On a établi une loterie, dont le produit servira à paver les rues. On achève un canal, qui passant à travers du *Dismal-Swamp* (grand marais de la Caroline du Nord), doit unir les eaux du Sund d'Albemarle avec la rivière d'Elisabeth, trois lieues au-dessus de Norfolk. Ce canal, de 9 lieues de long, augmentera prodigieusement le commerce de cette ville, qui n'est éloignée de la rade d'Hampton (petit bourg à l'entrée de la Chesapeak) et de la mer que de 6 lieues, où les frégates montent aisément, et où le port est bon et sûr. On y construit beaucoup de navires. On en a lancé, dans une année, jusqu'à 80 et 90 de différentes grandeurs. Les habitans, sans être très riches, sont presque tous aisés. Ils se sont conduits avec beaucoup de générosité et d'humanité envers les colons réfugiés, et ont montré, généralement, un grand attachement à la France.

Norfolk fait un commerce considérable avec les Antilles, la Nouvelle Angleterre et l'Europe. Ses exportations consistent en bois de toute espèce, en meubles, en grains, et principalement du maïs, en farine, salaison, tabac, goudron, térébenthine, chanvre, fer, plomb, graine de lin, etc., provenans de la Virginie et de la Caroline du Nord, qui n'a presque pas d'autre débouché et qui manque de ports. Les exportations de cette ville, en 1794, montoient à 1,687,194 dollars; en 1795, à 1,934,827. Elles ont augmenté jusqu'en 1797. L'exportation du tabac a diminué, depuis 1791, de plus d'un tiers, à raison de la diminution de la culture de cette denrée dans la Virginie.

Portsmouth est une petite ville située vis-à-vis Norfolk, de l'autre côté de la rivière d'Elisabeth, qui est composée d'environ 600 maisons, sur un très-grand espace, dont les rues larges, très-bien alignées, semblent être des prairies, et attendre une population assez nombreuse pour combler toute l'étendue où elle est tracée. Elle a été incendiée comme Norfolk, dans le même temps, et il n'est resté sur pied qu'un très-petit nombre de maisons. Sa position est plus agréable et plus saine que celle de Norfolk; l'eau des pompes y est meilleure. Elle étoit appelée à réunir tout le commerce de la rivière d'Elisabeth. L'eau est plus profonde le long de ses *wharves* ou cales, qu'à Norfolk; mais après la guerre, le commerce de Norfolk est devenu florissant, et celui de Portsmouth a été réduit à rien.

Staunton, dans la vallée de Shenandoah et dans le comté d'Augusta, sur *Middle-Creek*, qui se jette dans la Shenandoah, contient 800 habitans, et n'a de particulier que les eaux minérales d'Augusta, pour lesquelles elle est une route de passage, ainsi que pour aller au Kentucky.

Winchester, à 33 lieues au N. de Staunton, à 36 N. O. d'Alexandrie, à 60 de Richmond, et à 64 de Philadelphie, est située près d'une crique qui se rend dans le Potowmac; c'est la ville la plus considérable des États-Unis à l'Ouest des Montagnes Bleues. Les rues sont régulières, mais étroites: elle renferme 2,000 habitans. Elle verse, à Alexandrie, tous les produits des pays supérieurs. Elle est le passage de tous les voyageurs qui vont dans les derrières de la Virginie et dans les contrées nouvelles. Quatre mille personnes qui émigroient, y passèrent en 1795.

Charlottesville, près de la Rivanna, et *Milford*, sont des espèces d'entrepôts dans les montagnes du Sud pour les pays plus éloignés; et la navigation, qui commence dans ces deux petites villes, n'est plus interrompue jusqu'à Richmond. Si ces deux endroits méritent quelque mention particulière, c'est principalement parce qu'ils avoisinent les propriétés et la demeure de l'un des plus grands hommes de l'Amérique, tant comme philosophe et naturaliste que comme homme d'Etat et législateur. A ces traits on reconnoît aisément M. Jefferson, président actuel des États-Unis.

Montecillo; son habitation est située dans les montagnes du Sud, à une lieue un tiers de Milford, à une lieue de Charlottesville, et à 9 lieues en avant des Montagnes Bleues.

Elle est bâtie au haut d'une petite montagne, dont on a coupé le sommet pour former une aire d'un acre et demi. M. Jefferson en avoit commencé la construction avant la révolution, et lorsqu'elle sera achevée, elle sera une des plus élégantes des États-Unis, et rivalisera avec les plus agréables de France ou d'Angleterre. Il se proposoit, en 1796, de donner à ses bâtimens moins d'élévation et plus d'étendue; de ne les composer que d'un seul étage, surmonté de balustrades; d'élever au centre un dôme; d'y placer un grand salon de compagnie, de forme octogone, qui, par deux grandes portes vitrées, s'ouvrira de chaque côté sur un portique. Une grande galerie, destinée à servir de bibliothèque et de muséum, occupera toute la profondeur du bâtiment, et donnera sur une terre magnifique et sur une volière. Cette superbe maison, qui doit être à présent entièrement bâtie, a des ornemens en dedans et en dehors, simples, réguliers et soignés. Toutes les distributions sont vastes et commodes. Nous observerons, avec Liancourt et Weld, que la vue dont on jouit dans cette maison, est une des plus vastes et des plus agréables que l'on puisse rencontrer. Du côté oriental, où est la façade, l'œil n'est point arrêté, et l'on domine toutes les élévations qui se succèdent jusqu'à la Chesapeak. La grande distance est le seul obstacle qui empêche de découvrir jusqu'à l'Altantique. A droite et à gauche on apperçoit la large vallée qui sépare les Montagnes Vertes du Sud et de l'Ouest des Montagnes Bleues. Par un temps clair, on découvre la chaîne de ces hautes montagnes à droite, jusqu'à plus de 30 lieues fort au-delà de la rivière de James, et à gauche jusque dans le Maryland, de l'autre côté du Potowmac.

Il faut ignorer absolument l'histoire de l'Amérique, dit la Rochefoucauld-Liancourt, pour ne pas savoir que M. Jefferson a partagé avec Washington, Franklin, John Adams et un petit nombre d'autres, les travaux et les périls de la révolution dans toutes ses époques; qu'il a porté, dans le fameux congrès qui l'a décidée et conduite, une hardiesse et une fermeté de caractère, une réunion de talens et de connoissances, une stabilité de principes qui feront passer avec eclat, à la postérité son nom, et qui lui assurent à jamais le respect et la reconnoissance de tous les amis de la liberté. C'est lui qui, avec MM. les autres députés de la Virginie, a proposé la déclaration de l'indépendance. C'est lui qui, avec John Adams, en a pressé la décision. C'est lui qui

a été chargé de la rédaction de ce chef-d'œuvre de raison, de noblesse et de fierté. C'est lui qui a été le premier ambassadeur des États-Unis en France après la paix, puis, en 1792, secrétaire d'Etat. C'est lui enfin qui a écrit les excellentes notes sur la Virginie, un vol. *in*-8°. Quoique froid, M. Jefferson est, dans la société, doux, facile, obligeant, et sa conversation agréable et instructive. Ses nègres sont traités comme des domestiques blancs et employés à manufacturer chez lui tout ce qu'il est possible. Il les stimule par des récompenses et par des distinctions; en un mot, il porte chez lui l'activité, l'habileté, l'ordre qu'il a portés dans les affaires publiques. (Il vient de succéder à John Adams dans la présidence.)

Commerce. — Malgré la position avantageuse de la Virginie pour le commerce, elle n'en a qu'un très-borné pour sa vaste étendue. Tous les pays de derrière de l'Etat qui pourroient être approvisionnés par les négocians Virginiens, le sont directement par ceux de Baltimore et de Philadelphie. La valeur totale des exportations de ses differens ports a été pendant l'année 1791, de 3,131,863 dollars; en 1792, de 3,542,823; en 1793, de 2,987,097; en 1794, de 3,320,656; en 1795, de 3,490,043; en 1796, l'exportation a été de 5,268,685 dollars.

Dettes et taxes. — L'Etat de Virginie n'a de dettes que 100,000 dollars, qu'il a été reconnu devoir à l'Union dans la balance générale de tous les Etats, et une réclamation de 3 à 4 millions de francs faite par feu Beaumarchais pour armes et munitions de toutes espèces fournies par lui pendant la guerre, mais dont l'Etat n'a pas donné acte en forme et n'a par conséquent encore rien payé. Les concessions de terres vacantes dont l'Etat dispose, lui a fait un capital de 60,000 dollars, qui s'accroît continuellement, mais qui deviendra tôt ou tard, une cause de trouble, parce que les mêmes acres ont souvent 5 et 6 concessionnaires. Loin d'éloigner la fraude, le gouvernement profite de la bonne-foi trompée. Dans un pays si vaste et si peu habité, où il n'y a qu'un seul bureau pour les terres, les informations sont presqu'impossibles à prendre et les spéculateurs pro-

fitent de cette obscurité pour duper les Européens. L'Etat ne répond pas que ces terres n'aient pas déjà été concédées.

Les impositions sont peu considérables en Virginie. Les droits de l'inspection du tabac les allègent encore. Les esclaves, les chevaux, les mulets, les voitures de luxe, les permissions de détailler, les tables de billard, les actes, les contrats, les certificats donnés par les cours et comtés, et ceux passés au sceau de l'Etat, sont taxés. On saisit les meubles et les esclaves lorsqu'on ne paye pas les taxes. Les dépenses du gouvernement de Virginie se montent annuellement à 160,000 dollars.

Colléges et écoles. — Il y a à Williamsbourg le collége de Guillaume et Marie qui donnèrent 48,000 fr. pour sa fondation avec 20,000 acres de terre, et un droit d'un sou pour livre sur tous les tabacs exportés de la Virginie et du Maryland. L'assemblée lui donna aussi temporairement un droit sur les liqueurs importées et sur les pelleteries exportées. Il y a un président, six professeurs sous la direction de 20 visiteurs, et on leur a accordé un répresentant dans l'assemblée générale. L'honorable M. Boyle avoit fait à ce collége une donation considérable pour l'éducation et la conversion à la religion chrétienne des enfans indiens, objet qui n'a pu être mis à exécution. Depuis la révolution on à supprimé les écoles de théologie, de grec et de latin, et on en a substitué d'autres. Celle d'anatomie et de médecine est nulle. Les bâtimens peuvent contenir environ 100 étudians, mais le nombre aujourd'hui est peu considérable.

Les autres écoles sont moins bien tenues que dans le nord. Depuis la déclaration de l'Indépendance on a pris des mesures pour améliorer l'instruction et répandre les connoissances ; mais leur exécution s'opère bien lentement, et est encore loin de l'objet proposé. Les sectes les plus nombreuses dans cet Etat, sont les présbytériens, les anabaptistes et les méthodistes. Quoique les premiers colons fussent

des épiscopaux, les deux tiers des habitans étoient non-conformistes au commencement de la révolution de ces colonies.

Curiosités, eaux thermales.—Il y a tant de choses intéressantes en Virginie pour le philosophe et le naturaliste, que les limites de cet ouvrage ne nous en permettent qu'une très-légère esquisse. Nous nous bornons à renvoyer, à cet égard, aux excellentes notes de Jefferson. Il suffira de dire qu'il y a 1°. dans le comté d'Augusta une cataracte de 200 pieds de hauteur, dont la nappe n'a guère plus de 15 pieds de largeur. Elle ne peut être comparée à celle de Niagara pour la quantité d'eau, mais elle est moitié plus haute. Elle est formée par la rivière de Jackson qui naît dans les montagnes des sources chaudes, et qui se rend à la rivière de James. On peut passer dans le bas de la cataracte, entre la nappe d'eau et le rocher. Cette nappe n'est rompue que dans sa largeur par le rocher, en deux ou trois endroits. 2°. Parmi plusieurs excavations souterraines, il en est une fameuse nommée la *Cave de Maddison*, sur le côté N. des Montagnes Bleues et au centre d'une montagne de 200 pieds de haut. Elle a 500 pieds d'étendue et se divise en d'autres cavernes, lesquelles se terminent à deux grands bassins d'eau, dont l'étendue et la profondeur sont inconnues; elles offrent aussi de belles stalactites (Welden en a aussi donné une courte description). 3°. Au trou de la Panthère (*Panther Gap*), entre les ruisseaux nommés *cow and calf-pasture*, on trouve la *caverne soufflante*, de laquelle sort constamment un courant d'air avec une telle force, qu'il courbe les herbes à la distance de 20 toises. Ce courant est plus fort dans les temps secs et froids. Il y a une caverne semblable qui jette de l'air dans la montagne Cumberland, près de la ligne de la Caroline, mais cette émission n'est pas constante, et il en sort une fontaine. 4°. Le *pont de Roche* dans le comté de son nom, *Rock-bridge*, l'un des ouvrages les plus sublimes de la nature, est ainsi nommé à cause d'un pont naturel de rochers que l'on

voit au-dessus d'une profonde ouverture faite par quelque grande convulsion de la base au sommet d'une montagne, et qui semble avoir été laissé là pour offrir un passage de l'un à l'autre bord du précipice. Il est situé à 5 lieues de la rivière Ruvanna, autant des Montagnes Bleues, et à 17 lieues de la cave de Maddison au-delà des Montagnes Bleues. L'ouverture a près de deux tiers de lieue de long, et à quelques endroits plus de 300 pieds de profondeur, ce qui varie selon l'élévation de la montagne (*Weld*). Quelques-uns donnent à la fissure, au pont même, 270 pieds de profondeur et d'autres 205. Elle a environ 45 pieds de largeur dans le fond, et 90 au sommet, ce qui conséquemment, détermine la longueur du pont et sa hauteur jusqu'à l'eau qui passe dessous. La largeur du pont, dans le milieu, est d'environ 60 pieds, mais davantage aux extrémités, et l'épaisseur de la masse au sommet de l'arche, d'environ 40 pieds (Morse). Il paroît, d'après les mesures les plus exactes, que, du haut du pont jusqu'en bas, il y a 150 pieds de hauteur, qu'une portion de la montagne d'un côté a 200 pieds d'élévation et de l'autre coté 180 pieds (*Châtelux, Valentin*). Un ruisseau nommé *Cedar-Creek*, qui se rend dans la rivière de James, passe par-dessous, et prend sa source à deux milles au-dessus. Quoique les côtés de ce pont soient pourvus dans quelques endroits d'un parapet de rocs fixes, peu d'hommes sont assez hardis pour en approcher et regarder dans le gouffre. On tombe involontairement sur ses mains, et on rampe jusqu'au parapet pour regarder par-dessus. On peut s'y appuyer sans crainte et sonder la profondeur de l'abîme; si la vue du sommet est pénible, celle d'en-bas est curieuse et ravissante. On ne peut contempler l'immensité de l'arche, son élévation, les énormes rochers et les arbres, sans éprouver un sentiment inexprimable. Les saillies des rochers de l'un des côtés de l'ouverture de la montagne, correspondent exactement aux cavités de l'autre, et les différentes couches de terre, de sable, d'argile, etc. sont exac-

tement semblables et parallèles des deux côtés, ce qui indique évidemment que jadis ils ne firent qu'un. Il y a un pont naturel semblable, sur *Stock-Creek*, branche de la rivière Peleson ou Clinch, dans le comté de Washington, même Etat.

5°. On trouve des restes d'anciennes fortifications dans l'ouest de la Virginie comme dans le Kentucky, et dans le territoire N. E. de l'Ohio, dont quelques-unes embrassent depuis deux jusqu'à dix acres. La plus remarquable, à six lieues et demie du confluent des rivières Youghiogany et Monongahela, a la figure d'un fer à cheval, environnée d'un fossé, excepté à un passage très-étroit, laissé probablement pour une porte.

6°. Enfin des sources médicinales chaudes, de diverses températures, dont les principales sont sulfureuses. Il y en a d'autres froides, ferrugineuses, etc. Les eaux chaudes et brûlantes sont dans le comté d'Augusta, naissent au pied des montagnes de Jackson ou *Warm Spring-Mountains*, près des sources de la rivière de James. Les sources douces sont dans le comté de Botetourt, à 14 lieues des autres, au pied du côté oriental de l'Alleghany. Les premières sont très-fréquentées, sur-tout les eaux tièdes qui sont distantes de deux lieues des eaux chaudes ou brûlantes, malgré qu'on y manque de beaucoup de choses et de commodités, et qu'il y tombe de la pluie 4 ou 5 jours chaque semaine. D'autres sources tièdes ou douces se trouvent sur le Potowmac, dans le comté de Berkeley, au-dessus des montagnes du nord, qui sont plus fréquentées, parce qu'on y est plus commodément, dans une plaine fertile et plus peuplée. Il y a encore des sources sulfureuses dans le comté de *Greenbriar*, de l'une desquelles l'eau sort en bouillonnant par une ouverture d'un grand diamètre avec une vapeur bitumineuse et inflammable; une autre près de la rivière *Cowpasture*, qui est intermittente, et s'arrête une fois toutes les 12 heures.

KENTUCKY.

ÉTENDUE. SITUATION.

Long. 160 l. { Entre } 83° d. 20 m. et 11° d. 20 m. de long. O.
Larg. 75 { les } 36° d. 30 m. et 39° d. 30 m. de lat. N.
Contenant 5,555 lieues carrées.

Limites.

Il est borné au N. O. par la belle rivière de l'Ohio; à l'O. par la rivière Cumberland; au S. par l'Etat de Tennessée; à l'E. par la rivière Sandy et par une ligne tirée du S. de sa source jusqu'aux limites N. de la Caroline du N.

L'Etat du Kentucky est divisé aujourd'hui en 14 comtés.

COMTÉS.		VILLES CAPITALES.
	Jefferson.....	Louisville, aux rapides de l'Ohio.
	Lafayette.....	Lexington.
	Bourbon.....	Bourbon.
	Mercer.....	Danville et Harrodsbourg.
	Nelson.....	Beardstown.
	Maddison.....	Maddison.
	Lincoln.....	
	Woodford.....	Woodford, Versailles.
	Mason.....	Washington.
Nouveaux comtés.	Washington....	
	Clarke.....	Winchester.
	Scott.....	Georgetown.
	Logan.....	
	Francklin.....	Frankfort.

Rivières. — L'Ohio borde tout le côté N. O. du Kentucky : les principales rivières qui s'y rendent

après avoir arrosé cet Etat, sont la *Sandy*, la *Liking* et la *Kentucky*, qui naissent près l'une de l'autre dans les montagnes du Cumberland, la rivière *Salée*, la rivière *Verte* et celle de *Cumberland*. La Kentucky naît de l'extrémité des montagnes Cumberland, près de la grande crique Sandy. La principale rivière qu'elle reçoit est celle de *Dick*, qui tire sa source des mêmes montagnes. Leurs bords sont des précipices comptés parmi les curiosités naturelles du pays. L'œil s'étonne en considérant la hauteur des rochers qui est de 3 à 400 pieds perpendiculaires, composés dans quelques endroits de pierres à chaux, et en d'autres de beaux marbres blancs, marquetés de plusieurs couches extrêmement régulières. Ces rivières, dont les bords escarpés sont couverts de cèdres rouges, ont l'apparence de profonds canaux artificiels. La Kentucky, nommée aussi quelquefois *Cuttawa*, entre dans l'Ohio après un cours de 83 lieues, par une ouverture de 250 toises, 208 lieues au-dessous de Pittsbourg. Elle est navigable dans l'étendue d'environ 45 lieues.

La rivière Cumberland naît des montagnes de ce nom, qui la séparent de la rivière de *Clinck*, parcourt environ 160 lieues, dont moitié à travers l'Etat du Tennessée, passe à Nashville, où elle a 200 toises de largeur, et entre dans l'Ohio par une ouverture de 300 toises, environ 8 lieues à l'E. du fort Massac, et 371 lieues au-dessous de Pittsbourg. Cette rivière étoit appelée par les Indiens *Shawanee*, et par les Français *Shavanon*. Toutes ces rivières sont navigables presque jusqu'à leurs sources, et reçoivent beaucoup d'autres branches, dont quelques-unes sont à sec pendant les mois d'août, septembre et octobre.

TOPOGRAPHIE.

Villes principales.

Francfort, capitale de cet Etat, située sur la rive Nord de la rivière *Kentucky*, à environ 17 lieues de son

confluent avec l'Ohio, est une ville florissante, régulièrement bâtie, où siégent la législature et les cours suprêmes. La maison d'Etat, très-nouvellement achevée, est un grand et bel édifice en pierres. Cette ville est à 286 lieues de Philadelphie.

Lexington, la plus grande de cet Etat, dans le comté de Lafayette, étoit le siége du gouvernement avant Francfort, dont elle est éloignée de 8 lieues; elle est située au haut de la rivière *Elkhorn* (branche de la Kentucky). En 1786 elle n'avoit qu'environ 100 maisons. En 1796, il y avoit plus de 2,000 habitans, parmi lesquels on trouve une agréable société.

Washington n'a que 1,200 habitans, mais fait des progrès rapides.

Louisville, très-agréablement située au rapide de l'Ohio et dans un lieu fertile, promet de devenir une place de grand commerce; mais son insalubrité causée par des eaux stagnantes derrière la ville, a beaucoup retardé son accroissement: les autres villes se peuplent annuellement avec une étonnante rapidité.

Dans tous ces endroits ainsi que dans plusieurs autres, il y a des maisons pour l'inspection du tabac.

Etablissemens, aspect du pays, productions, commerce et population. — Le Kentucky, découvert par un nommé Macbride en 1754, a été vendu en grande partie par les Indiens des six nations, à des commissaires anglais, au fort Stanwix en 1768. Vers l'année 1774 la Virginie commença à encourager la population de ce district. En 1792 il devint un Etat séparé, et fut admis dans la confédération générale, après que ses habitans eurent formé leur constitution et divisé les pouvoirs de leur gouvernement en législatif, exécutif et judiciaire. La plus grande partie de son sol est prodigieusement fertile, et le climat plus tempéré et plus sain que dans aucune partie de l'Amérique. Les terres de première qualité sont trop riches pour du blé. Elles produisent de 50 à 60 boisseaux de maïs par acre, et dans un petit nombre de cas jusqu'à 100 boisseaux, ainsi que nous l'ont assuré quelques propriétaires, et comme il paroît d'après l'au-

Digitized by Google

torité de Morse (1) et d'Imlay (2). Communément la terre rapporte 30 boisseaux de blé ou de seigle par acre. Les autres grains, le tabac, les végétaux culinaires de toute espèce y sont en abondance. Le coton y est rarement porté à sa perfection, et les patates douces y viennent difficilement, quoique les pommes de terre y soient très-abondantes. On y trouve des buffles, des bisons, des ours, des daims, des élans et plusieurs autres animaux communs aux Etats-Unis, et d'autres qui leur sont absolument inconnus. Ses rivières contiennent d'excellens poissons, le saumon, le rockfish, la perche, l'anguille et toute espèce de poisson que l'on pêche à la ligne. Le perroquet est indigène de ce pays, ainsi que la bécasse à bec d'ivoire, de couleur blanchâtre, avec un panache blanc; son bec est de pur ivoire. Il y a un hibou semblable au nôtre, mais qui a un cri différent. Il fait un bruit surprenant, qui ressemble à celui d'un homme dans la détresse. Le moqueur, beaucoup d'oiseaux et productions végétales, lui sont communs avec la Virginie et les Carolines. Les curiosités naturelles sont étonnantes et innombrables. On y trouve des cavernes extrêmement grandes, dans quelques-unes desquelles on peut voyager pendant plusieurs milles sous un rocher de belle chaux, soutenu par des arches et des colonnes curieuses. Dans la plupart de ces cavernes, il y a des courans d'eau; près de Lexington, on y voit des sépulcres curieux remplis de squelettes humains. Il y a trois sources ou étangs de bitume, près de la rivière Green, qui se décharge dans un réservoir commun, et quand on se sert de ce bitume pour les lampes, il a toutes les qualités de l'huile la plus fine (3). Il y a plusieurs bancs d'alun; et différens endroits abondent en cuivre, qui, lorsqu'il est raffiné, est aussi bon qu'aucun cuivre du monde. A une source de sel, près de l'Ohio, on a

(1) Géographie Américaine, 5e édit.
(2) Description topographique des pays de l'Ouest, etc. 1793.
(3) Morse.

trouvé de très-gros os, qui surpassoient de beaucoup la taille ordinaire de ceux d'aucun animal actuel de l'Amérique : il paroît que la tête de cet être inconnu, auquel on a cependant donné le nom de *Mamout* ou *Mammouth*, a dû être de plus de trois pieds. Selon les docteurs Hunter et Cline, ce n'étoient pas des os d'éléphans, mais, d'après la forme des dents, ceux d'un animal vorace, appartenant à une race d'animaux maintenant éteinte. On en a envoyé des échantillons en France et en Angleterre (1). Quel est cet animal, et comment ses ossemens se trouvent-ils dans ces régions, où son espèce n'existe plus ? Ce sont des questions très-difficiles à résoudre, et sur lesquelles il y a diverses opinions. Le grand nombre de conjectures ne sert qu'à en faire voir la futilité : pour plus grands détails, voyez les notes de Jefferson.

Le Mississipi et l'Ohio sont les clefs d'une navigation immense des pays septentrionaux à l'O. de ce continent. La distance ordinaire de Philadelphie par terre au Kentucky, est entre 240 à 260 lieues, en passant par Pittsbourg ; de Baltimore environ 233 lieues ; d'Alexandrie à-peu-près 200 ; et de Richmond un peu plus de 163 lieues. Des fourches de l'Ohio, où est Pittsbourg, jusqu'au Mississipi, il y a 396 lieues, et de la jonction de l'Ohio avec le Mississipi, où il n'a pas plus de 900 toises de largeur, jusqu'à la Nouvelle Orléans (distance qui n'excède pas 140 lieues en ligne

(1) En 1791, la société des sciences et arts du Cap Français en avoit reçu un assez grand nombre d'une énorme grosseur, trouvés près de la rivière *Big-bone* (gros os), et des sources salées voisines, dans le Kentucky ; mais on n'en a jusqu'à présent que des restes partiels, et personne n'a encore pu parvenir à en rassembler un squelette, au moyen duquel on pourroit prononcer précisément à quelle famille et à quel genre appartenoit ce monstrueux animal. Nous avons vu la presque totalité de la mâchoire inférieure, chez le doct. *Barton*, à Philadelphie : elle est terminée par une concavité ou gouttière plus étroite en avant, qui ne fait pas présumer que la langue ait été bien volumineuse : elle est garnie de deux grosses dents molaires de chaque côté. Le doct. *Wister*, dans la même ville, en possède une semblable, mais moins curieuse. *D. V.*

droite) il y en a 284 par eau ; mais les Américains comptent 300 lieues jusqu'au golfe du Mexique, où le Mississipi entre par diverses embouchures. La Nouvelle-Orléans n'en est éloignée que de 54 lieues ; en sorte qu'il y a de l'ancien fort Duquesne ou Pittsbourg à la mer, une navigation de 697 lieues.

Un grand nombre d'Américains et d'Européens émigrent au Kentucky (1). En 1790, il y avoit 73,677 habitans y compris 12,430 esclaves. Le nombre a tellement augmenté chaque année, qu'il n'est pas facile de le fixer à présent. Cependant, on pensoit en 1796 qu'il y avoit dans cette colonie plus de 150,000 habitans. Un cultivateur qui y avoit résidé pendant 18 mois, racontoit à Philadelphie, il y a quelque temps, qu'il avoit établi sa maison sur la lisière des terres défrichées, très-près des bois, et la plus éloignée dans cette direction ; mais que depuis son arrivée il étoit venu un si grand nombre de nouveaux habitans, que les plantations s'y étendoient à cinq lieues au-delà de la sienne dans le désert. Ce pays, en général, peut être comparé à un enfant naissant, dont l'accroissement rapide acquiert les dimensions d'un géant. La libre navigation de l'Ohio et du Mississipi, dont les citoyens du S. O. jouissent depuis le traité des Etats-Unis avec l'Espagne en 1795, et qu'ils regardoient comme le principal objet de leurs desirs, ne peut que contribuer à accélérer leur prospérité. Le roi d'Espagne a exempté leurs produits pendant trois ans, de toutes espèces de taxes ou impôts en descendant à la Nouvelle-Orléans, pour parvenir dans le golfe du Mexique. Les personnes qui descendent l'Ohio pour arriver au Kentucky, débarquent ordinairement à *Limestone*, petite ville sur le bord méridional du fleuve et sur la rive occidentale d'une pe-

(1) Suivant le compte rendu par l'adjudant des troupes en garnison au fort Harmar, à l'embouchure de la Muskingum, depuis le 10 octobre 1786 jusqu'au 12 mai 1787, il étoit passé 177 bateaux contenant 2,689 personnes, 1,355 chevaux, 766 bêtes à cornes, 112 chariots et 2 phaétons, outre un nombre considérable qui avoit passé pendant la nuit, et que l'on n'avoit pas vu.

tite crique du même nom. C'est le lieu le plus convenable pour ceux qui se proposent de s'établir dans les parties supérieures de cet Etat. Des établissemens intérieurs de ce vaste continent, l'Amérique tirera sa grandeur future et formera de nouveaux empires qui égaleront et surpasseront peut-être ceux de l'ancien monde (1).

CAROLINE DU NORD.

ÉTENDUE. SITUATION.

Long. 150 l. { Entre } 78 d. 28 m. et 85 d. 28 m. de long. O.
Larg. 60 { les } 33 d. 50 m. et 36 d. 30 m. de lat. N.
Contenant 3,777 lieues carrées.

Limites.

Cet Etat est borné au N. par la Virginie ; à l'E. par l'Océan Atlantique ; au S. par la Caroline du Sud ; à l'O. par l'Etat de Tennessée, qui a été abandonné aux Etats-Unis par la Caroline du Nord en 1789.

Il est divisé en districts de l'*Est*, districts du *Milieu* et districts de l'*Ouest*, subdivisés en 53 comtés ainsi qu'il suit :

---

(1) Pour plus amples détails, voyez le supplément à la description d'Imlay, du territoire de l'Ouest, par John Filson, avec ses Pensées sur l'émigration, et une histoire succincte du Kentucky, ayant pour épigraphe :

Where liberty is, there is our Country.

DIVISION.

	COMTÉS.	VILLES PRINCIPALES.
	DISTRICTS DE L'EST.	
District de Wilmington.	Brunswick	Smithville.
	Hanovre	Wilmington.
	Onslow	Swannsbourg.
	Duplin	Sarecto.
	Bladen	Elisabethtown.
District de Newbern.	Carteret	Beaufort.
	Jones	Trenton.
	Craven	Newbern.
	Beaufort	Washington.
	Hyde	Germantown.
	Pitt	Greensville.
	Wayne	
	Glascow	
	Le Noir	Kingston.
	Jonhston	Smithfield.
District d'Edinton.	Tyrrell	Elizabethtown.
	Currituck	
	Camden	Jonesbonrg.
	Pasquotank.	Nixonton.
	Perquimons	
	Chowan	Edenton.
	Gater	Hertford.
	Hertford	Wynton.
	Bertie	Windsor.
	DISTRICTS DU MILIEU.	
District d'Halifax.	Northampton	
	Halifax	*Halifax.*
	Martin	Williamston.
	Edgcomb	Tarbourg.
	Warren	Warrenton.
	Franklin	Louisbourg.
	Nash	
District d'Hillsbourg.	Grandville	Williamsbourg.
	Person	
	Caswell	Leasbourg.
	Orange	*Hillsbourg.*
	Wake	Raleigh.
	Chatham	Pittsbourg.
	Randolph	

	COMTÉS.	VILLES PRINCIPALES.
District de Fayetteville.	Moore	Alfordston.
	Cumberland	*Fayetteville.*
	Sampson	
	Richmond	Rockingham.
	Robeson	Lumberton.
	Anson	Wadesbourg.
	DISTRICTS DE L'OUEST.	
District de Salisbury.	Rockingham	
	Guilford	Martinville.
	Montgomery	Stoker.
	Stoker	Upper Saura.
	Surry	Salem.
	Iredell	
	Rowan	*Salisbury.*
	Cabarrus	
	Mecklenbourg	Charlotteville.
District de Morgan.	Lincoln	Lincolnton.
	Rutherford	Rutherfordton.
	Burke	*Morgan*
	Buncomb	
	Wilker	

Rivières, baies, caps et marais. — La *Chowan*, formée par le confluent de trois autres qui naissent dans la Virginie, entre dans le côté N. O. du Sund d'Albemarle, et a une lieue de largeur à son embouchure; mais un peu au-dessus elle se rétrécit beaucoup.

La *Roanoke* est une rivière longue et rapide, formée par la Staunton dans la Virginie et la Dan dans la Caroline du Nord. Elle déborde fréquemment, sa navigation est obstruée, elle se rend par plusieurs ouvertures dans le S. O. du Sund ou baie d'*Albemarle*. Les plus riches plantations avoisinent cette rivière. *Pamlico*, *Neus*, *Trent*, *Pasquotank*, *Perquimons*, *Alligator*, etc. se jettent dans le même Sund, ou dans celui de *Pamelico*, et ne sont pas considérables.

La rivière du *Cap Fear*, plus ordinairement appelée *Clarendon*, se jette dans la mer au *Cap Fear* à la

latitude de 33 d. 45 m. En montant cette rivière on passe à Brunswick sur la gauche et à Wilmington sur la droite. La rivière se divise alors en branches N. E. et N. O. Elle est navigable pour des bâtimens ordinaires jusqu'à Wilmington, à onze lieues de la mer. Dans cet endroit elle a 150 toises de largeur, avec deux îles qui la divisent en trois canaux; ensuite elle n'est navigable que pour des bateaux ou des canots jusqu'à Fayetteville, trente lieues au-dessus. C'est dans cette rivière que se fait la meilleure navigation de la Caroline du Nord, dont la côte n'offre aucun bon port, et où les rivières ont une barre à leur entrée. On en attribue la cause au *Gulf Stream* ou aux courans produits par le retour des eaux de l'Atlantique que les vents alisés ont poussées dans le golfe du Mexique, et qui se continuent le long de la côte septentrionale; en sorte que les courans et contre-courans ou remoux encombrent de sable l'entrée de ces rivières. D'autres supposent que ces barres sont formées par le courant des rivières qui entraînent et accumulent les sables où leur rapidité se termine.

Le sound *Pamlico* est une espèce de lac de 4 à 6 lieues et demie de largeur et d'environ 33 lieues de longueur, séparé de la mer, dans toute sa longueur, par un rivage de sable couvert d'arbres, qui a à peine un mille de largeur. Il y a plusieurs petites entrées où un canot et des chaloupes peuvent passer, excepté l'entrée d'Ocrecock, qui admet des grands navires dans les districts d'Edenton et de Newbern. Une barre de sable traverse cette entrée sur laquelle il y a 14 pieds d'eau à marée basse. Au N. du Sound Pamlico est le Sound d'*Albemarle* avec lequel il communique. Il a 20 pieds de longueur sur 3 à 4 de largeur. Un autre Sound nommé *Currituk*, parallèle à la côte, communique aussi avec celui d'Albemarle. Un grand marais, nommé *Alligator Dismal-Swamp*, où il y a des petits lacs et de courtes rivières, sépare les deux principaux Sounds, et est très-propre à la culture du riz.

Les caps *Hatteras*, *Lookout* et *Fear* exigent toute

l'attention des marins sur cette côte, qui dans plusieurs endroits n'est pas couverte, sur-tout vers le cap *Hatteras*, de plus de 5 à 6 pieds d'eau à une grande distance de la terre.

Le grand marais *Dismal-Swamp* est sur la ligne qui divise la Virginie et la Caroline du Nord, s'étend au loin dans cette dernière, et occupe un espace de 150,000 acres, dont la plus grande partie est couverte d'arbres qui acquièrent une grosseur énorme; et en quelques endroits, les broussailles qui les entourent sont si épaisses que l'on ne peut appercevoir le marais. C'est ordinairement le contraire dans quelques autres marais. Les troupeaux y paissent et s'y engraissent très-bien.

Une compagnie, connue sous le nom de *Dismal-Swamp company*, a fait creuser un canal qui est près d'être achevé, et qui établira une communication depuis la rivière Pasquotank jusqu'à celle d'Elizabeth. Par ce moyen les exportations se feront plus aisément, et Norfolk y gagnera beaucoup.

Il y a un autre marais dans le comté de Currituck qui paroît très-propre à la culture du riz.

Climat, sol, productions, aspect du pays. — Le climat est à-peu-près le même que celui de la Virginie. Tout le terrein est bas et de niveau dans l'étendue de 20 lieues de la mer, ensuite il s'élève en coteaux et montagnes, qui sont les Apalaches ou Alléghanis, par lesquels cet Etat est divisé en deux parties. La partie basse n'est pas saine, mais elle est la plus fertile. La culture et les productions sont les mêmes que dans l'Etat précédent. Il y a des sources minérales sulfureuses et ferrugineuses très-efficaces contre certaines maladies, dans les comtés de Warren, Rockingham et Lincoln.

TOPOGRAPHIE.

Villes principales.

Newbern, *Edenton*, *Wilmington*, *Halifax*, *Hillsbourg*, *Salisbury* et *Fayetteville*, ont été le siége du gouvernement

et de l'assemblée générale, jusqu'à ce qu'il ait été fixé à *Raleigh*, ville nouvelle, fondée en 1791 en l'honneur du célèbre sir *Walter Raleigh*, sous la direction duquel le premier établissement, dans l'Amérique du Nord, a été fait sur l'île Roanoke, dans le Sound d'Albemarle; mais son éloignement de la navigation est un grand inconvénient.

Newbern, capitale de cet Etat, située au confluent des rivières *Neus* et *Trent*, n'a que 4 à 500 maisons.

Edenton, sur la rivière *Roanoke*, sur le côté Nord du Sound d'Albemarle, avantageusement situé pour le commerce, mais non pour la santé, n'est qu'un médiocre village.

Wilmington, sur la branche orientale du cap Fear, ou de la rivière *Clarendon*, est la plus commerçante.

Salisbury, *Halifax*, *Washington*, *Greenville* et *Tarbourg*, offrent plus ou moins de ressources commerciales: elles exportent beaucoup de productions et principalement du tabac.

Fayetteville, ainsi appelée en l'honneur de *Lafayette*, sur la branche Nord de la rivière *cap Fear*, à 44 lieues de la mer, et à 33 de Wilmington, est une des mieux situées pour le commerce et pour les manufactures. Il est probable qu'elle augmentera rapidement, et que, sans les incendies, elle seroit plus peuplée. Elle contient environ 400 maisons, régulièrement situées, et la principale rue a 100 pieds de large. Il y a deux édifices publics sur deux places carrées de 300 pieds, faisant face l'une à l'autre, et éloignées d'un quart de mille. La loge des francs-maçons est aussi un grand et bel édifice pour cette ville nouvelle.

Population, commerce, religion et coutumes. — La population étoit, par le recensement fait en 1791, de 393,750, dont 105,071 esclaves; mais depuis, elle a augmenté.

Une grande portion des produits des pays de derrière, consistant en tabac, blé, avoine, orge, maïs, etc. est porté dans la Caroline du Sud et dans la Virginie. Les exportations des pays bas de cet Etat consistent en goudron, poix, térébenthine, résine, maïs, planches, essences, douves, poutres, fourrures, tabac (ces deux articles en petite quantité), porc, lard, suif, cire, produit des abeilles et produit du cirier ou arbre à cire, et quelques autres articles, montant en 1791, à 524,548 dollars; en 1792, à 527,899; en

1793, à 365,414; en 1794, à 321,587; et en 1795, à 492,161 dollars. Le commerce se fait principalement avec les Antilles et les Etats du Nord, d'où l'on rapporte en échange du fromage, du cidre, des pommes, du fer manufacturé, des meubles, des chapeaux et marchandises sèches de toutes espèces, du thé, etc. importés de la Grande-Bretagne, de la France et de la Hollande; des Antilles, du rum, du sucre et du café. Il y a dans cet Etat plusieurs forges, 4 ou 5 fonderies et un moulin à papier.

Les presbytériens forment la secte la plus nombreuse, sur-tout dans la partie de l'O. Il y a des methodistes, des anabaptistes, des épiscopaux, des quakers et des moraves.

Les Caroliniens sont la plupart des planteurs, qui vivent à une demi-lieue ou plus d'une lieue les uns des autres, sur leurs habitations, où ils ont peu de communications avec les étrangers, et point de marchés près d'eux pour leurs productions. Ils sont hospitaliers, mais la sobriété et l'industrie ne forment pas leurs principales vertus. Ils ont peu de goût pour les sciences. Le temps qu'ils consument à boire, à jouer, à ne rien faire, ne leur fournit aucune occasion d'améliorer leurs plantations ou leur esprit. L'amélioration des premières est laissée à leurs inspecteurs et à leurs nègres. Si le temps qu'ils perdent de cette manière étoit employé à la culture des terres et à l'étude des sciences, ils pourroient à-la-fois être opulens et instruits; car ils possèdent un pays fertile Cette observation peut s'appliquer également à leurs voisins de la Caroline du Sud. Plusieurs entr'actes des jeux, des combats de coqs ou des courses, sont remplis par des combats à coups de poing, que l'on nomme *boxer*, et ces combats deviennent quelquefois mémorables par des tours de *gouges* (1).

(1) Quand deux champions sont fatigués de s'assommer et de se meurtrir, ils s'approchent de plus près, et chacun d'eux s'efforce d'entortiller ses premiers doigts dans les cheveux des tempes de son antagoniste; cela fait, il étend ses deux pouces de chaque

Constitution et histoire. — La constitution de la Caroline du Nord a été faite, en 1776, sur les mêmes bases que celles des autres Etats. Le gouvernement est composé d'un gouverneur, d'un sénat et d'une chambre des communes, tous élus annuellement. Le pouvoir exécutif est confié au gouverneur et à sept conseillers : ils sont élus par les deux chambres pour un an. Le gouverneur ne peut être continué dans sa place que trois années sur six.

Les dépenses de l'Etat sont de 37,500 à 45,000 dollars. Les revenus en taxes se montent à 46,118 dollars, et déduction faite de tous frais, il reste net 39,200 dollars. L'Etat est débiteur envers l'Union de 501,882 dollars.

Les premiers établissemens dans la Caroline du Nord furent faits, vers l'année 1710, par des émigrés allemands du palatinat. Les propriétaires de la Caroline encouragèrent leurs établissemens, et leur donnèrent l'étendue de terrein qui est entre les baies d'Albemarle et de Bath, formée par la rivière Taar. Un grand complot des Indiens de la nation des *Tuscaroras* et des *Corées*, dont on ignore la cause, détruisit presqu'entièrement cette colonie en 1721. Les Indiens, rassemblés au nombre de 1,200 guerriers, entrèrent dans les établissemens sous le masque de l'amitié, et massacrèrent à l'entrée de la nuit, 137 personnes, hommes, femmes et enfans, sans miséricorde ; un baron Suisse et presque tous les pauvres palatins y perdirent la vie. L'alarme étant bientôt parvenue dans la Caroline du Sud, le gouverneur Craven envoya immédiatement des forces pour secourir ceux qui avoient pu échapper. Un corps de 600 hommes de milices et 366 Indiens de différentes nations avec différens commandans, marchèrent à travers le désert, sous les ordres du colonel Barnwell. Près de 1,000

---

côté sur les yeux, et les lui fait sauter de la tête. Le vainqueur est applaudi pour son adresse, par les spectateurs, tandis que son pauvre antagoniste aveugle ou borgne, devient un objet de ridicule. Cette action de *gouger* est devenue bien plus rare depuis la révolution, et n'existe que dans la basse classe. (*Morse.*)

Tuscaroras furent tués, blessés ou pris. Ceux qui échappèrent à cette destruction, abandonnèrent la Caroline pour aller se joindre aux cinq nations près des grands lacs. La colonie, assez tranquille depuis cette époque, s'accrut en population et en richesse jusqu'en 1729, où les sept propriétaires réunirent à la couronne d'Angleterre leur droit de juridiction et de suzeraineté. La colonie alors fut séparée de la Caroline du Sud, et érigée en province particulière, sous le nom de Caroline du Nord, par ordre de George II. Depuis cette époque, jusqu'à la révolution en 1776, l'histoire de la Caroline du Nord n'a point été publiée.

CAROLINE DU SUD.

ÉTENDUE. SITUATION.

Long. 67 l. { Entre } 32 et 35° d. de lat. N.
Larg. 42 { les } 80 d. 20 m. et 83 d. 20 m. de long. O.
Contenant 2,222 lieues carrées.

Limites.

Elle est bornée au N. par la Caroline du Nord; à l'E. par l'Océan Atlantique; au S. et au S. O. par la rivière Savannah et une branche qui la forme appelée la rivière Tugulo, laquelle sépare cet Etat de la Géorgie.

La forme de cet Etat est à-peu-près celle d'un triangle, ayant environ 83 lieues de côtes d'étendue. Les premiers colons divisèrent la Caroline méridionale en comtés et en paroisses. Depuis la révolution elle est divisée en neuf districts, qui sont subdivisés en paroisses ou comtés, comme il suit:

District de Beaufort.

Sur la côte, entre les rivières Combahée et Savannah. La ville principale est Beaufort. Il est composé de quatre paroises : Sainte Hélène, S. Luc, Prince Guillaume, et S. Pierre.

District de Charleston.

Entre les rivières Combahée et Santée. La ville principale est Charleston. Il est divisé en 13 paroisses; savoir : S. Philippe, S. Michel, S. Barthélemi, S. Jean, Berkley, S. Georges, Dorchester, S. Etienne, S. Jacques, Santée, S. Thomas, l'Eglise du Christ, S. Jacques, Goose-Creek, St. Jean Colleton, St. André et St. Paul.

District de Georgetown.

Entre la rivière Santée et la Caroline du Nord. La ville principale est Georgetown. Il est divisé en 3 paroisses : Tous les Saints, le Prince George et le Prince Frédérick.

Ces trois districts situés du S. au N. le long de la côte, forment ce qu'on nomme le pays bas.

District d'Orangebourg.

A l'O. du district de Beaufort. La ville principale est Orangebourg. Il est divisé en 4 comtés; savoir : Louisbourg, Orange, Lexington et Winton.

District de Camden.

A l'O. du district de Georgetown. La ville principale est Camden. Il est divisé en 6 comtés; savoir : Fairfield, Richland, Clarendon, Claremont, Kershaw et Lancastre.

District de Cheraw.

A l'O. de Georgetown. Il est divisé en 3 comtés, qui sont : Darlington, Chesterfield et Malborough.

District de Ninety-Six.

A l'O. du district d'Orangebourg. La ville principale

est Cambridge. Il est divisé en 4 comtés, savoir: Edgefield, Abbeville, Laurens et Newbury.

District de Pinckney.

A l'O. des district de Camden et de Cheraw. La ville principale est Pinckneyville. Il est divisé en 4 comtés; savoir: York, Chester, l'Union et Spartanbourg.

District de Washington.

A l'O du district de Ninety-Six. La ville principale est Pickensville. Il est divisé en deux comtés: Pendleton et Greenville.

Ces 6 districts constituent ce qu'on nomme le pays haut ou supérieur. (*Morse 3e édition.*)

Rivières, canaux, ports, îles, climat, sol, aspect du pays et productions. — Cet Etat est arrosé par quatre grandes rivières navigables, outre plusieurs petites qui le sont pour des barques et des canots. La rivière *Savannah* coule dans toute sa longeur du S. E. au N. O., l'*Edisto* ou Pompon naît par deux branches, d'un rang de montagnes remarquables dans l'intérieur du pays, lesquelles se réunissant au-dessous d'Orangebourg, forment cette rivière. Elle passe à Jasksonbourg, et embrasse ensuite l'île Edisto. La *Santée* est la plus large et la plus longue de cet Etat: elle se jette dans l'Océan par deux ouvertures, un peu au S. de Georgetown. A environ 52 lieues de son embouchure en ligne directe, elle est formée par la réunion des rivières *Congarée* et *Waterée*. La dernière, ou branche Nord, passe à travers la nation des Catabans (Indiens), et porte le nom de *Cataban* jusqu'à sa source. La Congarée reçoit les rivières *Saluda* et *Broad*. La rivière *Pédée* prend sa source dans la Caroline du Nord, où elle est appelée rivière *Yadkin*. Après en avoir reçu quelques autres, elle forme la baie de Winyaw, qui, environ 4 lieues au-dessous, communique avec l'Océan. Toutes ces rivières, à l'exception de celle d'Edisto, naissent de ces rangs de montagnes qui séparent les

eaux qui coulent vers l'Océan de celles qui se rendent dans le Mississipi.

Les rivières du second rang sont la *Wakkamaw*, la rivière *Black*, la *Cooper*, l'*Ashepoo* et la *Combahée*. Ces rivières fournissent aux propriétaires de leurs rivages la quantité d'eau nécessaire pour arroser leurs terres à riz, excepté dans les grandes sécheresses. Celles de la troisième classe ne s'étendent pas loin de l'Océan. Elles reçoivent des criques qui viennent des grands marais, ou ne sont purement que des bras de mer. Telles sont l'*Ashley*, la *Stono*, la *Coosaw*, la *Broad*, la *Colleton*, etc. La marée ne monte pas à plus de 8 lieues dans aucune partie de la Caroline du Sud. On a formé un canal de communication de la rivière Santée à la Cooper, qui a 7 lieues de long; en sorte que les produits peuvent aisément arriver à Charleston, sans qu'on soit obligé de les y transporter par mer comme on avoit fait jusqu'alors. Un autre canal réunira l'Edisto avec l'Ashley.

On a construit un pont remarquable sur la Congarée, dans la petite ville de Granby, à environ deux tiers de lieue au-dessous du confluent des rivières Broad et Saluda. On en avoit élevé un autre sur la Savannah à Augusta, qui a été emporté par les crues d'eau.

Les ports ou havres les plus dignes de remarque, sont ceux de Charleston, de Port-Royal et de Georgetown. Le premier, spacieux, sûr et commode, est formé par la jonction des rivières Ashley et Cooper. Son entrée est défendue par le fort Johnson. Il y a une barre à quatre lieues de la ville que l'on franchit par 4 canaux: l'un n'a que 18 pieds de profondeur et l'autre 16 $\frac{1}{2}$. La marée y monte de 5 à 8 pieds. Port-Royal a une rade capable de contenir les plus grandes flottes du monde. La côte est bordée de beaucoup d'îles plus ou moins fertiles, et plus propres à la culture du coton et de l'indigo que la terre ferme, mais point à celle du riz.

La basse Caroline s'étend de la mer, à environ

53 lieues vers l'O., où cet Etat est séparé par les monts Alléghanis. C'est dans ce pays plat, que se trouvent ces espèces de marais qu'on nomme *Swamps*, tant ceux formés par les marées, que ceux arrosés par des masses d'eau que l'on tient en réservoir pour la culture du riz ; car les marais ne couvrent pas la centième partie de la Caroline. La haute Caroline offre un mode de culture, des manières dans le peuple, et même un langage différens. La terre s'élève par degré ; chaque montagne surpasse en élévation celle qui la précède immédiatement, et à environ 70 lieues au N. O. de Charleston, l'élévation du terrein est de 800 pieds au-dessus de celui qui forme la côte maritime. Ensuite commence le pays montagneux qui, s'élevant à l'O., termine cet Etat.

Le climat est différent selon les différentes parties de la Caroline. Dans la partie basse, l'air est chaud, humide, variable et très-mal-sain. Les maladies bilieuses, les fièvres intermittentes, pernicieuses ou malignes, y sont très-communes depuis les mois de juin ou de juillet jusqu'en octobre. Les causes se trouvent dans la nature même de l'exposition du pays, plat, bas et marécageux, où l'on retient l'eau pour la fertilité des rizières. Les exhalaisons des eaux stagnantes, des rivières et du voisinage de l'Océan, celles des animaux et des végétaux pourris, jointes à l'intensité de la chaleur et à l'exposition de l'air humide de la nuit, déterminent ces maladies, que les propriétaires peuvent éviter par quelques précautions, par une manière de vivre analogue à la saison, et en se retirant pendant 3 ou 4 mois dans les lieux à l'abri des influences de ces effluves délétères. La haute Caroline étant située dans un *medium*, entre l'extrême chaleur et le froid, est aussi saine qu'aucune autre partie des Etats-Unis.

Les variations soudaines dans la température sont considérables à Charleston. L'hiver y est la saison la plus agréable : la plus forte gelée n'y pénètre pas la terre à deux pouces, et le froid n'y dure pas trois jours

de suite; plusieurs plantes tendres, incapables de supporter l'hiver de la Virginie, fleurissent dans la Caroline : car il y a près de Charleston des oranges douces et amères. Les pluies sont abondantes dans la Caroline. Souvent à 3 mois de sécheresse continuelle succèdent 3 semaines ou un mois de pluie. En 1791 il est tombé 96 pouces de pluie; en 1792, 88 pouces; en 1793, 114 pouces; en 1794, 118; et en 1795, 71 pouces (1).

La végétation y est extrêmement prompte. Le sol produit une immense quantité de plantes, d'arbres, d'arbrisseaux. Cette colonie, si elle étoit convenablement cultivée, produiroit de la soie, du vin, de l'huile et de la garance. Outre les oranges, il y a une grande abondance de figues excellentes, de limons, de citrons, de grenades, de poires et de pèches (les pommes sont apportées des Etats du Nord), de melons d'eau, etc. Les bois sont magnifiques : on y trouve dix-huit espèces différentes de chênes; les magnolia, le frangier, le cyprès à feuille d'acacia, une espèce d'arbre à café (Guilandia); le baumier, le liquidambar, l'amelanchier, les hicoris, les andromeda, le pavia, le sassafras, la salsepareille, les mûriers blancs, les *azalea*, le *melia azedarac* ou lilas des Indes, le colicanthos, les cirier, dont les baies servent à faire des bougies, etc. mais principalement des pins, qui fournissent de la térébenthine, de la résine, du goudron et de la poix. Cette Caroline fournit, comme la précédente, une quantité prodigieuse de miel dont on fait d'excellentes boissons, et de l'hydromel aussi bon que du vin de Malaga. La haute Caroline et les parties de la basse qui ne sont pas propres à la culture du riz, produisent de l'indigo, du tabac, mais en petite quantité, sur-tout le premier, qui décline et qui est bien inférieur à celui de S.-Domingue; du bled, de l'orge, de l'avoine, du scigle, du maïs,

(1) Observations de la société de médecine de Charleston.

du chanvre, du lin, des patates douces, des semences légumineuses et du coton. Il y a près et dans les montagnes, parmi la quantité de plantes médicinales, de la serpentaire, du *Pink-root* (*Spigelia-marilandia*) du Ginseng, etc. (1) De toutes ces productions, les trois grandes marchandises d'étape, sont le riz, l'indigo, et ce qu'on extrait des pins. Rien ne surprend davantage un Européen, que la grosseur des arbres de ces provinces, y compris la Virginie et quelques autres; leurs troncs ont souvent de 50 à 70 pieds de hauteur, sans aucune branche, et plus de 50 pieds de circonférence. Les blancs et les Indiens font de ces troncs, en les creusant, des canots qui servent à transporter les denrées d'un lieu à un autre.

Les animaux originaires ne diffèrent pas beaucoup de ceux de la Virginie et de la Caroline septentrionale. On y trouve en abondance tous les animaux d'Europe, qui s'y sont singulièrement multipliés. Quelques-uns y sont même devenus tout-à-fait sauvages. Il est surprenant que les bestiaux soient devenus si nombreux dans les deux Carolines, où il y a un si grand nombre de loups, de tigres et de panthères, qui parcourent constamment les forêts. Nous avons déjà remarqué que ces animaux sont moins rapaces que ceux de l'Afrique et de l'Asie; ils n'attaquent guère les veaux ni les petits en Amérique, et lorsqu'ils les attaquent, leurs mères font une vigoureuse défense.

On a trouvé, en creusant à la profondeur de 9 pieds entre les rivières Sautle et Cooper, les os d'un animal d'une forme gigantesque, qui étoit le mammoth dont nous avons parlé; des défenses d'éléphant, et deux dents d'une espèce de graminivore, ce qui prouve que cet animal (l'éléphant) a habité autrefois l'Amérique. Les restes de l'éléphant et du mammoth

(1) Le gouvernement français entretient près de Charleston, un jardin botanique qui est très-bien soigné par le cit. Michaux.

trouvés dans le même endroit, font croire qu'ils ont péri, l'un et l'autre, dans un combat opiniâtre. On a trouvé des fémurs de 10 pouces de diamètre et des dents de plus de 2 pieds de long. Il y a un oiseau de proie très-gros, qui est une espèce de buze, nommée *Turkey-Buzard*, qui est conservé avec une sorte de culte, parce qu'il dévore entièrement les charognes, les rats et les souris.

TOPOGRAPHIE.

Villes principales.

Charleston est la seule ville considérable et la capitale de cet Etat, située sur une langue de terrein bas, applati, formé par le confluent des rivières Ashley et Cooper, qui, ayant mêlé leurs eaux au-dessous de la ville, où elles forment un port spacieux, communiquent avec l'Océan au-dessous de l'île de Sullivan: elle est par 32 d. 4 m. de lat. N. Les rues s'étendent d'une rivière à l'autre, et d'autres les coupent presqu'à angles droits; mais la plupart sont trop étroites pour un climat chaud et pour une ville aussi peuplée: l'étendue est d'environ un mille d'une rivière à l'autre. Ces rues ne sont point pavées, la propreté y est très-négligée. On sent très-souvent une odeur infecte, et les cimetières sont au milieu de la ville. La fièvre jaune a souvent paru à Charleston; cependant les planteurs viennent y passer la saison des maladies endémiques ou ordinaires aux campagnes du pays bas. C'est à cette époque que les plaisirs, les jeux et tous les agrémens de la société augmentent. Plusieurs colons des Antilles y affluent pareillement, et beaucoup de ceux de S. Domingue s'y sont réfugiés après leurs désastres. Le marché y est mal approvisionné; les riches habitans tirent presque tous les articles de nécessité de leurs plantations. La plupart des maisons étant en bois, et celles construites en briques couvertes en essentes, les incendies y ont fait de grands ravages. En 1796 et 1797, la ville a été presqu'entièrement incendiée à différentes reprises. On y a rebâti des maisons en briques couvertes en tuiles. Il faut convenir qu'on n'y prend presqu'aucune précaution contre le feu, et qu'il y a très-peu d'ordre lorsqu'il se manifeste. La population de cette ville est de près de 25,000 ames, y compris 9 à 10,000 nègres. Un intendant et un nombre

d'hommes forment le conseil pour la police et les réglemens de la ville : il y a aussi trois banques établies. Charleston doit être considérée comme l'une des villes les plus riches, et où il y a le plus de luxe, dans toute l'Amérique septentrionale : les négocians y sont riches et font beaucoup d'affaires. Ayant été assiégée par les troupes britanniques, elle se rendit par capitulation le 11 mai 1780, avec 6,000 hommes en armes, après un siége de sept semaines. Ses environs sont d'une beauté au-delà de toute description.

Beaufort, sur l'île de Fort-Royal, est une petite place agréablement située.

Columbia, à 38 lieues de Charleston, est depuis peu d'années le siége du gouvernement.

Population, commerce, manufactures. — La population de la Caroline méridionale, en 1791, se montoit à 249,973, y compris 107,994 esclaves. Il n'y a rien de particulier dans le caractère des Caroliniens, si ce n'est le résultat de la malheureuse influence de l'esclavage qui, en les exemptant du travail, les conduit à l'indolence, à la dissipation et au luxe : ils ne diffèrent point en cela de tous les habitans des Etats du Sud. La chasse, les courses de chevaux, les paris, sont leurs passions dominantes. Les cérémonies des funérailles sont pompeuses et se font avec beaucoup d'ostentation ; le vin, le punch, les liqueurs de toutes espèces, le thé, le café, les gâteaux, etc. y sont prodigués. Les Caroliniens sont généralement affables, polis et attentifs envers les étrangers. Ceux de Charleston ont été très-hospitaliers et généreux à l'égard des réfugiés de S. Domingue. Le sexe n'a pas le teint ni la fraîcheur des dames du N., mais en est dédommagé par beaucoup de douceur, de graces et d'autres qualités. Les principaux articles exportés de la Caroline du Sud sont du riz, de l'indigo, du tabac, des peaux de diverses espèces, du coton, du bœuf, du porc, de la poix, du goudron, de la térébenthine, de la cire végétale, des bois de construction, du liége, des cuirs, des racines des plantes désignées ci-dessus, etc. L'exportation de Charleston monte au-

nuellement à la valeur de 2,000,000 et demi de dollars, en productions du pays seulement, et cette ville fournit en marchandises importées, une grande partie des habitans des deux Carolines et de la Géorgie. Son port, le plus considérable sur une côte de 200 lieues d'étendue, étant ouvert tout l'hiver, et à proximité des Antilles, donne aux commerçans des avantages supérieurs et très-lucratifs. Cette ville n'a besoin, pour étendre son commerce, que d'une route ouverte dans l'étendue de 5 lieues pour communiquer avec l'Etat de Tennessée. Knoxville, sa capitale, est 33 lieues plus près de Charleston qu'aucune autre ville maritime de conséquence, sur tout l'Ocean Atlantique.

Les habitans de la haute Caroline manufacturent leur chanvre, leur coton et leur laine. Il y a des forges dans le comté d'York à deux milles de la rivière Catabaw, où l'on fond et fabrique le fer pour différens outils et ustensiles; mais il n'y a pas de manufactures d'aucun autre genre, excepté quelques moulins à bled dans les pays plus éloignés. L'Etat fournit les meilleurs bois de construction. Des navires peuvent y être construits plus aisément et avec plus d'avantage que dans les Etats du milieu et de l'Est. Les matériaux sont d'une qualité très-supérieure, et les vaisseaux durent beaucoup plus long-temps. Cependant on ne construit pas, annuellement, dix navires à Charleston, où la main-d'œuvre est plus chère, les matelots plus rares et l'industrie moins active. Les négocians aiment mieux acheter les navires construits dans le Nord; quelquefois ils y envoyent pour leur construction des bois de la Caroline.

Il y a très-peu d'instruction dans cet Etat. Les habitans fortunés envoient leurs fils en Europe ou dans les Etats du Nord, pour y recevoir l'éducation convenable. Trois collèges ont été depuis peu institués par la loi, un à Charleston, un à Winnsbourg et un autre à Cambridge; mais celui de Charlestou est le seul que l'on a commencé à former, et il n'est pas complet. Il y a aussi trois écoles, une dans cette

ville, une à Beaufort dans l'île de Port-Royal, et une à Columbia. Il y a dans la Caroline du Sud plusieurs sociétés de bienfaisance, pour les veuves, les orphelins, pour les personnes émigrées des pays étrangers, etc. Il y a à Charleston une société de musique et une de médecine. Cette dernière, établie depuis 1791, est le seul établissement qui ait les sciences pour objet. On entretient aussi dans cette ville une bibliothèque par souscription.

Histoire, constitution. — Sir Walter Raleigh, en 1584, et l'amiral Jasper de Colligny, en 1590, tentèrent d'établir, mais sans succès, des colonies dans la Caroline. Le dernier envoya deux vaisseaux sous le commandement de Jean Ribaud, qui abordèrent dans le Sund d'Albemarle, Caroline du Nord; mais les guerres avec les Espagnols et les Indiens, les maladies et des peines de toute espèce les en chassèrent. Ce n'est que de 1662 que l'on peut dater l'établissement des Européens dans cette partie de l'Amérique.

Charles II, après sa restauration, donna à huit Seigneurs Anglais la propriété entière et absolue des pays compris depuis le 31° jusqu'au 36° degré de latitude, en se réservant seulement la souveraineté à la couronne d'Angleterre. Ces Seigneurs étoient, le comte Clarendon, le duc d'Albemarle, lord Cravet, lord Derby, lord Ashley, lord Carteret, et sir Colleton. Ceux-ci s'adressèrent au célèbre *Locke* pour en obtenir une constitution. Il en donna une qui partageoit les habitans en noblesse et en communes. La noblesse étoit composée de barons, de caciques et de landgraves. Ce ne fut, cependant, qu'en 1667 que les premiers colons furent envoyés d'Angleterre par les propriétaires. D'autres émigrations suivirent à différentes époques d'Angleterre, de la Hollande, de France, de New-York, etc. La forme compliquée du gouvernement, les guerres continuelles avec les Espagnols, les Français, les Indiens et sur-tout les dissensions intestines causées par la suprématie donnée à la religion anglicane, mirent cette colonie

dans une telle confusion, que les propriétaires pénétrés du danger où elle étoit, et à la demande des habitans, se déterminèrent à la céder au roi d'Angleterre, qui la leur racheta en 1729. Lord Carteret, seul des huit, en cédant sa souveraineté, conserva ses terres. Alors par acte du parlement, cette grande province fut diviseé en deux, sous le nom de Caroline du Nord et Caroline du Sud, et on leur donna une constitution plus conforme à celle d'Angleterre.

Depuis cette époque, les deux Carolines se sont peuplées, ont été cultivées et sont devenues plus commerçantes, sur-tout celle du Sud, qui, à l'époque de la révolution, tenoit déjà un des premiers rangs pour ses richesses et ses ressources, parmi les autres colonies anglaises de l'Amérique.

La Caroline du Sud a formé sa nouvelle constitution en 1790. Les pouvoirs sont partagés comme dans les autres Etats. Il y a un sénat composé de 37 membres élus pour 4 ans, qui ne sortent que par moitié tous les deux ans, et une chambre de représentans composée de 124 qui sont renouvelés en entier tous les deux ans. Le gouverneur est élu pour deux ans et ne peut être réélu qu'après un intervalle de quatre. Il doit être âgé de 31 ans, résider dans l'Etat depuis dix ans, et posséder un bien de 7,715 dollars, franc de dettes. Le gouverneur et le lieutenant-gouverneur sont nommés par la législature. Les juges sont élus de même pour tout le temps qu'ils se comportent bien. Les commissaires de la trésorerie, le secrétaire d'Etat et autres officiers publics, sont nommés pareillement et pour quatre ans.

Les procès sont nombreux, longs, et rendent la profession d'avocat extrêmement lucrative. Les loix concernant les milices partagent l'Etat en deux divisions composées de brigades. Tout homme qui a atteint l'âge de 18 ans est averti par un sous-officier, au nom du capitaine du canton où il demeure, qu'il appartient à la milice. Cet avertissement donné ainsi devant témoin est la seule forme requise. Les impositions et les taxes suffisent aux dépenses de

l'Etat, qui est un de ceux qui donnent les meilleurs salaires aux officiers publics.

L'Etat de la Caroline du Sud a deux espèces de dettes : celle contractée pendant la guerre de la révolution et que l'Union a prise à son compte, est de 11 à 12 cent mille dollars ; l'autre est réduit aujourd'hui à 110 ou 112,000 dollars. (*La Rochefoucauld-Liancourt, tom. IV.*)

L'importation des nègres d'Afrique est prohibée depuis 1788. L'accroissement de la population de l'espèce noire augmente à raison des bons traitemens qu'elle reçoit, sur les habitations sagement administrées. On vend les nègres à Charleston, comme dans tous les Etats du Sud, au marché, de la même manière que les bêtes de somme. Leur vente est annoncée dans les papiers publics, et au jour fixe, ils sont mis à l'encan et livrés au dernier enchérisseur.

GÉORGIE.

ÉTENDUE. SITUATION.

Long. 250 l. { Entre } 82 d. 20 m. et 93 d. 28 m. de long. O.
Larg. 83 { les } 31 et 35e d. de latit. N.

Limites.

CET Etat est borné à l'E. par l'Océan Atlantique ; au S. par les Florides de l'E. et de l'O. ; à l'O. par le fleuve Mississipi ; au N. O. et au N. par la Caroline du Sud et l'Etat de Tennessée. Il est divisé en deux districts (supérieur et inférieur) qui sont subdivisés en 24 comtés.

DIVISION.

	COMTÉS.	VILLES CAPITALES.
District inférieur.	Camden.....	Saint-Patriok.
	Glym.....	Brunswick.
	Liberty.....	Sunbury.
	Chatham.....	Savannah.
	Bryan.....	
	M'Intosh.....	
	Effingham.....	Ebenezer
	Scriven.....	
	Burke.....	Louisville, Waynesbourg.
District supérieur.	Montgomery.....	
	Washington.....	Golphington.
	Hancock.....	
	Green.....	Greensbourg.
	Franklin.....	
	Oglethorpe.....	
	Elbert.....	
	Wilkes	Washington.
	Lincoln.....	
	Warren.....	
	Jefferson.....	
	Jackson.....	
	Bullock.....	
	Columbia.....	
	Richmond.....	Augusta.

Rivières, lacs, marais, aspect du pays, climat, sol et productions. — La rivière *Savannah*, qui sépare cet Etat de la Caroline du Sud, a un cours du N. O. au S. O. Elle est formée principalement par les rivières *Tugulo* et *Keowée*, qui naissent des montagnes Apalaches. Elle est navigable jusqu'à Augusta pour des navires de 50 tonneaux; mais à une lieue au-dessus, sa navigation est obstruée par des rapides; ensuite elle est ouverte au-delà dans un cours de 50 lieues. Il y a une barre à son entrée dans l'Océan, appelée la barre de Tybée, qui a 16 pieds d'eau à demi-marée. L'*Alatamaha*, qui naît de la rivière *Ocone*, à environ 20 lieues au S. de la Savannah, prend sa source dans les montagnes Cherokée, près de celle de la Tugulo, descend à travers un pays montagneux, en

recevant, comme la précédente, beaucoup de branches collatérales, serpente dans l'étendue de 83 lieues, entre dans le pays plat, reçoit la rivière *Oakmulge*, parcourt environ 50 lieues, perd son nom d'Ocone pour prendre celui d'Alatamaha, devient considérable; et, après avoir traversé une vaste forêt dans l'espace d'environ 33 lieues, se jette par plusieurs ouvertures dans l'Atlantique. Il y a, en outre, la *Turtle*, la *Petite* et la *Grande-Sitilla*, la *Crooked* et la rivière *Sainte-Marie*. Cette dernière forme une partie des limites méridionales des Etats-Unis, prend sa source dans un grand marais, nommé Ouaquaphenogaw; et, après un cours d'environ 50 lieues, arrive dans l'Océan entre les pointes des îles Amélia et Talbert. Elle est navigable pour de grands bâtimens jusqu'à 30 lieues.

Le lac, ou plutôt le marais nommé par quelques-uns *Ouaquaphenogaw*, et par d'autres *Ekanfanoka*, situé entre les rivières Flint et Oakmulge, a environ 100 lieues de circonférence. Dans les saisons pluvieuses, il paroît comme une mer intérieure, et a plusieurs grandes îles très-fertiles. Les Indiens de la nation des Creeks disent que l'une de ces îles est habitée par une race d'Indiens dont les femmes sont d'une beauté incomparable : ils les appellent les filles du soleil. Les rivières Sainte-Marie, Sitilla ou Saint-Ille, et la Petite-Saint-Jean, qui se déchargent dans la baie d'Appalache à Saint-Marc, viennent, dit-on, de ce lac (1). *Goosepond* est un étang d'environ 180 acres, ayant à-peu-près 2 pieds d'eau. Il n'est pas d'Etat mieux arrosé que celui-ci. Les grandes rivières *Apalachicola*, *Alibama*, *Mobile*, *Pascagoula* et de *Pearl*, ont leur source dans l'Etat de Géorgie, traversent la Floride de l'Ouest, et se jettent dans le golfe du Mexique; la rivière *Yazoo* se rend dans le Mississipi; enfin le Mississipi, qui forme, depuis le dernier traité avec l'Espagne, la limite de la Géorgie

(1) Morse, et Voyages de Bartram.

à l'O., offre un débouché sûr et immense. La Mobile sur tout, ayant ses sources très près de la Tennessée, où se jettent la Chicamanga, la Hiwassée, établiroit, par un portage très-court, une communication avec l'Océan.

La partie orientale de cet Etat, entre les montagnes et l'Océan, les rivières Savannah et Sainte-Marie, est un terrein plat, sans un seul coteau et sans une pierre, ayant plus de 52 lieues du N. au S. et 14 à 17 lieues de l'E. à l'O. A cette distance, la terre commence à s'élever, les montagnes se succèdent et augmentent en hauteur. Cette vaste chaîne de montagnes, qui commence aux Kattskill, près de la rivière d'Hudson, dans l'Etat de la Nouvelle-York, connues sous le nom d'Alléghanys et d'Appalaches, se termine dans cet Etat à environ 20 lieues au S. de ses limites septentrionales.

Le climat n'est pas sain dans le pays inférieur, près des terreins où l'eau séjourne pour la culture du riz; et les mêmes maladies dont nous avons parlé à l'égard des Carolines, se déclarent assez généralement dans les mois de juillet, août et septembre. L'eau y est pareillement mauvaise et saumâtre. Avant la saison des maladies, les habitans qui vivent près des rivières, s'éloignent avec leurs familles dans les contrées plus élevées et plus saines, ou se retirent dans les îles voisines. A la fin de l'hiver et au printemps, les fluxions de poitrine et autres maladies inflammatoires occasionnées par les transitions subites dans la température de l'atmosphère, sont très-communes et souvent fatales.

Les hivers, en Géorgie, sont doux et agréables. On n'y voit jamais de neige, ou très-rarement. Le froid n'empêche pas la végétation. Les bestiaux ne rentrent point, et vivent de ce qu'ils trouvent dans les bois et dans les savannes. A 30 et 35 lieues de la mer, le pays commençant à s'élever, est salubre, et l'eau très-abondante et potable. Dans les régions S. E. de cet Etat, qui sont à peu de degrés de la zone torride, l'atmosphère est agitée par les vents alisés.

Le sol et la fertilité diffèrent selon les lieux et les améliorations. Les îles qui bordent la côte sont couvertes de très-beaux bois de différentes espèces. Une partie produit du coton, de l'indigo, des patates, du maïs. Les principales sont les îles *Skidaway*, *Wassaw*, *Ossabaw*, *Sainte-Catherine*, *Sapelo*, *Frederica*, *Jekyl*, *Cumberland* et *Amelia*, qui ne sont séparées du continent que par des canaux formés de la réunion des rivières et de leur communication avec la mer.

Le sol de la terre-ferme, près des marais et des criques, est à-peu-près de même qualité. On distingue les marais salans, ceux où la marée pénètre, de ceux qui sont dans l'intérieur, où elle n'a point d'accès. Les terres à riz (*rice-swamps*) sont la plupart près des rivières ou des criques. C'est-là que l'on cultive la principale marchandise d'étape de la Géorgie. Dans les terreins un peu plus élevés, on y cultive du maïs, du tabac, du coton, du blé; comme en Caroline, on a presqu'abandonné la culture de l'indigo pour s'adonner à celle du coton. La nature et la couleur du sol sont différentes; une nouvelle espèce de coton y a été apportée des îles Marquises dans l'océan Pacifique, par le capitaine Josiah Roberts; on a lieu d'espérer qu'elle y réussira. Les oranges, les figues, les pommes granates, y viennent à perfection. On y recueille aussi de la soie. Le thé y réussit parfaitement, et on en fait une grande consommation. Avec beaucoup d'attention, plusieurs fruits des tropiques peuvent y être naturalisés.

Il y a dans le voisinage d'Augusta, sur le bord de la Savannah, environ 5 lieues au-dessous de *Sylver-bluff*, et à 30 lieues de la mer, des amas considérables d'écailles d'huîtres d'une énorme grandeur, formant des lits que l'on trouve à 20 et 30 pieds de profondeur dans les coteaux où passe la grande route. Ces coquilles fossiles ont généralement 15 à 20 pouces de longueur, de 6 à 8 de largeur et de 2 à 4 d'épaisseur; la cavité ou profondeur peut recevoir le pied d'un homme ordinaire. Les habitans du voisinage les em-

ploient pour faire de la chaux excellente; elles pourroient aussi servir d'engrais aux terres des coteaux, s'ils étoient moins fertiles. Sur les bords de la petite rivière et dans les parties supérieures de l'Etat, on trouve des restes des monumens curieux et étonnans de la puissance et de l'industrie des anciens habitans de ce pays. Il y a aussi des traces d'une grande ville indienne.

TOPOGRAPHIE.

Villes principales.

Savannah, capitale de la Géorgie, étoit autrefois le siége du gouvernement. Elle est située sur le bord méridional de la rivière du même nom. Cette ville a la forme d'un parallélogramme et est régulièrement bâtie; ses rues larges, multipliées, ont plusieurs places très-vastes; elles ne sont pas plus pavées que celles de Charleston; mais dans cette dernière il y a des trottoirs, et on n'en a pas à Savannah où la chaleur est plus forte, où le sable est plus mouvant et plus incommode pour la marche. Presque toutes les maisons sont en bois, et moins élevées qu'à Charleston. L'édifice le plus remarquable par son étendue, sa solidité et le travail de ses murs, est le cimetière, ce qui a fait dire à des voyageurs *que les habitans de Savannah avoient voulu honorer d'un beau temple, la divinité qui a choisi son séjour parmi eux.* Il y a des églises d'épiscopaux, de presbytériens, d'anabaptistes, de luthériens, de méthodistes, et une synagogue.

Quoique cette ville ne soit pas aussi mal-saine qu'on l'avoit répandu, elle ne jouit pas à l'égard de la situation, des avantages de Charleston. La population n'y étoit tout au plus que de 3,000 ames. Selon Liancourt, il y en auroit aujourd'hui près de 7,000, en y comprenant 4,000 noirs. M. d'Estaing tenta d'attaquer cette ville occupée par les Anglais, en 1779; mais il n'obtint aucun succès.

Sunburry, *S.-Simon*, *Brunswick*, *Frederica*, sont aussi de bons ports de mer; mais Savannah a la supériorité par son commerce.

Washington, à environ 16 ou 17 lieues d'Augusta, est fréquentée à raison de sa situation et de la salubrité qu'y trouvent les personnes valétudinaires.

Louisville, située sur le bord de la rivière Ogeechée, à

environ 23 lieues de son embouchure, est le siége du gouvernement actuel. Une convention s'y assembla en 1795 pour reviser la constitution.

Augusta, située sur la rive S. O. de la rivière *Savannah*, qui a dans cet endroit 500 toises de largeur, à environ 48 lieues de la mer, et 42 par terre au N. O. de Savannah, a été le siége du gouvernement jusqu'à l'année 1795. Elle réunit aux avantages du meilleur sol, ceux d'une situation centrale entre le pays supérieur et inférieur, et promet de devenir un lieu important. En 1791 on y inspecta plus de 6,000 grosses barriques (boucaud) de tabac. Il y a trois grands magasins capables d'en contenir 10,000. Les édifices publics sont, la maison du gouvernement, une église, un hôtel-de-ville, une prison et une académie ou école.

Population, commerce et manufactures. — En 1790, la population de la Géorgie se montoit à 82,548 habitans, dont 29,264 esclaves; mais depuis, l'augmentation par l'émigration et autrement, est devenue considérable. Quoiqu'il soit difficile de tracer le caractère et les usages des habitans qui y sont rassemblés des différentes parties de l'Europe et de l'Amérique, tant par intérêt que par nécessité ou par inclination, on peut les placer, à cet égard, sur la même ligne que celle de leurs voisins de la Caroline du Sud. L'aversion prédominante pour le travail est due en partie à la chaleur du climat et au défaut de besoins pour exciter impérieusement leur industrie. Ils sont très-hospitaliers, aiment passionnément la chasse et le jeu. On reproche à leur législature une injustice sans exemple, relativement à la vente d'une partie de leur territoire de l'Ouest. Ce honteux procédé n'est vraisemblablement point approuvé par l'Etat en général (*Morse, 3e édit.*) (1).

(1) La législature avoit vendu en 1795 à quatre compagnies, de 30 à 40 millions d'acres de terres, connues sous le nom de terres d'*Yazzow*. Mais la législature suivante a détruit cette vente, l'a annullée et déclarée frauduleuse, et a fait brûler l'acte original, etc. Ces terres, dont partie appartenoit à l'Union générale, et partie aux Indiens, avoient été revendues, en sorte qu'il en est résulté des injures, des injustices, des haines interminables, et un foyer de discorde dans cet Etat. *V.*

Les principaux articles d'exportation sont les mêmes que dans la Caroline du Sud. L'accroissement de la culture les a fait augmenter. C'est à Savannah que le commerce est centralisé, quoique ce port n'ait que 12 ou 13 bâtimens. Le défaut d'armemens et le défaut de bras pour la construction, le défaut de banque, celui de confiance, le grand dérangement des fortunes et les dévastations qui ont eu lieu pendant la guerre de la révolution de ces colonies, ont été des obstacles à l'accroissement du commerce et de la prospérité auxquels ce pays est appelé par sa situation. La méfiance, dit avec raison Liancourt, est le sentiment dominant entre presque tous les habitans; l'estime, la considération générale n'y sont pas connues. Savannah est la place de l'Amérique où les recouvremens d'argent se font avec le plus de difficulté. Le montant des exportations, en 1791, étoit de 491,472 dollars; en 1792, de 488,973; en 1793, de 501,585; en 1794, de 676,154; et en 1796, de plus de 900,000 dollars. Les pays de derrière (*Back-Countries*), au-dessus d'Augusta, beaucoup plus peuplés, fournissent à l'exportation de tabac, de blé, de seigle et de maïs. Aux exportations de riz, de coton, d'indigo, de tabac et de bois de construction, etc. des pays-bas (*Low-Countries*), on peut ajouter celle d'une espèce de sagou, que l'on fait avec la fécule de la patate douce et la moelle du palmiste. Quoiqu'inférieur à celui des Indes orientales, il est cependant bon, et a les mêmes propriétés. C'est un docteur *Bierofft* qui a hérité cette recette d'un docteur *Boswell*. La culture relative à la soie pourroit être poussée avec plus d'activité et de profit. C'est à Charleston que se porte la plus grande partie des produits de la Géorgie par les bâtimens de Savannah, qui en rapportent les marchandises européennes. Il y vient aussi des navires du Nord.

Histoire et constitution. — L'établissement de la Géorgie fut projeté en Angleterre en 1732 : plusieurs seigneurs philanthropes, et d'autres, par compassion pour les indigens du royaume, firent une souscription

d'une somme considérable; ce qui, joint à 240,000 fr. accordés par le gouvernement, servit à acheter tous les objets nécessaires aux pauvres qui voudroient se transporter dans cette province et se soumettre aux réglemens qu'on leur imposeroit. On obtint des lettres-patentes du roi George II, en date du 9 juin 1732; et en reconnoissance de ce qu'il avoit favorisé ce plan, on donna le nom de *Géorgie* à cette nouvelle colonie. Dans le mois de novembre suivant, James Oglethorpe s'embarqua avec 116 personnes en qualité de chef et de directeur. Après leur arrivée à Charleston, où ils furent bien reçus, M. Oglethorpe, accompagné de William Bull, fut visiter et reconnoître le territoire, et marqua la place où Savannah est bâtie aujourd'hui. Bientôt après, arrivèrent d'autres aventuriers d'Ecosse, d'Irlande, de Hollande et d'Allemagne. On leva de nouvelles sommes, et on y envoya de nouveaux habitans. Avant l'année 1752, il y avoit plus de mille personnes établies dans cette nouvelle province, entre les rivières Savannah et Alatamaha. On ne devoit cependant pas s'attendre que les habitans de la Géorgie, trop éloignés de leurs bienfaiteurs et de la surveillance de ceux qui avoient naturellement de l'influence sur eux, voulussent se soumettre aux magistrats qu'on leur avoit donnés. Plusieurs des réglemens auxquels ils étoient astreints, ne leur étoient point propres, et privoient les Géorgiens des priviléges dont jouissoient leurs voisins, et dont la privation, à mesure que leur nombre et leur opulence s'accrurent, leur parut fort dure. De ces sources corrompues naquit cet esprit de mécontentement qui anéantit la constitution. Il s'éleva des dissensions de toute espèce; les guerres qu'ils avoient à soutenir contre les Espagnols et les Indiens, qui faisoient chez eux de fréquentes incursions, jetèrent la colonie dans la confusion et dans la misère. Elle étoit au moment de sa ruine, quand le gouvernement, en 1752, la prit sous sa protection, et mit la Géorgie sur le pied des deux Carolines.

Pendant la dernière guerre, la Géorgie fut dévas-

tée par les troupes anglaises, et les habitans furent obligés de fuir dans les Etats voisins pour leur sûreté. Depuis l'indépendance, l'agriculture et la population auroient considérablement augmenté, sans les guerres et les disputes presques continuelles que les habitans ont eues avec les Creeks, qu'ils provoquoient le plus ordinairement.

Enfin, le peuple de la Géorgie a formé une nouvelle constitution en 1789, qui, ayant été revue en 1795 par une nouvelle convention, ne date que de cette dernière époque. Elle est à-peu-près la même que celle des autres Etats fédérés. La législature est composée d'une chambre de sénateurs, d'une de représentans et d'un gouverneur. La durée du sénat est de trois ans. Tous ses membres sont élus à-la-fois, et cessent en même temps leurs fonctions. Chaque comté y envoie un membre. La chambre des représentans est renouvelée chaque année. Chaque comté y fournit un nombre de membres proportionné à sa population. Aucune somme d'argent ne peut sortir du trésor sans un décret. Aucun homme du clergé ne peut être élu membre de la législature. Le pouvoir exécutif est confié à un gouverneur, qui ne peut remplir cette charge que pendant deux années. Il est choisi par la législature, aux conditions d'âge, de propriétés et de résidence prescrites par la loi. Il peut accorder grace après sentence rendue, hors pour meurtre et trahison: mais, dans ces deux cas, il peut suspendre la sentence jusqu'à la seconde législature, qui prononce. Toute loi est soumise à sa révision; mais la majorité des deux tiers de la chambre fait loi sans son concours. Tous les officiers de l'Etat, juges et autres, sont nommés par les chambres, comme le gouverneur, et pour le même temps. Le gouverneur nomme seulement son secrétaire et les premiers officiers de milice. Le choix des sept électeurs qui doivent nommer le président des Etats-Unis, se fait par les assemblées ordinaires d'élection.

Les cours de justice ne se tiennent pas régulièrement; les jurés s'assemblent avec difficulté. Les pro-

cès sont compliqués, et souvent interminables, à cause des délais. La profession d'avocat est celle que l'on embrasse avec la presque certitude de faire fortune. Il y a une cour supérieure, des cours de comté et celle des juges de paix. Les impôts sont mal payés. Les comptes des finances sont imparfaitement rendus. Il règne dans cette partie essentielle de l'administration une obscurité que personne ne peut percer, ni ne cherche à débrouiller; car l'insouciance, en Géorgie, est aussi forte que l'esprit de désordre.

C'est le seul Etat où l'importation des nègres d'Afrique soit permise. L'excellente qualité de toutes les terres, la douceur du climat, la facilité d'une navigation intérieure avec le continent et avec les îles qui bordent la Géorgie dans toute son étendue, en forment une mine de richesses, qui ne peut être exploitée qu'avec des bras, de l'ordre, un gouvernement respecté, une justice assurée pour appeler ces bras et les mettre à profit. (*Liancourt.*)

L'instruction est encore dans son enfance; mais on a établi un plan qui donne des espérances de succès, et on a fondé un collége à Louisville, presqu'au centre de l'Etat.

Indiens. — Parmi plusieurs nations indiennes qui habitent le territoire occidental de la Géorgie, qui s'étend des rivières Sainte-Marie et Apalachicola jusqu'au Mississipi, au 31ᵉ degré de latitude N., il en est quatre remarquables, les plus peuplées et les plus guerrières. Ce sont les *Creeks*, les *Cherokées*, les *Chactaws* ou Têtes-plates, et les *Chikassaws* : ces derniers sont entre le Tennessée et le Mississipi, aux sources des rivières Tombeckbée ou Mobille, et Yazoo. On estime qu'avec plusieurs autres qui s'y sont fondues, telles que les *Appalaches*, les *Alibamas*, les *Abecas*, les *Coosas*, les *Coosactées*, les *Natchez*, les *Oconies*, les *Pakanas*, les *Talepoosas*, &c., elles forment un nombre de 12,000 guerriers, 5,860 appartenant à la seule nation de *Creeks* ou *Musk'ogée*, les plus guerriers de tous. On porte le nombre total à 35,000. Les Géorgiens ont un grand desir de voir

toutes ces nations portées au-delà du Mississipi ; mais elles n'y sont pas encore disposées, à beaucoup près ; ce qui donne lieu à des vexations, à des vols, à des assassinats de part et d'autre. Ces Indiens des frontières sont des amis fidèles et des ennemis implacables, hospitaliers envers les étrangers, honnêtes et francs dans leurs transactions. Aucune nation n'a plus de mépris ni une plus mauvaise opinion de la foi des blancs, que ces peuples. Cependant ils ont une grande confiance dans le gouvernement des Etats Unis, et ils desirent établir des limites permanentes que les Etats du Sud ne puissent franchir ; car ils sont très-jaloux de leurs droits. Ils ont des troupeaux et des animaux domestiques ; ils cultivent du riz, du tabac, du maïs, des patates, des pois, des féves, des légumes et des fruits comme les blancs de leur voisinage. Ils ont aussi des nègres esclaves, qu'ils enlèvent dans leurs guerres et leurs excursions, ou qui désertent chez eux ; mais ils les traitent bien. Ils portent les produits de leur chasse et de leur culture à *Pensacola*, capitale de la Floride de l'Ouest, sur la baie du même nom, où se jette la rivière Escambie.

L'avidité des Géorgiens et leur ambition ne se bornent pas à convoiter les terres des Indiens, elles se portent aussi sur la Floride ; et plusieurs habitans des Etats-Unis regardent cette partie des possessions espagnoles comme leur apanage. Leur population étant plus nombreuse, leur donnera, à la première guerre, la facilité de satisfaire leur ambition. Ce pays, qui ne rapporte rien à l'Espagne, d'après toutes les probabilités, ne peut lui rester (1).

---

(1) La Rochefoucauld-Liancourt et Morse.

TENNESSÉE,

ou TERRITOIRE AU S. DE L'OHIO.

ÉTENDUE. SITUATION.

Long. 160 l. { Entre } 85° d. 30 m. et 93° d. 30 m. de long. O.
Larg. 35 { les } 35 et 36° d. 30 m. de lat. N.

Limites et divisions.

Ce pays est borné au N. par le Kentucky et une partie de la Virginie ; à l'E. par les montagnes Jaunes, de Pierre, de Fer et Chauves (*stone, yellow iron and bald mountains*) qui le séparent de la Caroline du N. ; au S. par la Caroline du S. et la Géorgie, et à l'O. par le Mississipi, qui le sépare de la Louisiane (1).

Cet Etat érigé et organisé en 1796 est divisé en trois districts et 11 comtés.

COMTÉS.	
District de Washington.	
Washington.	Greene.
Sullivan.	Hawkins.
District d'Hamilton.	
Knox.	Sevier.
Jefferson.	Blount.
District de Mero.	
Davidson.	Tennessée.
Sumner.	

(1) Il n'y a encore que sept millions et demi d'acres de ce territoire qui aient été achetés aux Indiens.

Rivières et montagnes. — La *Tennessée*, aussi appelée la *Cherokée*, et, mal-à-propos, la *Hogohege*, est la plus grande branche de l'Ohio. Elle prend sa source dans les montagnes de la Virginie, au 37° d. de latitude, et court, pendant un espace d'environ 333 lieues, S. et S. O., jusqu'au 34°, recevant dans son cours une multitude innombrable de rivières et de ruisseaux. Les rivières principales qui lui donnent naissance sont la *Holeston* et la *Peleson* ou *Clinch*. Elle tourne ensuite vers le N. par un long circuit, et se jette dans l'Ohio, à près de 20 lieues de son embouchure.

La montagne de *Cumberland*, dans toute son étendue, depuis le grand Kanhaway jusqu'à la Tennessée, est composée de masses prodigieuses de roches brisées et escarpées, telles qu'il ne s'en trouve guère dans aucun autre pays de l'Oc. Elle est, dans plusieurs endroits, et pendant des lieues entières, inaccessible, même aux Indiens. Dans un endroit, particulièrement près du sommet, il y a une chaîne remarquable de rochers, d'environ 10 lieues de long et 200 pieds d'épaisseur, qui présente un front perpendiculaire au S.E., plus grand et plus majestueux qu'aucune forteresse artificielle du monde connu, et en apparence autant de régularité. Selon une hypothèse moderne, les eaux de toutes les branches élevées de la Tennessée ont été obligées de se faire un passage à travers cette masse énorme de rochers.

La *Montagne Enchantée*, à environ trois quarts de lieue au S. de *Brass-Town*, est célèbre par les curiosités de ses roches. Il se trouve dans plusieurs des empreintes ressemblant à des traces de dindons, d'ours, de chevaux et de créatures humaines, aussi visibles et aussi parfaites qu'on les fait sur la neige ou sur le sable. Ces dernières sont remarquables pour avoir chacune uniformément six doigts au pied, excepté une qui paroît être l'empreinte du pied d'un nègre. L'une de ces empreintes est fort grande; la longueur du pied est des 16 pouces, et la distance des extrémités de deux doigts extérieurs

de treize. L'une des traces de chevaux est d'une grandeur peu commune. Les diamètres, transversal et joint, sont de 8 pouces sur 10; c'étoit peut-être le cheval que montoit le grand guerrier. Ce qui paroît confirmer que c'est véritablement les empreintes des animaux qu'elles représentent, c'est que les pieds de chevaux ont glissé de plusieurs pouces et se sont ensuite remis, et que toutes ces traces ont la même direction, comme celles d'une compagnie en voyage. Si c'est un jeu de la nature, jamais cette antique dame ne s'est amusée plus sérieusement; si c'est l'effet du hasard, il n'eut peut-être jamais une plus grande apparence de préméditation; si c'est l'ouvrage de l'art, le but en étoit peut-être de perpétuer la mémoire de quelque événement remarquable de guerre, ou de quelque bataille qui eut lieu en cet endroit. Les grands amas de pierres des environs, que l'on dit être les tombeaux de guerriers tués en combattant, paroissent favoriser cette dernière hypothèse. La matière du roc est tendre; les parties sur lesquelles le soleil frappe le plus, et qui sont les plus dures, se coupent aisément au couteau, et paroissent être de la nature de la terre à pipes. Quelques Cherokées sont d'avis qu'il pleut toujours quand on visite cet endroit, comme si la nature sympathisante pleuroit au souvenir de la terrible catastrophe que ces figures semblent représenter.

Animaux. — Le pays avoit, il y a quelques années, de nombreux troupeaux d'animaux sauvages, mal-à-propos appelés buffles; mais les imprudens, ou les malveillans d'entre les premiers colons, en détruisirent un grand nombre sans aucun but. On en trouve encore sur les branches méridionales de la rivière de Cumberland. On voit des élans ou *mooses* dans plusieurs endroits, principalement dans les montagnes. Les daims sont devenus comparativement rares, de sorte qu'on ne les chasse plus seulement pour la peau. Il reste encore assez d'ours et de loups. On attrape un grand nombre de castors et de loutres sur les hautes branches des rivières de

Cumberland et de Kentucky. Les racoons, les renards, les écureuils, etc.; les faisans, les perdrix, les pigeons, les cygnes, les dindons sauvages, les oies, etc. abondent dans ces Etats. Les rivières fournissent des truites, des perches, le poisson-chat qui pèse jusqu'à 100 livres et au-dessus, le poisson-buffle, le cheval rouge, l'anguille et plusieurs autres. Le mamout, cet animal extraordinaire, habitoit sans doute ce pays, comme il le paroît, d'après les ossemens que l'on trouve en creusant près des sources salées, depuis 3 pieds jusqu'à 7 (1).

Commerce. — Ce pays renferme plusieurs articles précieux d'exportation, tels que des chevaux de selle et de voiture, des bœufs, des bestiaux, du ginseng, des peaux de daims, des fourrures, du coton, du chanvre et du lin, qu'on peut transporter par terre; il fournit aussi en abondance du fer, du bois de charpente, du lard et de la farine, que l'on pourroit exporter; mais il y a très-peu d'habitans qui entendent le commerce, ou qui possèdent d'assez grands capitaux, de sorte qu'il va fort mal.

TOPOGRAPHIE.

Villes principales.

Il y a 11 ou 12 villes, mais deux seulement commencent à être d'une certaine importance.

KNOXVILLE est la métropole de l'état de Tennessée. Elle est régulièrement bâtie, sur un très-bon site, et sur la rivière Holston, à 7 lieues au-dessous de la jonction avec la Tennessée, à 67 lieues de Frankfort ou Kentucky, à 162 de Richemond, en Virginie, et à 242 de Philadelphie, lat. 35° 42′ N.

Nashville, sur la rivière *Cumberland* (qui a dans cet endroit 200 toises de largeur, et qui se rend dans l'Ohio, à 5 lieues au dessus de l'entrée de la Tennessée, par une embouchure de 300 toises) est pareillement bien bâtie. Elle est à 90 lieues de Knoxville, et à 338 de Philadelphie, lat. 36° N.

---

(1) On a trouvé des os du même animal en Sibérie; des naturalistes croyent qu'il étoit amphibie; mais alors l'espèce s'en seroit conservée comme celle de l'hippopotame, &c. (*Valentin.*)

Religion. — C'est surtout la religion Presbytérienne qui domine dans ce district. Il y a un temple appelé le Presbytère d'Abingdon, établi par acte du synode qui, en 1788, comprenoit 23 grandes congrégations.

Gouvernement. — Jusqu'en 1798 le gouvernement étoit semblable à celui qui a été établi par le congrès dans le territoire des Etats-Unis au N.-O. de l'Ohio. Le gouverneur (et en son absence le secrétaire) formoit le pouvoir exécutif, et le pouvoir législatif du district étoit entre les mains du gouverneur et de trois juges conjointement.

Histoire. — Les parties orientales de ce district furent examinées entre 1740 et 1750, par les colonels Wood, Patton, Buchanan, le capitaine Charles Campbell, et le docteur T. Walker, auxquels le gouvernement avoit fait des concessions considérables de terres. Au commencement de la guerre avec la France, en 1755, il n'y avoit pas plus de 50 familles établies dans ce pays-là, qui furent ou détruites ou chassées par les Indiens, avant la fin de l'année suivante. Il resta inhabité jusqu'en 1765; alors les établissemens recommencèrent, et, en 1773, cette partie du pays qui va à l'O. jusqu'à la longue île d'Holstein, et qui a plus de 40 lieues de longueur de l'E. à l'O., étoit déjà assez bien peuplée.

En conséquence de l'arrêté du congrès du 23 avril 1784, les habitans de ce district essayèrent, en 1785, de se former en corps politique, sous le nom d'Etat de *Frankland;* mais ayant eu des différends entr'eux sur la forme de gouvernement et sur d'autres objets qui ne se terminèrent pas même sans effusion de sang, et étant contrairés par quelques personnes prépondérantes des parties Orientales, ils y renoncèrent et restèrent tranquilles jusqu'en 1790. A cette époque la Caroline du N. venait de céder ce territoire aux Etats-Unis moyennant certaines conditions, et le congrès y établit alors une forme de gouvernement. Depuis cette époque, à l'exception

de quelques incursions des Indiens, les habitans ont été paisibles et heureux.

En 1791, la population étoit de 35,691 personnes; en novembre 1795, il y en avoit 77,262. Alors une convention s'assembla à Knoxville et forma une constitution qui fut signée par tous les membres, le 6 février 1796. Le congrès décréta ensuite, que le territoire du Tennessée renfermant le nombre suffisant d'habitans libres exigé par la loi, et conformément à la constitution républicaine qu'ils s'étoient formée, ce territoire seroit admis au nombre des autres Etats. En consequence celui-ci est maintenant le 16e dans l'Union-Fedérative. Sa situation offre de si grands avantages, qu'en 1796, 22,000 blancs et 11,000 noirs émigrèrent dans l'O. du Tennessée. Comme ils étoient obligés de passer la rivière de Cumberland dans deux ou trois endroits, on eut la précaution de les inscrire et de tenir un état de leur nombre. M. André Jackson, sénateur du Tennessée, au congrès, a calculé que le total des émigrans en 1796 étoit entre 40 et 50 mille. (*Valentin.*)

Indiens. — Les Cherokées, les Creecks et les Chicasans habitent le voisinage, et même les premiers et les derniers une partie de cet Etat. Les Chicasans passent pour être les plus attachés aux Etats-Unis.

TERRITOIRE DU MISSISSIPI.

Ce Gouvernement érigé par acte du congrès, ratifié le 7 avril 1798, comprend toute l'étendue de terrein borné à l'O. par le Mississipi; au N. par une ligne tirée droite à l'E. depuis l'embouchure de la rivière Yasous, jusqu'à la rivière Chatahouchée; à l'E. par ladite rivière Chatahouchée, et au S. par le 31 degré de latitude septentrionale. Le Gouvernement en est exactement semblable à celui qui a été établi pour le territoire au N. O. de l'Ohio.

Il n'est pas permis d'y mener des esclaves d'aucun lieu qui ne soit pas sous la juridiction des Etats-Unis.

Ce Gouvernement est composé du territoire cedé aux Etats-Unis par les Etats de Géorgie et de la Caroline du S., d'après les limites fixées par leur traité avec l'Espagne en 1795.

Le 8 vendémiaire an 9, a été conclue à Paris, entre les États-Unis et la République française, une convention en 27 articles, par laquelle les deux puissances se garantissent réciproquement, pour leur commerce respectif, les priviléges dont jouissent les nations les plus favorisées par l'une ou l'autre. Un des principes remarquables consacrés par ladite convention, est que *le pavillon neutre neutralise la marchandise.* Il n'y est point question de *rôle d'équipage*, pièce si fatale à tant de bâtimens américains, capturés par les corsaires français dans la guerre actuelle; et l'article qui détermine les preuves de propriété exigibles de part et d'autre, tant pour le navire que pour la cargaison, a eu son exécution à dater du jour de la signature, en servant de base aux décisions du conseil des prises. Plusieurs bâtimens américains ont déjà été relâchés en vertu de ce même article; mais toutes les causes américaines sont de nouveau suspendues depuis quelques mois, jusqu'à l'échange des ratifications. Celle du gouvernement des États-Unis est arrivée vers la fin de floréal, mais avec des restrictions qui ont donné lieu à de nouvelles négociations à Paris, entre les plénipotentiaires français et le ministre des États-Unis, à la Haye, l'un de ceux qui ont signé la convention en vendémiaire. Ces restrictions consistent, 1°. à retrancher le 2e art., qui renvoie à des négociations ultérieures ce qui regarde le traité de 1778, la convention de 1788, et les indemnités mutuellement dues et réclamées; 2°. à limiter à 8 années la durée de la convention. Quelque retard qu'éprouve l'échange des ratifications, on espère encore qu'il s'effectuera, et que la bonne intelligence sera complètement et solidement rétablie entre deux grandes nations faites pour s'estimer.

Les Etats-Unis sont en ce moment en guerre avec le Bashaw de Tripoli, à qui ils n'ont pas voulu accorder les sommes que celui-ci leur demandoit, et qui ne sont point stipulées par les traités. Les corsaires tripolitains ont ordre de courir sur les bâtimens américains, à compter du 24 mai, et les Américains de leur côté ont envoyé dans la Méditerranée, une escadre destinée à protéger leur commerce.

AMÉRIQUE ESPAGNOLE.

AMÉRIQUE SEPTENTRIONALE,

qui n'a qu'une seule vice-royauté, comprenant les royaumes et provinces suivans.

VICE-ROYAUTÉ DE LA NOUVELLE ESPAGNE.

CAPITAINERIE GÉNÉRALE DE L'ILE DE CUBA.

GOUVERNEMENS.

Cuba. | La Floride. | La Louisiane.

ROYAUME DE LA NOUVELLE GALICIE.

DÉPARTEMENS.

Amola.	Aguascalientes.	Barca.
Autlan.	Zapopan.	Teopatitlan.
Zayula.	Xala.	Lagos.
Zacatecas.	Caxititlan.	Cuquio.
Guadalaxara.	Tlajomuleo.	Tequaltichi.
Tala.	Zapotlan.	Juchipila.
Tepic.	Izatlan.	Colottan.
Sentipac.	Guauchinango.	Xerez.
Tequepexpa.	La Purification.	Fresnillo.
Tonala.	Ostotipac.	Ibarra.
Ostotipaquillo.	Compostele.	Sierra de Pinos.
Analco.	Acaponeta.	Charcas.
Mazapil.	Nayazith.	

ROYAUME DE MECHOACAN.

DÉPARTEMENS.

Cuiceo de la Lagura.	Tlasasalca.	Jaso et Teremendo.
Guimeo.	Tlalpujagua.	Chilchota.
Guanajuato.	Villa de Léon.	Zamora.
S. Louis-de-Potosi.	Xiquilpa.	Cinaque.
S. Louis-de-Lapaz.	Zelaya.	Motines.
Maravatio.	Pasquaro.	Tinguindin.
S. Michel-el-grande.	Chaco.	Xiquilpa.
Tancitaro.	Guadalcazar.	Zacatula.

VICE-ROYAUTÉ DE LA NOUVELLE ESPAGNE.

ROYAUME DE LA NOUVELLE ESPAGNE.

GOUVERNEMENS.

Vera-Cruz.	Puebla de los Angeles.	Jucatan.
Acapulco.		Tabasco.
Coaguila.		

DÉPARTEMENS OU TERRITOIRES.

Actopam.	S. Jean-de-los-Llanos.	Tenango del Valle.
Apam.	Lerma.	Tetela del Rio.
Acayuca.	Mexilcaltzinco.	Taxco.
Antigua.	Miahuatlan.	Tixtlan.
Acatlan.	Metepec.	Tochimilco.
Atrisco.	Malinalco.	Tula.
Sanblas.	Mextitlan.	Tetepango.
Chalco.	Nexapa.	Tehusitlan.
Cuyoacan.	Nochiatlan.	Tampico.
Chietlan.	Nouveau Santander.	Tulan zinco.
Chiautla.	Oaxaca.	Tetela Xonotla.
Coatepec.	Oriaava.	Teacuco.
Cozamaluapan.	Otumba.	Teotihuacan.
Cordoba.	Papantla.	Tlaxcala.
Cadreita.	Quatro Villas.	Tuxtla.
Chilapa.	Quantla Amilpas.	Tlapa.
Cuernavaca.	Quantillan.	Villalta.
Colima.	Queretaro.	Valladolid.
Cholula.	Temastelpec.	Valles.
Chiguagua.	Tepeaca.	Xalapa.
S. Christophe.	Tecali.	Xuchimilco.
Ezatlan.	Tehuacan de las Granadas.	Xicayan.
Guijolotitlan.	Teutitlan.	Yahualica.
Huamelula.	Tentila.	Zacualpan.
Huajuapan.	Tehuantepec.	Zapotlan.
Huichiapan.	Teocuilco.	Zumpango.
Huelutla.	Topozcolula.	Zimapan.
Guejotzinco.	Tepexi de la Seda.	Zacatlan de las Mansanas.
Ixtepexi.	Tacuba.	Zempoala.
Ixtlahuaca.	Toluca.	Zimatlan.
Izucar.		
Ixmiquilpan.		
Justlahuac.		

AMÉRIQUE MÉRIDIONALE,

divisée en trois vice-royautés, qui contiennent les royaumes et provinces suivans :

VICE-ROYAUTÉ DU NOUVEAU ROYAUME DE GRENADE.

ROYAUME DE TERRE FERME.

GOUVERNEMENS.		DÉPARTEMENT.
Panama (1).	Veragua.	Nata.
Portobelo.	Darien.	

NOUVEAU ROYAUME DE GRENADE.

Cartagène.	Choco.	L'île de Porto-rico.
Caracas.	Antioquia.	
Popayan.	San Faustino.	L'île de la Marga-rita ou Margue-rite.
Maracaïbo.	S. Jean de los Lla-nos.	
Guyana.		
Cumana.	S. Jean Jiron.	L'île de la Trinité.
Sainte Marthe.	Mariquita.	

JURIDICTIONS OU DÉPARTEMENS.

Tunja.	Coyaima.	Neiva.
Bogota.	Muzo.	Gameza.
Boza.	Turmeqne.	Chita.
Pasca.	Tensa.	Sachica.
Panches.	Duitama.	Velez.
Guatavita.	Chivata.	S. Gil.
Zipaquira.	Paipa.	Servita.
Ubate.	Sogamoso.	

ROYAUME DE QUITO.

GOUVERNEMENS.

Guayaquil.	Esmeraldas.	Quixos et Macas-
Jean de Bracamo-ros.	Mainas.	Cuenca.

DÉPARTEMENS.

Pasto.	Tacunga.	Loxa.
Xibaros.	Ambato.	Zamora.
Ibarra.	Riobamba.	Chimbo.

(1) Les capitales portent presque toutes les noms des gouverne-mens et des juridictions.

VICE-ROYAUTÉ DU PÉROU.

ROYAUME DU PÉROU.

GOUVERNEMENS.

Guarochiri.	Guancavelica.
Tarma.	Cuzco.

DÉPARTEMENS OU JURIDICTIONS.

Abancai.	Conchucos.	Parinacochas.
Aimaraes.	Condesuyos.	Piura.
Andahuailas.	Cotabamba.	Paucartambo.
Angaraes.	Chilques et Masques.	Pataz.
Arequipa.	Chumbivilcas.	Quispicanchi.
Arica.	Guamanga.	Saña.
Calca et Lares.	Guamachuco.	Santa.
Camana.	Guamalies.	Truxillo.
Canes et Canches.	Hoarochiri.	Vilcas Huaman.
Cañete.	Huailas.	Caxamarca.
Canta.	Huanuco.	Urubamba.
Cercado.	Huanta.	Yauyos.
Chachapoyas.	Luya et Chillaos.	Yca.
Chancay.	Lucanas.	Xauxa.
Castrovirreyna.	Moquehua.	Caxatambo.
Collahuaa.		

VICE-ROYAUTÉ DES PROV. DE LA RIVIÈRE DE LA PLATA.

PROVINCES DE LA RIVIÈRE DE LA PLATA.

GOUVERNEMENS.

Buenos-Ayres.	Santa-Crux de la Sierra.	Paz.
Chucuito.	Paraguay.	Potosi.
Tucuman.	Puno.	Ghiquitos.
Montevideo.		Moxos.

DÉPARTEMENS OU JURIDICTIONS.

Mizque.	Carabaya.	Pacajes.
Paucarcolla.	Carangas.	Porco.
Pilaya et Paspaya.	Tarija.	Oruro.
Pumabamba.	Cochabamba.	Omasuyos.
Yamparaez.	Chayanta.	Sicasica.
Apolabamba.	Larecaja.	Tomina.
Atacama.	Lipea.	
Asangaro.	Paria.	

CAPITAINERIE GÉNÉRALE ET PRÉSIDENCE DU CHILI.

ROYAUME DU CHILI.

GOUVERNEMENS.

La Conception.	Valparaiso.	Iles Malouines.
Valdivia.	Chiloé.	Iles de S. Jean-Fernandez.

DÉPARTEMENS.

Aconcagua.	Chillan.	Rede ou Rere.
Cuyo.	Maule.	Santjago.
Copiapo.	Melipilla.	Rancagua.
Coquimbo.	Puchacay.	Itata. (1)
Colcagua.	Quillota.	

FLORIDES ORIENTALE ET OCCIDENTALE, ET LOUISIANE.

ÉTENDUE. SITUATION.

Long. 167 l. { Entre } 82° d. 20 m. et 93° d. 20 m. de long. O.
Larg. 147 { les } 25 et 32° d. de latit. N.
Contenant 11,112 lieues carrées.

Limites.

Ce pays, qui fut cédé à l'Espagne par la Grande-Bretagne dans le dernier traité de paix, est borné au N. par la Géorgie; à l'O. par le fleuve de Mississipi;

(1) Cette division de l'Amérique Espagnole et la description que nous allons en donner, sont traduites du dictionnaire géographique de l'Amérique, ayant pour titre, *Diccionario Geographico Historico de las Indias occidentales, o America, es a Saber : de los Reynos del Peru, Nueva Espa a, Tierra-Firme, Chile, y Nuevo Reyno de Grenada, por el Coronel don Antonio*

au S. par le golfe du Mexique; et à l'E. par le détroit de Bahama.

Fleuves et rivières. — Le *Mississipi* est un des plus beaux et des plus grands fleuves du monde; car, en y comprenant tous ses détours, il ne parcourt pas moins de 1,500 lieues. Mais les embouchures sont en quelque sorte obstruées de bancs et d'écueils qui empêchent les gros vaisseaux d'y entrer. Selon la carte de Michel, il n'y a que 12 pieds de profondeur sur la barre (le capitaine Pitman dit 17) à l'entrée principale. Passé la barre, il a 100 brasses d'eau; le canal est par-tout profond et le courant lent, excepté dans certaines saisons où, comme le Nil, il se dérobe et devient extrêmement rapide. Il est, à l'exception de l'entrée dont nous venons de faire mention, par-tout sans bancs, sans écueils et sans chutes, et navigable presque jusqu'à sa source. La *Mobile*, l'*Apa*, *Chicola* et la rivière *St. Jean*, sont aussi de superbes rivières.

Baies et caps. — Les principales baies sont celles de S. Bernard, de l'Ascension, de la Mobile, de Pensacola, du Dauphin, de Joseph, d'Apalaxi, de Spiritu-Santo et de Charles. Les principaux caps, sont les caps Blanco ou Blanc, Samblas et Floride, à l'extrémité de la Péninsule.

Air et climat. — On a donné diverses relations de l'air et du climat de ces provinces; mais il paroît que l'air des Florides est pur et sain, d'après la taille, la vigueur et la longue vie des Indiens de cette colonie, qui, à cet égard, surpassent de beaucoup leurs voisins plus méridionaux, les Mexicains.

---

de Alcedo, de la real Academia de la Historia, 5 vol. in-4°. Madrid, 1788 à 89. Ce précieux et excellent ouvrage, qui n'est connu qu'en Espagne, et dont le savant auteur a séjourné longtemps en Amérique, est le seul qui donne la division actuelle, et la description exacte et vraie de la partie de ce continent. Toutes celles qu'on trouve dans les géographies françaises et étrangères sont remplies de mensonges, d'erreurs et d'inexactitudes. L'analyse que nous avons faite de ce dictionnaire en est pour ainsi dire la quintessence; elle offre ce qu'il y a d'intéressant sur la situation, les limites, les productions végétales et animales, les curiosités, le commerce de chaque pays.

Sol, productions et aspect du pays. — La Floride Orientale, près de la mer, et jusqu'à 15 lieues de la côte, est plate et sablonneuse ; mais il s'en faut de beaucoup que les environs de S. Augustin, qui, selon toutes les apparences, sont le plus mauvais terrein du pays, soient infertiles. Ils produisent deux moissons de blé d'Inde par an ; les légumes y viennent en grande perfection ; les orangers et les citronniers y croissent spontanément, et produisent de meilleur fruit qu'en Espagne et en Portugal. L'intérieur du pays, près des montagnes, est extrêmement riche et fertile, produit sans culture les fruits, les végétaux et les gommes qui sont communs à la Géorgie, et est aussi favorable à toutes les plantes européennes.

Ce pays produit outre cela, du riz, de l'indigo, de l'ambre gris, de la cochenille, des améthystes, des turquoises, des lapis lazuli et d'autres pierres précieuses ; du cuivre, du vif-argent, du charbon de terre, du fer : on trouve aussi des perles sur la côte de la Floride. Cette contrée abonde en bois de chênes, pins, noyers, lentisques, d'où sort un mastic blanc et rouge, ifs, cèdre, palmiers, cerisiers, dont le fruit est délicat, bois de campêche et de sassafraz, si connu dans la médecine; les Indiens croyent qu'il n'y a aucune maladie qu'on ne guérisse avec cette dernière plante. Les forêts sont pleines de bêtes féroces, telles que, lions, léopards, loups, tigres, panthères, ours, chats sauvages, castors, et une espèce de renards qui ont un sac sous la queue où ils mettent leurs petits en fuyant, toutes sortes d'oiseaux, cigognes, grues, aigles, etc. On récolte beaucoup de coton, d'excellentes figues, de l'ambre, des perles sur ses côtes, deux espèces de cochenille, du sel, du charbon de terre, du vif-argent et de l'orpiment. La Floride orientale ou la pointe de terre, ou péninsule appelée *cap de la Floride*, est habitée par les Indiens nommés *Apalaches*, nation très-sauvage. Cette pointe a 100 lieues de long sur 25 de large vis-à-vis de l'île de Cuba. L'acajou croît dans les parties méridionales de la presqu'île ; mais il est inférieur en qualité et en grosseur à celui de la Ja-

maïque. Les animaux sont en si grand nombre, qu'on peut y acheter un cheval de selle, pour la valeur de 6 fr. de marchandises, et il y a des exemples où les chevaux se sont vendus pour une hachette par tête.

TOPOGRAPHIE.

Villes principales.

FLORIDE OCCIDENTALE. — *Pensacola*, capitale, à 30 d. 20 m. de latitude N. et à 89 d. 40 m. de longitude O. Elle est située dans la baie du même nom, sur un rivage sablonneux où il ne peut arriver que de petits vaisseaux. Sa rade est cependant une des meilleures de tout le golfe du Mexique, où les vaisseaux sont à l'abri de toute espèce de vent, étant de tous côtés entourée de terre.

FLORIDE ORIENTALE. — *Saint-Augustin*, capitale, au 29e d. 45 m. de latitude N., et au 83e d. 32 m. de longitude O., s'étend le long de la côte, et forme un carré oblong divisé par quatre rues régulières qui se croisent à angles droits. La ville est fortifiée de bastions et environnée d'un fossé. Elle est également protégée par un château appelé le fort Saint-Jean, bien garni de canons. A l'entrée du port, il y a des brisans du Nord et du Sud, qui forment deux canaux, dont les barres, à basses marées, n'ont pas plus de 8 pieds d'eau.

LOUISIANE. — Cette province et gouvernement confine au S. avec le golfe du Mexique; au N. avec la rivière des Illinois et le territoire des nations barbares; à l'O. avec le nouveau Mexique et la Nouvelle-Espagne. Elle s'étend du 31e jusqu'au 40e d.e de latitude N., et de l'E. à l'O. depuis le 86e d. jusqu'au 96e de longitude O.: ses limites ne sont pas encore bien déterminées. Les différentes rivières qui l'arrosent rendent le pays extrêmement fertile. Ses prairies sont très-grandes et propres à l'agriculture; il y en a qui donnent quatre récoltes par an. On n'y distingue l'hiver que par l'abondance des pluies. Tous les arbres et les fruits de l'Europe y viennent abondamment, sans compter ceux du pays; le cèdre distille une gomme odoriférante et le cotonier y croît très-haut. Il y a aussi du gibier en quantité, des oiseaux, des troupeaux. Le climat y est très-agréable et très-doux. Le coton, le blé, l'anis et le riz, les peaux et cuirs tannés font son principal commerce.

Cette province a été cédée à l'Espagne, par la paix de Versailles, l'an 1763.

La *nouvelle Orléans*, capitale, est située sur la rive orientale de la rivière du *Mississipi*, à 8 lieues de la mer. Sa longitude O. est de 92 d. 7 m. et sa latitude est de 30 d. 5 m. Son terrein est très-fertile et son climat très-doux. Les productions de sa province sont les objets de son commerce.

NOUVEAU-MEXIQUE,

ET CALIFORNIE.

ÉTENDUE. SITUATION.

Long. 667 l. } Entre } 96° d. 20 m. et 128° d. 20 m. de long. O.
Larg. 334 } les } 30 et 43° d. de lat. N.

Contenant 66,667 lieues carrées.

Limites.

Ces Etats sont bornés par des terres inconnues au N.; par la Louisiane à l'E.; par le Mexique ou Nouvelle Espagne au S.; et par la mer à l'O.

Sol et climat. — Ces pays, étant en grande partie situés dans la zone tempérée, ont, dans plusieurs endroits, un climat fort agréable, et un sol susceptible de toutes les productions utiles et de luxe. Dans la Californie, on éprouve néanmoins de grandes chaleurs dans l'été, particulièrement vers la côte; mais dans l'intérieur le climat est plus tempéré et même froid dans l'hiver.

Aspect et productions du pays. — Dans la Californie, il tombe le matin une rosée abondante qui, s'attachant aux feuilles de roses, s'y condense et devient aussi dure que la manne, avec toute la douceur du sucre raffiné, sans cependant en avoir la blancheur. Il y a aussi une autre production de la nature, fort sin-

gulière; dans l'intérieur du pays, on trouve des plaines de sel tout-à fait dur et aussi clair que du cristal, ce qui, considérant la vaste quantité de poissons pêchés sur ses côtes, rendroit cet endroit d'une grande valeur pour une nation industrieuse.

Habitans, histoire, gouvernement et commerce. — Les établissemens des Espagnols y sont comparativement petits, quoiqu'ils augmentent tous les jours, à mesure que l'on découvre de nouvelles mines. Les habitans sont principalement des Indiens, que les missionnaires espagnols ont, dans plusieurs endroits, rendus chrétiens, civilisés, et auxquels ils ont appris à cultiver le grain et la vigne; ils exportent aujourd'hui une assez grande quantité de blé et de vin au Vieux-Mexique. La Californie fut découverte par Cortez, le grand conquérant du Mexique. Le fameux navigateur Anglais, *sir* Francois Drake, en prit possession en 1578, et son droit fut confirmé par le roi ou chef principal du pays. Le gouvernement d'Angleterre n'a cependant pas jusqu'ici réclamé ce droit, quoique la Californie soit admirablement bien située pour le commerce, et qu'il y ait sur les côtes une pêche de perles de grande valeur. Les habitans et le gouvernement ne diffèrent pas beaucoup ici de ceux du Vieux-Mexique.

TOPOGRAPHIE.

Nouveau-Mexique. — C'est un royaume très-étendu, dont la capitale est *Santa-fé*; il est fertile et produit abondamment du blé, du maïs et des fruits délicats, particulièrement des raisins. Ses montagnes sont remplies de pins, de robres, de chênes. Les animaux féroces y sont en grand nombre, tels que loups, ours, renards; on y voit aussi des moutons de montagnes, et particulièrement des *élans* ou gros cerfs de la grandeur d'un mulet, dont les cornes sont extrêmement longues. On y a découvert des mines d'étain. Les habitans s'appliquent au travail; les femmes font des étoffes de laine et de coton pour leur habillement. Tous vont à cheval. Leurs maisons et habitations forment comme des espèces de forts sans portes, pour y entrer ils montent avec des échelles

qu'ils tirent ensuite après eux, et se servent réciproquement de défenses les unes aux autres contre leurs ennemis.

Californie. — Elle est à l'O. du Nouveau-Mexique; c'est une grande péninsule ou langue de terre, entourée par la mer du Sud à l'O. et par le golfe de Californie, appelé aussi mer Vermeille, à l'E. Elle passe le tropique, et s'avance dans la zone torride jusqu'au cap Saint-Lucas. Sa largeur varie depuis dix lieues jusqu'à quarante d'une mer à l'autre. Son climat en général est très-chaud et très-sec. Il y a beaucoup de mulets, de chevaux, de bêtes à cornes, de sangliers, de chevreuils, &c. On trouve une espèce d'animal appelé *tayé*, de la grosseur d'un veau de 18 mois, dont la chair est excellente. On remarque aussi une espèce de mouton extrêmement gros, aussi très-délicat et excellent à manger; sa laine est très-facile à filer. Le pays abonde en gibier, comme lièvres, lapins, &c. On y voit aussi des sangliers, des chats, des tigres et des castors, ainsi que plusieurs espèces d'insectes venimeux, scorpions, araignées, tarentules, et oiseaux, comme tourterelles, cailles, faisans, pigeons, perdrix, oies, canards, et d'autres de proie, comme éperviers, vautours, orfraies, ou aigles d'une très-grosse espèce, qui cassent les os avec leur bec. Le pays produit aussi des olives, figues, vins, blé, maïs, melons d'eau, citrouilles, et toutes sortes de légumes. On y pêche toute sorte de poissons de mer, sardines, baleines, et même des perles qui se trouvent dans des coquilles d'huîtres.

ROYAUME DE LA NOUVELLE GALICE.

Limites, air, sol, productions, habitans.

Ce royaume confine avec la Nouvelle Espagne dans toute son étendue, du S. S. E. à l'E. N. E., et depuis la ville d'Autlan, dans la mer du Sud, jusqu'à l'embouchure de la rivière Panuco dans la mer du Nord; avec le golfe du Mexique au N., et les provinces *Analoa*, le nouveau royaume de Léon et la Nouvelle-Biscaye, et au S. S. E. avec la mer Pacifique, ce qui forme un triangle qui a plus de 300 lieues de long, et 200 sur

la côte de la mer. Son climat est tempéré, mais sujet à de grandes pluies, tempêtes et tremblemens de terre et à des vents très-violens, et malgré cela très-sain, puisqu'on y vit très-long-temps; c'est un pays montagneux qui produit beaucoup de pins. Il y a des loups très-carnassiers. On y trouve d'abondantes mines d'argent, de cuivre, et de la cochenille sauvage. Le *magnei*, plante très-connue dans toute l'Amérique, produit de l'eau, du vin, du vinaigre, de l'huile, du baume, du miel, du sel, etc. Ce pays abonde en fruits d'Espagne, comme raisins, grenades, figues, coings, poires, pêches; en blé, maïs et bestiaux de toute espèce. Les animaux domestiques sont les mêmes que dans les autres parties de l'Amérique. Les naturels sont dociles, mais très-inconstans; ils sont plus grands et plus robustes que ceux du Mexique, mais très-paresseux, fort enclins à la danse; ils se parent de beaucoup de plumes de couleur, aiment beaucoup le vin de magnei qu'ils ont soin de cultiver, ainsi que le cacao, le maïs et le poivre.

TOPOGRAPHIE.

Provinces, juridictions et villes.

ZAYULA. — *Zayula*, capitale de la juridiction de même nom. Le pays abonde en bestiaux, fruits. Son commerce principal est en étoffes de laine fabriquées dans le pays.

ZACATECAS. — Cette province dont la capitale porte le même nom, confine à l'E à celle de Panuco; à l'O. avec celle de Chiametlan; au N., avec le royaume de la Nouvelle-Biscaye; au S. avec la province de Guadalaxara; au S. O. avec celle de Xalisco; au N. O. avec celle de Culiacan. Elle se trouve sous le tropique du cancer. Elle a plus de 100 lieues de long sur 50 de large. Le pays est montagneux, mais très-riche en mines d'argent qui font son commerce principal. La partie orientale, qui est plus tempérée, abonde en blé, fruits et bois, qui sont remplis d'oiseaux et de gibier.

GUADALAXARA. — Cette province dont la capitale porte le même nom, s'étend depuis le 20e d. jusqu'au 25e d. de latitude N. Elle confine au N. avec le royaume du Nou-

veau-Mexique, et à l'O. elle touche à la mer du Sud et au golfe de la Californie, sur lequel elle s'étend plus de 200 lieues du N. O. au S. O. Il y a sept provinces qui en dépendent, dont les unes sont dans la zone torride, et les autres dans la zone tempérée. On y trouve plusieurs personnes qui ont plus de cent ans. Le pays est couvert de mines d'argent ; celles d'or sont d'une qualité supérieure : il est fertile en blé, maïs, fruits, et en légumes meilleurs que ceux d'Europe. Il abonde particulièrement en cannes à sucre, cochenille, bestiaux, gibier et en une espèce de poivre médicinal, qui guérit les plaies. On y trouve aussi une pierre verte qui guérit de la gravelle. Les Espagnols de distinction font le commerce, possèdent des mines, les font valoir, et maintiennent l'ordre parmi les naturels, qui sont indolens et paresseux.

Tonala, ville capitale de la juridiction du même nom, située à 4 lieues au S. E. de Guadalaxara, au 20° d. 40 m. de latitude N. Son principal commerce consiste en fabrique de faïence, dont les habitans fournissent plusieurs provinces environnantes.

Ostotipaquillo, chef-lieu de la juridiction du même nom, qui est une des plus petites provinces de ce royaume. Elle ne produit que des cannes à sucre, dont on fait du miel, en quoi consiste son principal et unique commerce.

Mazapil. — Cette juridiction, dont le chef-lieu porte le même nom, confine au N. avec la nouvelle Biscaye. Cette province a toujours été très-abondante en mines de très-bon aloi et avantageusement exploitées par des Indiens esclaves, mais aujourd'hui libres.

Zapoltan, chef-lieu de la juridiction de *Tacolula* et de *Huamelula*. On y fait un commerce considérable de cochenille, qui surpasse tout celui qui se fait dans toutes les autres provinces.

Compostela. — Cette province, dont la capitale porte le même nom, jouit d'un air chaud ; elle abonde en maïs, coton, cocos, et autres fruits du pays, ainsi qu'en gros et menu bétail. On y trouve des mines d'argent assez lucratives. Ses habitans sont les plus polis et les plus attachés aux Espagnols.

Nayarithe. — Cette province très-étendue, dont la capitale est *Laméla*, est remplie de montagnes ; mais, fertiles et abondantes en mines riches, elles sont peu cultivées faute de population.

Tecpatitlan, ville capitale de la juridiction du même

nom, a des mines de différens métaux que ses habitans exploitent avantageusement.

Lagos, ville capitale de la province de même nom, a des mines d'argent de très-bonne qualité.

Tequaltichi, chef-lieu de la juridiction de même nom; on y trouve des mines d'argent mêlé de beaucoup de plomb, qui se sépare facilement au feu, et dont on tire un très-grand profit.

Juchipila, chef-lieu de la province du même nom, a quelques mines d'or très-estimées pour sa bonne qualité, et la facilité de le travailler.

Fresnillo. — Cette juridiction, dont la capitale porte le nom, a été célèbre et riche par l'abondance de ses mines d'argent, et la facilité particulière qu'elles ont de se séparer des autres métaux.

Sierra de Pinos. — Cette juridiction, dont la capitale porte le même nom, confine avec celle de Mechoacan, à l'E.; elle est très-célèbre par ses mines d'argent qu'on transportoit brutes aux fonderies de Saint-Louis de Potosi.

NOUVELLE-ESPAGNE.

ÉTENDUE. SITUATION.

Long. 500 l. { Entre } 35° d. 20 m. et 112° d. 20 m. de long. O.
Larg. 250 { les } 8 et 30° d. de lat. N.
Contenant 35,333 lieues carrées.

Limites.

Ce royaume connu aussi sous le nom de Vieux-Mexique, est borné au N. par le Nouveau-Mexique ou la Grenade; au N. O. par le golfe du Mexique; au S. E. par la Terre-Ferme; et la mer Pacifique au S. O. Il contient trois audiences.

Baies. — Sur la mer du Nord sont les golfes ou baies du Mexique, de Campèche, de Vera-Cruz et

de Honduras; dans la mer Pacifique, ou la mer du Sud, sont les baies de Micoya et d'Amapalla, d'Acapulco et de Salinas.

Caps. — Le cap Sardo, le cap Saint-Martin, le cap Corriducedo, le cap Catoche, le cap Honduras, le cap Cameron et le cap Gracias Dios, dans la mer du Nord.

Le cap Marques, le cap Spiritu-Santo, le cap Corientes, le cap Gallero, le cap Blanco, le cap Burica, le cap Prucreos, et le cap Mala, dans la mer du Sud.

Vents. — Dans le golfe du Mexique et les mers adjacentes, il y a de forts vents du N. depuis le mois d'octobre jusqu'au mois de mars, et environ au temps de la pleine lune et de son changement. Les vents alizés dominent par-tout dans les tropiques à une distance de la terre. Près de la côte, dans la mer du Sud, il y a des vents périodiques, que l'on appelle moussons, et des brises de la mer et de la terre, comme en Asie.

Sol et climat. — Le Mexique ou Nouvelle-Espagne, étant en grande partie situé dans la zone torride, est excessivement chaud; et sur la côte orientale, où le pays est bas, marécageux, et continuellement inondé dans les saisons pluvieuses, il est aussi extrêmement malsain. Le pays intérieur prend néanmoins un meilleur aspect, et l'air y est plus tempéré; du côté occidental, les terres sont moins basses que du côté oriental, d'une qualité beaucoup meilleure et pleines de plantations. Le sol du Mexique est très-varié, et seroit propre à toute espèce de grains, si l'industrie des habitans correspondoit à leurs avantages naturels.

Productions. — La Nouvelle-Espagne, comme tous les pays des tropiques, est plus abondante en fruits qu'en grains. Les pommes de pin, les grenades, les oranges, les citrons, les limons, les figues, et les noix de cacao, y viennent en profusion. Elle donne en quantité du blé, des lentilles, du riz, du lin, du vin, des olives, du maïs, des fèves, de l'orge, de la

cire, du poivre, du safran, de la cannelle, du baume, de la résine, des herbes médicinales et du miel; du gros et menu bétail, comme vaches, jumens, brebis, sangliers, et le tout si abondament, qu'il pourroit fournir à beaucoup d'autres royaumes. Toutes ces productions sont en grande partie communes à toutes les provinces de la Nouvelle-Espagne. Elle fait un commerce considérable, qui la rend le royaume le plus riche, le plus florissant et le plus opulent de l'univers. Elle produit aussi une prodigieuse quantité de sucre, spécialement vers le golfe du Mexique et les provinces de Guaxaca et de Guatimala, de sorte qu'il s'y trouve plus de moulins à sucre que dans aucune autre partie de l'Amérique-Espagnole. Les cèdres et les bois de campêche prospèrent dans les environs des baies de Honduras et de Campêche, ainsi que le mahot aussi, qui a une écorce avec des fibres très-fortes, dont on fait des cordes. Il y a un arbre appelé bois-léger, qui est aussi léger que le liége, dont les Espagnols font des radeaux pour porter leurs marchandises le long des côtes. Mais ce qui est regardé comme la gloire de ce pays, et qui engagea d'abord les Espagnols à y former des établissemens, ce sont ses mines d'or et d'argent. Elle en a aussi de plomb, d'étain, de fer, et de vif-argent. Les principales mines d'or sont dans le Veragua et la Nouvelle-Grenade, sur les frontières de l'isthme de Darien et de la Terre-Ferme. Celles d'argent plus nombreuses (on en compte 35) et plus abondantes, se trouvent dans différens endroits, mais plus particulièrement dans la province du Mexique. Ces deux espèces de mines sont toujours dans les parties arides et montagneuses du pays; la nature voulant en quelque sorte compenser son manque de fertilité par un autre genre de productions. Le travail des mines d'or et d'argent est fondé sur les mêmes principes. Quand la mine, composée de diverses substances hétérogènes, mêlées avec les métaux précieux, est tirée de la terre, on la casse en petits morceaux par le moyen d'un moulin, et ensuite on la lave pour

la dégager de la terre et des autres corps tendres qui y sont attachés. Alors on la mêle avec du mercure, qui, de toutes les substances, a le plus d'attraction pour l'or, et aussi une plus forte attraction pour l'argent que les autres substances qui sont mêlées avec ce métal dans la mine. Par le moyen du mercure, l'or et l'argent sont donc d'abord séparés de toute matière hétérogène, et ensuite, par la pression et l'évaporation, du mercure même. On a beaucoup parlé de l'or et de l'argent que fournissent les mines du Mexique. Ceux qui ont le plus étudié ce sujet, estiment les revenus du Mexique à 480,000,000 de fr., et il est très-connu que cette province, et toutes les autres de l'Amérique-Espagnole fournissent de l'argent au monde entier. Les autres articles de la plus grande importance, après l'or et l'argent, sont la cochenille et le cacao. Après beaucoup de discussions sur la nature de la première, il paroît à la fin décidé qu'elle est du genre animal et de l'espèce de galle-insecte. Elle s'attache à la plante appelée opuntia, et pompe le suc de ses fruits, qui sont de couleur cramoisie. C'est de ce suc que la cochenille tire sa valeur, qui consiste dans les qualités de teindre le plus bel écarlate, le pourpre et le cramoisi. On s'en sert aussi dans la médecine, comme sudorifique et comme cordial; et l'on estime qu'annuellement, les Espagnols n'exportent pas moins de neuf cent mille livres pesant de cette marchandise, tant pour l'usage de la médecine que pour celui de la teinture. Le cacao dont on fait le chocolat, est, après la cochenille, l'article le plus considérable de l'histoire naturelle et du commerce du Mexique. Il croît sur un arbre de la moyenne taille, portant une cosse à-peu-près de la grosseur et de la forme d'un concombre, qui contient le cacao. Les Espagnols font un commerce immense de cet article, et la consommation intérieure et les demandes que l'on en fait dans l'étranger, sont si considérables, qu'un petit jardin de cacaoyers rapporte, dit-on, au propriétaire 1,200,000 fr. par an. Chez eux il fait une grande partie de leur nourriture,

et elle est fort saine et très-convenable au climat. Ce pays produit aussi de la soie, mais pas en assez grande quantité pour faire une partie considérable de ses exportations. Il y a aussi grande abondance de coton très-fin, et, à cause de sa légèreté, il sert à l'habillement général des habitans.

Population, gouvernement et mœurs.—Nous allons placer ces objets sous le même point de vue, parce que le lecteur ne tardera pas à s'appercevoir qu'ils sont étroitement liés. Nous avons déjà fait la description des habitans originaires du Mexique, et de la conquête de cet empire par les Espagnols. On peut diviser les habitans actuels en blancs, Indiens et nègres. Les blancs sont ou des naturels de la Vieille Espagne, ou des créoles, c'est-à-dire nés dans l'Amérique-Espagnole. Les premiers sont principalement employés dans le gouvernement ou le commerce, ont à-peu-près le même caractère des Espagnols de l'Europe, et regardent les autres habitans comme beaucoup au-dessous d'eux. Les créoles ont toutes les mauvaises qualités des Espagnols dont ils sont descendus, sans ce courage, cette fermeté, et cette patience qui forment le bon côté du caractère espagnol. Naturellement mous et efféminés; ils passent la plus grande partie de leur vie dans l'oisiveté et dans les plaisirs. Fastueux, sans goût et sans élégance, prodigues par ostentation plutôt que par jouissance, leur caractère, en général, n'est guère qu'une nullité grave et précieuse. L'amour et l'intrigue font toute leur occupation, et les dames de condition ne sont pas renommées par leur chasteté et les autres vertus domestiques. Les Indiens, qui, malgré le carnage qu'en firent les premiers conquérans, forment encore un corps nombreux, sont devenus, à force d'oppression et d'indignités, une race d'hommes abattus, timides et misérables. Les nègres ici, comme dans les autres parties du monde, sont opiniâtres, durs, et plus propres au cruel esclavage qu'ils endurent, qu'aucune autre créature humaine.

Tel est le caractère général des habitans, non-seu-

lement du Mexique, mais même de la plus grande partie de l'Amérique-Espagnole. Le gouvernement civil est administré par des tribunaux appelés *audiences*, qui ressemblent beaucoup aux anciens parlemens de France. Le vice-roi préside à ces cours. Sa vice-royauté est la plus grande place de confiance que sa Majesté catholique ait en son pouvoir, et c'est peut-être dans tout l'univers le plus riche gouvernement qui soit confié à un sujet. La grandeur de l'office de vice-roi est diminuée par la brièveté de sa durée. Car, comme la méfiance est le trait principal de la politique espagnole, en tout ce qui regarde l'Amérique, on ne permet à aucun officier de conserver sa place plus de trois ans : ce qui, sans doute, peut avoir un fort bon effet pour assurer l'autorité du roi d'Espagne, mais qui a des conséquences funestes pour les malheureux habitans, qui deviennent la proie de chaque nouveau gouverneur. Le clergé est extrêmement nombreux dans le Mexique, et l'on estime que les prêtres, moines et religieux, font le cinquième des habitans blancs des dominations Espagnoles de l'Amérique. Il est, à la vérité, impossible de trouver un champ plus vaste, ou plus propre aux prêtres, dans aucune partie du globe. Les habitans sont superstitieux, ignorans, riches, paresseux : d'après un pareil tableau, il n'est pas surprenant de voir le clergé jouir du quart du revenu de tout l'empire. Il est plus étonnant même qu'il n'en ait pas la moitié.

Commerce. — Le commerce du Mexique consiste en trois grandes branches, qui s'étendent dans tout le monde connu. Il fait un commerce avec l'Europe, par la Vera-Cruz, située dans le golfe du Mexique, ou la mer du Nord; avec les Indes Orientales, par Acapulco, dans la mer du Sud, et avec l'Amérique Méridionale, par le même port. Ces deux ports, la Vera-Cruz et Acapulco, sont admirablement bien situés pour le genre de commerce auquel ils servent. C'est par le moyen du premier que le Mexique répand ses trésors dans le monde entier, et reçoit en échange les objets innombrables de nécessité et de luxe que produit l'Eu-

rope, et que l'indolence des Mexicains ne leur permettra jamais de fabriquer eux-mêmes. C'est dans ce port que la flotte de Cadix, appelée *la flota*, composée de trois vaisseaux de ligne, pour servir d'escorte, et de quatorze gros vaisseaux marchands, arrive tous les ans vers le commencement de novembre. Sa cargaison est composée de toutes les denrées et manufactures de l'Europe, et il n'y a guère de nation qui n'y soit pas plus intéressée que les Espagnols, qui n'envoient presque rien autre chose que du vin et de l'huile.

Le bénéfice de ces deux denrées, le fret, la commission du marchand, et les droits du roi, sont les seuls avantages que l'Espagne retire de son commerce avec l'Amérique. Quand ces marchandises sont débarquées et vendues à la Vera-Cruz, la flotte embarque les lingots, les pierres précieuses et les autres marchandises pour l'Europe. Elle est prête à repartir au mois de mai de la Vera-Cruz; elle fait voile pour la Havanne, dans l'île de Cuba, qui est le lieu de rendez-vous où elle trouve les galions, autre flotte chargée du commerce de la Terre-Ferme par Carthagène, et du Pérou, par l'isthme de Panama et par Porto-Bélo. Quand elles sont rassemblées, et pourvues d'une escorte suffisante, elles partent pour la Vieille-Espagne.

TOPOGRAPHIE.

Provinces, gouvernemens, juridictions et villes.

MECHOACAN. — Ce royaume, dont l'étymologie signifie poissonneux, confine au N. à la nouvelle Galice; au S. avec la mer Pacifique; à l'E. S. E. avec la province du Mexique; à l'O. avec celle de Guadalaxara, et au S.-O. avec celle de Xalisco. Il a 30 lieues S. E. au N. E., depuis la mer jusqu'à la juridiction de Valles, et environ 60 à 80 lieues sur la côte de la mer du Sud. On y trouve des eaux chaudes médicinales. Le terrein y est très-fertile en fruits, blé, maïs, poivre, citrouilles, miel, cire, coton dont on fait de belles étoffes, beaucoup de vers à soie, qui sont une des principales branches de commerce. Ses forêts abondent en bois excel-

lens pour différens ouvrages ; en gibier, comme oiseaux, lapins, lièvres, &c. et en une infinité de bestiaux. On y trouve différentes salines, des pierres très-fines pour repasser les rasoirs, &c. C'est le pays le plus riche en mines d'or, d'argent, de cuivre et d'étain. La mine, appelée *Morcillo*, a donné beaucoup d'argent. Les naturels du pays sont les plus adroits, les meilleurs tireurs de flèches de l'*Amérique* : les empereurs du Mexique ne les purent jamais vaincre ni soumettre.

Valladolid, ville capitale, n'a rien de remarquable. Elle est située au 20e degré de latitude N.

Pasquaro ou *Utzila*. Cette ville fut la résidence du roi *Calzoutzi*. Elle est à 9 lieues S. O. de Valladolid, et à 60 de la ville du Mexique. Au 20e d. de latitude N., elle a un lac de 12 lieues de circonférence, si abondant en poisson, qu'il fournit la ville, celle de Valladolid, et tous les environs. Les habitans s'occupent aux mines de cuivre, dont il se fait un grand commerce, ainsi que de sucre bien raffiné.

Guanajuato. — Cette juridiction, dont la capitale est *Santa-fé*, est peu fertile, mais on y trouve beaucoup de mines d'or, d'argent, de cuivre, très-profondes et très-abondantes.

San-Louis de Potosi, ville capitale de la juridiction de même nom. Son commerce est l'or et l'argent qu'on tire du mont *Saint-Pierre de Potosi*, distant de 5 lieues de la ville ; et des peaux et cuirs que fournissent les nombreux troupeaux, sur-tout ceux de chèvres.

Saint-Louis de la Paz. — Cette juridiction, dont la capitale porte le même nom, confine au S. E. avec celle de Cadereita ; à l'O. avec celle de San-Miguel el Grande ; au S. avec celle de Queratero ; au N. avec celle de Saint-Louis de Potosi. Elle est abondante en fruits et principalement en vignes, dont le vin et l'eau-de-vie font le principal commerce.

Maravatio. — Cette juridiction, dont la capitale porte le même nom, a d'abondantes mines de cuivre qui produisent beaucoup à ses habitans. Il s'y trouve une fontaine qui porduit sur le bois qu'on y jette, une pierre appelée *bezoard*, qui a une vertu diaphorétique, selon le rapport de *Villaseignor*, dans son théâtre Américain. Dans les campagnes de cette juridiction, croît l'herbe appelée *dictamoreal*. Les cerfs qui la mangent ont, dans les intestins, des pierres *bezoards*, comme dans le Pérou.

San-Miguel el Grande, capitale de la juridiction de même

nom. La province et la ville font un grand commerce de bétail, de peaux, d'armes blanches, épées, couteaux, éperons, étriers, et autres ouvrages d'acier très-fin, et bien finis.

Tlasasalca, capitale de la juridiction du même nom. Son commerce consiste dans la vente des bestiaux. Ses habitans sont appliqués à tanner les peaux, dont ils font des souliers, des botines et des chaises.

Tlalpujagua. — Cette juridiction, dont la capitale porte le même nom, est froide et pleine de montagnes, où l'on trouve beaucoup de mines d'argent, mêlées d'or, qui font le principal commerce. Il y a beaucoup de gros et menu bétail; des moulins à farine et à battre le métal.

Xiquilpan, capitale de la juridiction du même nom. Ses productions et son commerce consistent en sucre et en troupeaux, qu'elle échange contre d'autres marchandises, et du sel dont elle manque entièrement.

Zelaya, capitale de la juridiction du même nom. Le plus grand commerce consiste en *chile*, *passilla*, espèces de poivre qu'on y sème en quantité; olives, huile. Il y a beaucoup de vignes.

Guadalcazar. — Cette province, dont la capitale porte le même nom dans la Nouvelle-Espagne, confine avec les côtes de Carlovento et le nouveau royaume de Léon. Elle a 100 lieues de long sur trente de large. On trouve trois mines d'or dans son territoire, et autant d'argent, faciles à exploiter. Mais la pauvreté des habitans les a fait délaisser et abandonner.

Zamora. — Cette juridiction, dont la capitale porte le même nom, est fertile en blé, coton, &c., et abonde en bétail et bêtes de charge. Il y a aussi des eaux salubres et des herbes médicinales.

Motines. — Cette juridiction, dont la capitale porte le même nom, produit de la cire, des cocos et du *copale*, arbre qui produit une gomme qu'on tire par incision, comme la résine. Cet arbre est très-gros, et le fruit est semblable au coing. Sa gomme est dure, jaune et transparente, elle s'amollit au feu, et devient un beau vernis. Son bois sert aux ouvrages d'ébénisteries.

Tinguindin ou *Tinguirindui*, chef-lieu de la juridiction de même nom. Ses productions consistent en blé, maïs, cannes à sucre et poissons.

Mexique propre. — Cette province a 180 lieues de long sur 37 de large. Les montagnes qui l'entourent ont 90 l. de tour,

et sont fécondes en bois de cèdre, et autres arbres rares, gommes, drogues, sels et productions métalliques, marbres et pierres précieuses. Le pays est couvert toute l'année de fruits délicats et exquis, de lin, de chanvre, coton, tabac, anis, sucre, dont on fait un grand commerce. La province s'étend depuis Acapulco sur la mer du Sud jusqu'à la baie de Panuco. Elle confine à la province de Mechoacan et à celle de Tlascala. Elle est arrosée de beaucoup de rivières, qui la rendent très-fertile en grains, fruits, cochenille et bestiaux de toute espèce.

Mexico, capitale de la Nouvelle-Espagne, doit être considérée comme le centre du commerce de cette partie du monde; car c'est là que résident les principaux négocians, et que l'on traite de la plus grande partie des affaires. Les marchandises de l'Inde, apportées à Acapulco, et celles de l'Europe, à la Vera-Cruz, passent toutes par cette ville. C'est là que l'on bat tout l'or et l'argent en monnoie; c'est là que l'on dépose le cinquième du roi, et que l'on fabrique toute l'argenterie envoyée tous les ans en Europe. La ville même a l'air de la plus grande opulence, et contient environ 80,000 ames.

Acapulco. — *Acapulco*, capitale de cette province, est située sur la côte de la mer du Sud. Son climat est extrêmement chaud. Elle est à 80 lieues de Mexico, au 10e d. de latitude N. Ses environs produisent du coton, du tabac et du bétail. L'unique commerce qui la soutient est la foire qu'on y tient à l'arrivée des vaisseaux de la Chine. Son port entretient une communication avec les différentes parties de l'Amérique et les Indes orientales. Vers le mois de décembre, le grand galion, sous le convoi d'un vaisseau de guerre, y arrive annuellement, et c'est le seul point de communication qu'il y ait entre les îles Philippines et le Mexique. Les cargaisons de ces deux vaisseaux (car le convoi porte aussi des marchandises, quoiqu'en moindre quantité) sont composées de toutes les denrées et riches marchandises de l'Inde. Dans le même temps arrive le vaisseau annuel de Lima, capitale du Pérou, qui n'apporte pas moins de 2 millions de pièces de huit en argent, outre le vif-argent et d'autres précieuses marchandises, qui servent à l'achat de la cargaison du galion. Plusieurs autres navires, de diverses parties de Chili et du Pérou, s'y trouvent à cette occasion. Il y a une grande foire, qui dure trente jours, dans laquelle on échange les marchandises de toutes les parties du monde. Le galion se prépare alors à

repartir chargé d'argent et de marchandises d'Europe que l'on a jugées nécessaires. Les Espagnols, quoique tout ce commerce passe entre leurs mains, et se fasse au centre de leurs dominations, n'y font comparativement que des profits très-médiocres. Car, comme ils permettent aux Hollandais, aux Anglais et aux autres Etats commerçans, de fournir la plus grande partie de la *flota*, de même les habitans Espagnols des Philippines, héritiers de l'indolence qui a ruiné leurs ancêtres en Europe, permettent aux négocians Chinois de fournir la plus grande partie de la cargaison du galion.

La Vera-Cruz. — *La Vera-Cruz*, capitale de ce gouvernement, est un port très-fréquenté dans la mer du Nord, par où se fait tout le commerce du royaume. Cette petite ville est belle, ses rues sont tirées en lignes droites de l'E. à l'O. et du S. au N. Elle est bien fortifiée. Son climat est chaud et malsain. Elle abonde en toutes sortes de fruits et de marchandises d'Europe et du royaume du Mexique. C'est l'échelle de tout le commerce. Elle est à 84 lieues du Mexique à l'E., et au 19e deg. 49 m. de lat. N.

Tlaxcala. — Cette province s'étend de 60 lieues du N. au S. Elle confine avec les provinces de Mexico et de Goaxaca. Elle est généralement fertile en fruits et volailles. Ce fut autrefois une république très-peuplée, et indépendante des empereurs du Mexique, qui ne purent jamais la subjuguer. Les habitans ont servi et aidé Cortès à conquérir le Mexique, et c'est pour cela qu'ils conservent encore plusieurs priviléges.

Puebla de los Angeles, ville capitale, une des plus belles de l'Amérique. Ses rues sont larges et tirées au cordeau. Son commerce consiste en fruits et marchandises d'Espagne et de la Chine, en jambons, cotons, porcelaine fine, et toutes sortes de quincaillerie, et particulièrement en armes blanches, très-estimées pour la trempe de l'acier. Elle est à 22 lieues à l'E. de Mexico, à 19 d. 50 m. de lat. N.

Yucathan. — Cette province et gouvernement dont la capitale est *Merida*, est une péninsule entourée de mer de tout côté. A l'O. se trouve le golfe de Guarajos ou d'Honduras, qui a de ce côté 130 lieues jusqu'à l'île de Cozumel. Au N. est le golfe du Mexique. Elle a 60 lieues de côtes; au S. elle confine avec la province de Verapaz. Elle a 120 lieues de long sur 98 de l'E. à l'O. Son climat est très-chaud; mais néanmoins fertile. Il abonde en miel, cire, coton dont on fait beaucoup de toiles de coton peintes, de diverses cou-

leurs, cochenille et bois de Campêche qui est un grand objet de commerce, et d'une construction très-dure. On rencontre des bêtes féroces, comme léopards, tigres, couleuvres, et autres insectes venimeux. Il s'y trouve une espèce, appelée *Ham*, dont la morsure est mortelle, sans qu'on ait encore pu trouver de remède sûr pour la guérison. On y trouve aussi beaucoup d'ambre.

Tabasco. — Cette province du gouvernement d'Yucathan et de Campêche, dont la capitale est (*Nuestra Señora de la Victoria*), ou Notre-Dame des Victoires, confine au N. avec le golfe de Campêche; à l'E. avec Yucathan; au S. avec le royaume de Guatimala; à l'O. avec la province de Oaxaca, elle a 40 lieues de long sur presque autant de large. Elle est pleine de bois de cèdre, de brésil et autres, très-fertile en fruits du pays très-délicats, ainsi qu'en ceux d'Europe. On y recueille aussi beaucoup de maïs dont on fait quatre récoltes dans l'année, du riz et des cocos, des herbes médicinales, du tabac et du cacao, qui fait le principal commerce, ainsi que le poivre. Dans ses forêts se trouvent des tigres, des léopards, de petits sangliers, lapins, cerfs, singes, et différentes espèces de daims; beaucoup d'oiseaux, tels que faisans, perroquets, cailles, poules, pigeons, tourterelles, &c.; et quoiqu'il y ait beaucoup d'arbres à coton, on n'en retire rien, les singes et les écureuils mangeant le fruit avant qu'il ne soit mûr. Mais les insectes les plus incommodes sont des moucherons de diverses espèces, qui empêchent de dormir.

Actopan, ville capitale de la province de même nom, appelée vulgairement *Octupan*. Son principal commerce est en peaux et en fruits.

Acayuca, ville capitale de la province de même nom, est située au 19° d. 20 m. de lat. N. Son climat est chaud et humide, mais fertile en maïs dont on fait quatre récoltes chaque année.

Acatlan, ville capitale d'une juridiction de ce nom. Elle est à 35 lieues du Mexique, et au 19° d. 4 m. de lat. N. Elle a dans ses environs de très-belles salines, qui font son principal commerce, ainsi que les peaux, le suif et la chèvre salée.

Atrisco ou Carrion. — Cette juridiction, dont la capitale porte le même nom, est à 30 lieues S. E. du Mexique. La célèbre vallée d'*Atrisco*, si connue par sa beauté, sa fertilité, produit beaucoup de blé, de maïs, d'orge, dont on fait le commerce principal, quoiqu'il y vienne du lin et du chanvre

qui y est peu cultivé. Les habitans s'adonnent davantage à la culture du coton. Il y a aussi beaucoup de gros et menu bétail. Ses bois sont pleins d'excellent gibier.

Chalco, ville de la juridiction de même nom, sur un lac à 7 lieues du Mexique. Elle est fort marchande, et a tous les vendredis une foire considérable. Le terrein produit beaucoup de sucre, de miel et de fruits, qu'elle vend à la ville de Mexico.

Chietlan, chef-lieu de la juridiction d'*Yzucar*, dans le royaume de la Nouvelle-Espagne, à 3 lieues de Mexico. Son territoire est très-fertile en blé, maïs, fleurs, fruits, légumes, dattes ou fruits du palmier. Il y vient aussi beaucoup de garbance ou pois chiches, d'anis, et de melons les meilleurs de tout le royaume.

Coatepec, (dit Saint-Jérôme de Coatepec) chef-lieu de la juridiction de *Xalapa*, de 8 lieues d'étendue, produit beaucoup de fruits et de tabac, qui fait son commerce.

Cozamaloapan, ville capitale de la province de même nom, dans le royaume de la Nouvelle-Espagne. On y recueille beaucoup de coton et de maïs, dont on fait commerce. Elle est au 17e d. 47 m. de lat. N.

Cordova. — Cette province, dont la capitale porte le même nom, confine à l'O. avec celle d'Orizara; au N. avec celle de San-Juan de los Llanos; à l'E. avec l'ancienne Vera-Cruz. Son climat est chaud et humide. Elle abonde en gibier, poisson, fruits et bestiaux. On y fait beaucoup de sucre, qui est ainsi que le tabac et les oranges de la Chine, les objets de commerce du pays.

Cadereita, ville capitale de la juridiction de même nom, dans la Nouvelle-Espagne. Ses habitans s'occupent principalement aux mines d'argent. On y élève beaucoup de gros bétail, de mulets et de chevaux.

Chilapa, chef-lieu de la juridiction de même nom. Son commerce consiste en sucre, miel, porcelaine, cochenille sauvage, cire, coton, pétates ou stères de palmier, très-fines.

Cholula, ville capitale du département de même nom. Elle est à 20 lieues à l'E. du Mexique et à 4 de Tlaxcala. Sa lat. N. est de 19 d. 48 m. La province n'a que 3 lieues de long, mais est très-peuplée. Elle est très-fertile en blé, maïs et poivre, dont on fait d'abondantes récoltes.

Chiguagua, ville de la province de *Tapaumara*, est située au 29e d. 4 m. de lat. N. L'air y est très-tempéré, et son principal commerce est dans le change des marchandises avec

l'argent qu'elle tire de ses mines, qui sont très-riches; et l'affluence de marchands qui y viennent, la rend très-populeuse.

Huamelula. — Cette juridiction, dont le chef-lieu porte le même nom, a 39 lieues de long de l'E. à l'O., et autant de large du N. au S. jusqu'à la mer du Sud. Elle produit beaucoup de coton dont on fait différentes étoffes. Ses lacs fournissent beaucoup de poisson, qui fait une branche principale de son commerce. On trouve, sur le bord de la mer, une sorte d'écaille dont on tire une liqueur rouge, qui sert pour teindre le coton, et auquel on donne le nom de *pourpre marin*.

Guajuapa. — Cette juridiction, dont le chef-lieu porte le même nom, abonde en chèvres, dont les peaux et le suif font le principal commerce. On y trouve aussi de la cochenille, des pétates ou stères de jonc, travaillées supérieurement.

Ixtepexi, ville de la juridiction du même nom, à 7 lieues de la ville d'Oaxaca, et au 18e d. 35 m. lat. N. Son commerce consiste en cochenille.

Ixmiquilpan. — Cette juridiction, dont le chef-lieu porte le même nom, confine à l'E. avec celle de Mextitlan; au S. O. avec celle de Tula; à l'O. avec Huachipa; au N. avec celle de Zimapan. Elle a 14 lieues de l'E. à l'O., et 11 du N. au S. Son commerce principal est en chanvre et coton, dont on fait des cordages pour les vaisseaux, et des cotonnades fines. Elle abonde en menu bétail dont on fait un grand débit.

Justlahuaca, chef-lieu de la juridiction de même nom, est à 40 lieues S. E. de Mexico, et au 18e d. de lat. N. Le pays nourrit beaucoup de chèvres, dont les peaux sont une branche de commerce assez considérable.

Miahuatlan. — Cette juridiction, dont le chef-lieu porte le même nom, renferme la province d'Oaxaca. Elle confine au N. avec celle de Cimatlan; à l'E. avec celle de Nexapa, et au S. avec celle de Theozaqualco. Elle a, de l'E. au S., 40 lieues de long, et un peu moins de large. Elle est très-fertile en fruits, et particulièrement en cochenille, dont elle fait son principal commerce.

Metepec. — Le chef-lieu de cette juridiction, qui porte le même nom, est situé à 13 lieues à l'O. du Mexique, et au 19e d. 55 m. de lat. N. Ce pays a 20 lieues de long du N. au S., et 12 de large de l'E. à l'O. Elle produit une quantité prodigieuse de porcs et de sangliers, qu'elle vend à la ville du Mexique.

Malinalco. — Le chef-lieu de cette juridiction, qui porte le même nom, est à 20 lieues S. S. E. de la ville du Mexique,

au 19e d. 5 min. lat. N. Cette province n'a que 15 lieues de l'E. à l'O., et 14 du N. au S. Mais elle est très-peuplée, et son terroir est très-fertile en semences et fruits. Les femmes y sont très-laborieuses, et font des étoffes de coton et de soie.

Mextitlan. — Le chef-lieu de cette juridiction, qui porte le même nom, est à 40 lieues E. N. E. de la ville de Mexico, au 21e d. de lat. N. Son sol est montagneux. Les productions dont on fait commerce sont du coton et quelques semences.

Tuxtla. — Cette province, dont la capitale porte le même nom, est très-fertile en coton, haricots, porcs et sangliers; elle en fournit la ville de la *Vera-Cruz*, dont elle est éloignée de 12 lieues. Elle produit aussi de la vanille et du *tomarindo*, dont on fait commerce en échange d'autres marchandises.

Nochiztlan, ville capitale du département de même nom. La province est très-fertile en cochenille, coton, et très-commerçante en grains et toiles de coton.

Oaxaca. — Cette province, dont la ville capitale se nomme *Antequera*, confine au N. et au S. avec les deux mers; à l'E. avec celle de Chiapa; au N. E. avec celle de Tabasco, et au S. E. avec celle de Soconusco. Elle a la figure d'une S, et 96 lieues depuis la rivière de Taquclamama jusqu'au port de Soconusco, et 50 de large. Elle abonde en mûriers pour les vers à soie, dont la récolte est plus grande qu'en aucune autre province de l'Amérique. Elle produit aussi beaucoup de sucre, de coton, de blé, cacao, et autres fruits. Elle a de riches mines d'or, d'argent et de plomb. On trouve dans toutes ses rivières du sable d'or, que les femmes s'occupent de chercher. On y récolte aussi une grande quantité de cochenille, de casse et de cristal.

Orazava, chef-lieu du département de même nom. L'air y est chaud et humide; elle est fertile en tabac, qui y fait son principal commerce. Les Espagnols y exportent des marchandises d'Europe.

Otumba, ville et chef-lieu de la province de même nom. Elle étoit autrefois une des plus riches du royaume pour la grande récolte de cochenille qu'on y faisoit. On y a construit des aqueducs, qui sont un des plus beaux et des plus magnifiques ouvrages qu'on puisse voir.

Papantla. — Ce département, dont le chef-lieu porte le même nom, a 15 lieues de long sur la côte de la mer à Soto-

vento de la Vera-Cruz. Elle commence à la fameuse rivière de Nautla, dont les bords sont couverts de cèdres et de mûriers. On y récolte beaucoup de cire que les naturels tirent des forêts; des *pites*, espèces de chanvre dont on fait des cordages, et du lait du *zapote*, espèce de résine appelée *chicle*, qui sert dans la médecine. Le pays produit de la vanille fine et sauvage, qu'on envoie en Espagne. Le tabac est aussi une des branches principales de son commerce. Il y a des cannes à sucre, et du maïs qu'on récolte deux fois l'année, l'une en octobre et l'autre en avril. Il y vient aussi beaucoup de poivre et de fruits de toutes espèces.

Queratero, ville capitale de la province de même nom, est située au 21° d. 30 min. de lat. N. Elle possède des fabriques d'étoffes de laines très-fines, et de maroquins dont on fait un grand commerce. Autour de la ville il y a quantité de jardins où viennent des fruits et fleurs d'Europe et d'Amérique.

Tepeaca, ville capitale de la province de même nom. Son principal commerce est en laines, ainsi qu'en étoffes qu'on y fabrique.

Tecali, ville capitale de la province de même nom. On y fabrique des couvertures de coton, et autres étoffes de laine, dont on fait un grand commerce, ainsi que de stères et corbeilles. Il y a aussi des carrières de marbre vert et blanc, dont on tire un grand parti.

Tehuacan de las Granadas. — Cette province fut ainsi appelée à cause de l'abondance des grenades exquises qu'elle produit. Elle confine à l'E. avec celle de Tentitlan; à l'O. avec celle de Tepeaca; au N. avec celle d'Orizara. Elle a d'abondantes salines, dont elle fait un grand commerce, ainsi que de fruits et de poissons. Son plus fort commerce est en farine et en blé dont elle fournit toutes les provinces voisines, la Vera-Cruz, la Havane et Campêche.

Tehuacan, capitale, est une ville très-jolie et bien située, au 19° d. 25 min. de lat. N.

Tepozcolula. — Cette juridiction, dont le chef-lieu porte le même nom, est très-étendue, et fertile en cochenille, coton dont on fait de très-belles toiles; on y trouve beaucoup de chamois, cerfs et aigles à deux têtes et très-grosses.

Tepexi de la Seda. — Cette juridiction, dont le chef-lieu porte le même nom, s'appelle ainsi, à cause de la grande quantité de soie qu'on y fabriquoit, mais dont la paresse de ses

habitans a privé le commerce ; elle produit beaucoup de gros et menu bétail, et de coton dont elle fait aujourd'hui un commerce avantageux. On voit beaucoup de traces de mines d'or, mais elles ne sont pas exploitées.

Tamba, ville capitale de la juridiction de même nom, fournit la ville du Mexique de bois et de charbon qu'on tire de ses forêts.

Tenango. — Cette juridiction, dont la ville capitale est *Tautelrango*, à 14 lieues S.-O. de la ville du Mexique, est fertile en blé, maïs, &c. On y raffine le sucre, et le commerce consiste en miel et sucre seulement.

Tasco. — Cette province, dont la capitale est *el Real de minas de Tasco*, est très-féconde en mines dans tous ses environs ; elle en fait son seul commerce.

Tula. — Cette province, dont la capitale porte le même nom, est fertile en fruits dont elle fournit la ville du Mexique, et particulièrement en chaux, qui est la meilleure de tout le royaume, et dont elle fait un très-grand commerce. Elle fut autrefois habitée par des géans, selon la tradition des Indiens. Les os et les dents qui s'y trouvent, le font assez connoître.

Tetepango, chef-lieu de la juridiction de même nom. Ses habitans font leur unique commerce des porcs et sangliers qu'ils engraissent, et quoiqu'ils récoltent beaucoup de fruits et de légumes, ils n'en tirent aucune utilité, parce qu'ils sont trop éloignés de la capitale du Mexique.

Tampico. — Cette province, dont le chef-lieu est *Tantima*, jouit d'un air chaud et humide. On y élève du bétail. Elle produit du miel et de la cire sauvage ; mais son principal commerce est en poisson salé. On y cultive aussi du coton dont on fait des étoffes.

Tezcoco.—*Tezcuco*, capitale de cette juridiction, est éloignée de 7 lieues E. N.-E. du Mexique. C'est dans cette ville que se tenoit la cour des princes de la famille de Montezuma, et qu'il y avoit une école militaire où on enseignoit le maniement des armes. C'est la première ville où s'est établi le gouvernement espagnol dans ce royaume. On y fabrique des étoffes de laine, et on y fait un assez bon commerce en porcs et sel.

Tulanzingo. — Cette juridiction est très-fertile en fruits, fleurs, graines et légumes, et ses habitans peuvent aisément se passer des autres provinces, pour les objets de nécessité et de linge. Sa capitale, de même nom, est un des

meilleurs endroits de la juridiction, par sa grandeur, sa situation, sa beauté, et les agrémens de son séjour. — Il y a encore une autre ville de ce nom, dans la juridiction de Tepozcolula.

Tochimilco. — La température de cette jurisdiction est douce et agréable, son terroir fertile en fruits et en maïs. Elle a 4 lieues de largeur de l'E. à l'O. et 5 de longueur. Sa capitale porte le même nom.

Tlapa. — Cette juridiction, dont la capitale porte le même nom, est une des plus étendues et des plus peuplées. Les productions qui y sont abondantes sont le maïs, les cannes à sucre, qui y sont la branche principale du commerce, ainsi que le coton et la cochenille.

Villa-Alta. — Cette juridictiou, dont le chef-lieu porte le même nom, est très-fertile en cochenille et coton, qui font sa principale richesse. On en fabrique des couvertures dont on fait une grande consommation dans tout le royaume. On y recueille aussi de la vanille et du *mixe*, qui est une espèce de tabac sauvage assez estimé.

Valles. — Cette juridiction, dont la capitale porte le même nom, confine à l'E. avec celles de Tampico, Guadalcazar et Guejutla, et au N. avec celle de Mesas de Castrejon, qui est la ligne qui divise le nouveau royaume de Léon et la grande Tamaolipa. Elle est très-étendue, abonde en cannes à sucre et joncs, dont on fait des stères ou paillassons et des corbeilles, qui font un grand objet de commerce avec les provinces environnantes.

Xalapa, ville de la juridiction de même nom, célèbre par la foire qui s'y tient dans le temps de l'arrivée des flottes d'Espagne. Les marchands de tout le royaume y viennent pour s'y pourvoir de toutes les marchandises d'Europe qui y abondent ainsi que l'argent. C'est de cette ville que vient aussi la racine médicinale, appelée *jalape*, si connue en Europe. Elle fournit aussi de l'ambre, dont les feuilles froissées dans les mains donnent une odeur très-aromatique.

Xuchilmilco, chef-lieu de la juridiction de même nom. On y cultive beaucoup de cochenille. Le commerce consiste en bois et en charbon.

Xicayan. — Cette juridiction, dont la capitale est *Xamiltepec*, est située sur le bord de la mer du Sud. Elle produit beaucoup de cochenille, de coton, cire, cacao, et du sel dont on fait un commerce considérable et lucratif, qui la rend une des plus riches du royaume.

Yahualica, chef-lieu du district de même nom, qui fait la séparation de l'archevêché du Mexique, de l'évêché de Mechoacan, dans la province de la Guasteca. Le coton et ses filatures font son commerce principal. Il y a aussi beaucoup de gros et menu bétail.

Zapotlan, chef-lieu du district de *Tlacolula*. Il s'y fait un grand commerce de cochenille, et plus considérable qu'en aucune autre province.

Zimapan, chef-lieu de la juridiction de même nom. Son commerce, qui est très-considérable, consiste en ses mines d'argent et de plomb. Celle appelée *Lomo de Toro* est la plus célèbre; le métal en est rouge en le retirant de la mine.

ZACATLAN OU ZACATZAN DE LAS MANZARAS. — Cette juridiction, dont la capitale porte le même nom, est d'une température froide. Elle produit néanmoins beaucoup de fruits, de coton, de fèves, de maïs, dont elle fait trois récoltes par an. On y engraisse beaucoup de porcs et de sangliers, qui sont les objets principaux de son commerce, ainsi que les chevaux et autres bêtes de charge.

ZEMPOALA. — Cette juridiction, dont la capitale porte le même nom, est peu étendue et produit d'excellent *maguéi*, plante assez commune; mais elle est la plus utile et la plus estimée, parce que les Indiens en tirent de l'eau, du vin, du vinaigre, de l'huile, du baume, du miel et du bois de charpente, des tuiles, du fil, des aiguilles, et une liqueur appelée *pulqué*, qui font le principal commerce du pays. Elle ne se garde qu'un jour ou deux, parce qu'elle se gâte. Cette boisson en hiver tient lieu de vin. Les Indiens en usoient dès le temps de la gentilité. On en transporte tous les matins dans la ville du Mexique jusqu'à 5,000 pintes; chaque charge paye 5 sous d'entrée, ce qui produit des sommes considérables.

Zimatlan, chef-lieu de la juridiction de même nom, est à 8 lieues d'*Oaxaca*. Ses habitans font un grand commerce de cochenille et autres semences.

GUATIMALA. — Ce royaume, dont la capitale porte le même nom, confine à l'O. avec la province d'Oaxaca de la Nouvelle-Espagne; au N. E. avec celle d'Yucathan; au S. E. avec celle de Sant-Iago de Veragua du royaume de Terre-Ferme; au S. et au S. O. avec la mer Pacifique, et au N. avec l'Océan. Sa longueur est de plus de 300 lieues du S. E. au N. O., depuis les confins de la province de Tecoantepec jusqu'à ceux de Costa-Rica, et sa largeur de 180 lieues. Elle se divise en 13 provinces. Ce royaume est gouverné par un président subor-

donné au vice-roi du Mexique. Il est en général chaud et humide, et abonde en bois excellens. Ses plaines sont fertiles en fruits, tant d'Amérique que de ceux d'Europe, et d'un excellent goût. Le maïs y produit 300 pour un, ainsi que le cacao dont on fournit tout le royaume de la Nouvelle-Espagne. Ses forêts sont pleines de différens animaux, d'oiseaux, et de baumes exquis. Ses ports, sur la mer du Sud, lui facilitent un commerce avantageux avec le Pérou, la Terre-Ferme et la Nouvelle-Espagne. Ses côtes sont abondantes en poissons, et abondent en mines de différens métaux, sur-tout d'argent, et en sel.

La province du même nom, qui a la même capitale que le royaume, s'étend sur la côte de la mer du Sud, et confine avec celle d'Oaxaca et à celle de Nicaragua. Elle a 7 lieues du N. O. au S. E. et 30 du N. au S. Elle est fertile en coton, blé, cacao, et autres fruits, et sujette aux tremblemens de terre.

Nicaragua. — Cette province, dont la capitale est *Saint-Léon de Nicaragua*, confine au N. à celle de Guatimala; au S. avec celle de Costa-Rica; à l'E. avec la mer du Nord, et à l'O. avec la mer du Sud. Elle a 50 lieues de long de l'E. à l'O., et presque autant de large du N. au S. Elle est fertile en toutes sortes de fruits, et abonde en gros et menu bétail, sur-tout en mules et en chevaux dont on fait un grand commerce, ainsi que de coton, miel, cire, anis, sucre, cochenille, cacao, sel, poissons, ambre, térébenthine, huile, différens baumes, goudron et drogues médicinales. A trois lieues de la ville de Nicaragua, il y a un volcan qui vomit continuellement des pierres et de la fumée.

San-Salvador, ville d'une province de même nom. Son commerce est en sucre et anis. Lat. N. 13 d. 5 min.

La Vera-Paz. — Cette province, dont la capitale est *Coban*, confine au N. avec celle d'Yucathan; au S. S. O. et au S. E. avec celle de Guatimala; à l'O. avec celle de Chiapa, et à l'E. avec le golfe d'Honduras. Elle a 48 lieues de long du N. au S. et 27 de large de l'E. à l'O. L'air y est doux, et il y pleut neuf mois de l'année. Elle est abondante en fruits et troupeaux. Dans ses forêts on rencontre des arbres très-gros et précieux, qui jettent une odeur agréable, et d'où il coule une résine odoriférante qui ressemble à l'ambre; différentes espèces de baume, de gomme ou espèce d'encens, des *lentisques*, du sang de dragon. Il y a des cannes de 100 pieds de long, et si grosses, que, d'un nœud à l'autre, on y trouve

25 livres d'eau. On trouve aussi du bois de gaïac, qui est incorruptible, et le meilleur anti-vénérien après le mercure, très-recommandé par les médecins *Boerhaave* et *Fernel* pour plusieurs maladies chroniques. Il y a aussi une autre sorte de bois qui sert à plusieurs ouvrages de différentes couleurs et figures. Cette province est fertile en fruits et fleurs de l'Europe. Les abeilles y abondent, et font un miel très-liquide et jamais en rayons; il s'aigrit, et on s'en sert comme de jus d'orange pour différentes choses. Les forêts sont peuplées d'animaux féroces, tels que celui appelé *danta*, de la grosseur d'un veau. Lorsqu'il est furieux, il montre les dents comme le sanglier, et coupe l'arbre le plus fort. Sa peau a six doigts d'épaisseur, et séchée, elle résiste à toutes sortes d'armes. Il s'y trouve aussi des tigres, des ours très-gros, des chats de montagnes, des chevreuils, des singes, des sangliers, des porcs-épics, des aigles, des cigognes, des perroquets, et autres oiseaux estimés par leurs plumages; des couleuvres et serpens de différentes espèces.

Soconusco. — Cette province, dont la capitale est *Guaguetlan*, confine au N. avec celle de Chiapa; au S. avec la mer Pacifique, et à l'O. avec celle d'Oaxaca dans la Nouvelle-Espagne; au S. E. avec celle de Guatimala. Elle a 35 lieues de long du N. au S., et presqu'autant de large de l'E. à l'O. Elle est fertile en fruits, et particulièrement en cacao, qui est le meilleur de toute l'Amérique; c'est pour cela qu'on a soin de le retenir pour les principaux seigneurs, et qu'il en vient très-peu en Europe.

Quesaltenango. — Cette province, dont la capitale porte le même nom, est peu étendue, mais très-peuplée et montagneuse. On y trouve de l'alun et du soufre très-fin, dont les Espagnols se servirent pour la conquête de l'Amérique septentrionale.

Solola. — Cette province, dont la capitale porte le même nom, confine au N. avec celle de Quesaltenango et Totonicapan; au S. avec la mer Pacifique; à l'O. avec celle de Suchitepeque, et à l'E. avec la vallée de Guatimala. Elle est peu étendue, mais très-fertile en blé, sur-tout dans le district de *Polopo*, où il est très-estimé, ainsi que les *garbances* ou pois chiches. Elle produit beaucoup de légumes et fruits, sur-tout des figues, les meilleures de tout le royaume. Il y a beaucoup de filatures de coton dont on fait le commerce. On y trouve deux volcans, l'un appelé *Atitan*, et l'autre de *Solola*.

Suchitepeque. — Cette province, dont la capitale porte le même nom, confine au N. à celle de Solola ; à l'O. à celle de Soconusco, et au S. à la mer Pacifique. L'air y est chaud. Il y pleut continuellement. Ses productions principales consistent en cacao, achiote ou rocou des Français, vanille, et autres drogues dont on fait un grand commerce avec la Nouvelle-Espagne, par terre et par mer, avec le Pérou et la Terre-Ferme. On y recueille aussi de l'anis et de la cochenille. On y pêche beaucoup de poissons, sur-tout celui appelé *Temepechin*, très-estimé.

Sonsorate. — Cette province, dont la capitale porte le même nom, confine à la mer du Sud et au N. aux montagnes ; à l'E. au district de San-Salvador, et à l'O. avec la province de Guazacapan. Elle a 25 lieues de long sur 15 de large. Son climat est très-chaud et produit du cacao. Les naturels s'appliquent davantage à la culture de l'anis, en quoi consiste leur plus grand commerce. Le pays abonde aussi en sucre, riz et amidon, qui se fait avec la racine d'Yuca. Les habitans en fournissent tout le royaume de Guatimala ainsi que de l'huile d'*Ajonjoli*, et sont occupés au transport des marchandises, qui est pour eux une branche principale de commerce. On remarque dans ce pays trois volcans.

FIN DE LA PREMIÈRE PARTIE DU TOME VI.